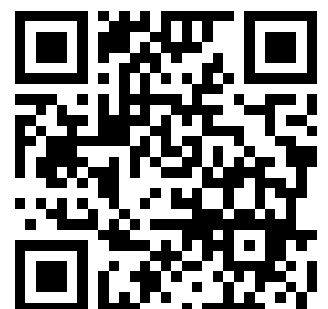

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

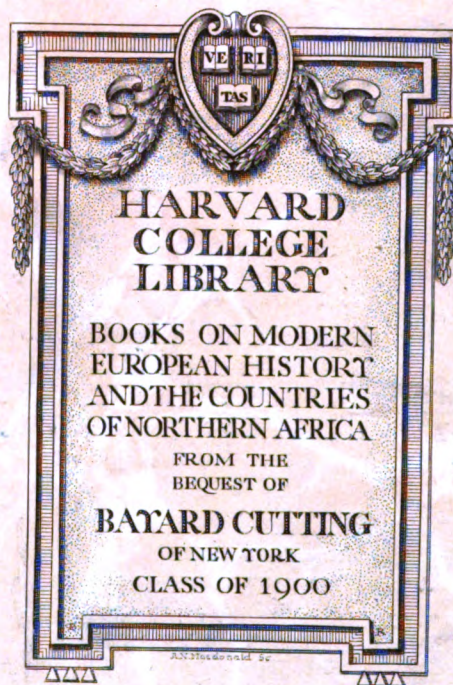
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Fr
45
9

Fr45.9





(Omnes omnium caritates patria una complexa est.)

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ

PAR L'ASSOCIATION FLORIMONTANE D'ANNECY

HISTOIRE — SCIENCES — ARTS — INDUSTRIE — LITTÉRATURE

AUTEURS DES ARTICLES DE LA DEUXIÈME ANNÉE

BOUVIER D^r, vice-président de l'Association Florimontane.

CALLOUD CHARLES, pharmacien à Chambéry.

DECAFONTAINE MARC, de Genève.

DESPINE ALPHONSE, avocat à Annecy.

DESSAIX ANTONY, de Thonon.

DUCIS, professeur d'histoire au collège d'Annecy.

FORAY C. G., de Saint-Jean-de-Maurienne.

LECOY DE LA MARCHE, archiviste de la Haute-Savoie.

MARTIN, curé de Courtes (Ain).

MACON LOUIS, de Lancy.

MORTILLET (GABRIEL DE), naturaliste à Milan.

NESSL FÉLIX, avocat à Neuchâtel.

PHILIPPE JULES, secrétaire de l'Association Florimontane.

RABUT FRANÇOIS, de Chambéry, professeur d'histoire à Agen
(Lot-et-Garonne).

REPLAT JACQUES, avocat à Annecy, président de l'Association
Florimontane.

REVON LOUIS, conservateur du musée d'Annecy.

COMITÉ DE RÉDACTION

JACQUES REPLAT — D^r BOUVIER — JULES PHILIPPE — LOUIS REVON

1861 — 2^{ME} ANNÉE

ANNECY

IMPRIMERIE DE LOUIS THÉSIO

1861

E

(Omnes omnium caritates patria una complexa est.)

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ

PAR L'ASSOCIATION FLORIMONTANE
D'ANNECY

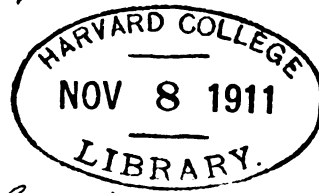
HISTOIRE — SCIENCES — ARTS — INDUSTRIE — LITTÉRATURE

1861 — 2^{ME} ANNÉE

ANNECY
IMPRIMERIE DE LOUIS THÉSIO

1861

Fr 459



Cutting fund

TABLE DES MATIÈRES

ARCHÉOLOGIE.

	Pages.
Voies romaines, par M. Ducis	7, 13, 23, 30, 35, 55, 71
<i>Id.</i>	93, 101
Quelques inscriptions recueillies en Savoie, par M. F. Rabut	29, 58, 66, 87
Note sur l'origine du nom d'Annecy, par M. A. Lecoy de la Marche	69

BIBLIOGRAPHIE.

<i>Scènes des Alpes</i> , poème, par M. F. Oyex, de M. F. Nessi.	6
<i>La moisson</i> , par M. A. Millien; <i>Voix de ma jeunesse</i> , par M. B. Dufernex, de M. L. Revon.	14
<i>Le dernier seigneur de Copponez</i> , par M. J. Vuy, de M. J. Philippe	16
<i>J'aime les morts</i> , par M. A. de Gravillon, de M. L. Macon.	33
<i>Habitations lacustres</i> , par M. Troyon, de M. J. Philippe.	38
<i>Annuaire de la noblesse; Nobiliaire de Savoie</i> , de M. A. Lecoy de la Marche.	94

BIOGRAPHIE.

Le nouveau cardinal de Chambéry, par M. Bouvier	85
Rectifications sur le lieu de naissance de Vaugelas, par M. Martin	60
Observations sur saint Anthelme, par le même	75

CHRONIQUE.

Comptes-rendus des séances de l'Association Florimontane; Découvertes; Inventions, etc.	8, 16, 24, 31, 40, 52, 60
<i>Id.</i>	68, 75, 84, 94, 104

HISTOIRE.

Note sur deux mots du récit de Tite-Live, relativement au passage d'Annibal, par M. C. Calloud.	4
---	---

Pages

Fragments de la chronique du comte Rouge, par Perrinet-Dupin, de M. J. Replat	9, 77
Les gloires de la Savoie, par M. J. Philippe	17, 41, 61, 83
Notes historiques sur les châteaux et localités de la Savoie appelés Châtelard, par M. A. Despine	25, 45
Le P. Baranzan à Annecy, en 1615, par M. Bouvier.	72
Deux chartes du prieuré de Vallon en Chablais, par M. A. Lecoy de la Marche.	78

LITTÉRATURE. — VARIÉTÉS. — VOYAGES.

Gênes, par M. L. Revon	4, 22, 36
Description de la Savoie, extrait de la <i>Bibliothèque de Trévoux</i> , par M. F. Rabut	2
Les diamants, par M. A. Dessaix	5
Le contre et le pour, à propos des revues littéraires, par M. A. Dessaix	74
Les deux mansardes, par M. L. Macon.	99

SCIENCES.

Annexion à la faune malacologique de France, par M. G. de Mortillet	10
Notes géologiques sur la Savoie; le terrain anthracifère, par le même	18
<i>Id.</i> — Réunions de sociétés savantes; carte géologique, <i>id.</i>	37
<i>Id.</i> — Questions soumises à la Société géologique de France, <i>id.</i>	62
Note sur les étiquettes, par le même.	73
Mémoire sur les miels de la Savoie, par M. C. Calloud	49, 53, 80, 88
Bulletin scientifique, par M. M. Delafontaine.	52, 59, 68, 105
Eaux salines froides de la vallée de Pontamafrey, par M. Foray.	86
Du magnétisme, souvenirs, par M. A. Despine.	97

ON S'ABONNE

—
EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

—
La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR L'ASSOCIATION FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

— Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature —

— L'ASSOCIATION laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

—
France . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

—
On ne reçoit que des abonnements annuels.—
Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Note sur deux mots du récit de Tite-Live relativement au passage des Alpes par Annibal, par M. Charles Calloud. — Correspondance, de M. François Rabut. — Gênes, par M. Louis Revon. — Les Diamants, pastiche scientifique, par M. Antony Dessaix. — Scènes des Alpes, poème de M. Oyex-Delafontaine, par M. Félix Nési. — Archéologie : voies romaines, par M. Ducis. — Chronique.

NOTE SUR DEUX MOTS DU RÉCIT DE TITE-LIVE

RELATIVEMENT AU PASSAGE DES ALPES PAR ANNIBAL

Ramener l'attention sur les Alpes à un point de vue quelconque, c'est faire plaisir à tous ceux qui les ont vues et à tous ceux qui espèrent les voir un jour. Elles ont l'avantage de préoccuper le monde, comme tout ce qui est grand et difficile. S'agit-il d'y creuser un tunnel? Les trois continents se rangent avec respect pour applaudir à ce projet merveilleux et semblent même remorquer à sa suite celui du canal de Suez. Doivent-elles être traversées par une armée? Chacun se rappelle les grands faits historiques qui, à deux mille ans d'intervalle, firent trembler Rome et Vienne. Chacun mêle ses souvenirs personnels à celui de ces grandes épopées et cherche à se rendre compte des difficultés considérables d'un tel passage. Lorsqu'on sait comment Henri IV d'Allemagne traversa le Mont-Cenis, en 1077, pour aller auprès de Grégoire VII solliciter l'absolution des censures qu'il avait encourues et qui donnaient le droit aux électeurs du Saint-Empire de le déposséder, on se demande comment Annibal, l'illustre Africain, put franchir ces hauteurs couvertes de neige, avec tout le matériel d'une grosse armée, avec de la cavalerie et des éléphants. Il lui fallait bien, pour mener à bout une expédition aussi effrayante par les périls que grande par la gloire, qu'il avait méditée et mesurée dans le cours de son active adolescence, il lui fallait bien au cœur cette haine implacable contre les Romains que son père Amilcar lui fit jurer sur les autels. Le hardi général, déjà grand par ses triomphes dans les Espagnes, où il avait ruiné le parti de Rome par le sac de l'opulente Sagonte, a déjà laissé derrière lui les Pyrénées, parcouru sans obstacle la Gaule narbonaise et gagné les rives du Rhône qu'il a traversé après une victoire décisive remportée sur les peuples gaulois qui avaient cherché à lui disputer le passage du fleuve.

Après quatre jours de marche, en remontant le Rhône, il touche à la partie méridionale des terres des Allobroges (apparemment au confluent où l'Isère se jette dans le Rhône), au lieu appelé l'Ile, côtoie la rive gauche de l'Isère en tendant à gauche, pour arriver aux Alpes (*ad lævam*). Il passe avec beaucoup d'embarras le Drac (1), et de là parvient aux Alpes par des pays presque toujours en plaine (*campestri itinere*).

Avant d'entrer dans l'une des hautes vallées qui forment les premiers gradins de la montée des Alpes, (et il dut choisir celle qui lui avait été désignée par ses instructions et par ses guides comme ayant de nombreux pâturages pour ses chevaux, ses éléphants et tout le bétail qu'il emmenait pour la nourriture de ses troupes), il essuie de la part des montagnards allobroges, à trois jours de distance, deux combats meurtriers qui mirent dans un péril extrême toute son armée.

D'après l'itinéraire décrit soit dans Tite-Live, soit dans Polybe, n'est-il pas très vraisemblable que ces peuples, moins faciles que ceux qu'Annibal avait rencontrés jusque-là, sont ceux du Grésivaudan et du pays des Centrions, et que c'est par les cols appelés *Jugum Cramonis* (Cramont, col de la Seigne), *Mons Jovis*, *Alpis Graia* (Petit-Saint-Bernard), qu'il traversa les Alpes?

Tout porte à le croire, ainsi que l'ont déjà presque démontré plusieurs de nos compatriotes, entre autres et avec d'excellents rapprochements, M. Replat (2). Seulement, le but de cette note n'est pas de toucher à une question aussi épineuse, féconde en disputes et en dissertations. Elle a pour objet l'interprétation fidèle de deux simples mots du récit de Tite-Live dont les commentateurs jusqu'ici n'ont pas donné une explication satisfaisante.

L'armée d'Annibal, soutenue par l'énergie et l'habileté de son chef, est enfin arrivée sur la crête des Alpes. Elle a triomphé des immenses périls que la nature sauvage et âpre des gorges alpines et du caractère de leurs habitants avait semés sur son chemin. Elle a en perspective les plaines riantes de l'Italie et ses villes opulentes dont la conquête lui fournira d'amples compensations de ses sacrifices et de ses peines. Elle brûle d'autant plus de quitter ces lieux arides où la

(1) Soit la Durana de Tite-Live ou une des Drances des Alpes allobrogiques.

(2) Voir *Note sur le passage d'Annibal*, Jacques Replat Chambéry, 1851.

neige et la faim sont deux ennemis plus terribles que les Barbares. Elle a commencé sa marche descendante sur le versant italien. Tout-à-coup elle s'arrête; le mouvement est interrompu. Annibal s'en étonne et apprend qu'un énorme éboulement de rochers d'une profondeur de mille pieds empêche d'avancer. Il cherche un détour: il est impraticable. D'un coup d'œil il a mesuré l'obstacle. Son esprit fertile en ressources a trouvé un moyen expéditif: c'est de ramollir la pierre par le feu pour la briser facilement ensuite par le fer. Citons le texte du récit de cette désolante entrave et du moyen employé par le génie d'un homme que rien n'abat pour en triompher.

« *Inde ad rupem muniendam per quam unam via esse poterat, milites ducti, quum cœdendum esset saxum, arboribus circa immanibus dejectis detruncatisque struem ingentem lignorum faciunt eamque (quum et vis venti apta faciendo igni coorta esset) succendunt, ardentiaque saxa INFUSO ACETO putrefaciunt. Ita, torridam incendio rupem ferro pandunt, molliuntque anfractibus modicis clivos, ut non jumenta solum, sed elephantum etiam deduci possunt.* »

Par ses ordres, les soldats font des abattis d'arbres qu'ils dépouillent de leurs branches; ils entassent leurs troncs contre les parois du rocher où doit être pratiquée la voie, et y mettent le feu. C'est un spectacle grandiose. Le feu de cet immense bûcher, couvrant à une certaine hauteur les parois du rocher à attaquer, les chauffe profondément. Le roc calciné est rendu friable, et, comme Tite-Live le rapporte très bien, par un effet particulier, PAR L'ACIDE RÉPANDU, *ardentia saxa infuso aceto putrefaciunt*.

Mais là est le point où le dédain des critiques s'est usé.

D'abord, j'admire comment les traducteurs ont osé exprimer cet ablatif, suivi d'un participe passif, signifiant un état et non une action, par un temps actif personnel. *Et il répand du vinaigre*, disent-ils tous en chœur! Puis, comme le bon Rollin, ils ont soin de mettre entre note que cela est bien invraisemblable, et qu'en définitive il y aura encore là une de ces imaginations de Tite-Live qui rendent si souvent suspectes ses pages éloquentes.

Or, quand on est éloquent on n'est pas ignorant. L'éloquence vient du cœur et de la conviction. Pour posséder ce don éminent, il faut être hautement éclairé. — Passons.

Annibal, dont l'esprit entreprenant venait aussi bien des grandes passions que du génie que lui donnaient ses connaissances approfondies en tout genre, savait apparemment que du moyen qu'il employait pour entamer un roc qui lui faisait obstacle, que d'une fournaise de bois entassés contre ce roc, se produiraient deux effets puissants: 1° sa calcination; 2° son ramollissement par une affusion de liquide acide produit par la distillation du bois. Que ce fût ici une roche de grauwacke, de calschiste, ou granitique, feldspathique, telles que le sont les roches alpines, c'était bien là le moyen le plus sûr de l'entamer. Qu'on ne s'étonne pas de la difficulté d'une entreprise semblable, vu la masse énorme du roc qui lui barrait le passage. Ce n'était pas le roc entier qu'il espérait par ce moyen mettre en poussière; le grand homme ne voulait obtenir qu'une chose, un simple passage de quelques pieds, le long d'une des parois de ce roc. Or, Tite-Live, son historien fidèle et impartial,

appréciant la particularité saillante de cet obstacle, ne pouvait-il pas savoir aussi que du sein d'une masse énorme de bois vert en combustion il s'échappe une certaine quantité de liquide par la distillation pyroligneuse; que ce liquide contient de l'acide acétique qui a parfaitement toutes les propriétés caractéristiques du vinaigre? Par la disposition intelligente du vaste bûcher de troncs d'arbres énormes dressé selon les vues savantes du général carthaginois, il s'est fait, dans les parties centrales et supérieures de la masse ligneuse en combustion, une véritable distillation d'eau mêlée à l'acide acétique du bois qui a coulé contre les parois chauffées du roc, et il s'est produit conséquemment le phénomène de l'étonnement de la pierre calcinée.

En même temps il s'est fait dans l'air une dispersion de la vapeur acétique dont l'odeur est exactement semblable à celle du vinaigre qu'on verserait sur une brique échauffée (1). L'armée d'Annibal, ignorant les effets chimiques de la combustion du bois, témoin du fait simultané de la dispersion aérienne d'une vapeur dont l'odeur est semblable à celle du vinaigre, répéta sans doute ce phénomène comme une invention du génie de son chef. Mais Tite-Live, en racontant ce fait avec tant de réserve et avec des expressions si exactes, ne semble pas avoir participé à la crédulité du vulgaire. Il a, à mon avis, donné une preuve de plus de ce talent d'observation et de ces connaissances solides en toutes choses qui distinguaient les anciens savants. *L'Infuso aceto* de Tite-Live, dans sa relation d'une des périodes les plus remarquables du passage des Alpes par Annibal, ne paraît donc pas être une fable, un simple jeu de l'imagination, mais plutôt un fait, une observation fidèle que la chimie justifie complètement. Cette idée m'a frappé en relisant l'entreprise du général carthaginois, et j'ai été persuadé qu'un homme aussi étonnant dans ses conceptions méritait d'avoir un historien digne de lui pour la justesse des expressions. Du reste, Tacite, *le plus grave des historiens*, n'a-t-il pas dit de Tite-Live: *Eloquentiae et fidei praeclarus*!

Cet éloge en dit assez: Eloquence et fidélité dans les récits, c'est bien ce qui fait la conviction que l'histoire doit léguer à la postérité sur les hauts faits des héros.

Chambéry, 1^{er} janvier 1861.

CHARLES CALLOUD.

CORRESPONDANCE

A M. le Directeur de la Revue savoisienne.

Agen, le 1^{er} janvier 1861.

Mon cher Directeur,

J'ai réuni, en collationnant les ouvrages relatifs à la Savoie, une soixantaine de volumes dont les titres n'indiquent pas que l'on peut y trouver quelque chose sur ce pays; mais qui ren-

(1) Une observation que j'ai faite et que chacun peut faire à son tour au foyer de la famille, légitime cette explication. J'ai reconnu que le liquide brûlant qui filtre aux deux extrémités d'un tronc de bois vert en combustion dans son milieu, contient de l'acide pyroligneux. Ce liquide rougit le papier de tournesol et a sensiblement une odeur acétique mêlée à celle qui est propre à la fumée. Ce liquide acide, en tombant sur la pierre du foyer, la corrode peu à peu. De plus, le liquide distillé est plus abondant et plus acide si le tronc de bois vert est recouvert de son écorce.

ferment tous un plus ou moins grand nombre de pages, quelquefois assez intéressantes, sur nos contrées. Je m'étais promis de transcrire ces pages et de les faire reproduire dans votre *Revue*, pour les mettre à la disposition de ceux qui s'occupent de recherches historiques, lorsqu'il a fallu emballer ces livres avec tant d'autres et les confier, avant de partir, à des parents et à de bons amis qui ont offert une généreuse hospitalité à toutes mes collections. Mais il en est un qui s'est glissé par hasard dans le petit nombre d'ouvrages que j'ai apportés ici. C'est la *Bibliothèque curieuse et instructive* de Trévoux. Il n'a paru, je crois, que deux volumes de cette revue que Son Altesse sérénissime le prince de Dombes créa en 1704, pour ouvrir une espèce de bibliothèque curieuse et instructive à beaucoup d'honnêtes gens, qui ne faisant pas une profession expresse d'aucune science, ni d'aucuns des beaux-arts, veulent néanmoins en savoir suffisamment pour en parler à propos dans les conversations, et dans le commerce des personnes spirituelles. Vous voyez que l'idée du *Dictionnaire de la conversation* n'appartient pas à notre siècle.

Cette Bibliothèque a été publiée à Trévoux dans l'imprimerie fondée par le prince de Dombes pour l'impression de ces fameux *Mémoires de Trévoux* qui ont paru pendant plus de soixante ans, rédigés par les Pères Jésuites. Elle en a le format, et les rédacteurs en ont été sans doute aussi les mêmes. Cela explique comment, voulant donner un modèle de relation de voyage, ils ont eu par un des jésuites du collège de Chambéry un échantillon de récit d'une pègregrination en Savoie et en Piémont, dans lequel il n'y a presque point d'erreurs. Comme il renferme quelques appréciations et deux ou trois faits qui ne sont pas connus, j'ai jugé à propos d'en transcrire les lignes suivantes. C'est mon cadeau du premier de l'an : il est bien petit, mais les petits cadeaux entretiennent l'amitié, et je tiens beaucoup à conserver la vôtre, comme je vous garde la mienne.

Votre tout dévoué,
RABUT FRANÇOIS.

« Les Etats du duc de Savoie par où je suis entré dans l'Italie sont divisés en deux par les Alpes qui séparent la Savoie du Piémont. Le langage de ces deux pays est différent. Les Savoyards parlent françois et sont vêtus à la françoise. Le pont de Beauvoisin qui sépare la Savoie du Dauphiné, et les Etats du roi de ceux du duc, est un bourg partagé en deux par une petite rivière sur laquelle est un pont qui fait cette séparation, comme il unit les deux parties du bourg.

« Après avoir passé ce bourg on commence à trouver les Alpes que l'on passait autrefois avec beaucoup de peine par une montagne nommée Aiguebelette, mais le duc de Savoie a fait ouvrir un chemin beaucoup plus aisé, en coupant des montagnes, et c'est pour apprendre à la postérité l'obligation qu'on lui a de ce nouveau passage, qu'il a fait mettre cette inscription en marbre appliquée sur le rocher, avec quelques ornements d'architecture :

(Suit l'inscription bien connue de Tesoro qui a été restaurée sous le consulat par le préfet Verneilh (1).)

« Ce fut par là que je passai pour me rendre à Chambéry, capitale de toute la Savoie. Cette ville n'est pas des plus agréables ni pour son assiette, ni pour ses bâtiments. Elle est petite mais fort peuplée particulièrement dans les faubourgs, dont ceux que l'on nomme de Maché et de Montmeillan, n'ont guère moins d'habitants que toute la ville. Elle est placée entre deux montagnes, qui en bornent la vûe du côté du septentrion, de l'orient et du midi. Elle est un peu plus ouverte vers le couchant par une longue vallée au bout de laquelle, à deux lieues de là, est le lac du Bourget, de trois lieues d'étendue et d'une de largeur. Il se décharge dans le Rhône au dessous de Pierre Châtel, où

est une chartreuse fondée par les ducs de Savoie, pour leur ordre des chevaliers de l'Annonciade. C'est dans ce lac que va se rendre la petite rivière de Laysse qui coule le long des murailles de Chambéry, au septentrion, et qui prend un peu au-dessous deux autres ruisseaux, l'Urbane (4) ainsi nommé parce qu'il coule en divers endroits sous la plupart des maisons de la ville, et Léra (2) qui venant des montagnes tombe dans Laysse en un endroit où il y a un pont de pierre (3) avec cette plaisante inscription ; au nom des consuls de la ville en l'année que ce pont fut construit.

Impar famoso, si Leria non foret Isteo (4)

Ponti Cesareo par propè noster erat (5).

avec ces mots aussi plaisants, qui font allusion à ce qu'on avait dit d'Auguste, qu'ayant trouvé Rome de brique, il l'avait laissée toute de marbre

Ligneum invenimus, Lapideum relinquimus.

« Cette ville est le siège du Sénat et de la Chambre des Comptes qui sont les deux cours supérieures et qui affectent de retenir le nom de cours souveraines dont elles prennent le titre en leurs édits, de *souverain Sénat* et de *souveraine Chambre des Comptes de Savoie*.

« Le Sénat est composé de quatre présidents, deux chevaliers, quinze sénateurs, un avocat et un procureur généraux. Le fameux président Favre qui fut le chef de ce Sénat, l'a rendu célèbre par ses écrits. M. de Vaugelas à qui notre langue est si fort obligée pour ses sages remarques, étoit un de ses fils. Le Sénat n'a point de palais, il tient ses séances dans le cloître des Frères Prêcheurs, et ses audiences dans le Réfectoire. La Chambre se tient dans le vieux château qui étoit la demeure ancienne des Ducs, avant qu'ils se fussent retirés à Turin. Ce château n'a rien de considérable que son antiquité.

« La Sainte Chapelle qui est dans son enceinte est l'ancienne Chapelle des Ducs, où étoit conservé le suaire de Notre Seigneur, qui est à présent à Turin, depuis l'incendie de la Chapelle, qui fut seulement réparée au temps du mariage du duc Charles-Emmanuel II avec mademoiselle de Valois Françoise d'Orléans, fille de monsieur Gaston de France, frère du feu roi. Cette chapelle est servie par des chanoines dont le chef prend la qualité de Doyen de Savoie et porte le Rochaix, le camail et la croix comme prélat. Cependant l'évêque de Grenoble qui a la ville de Chambéry dans son diocèse, prétend être le doyen de tout le Décanat de Savoie, et en fait un de ses titres.

« Il y a hors cette ville, sur une petite montagne, une fontaine fort abondante qui fournit de l'eau à toute la ville et se nomme la fontaine St. Martin. L'église de St. François des Religieux conventuels, et le collège des Jésuites sont les deux plus considérables édifices de cette ville. A deux grandes lieues de là sur les bords du lac du Bourget, est l'abbaye de Haute Combe, de Religieux Bernardins. Là sont les anciens mausolées des Comtes et Ducs de Savoie, proche cette abbaye, sur

(1) L'Albane aujourd'hui.

(2) Aujourd'hui l'ère

(3) C'est le pont qui est aujourd'hui à l'angle du nouveau Champ-de-Mars.

(4) Ister, le Danube.

(5) Aujourd'hui brisée et mutilée.

(1) V. GRILLET, *Dict. hist.*, V° Echelles, tom II.

l'autre bord du lac, est le bourg d'Aix célèbre par les eaux alumineuses et souffrées qui attirent tous les ans quantité de malades de toutes les provinces voisines.

« Il y reste des monuments et des inscriptions romaines qui font voir que ce lieu a été autrefois considérable. L'Écurie du Château est le reste d'un vieux temple. Je ne m'arrêtai pas à transcrire les inscriptions, parce que le chevalier Guichenon les a données dans son histoire généalogique de la Maison de Savoye quoique peu exactement.

« Les Etats du duc de Savoye au deça des monts sont divisés en sept petites Provinces : la Savoye, le Genevois, le Faucigni, le Chablais, la Maurienne et la Tarentaise.....

« Le Genevois est un assez beau pays ; et si le Duc de Savoye avait la ville de Genève, il aurait un état assez considérable deça les monts, cette ville étant d'un grand commerce pour être la clef de la Suisse et de l'Allemagne. Elle est située sur le bord d'un grand lac. L'évêque qui en fut chargé quand cette ville quitta la religion catholique, s'établit depuis à Annecy qui est une petite ville placée sur le bord d'un autre lac à qui elle a donné son nom. Elle a été longtemps l'apanage des ducs de Nemours jusqu'à ce que par le défaut de mâles elle a été réunie au domaine des Ducs de Savoye. Saint François de Sales l'un de ses évêques l'a rendue considérable par sa sainteté et le concours qu'on faisait à son tombeau célèbre par un grand nombre de miracles, s'est beaucoup accru depuis sa canonisation. Ses reliques reposent sur le maître autel des Dames religieuses de la Visitation dans un grand reliquaire d'argent où à travers les christaux, on voit l'image de ce saint vêtu des habits sacerdotaux avec la mitre et la crosse à ses côtés. Ses ossements sont couverts de cette représentation et l'on peut baiser le crâne de sa tête par une petite ouverture pratiquée dans ce reliquaire.

« Cette ville est encore illustre pour avoir été le premier berceau de l'Institut de la Visitation fondé par ce saint. Il y en a deux monastères, en cette ville, parce que les premières filles qui lui avaient donné commencement ayant été du vivant du St. fondateur transféré au lieu où est à présent le premier et grand monastère, pour conserver cependant le lieu que ces filles avaient sanctifié par leurs premiers essais, et où elles avaient reçu leurs règles de leur bien heureux père, en ont fait un second monastère qui n'est que le soixante cinquième de l'Institut selon l'ordre de son établissement.

« Le Chablais est un assez agréable pays pour être en partie sur l'une des rives du lac de Genève, vis-à-vis le pays de Vaud qui était autrefois aux Ducs de Savoye, mais qui ayant été engagé au canton de Berne, est demeuré entre les mains des Suisses.

« Je ne dirai rien ni du Faucigni ni de la Tarentaise, dont je n'ai vu que la pointe des montagnes chargées de neige.

« C'est à l'entrée de la Tarentaise et de la Maurienne que l'on rencontre à deux lieues de Chambéri la citadelle de Montmeillan. C'est une petite forteresse plantée sur la pointe d'un rocher escarpé qui la rend assez forte, elle est d'un plan irrégulier, accommodé à l'assiette du roc dans lequel les fossés ont été taillés. Elle a des bastions et des tenailles de bonne défense, avec quelques bas forts, et des sources d'eau dans les fossés. Elle paraît commandée d'une montagne assez proche

où l'on a autrefois porté du canon pour dresser des batteries ; et quoiqu'on ait pris soin de ruiner ces endroits il n'est pas impossible d'y en pratiquer d'autre.

« La Maurienne est le paysage le plus ordinaire de France en Italie ; il semble qu'elle ait eu le nom de la couleur de ses habitants qui sont fort noirs, assez difformes et vêtus d'une manière extravagante. Je parle du paysan et des gens de la campagne. Ce sont les anciens Brannoviens dont César fait mention en ses commentaires ; Braman en était autrefois la capitale, aujourd'hui ce n'est qu'un village. St. Jean de Maurienne est l'unique ville de cette province si l'on peut donner le nom de ville à un bourg qui n'est pas fermé mais qui est siège épiscopal. Il a ce nom à cause de la grande église dédiée à St. Jean Baptiste dont elle a deux doigts dans un reliquaire d'argent qui fait les armoiries du chapitre et de la ville avec cette différence que l'un porte d'azur à un bras d'argent la main levée pour bénir, et l'autre le porte en champ de gueules. A la porte de cette église est un ancien tombeau des trois premiers comtes de Maurienne Humbert, Amé et Boniface, à qui les chanoines ont fait depuis quelques années une espèce d'épithaphe peinte sur le mur.

« Toute cette petite province n'est qu'une chaîne de montagnes avec une vallée fort étroite tout le long de laquelle coule l'Arc, rivière très rapide que l'on passe quinze ou seize fois sur divers ponts. A l'entrée de cette vallée est Argentine qui est le lieu des mines de fer et de cuivre qu'on y fond et qu'on y met en œuvre, en faulx, clouds, carreaux d'acier et fil de fer, que l'on envoie en France.

« Au fond de la Maurienne on trouve le Mont-Cenis qui sépare la Savoye du Piémont ; on le passe ordinairement sur des mulets, pour soulager ses chevaux et pour plus de sûreté. Au-dessus est une plaine de deux lieues et un lac sur lequel on donna à Madame Royale Chrétienne de France l'an 1619 le 12 de décembre le divertissement d'une naumachie et d'une armée navale qui représentait le siège et le secours de la ville de Rhodes. Ce fut quand cette princesse passa cette montagne la première fois pour aller à Turin après son mariage avec le prince Victor Amédée..... »

GÈNES

I

— Pension suisse, Monsieur ?

Va pour la pension suisse. Elle me plaît en ce qu'on y parle français, m'a-t-on dit, ou quelque chose d'approchant. Il est si doux d'entendre notre belle langue, même écorchée, lorsqu'on a dû subir pendant quinze jours le jargon piémontais ! Il semble qu'on écoute Rachel après avoir assisté à une farce de *Gianduia*.

Avant tout, je demande une chambre ayant vue sur la mer bleue,

Cæruleum mare.

et, par suite, située au moins au quatrième étage. Le sommelier fait preuve de zèle en m'en donnant une au septième. A Gènes, au rebours des autres villes, ce sont les étages supérieurs que l'on recherche le plus, d'abord à cause de la vue, et aussi parce que bon nombre de maisons se couronnent de terrasses ; on vient s'y promener le soir et humer le parfum des oranges.

Quel coup d'œil depuis ma fenêtre ! La Méditerranée étend sa nappe grise et verdâtre, bornée à l'horizon par une ligne d'outremer qui se détache en force sur un ciel voilé de nuages blancs. Le port infléchit les cornes de son croissant pour étreindre les navires entre deux bras forts contre la tempête. On remarque peu de grands bâtiments : deux ou trois frégates étrangères seulement dorment au pied du môle, comme dorment les lions, en entr'ouvrant les yeux de leurs sabords ; mais les bricks, les goëlettes et les tartanes se pressent autour des ponts de débarquement, et tracent dans les airs un lacis inextricable de mâts, d'antennes et de cordages.

Si l'on ne m'avait dit que j'étais en face du port franc, je n'aurais eu nulle peine à le deviner. C'est un tapage dont on pourrait se procurer une représentation affaiblie en faisant exécuter par cinquante tams-tams l'ouverture du *Cheval de bronze*. Les *facchini* et les matelots rivalisent de hurlements ; les camions chargés de denrées coloniales font gémir les dalles ; un débordement de cris et d'injures s'exhale dans tous les dialectes méditerranéens ; et, par-dessus tout cela, le petit chemin de fer qui relie la gare au port franc envoie à toute heure des trains de marchandises qui font un vacarme inouï en se ruant sur les rails. — Entre la voie ferrée et le quai s'étend une terrasse extrêmement longue ; la partie inférieure est percée d'arcades servant de portiques et de magasins ; la plate-forme, en dalles de marbre blanc comme le parapet, constitue une promenade fort goûtée des étrangers. Au premier moment, on reste ébahi devant cette prodigalité de marbre blanc ; il a fallu sans doute épuiser une carrière pour construire une terrasse d'une pareille longueur. Mais on finit par s'habituer à un tel luxe ; le marbre apparaît partout à Gênes : l'hôtel le plus modeste a son grand escalier de marbre, et beaucoup d'édifices n'ont pas d'autres matériaux de construction.

Et si vous en voulez une preuve, entrons dans l'église de l'Annonciade, une des plus grandes et des plus riches. L'extérieur offre un portique composite orné de six épaisses colonnes de marbre blanc. La grande nef est séparée des bas-côtés par de hauts piliers dont les quatre faces de marbre blanc sont cannelées et incrustées de bandes rouges. Des marbres multicolores, et en particulier un rouge superbe, miroitent au pavé, dans les chapelles, à la balustrade du chœur. Il s'y joint un chatoiement de dorures, de bronzes polis, une suite de fresques aux couleurs flamboyantes, un éclat méridional au suprême degré. Cette richesse vous écrase, vous éblouit ; les détails absorbent l'attention, et ce n'est que plus tard que l'on est impressionné par les proportions grandioses de l'édifice. J'avoue que je professe une admiration très modérée pour de pareils monuments. Combien je préfère nos églises catholiques, où les vitraux tamisent une lueur adoucie qui favorise le recueillement ; où la nudité relative des murs de grès, sans rien faire perdre à l'art, permet à la pensée de voyager vers les catacombes, vers les cryptes, vers la grotte de Bethléem ! Et puis, les temples grecs ont quelque chose d'éminemment païen : leurs grandes lignes, majestueuses, il est vrai, ont le tort de se traîner vers la terre, de s'étendre en largeur comme pour se cramponner le plus longtemps possible à ce monde. Le style ogival, au contraire, marque dans les moindres détails une aspiration continuelle vers les régions supé-

rieures. La matière paraît vouloir y devenir un être immatériel, y passer à l'état de pensée religieuse : les colonnes s'amincissent, elles s'élancent en nous montrant le ciel, semblables à ces bienheureux émaciés que peignait l'Ange de Fiésole ; elles vont rejoindre des nervures entrelacées là-haut comme pour se donner le baiser de dilection. Un penseur de nos jours a su traduire en quelques mots la différence si marquée des deux styles : « Dans le genre grec, dit-il, les colonnes portent l'édifice ; dans le gothique, elles l'emportent. »

(Sera continué.)

LOUIS REVON.

LES DIAMANTS

PASTICHE SCIENTIFIQUE

Il est de ces erreurs issues de l'ignorance et accréditées par les siècles, qui finissent par prendre un air de vérité et faire croire que rien n'est plus vrai qu'elles.

Il est des réputations que l'histoire a transmises, que les temps ont colportées, qui sont si bien assises que les renseignements les plus exacts, que les preuves les plus péremptoires ne sauraient les ébranler.

Au nombre des unes et des autres il faut placer en première ligne les vertus innombrables du diamant.

L'ignorance avait dit que le diamant est le corps le plus dur de la création, le réflecteur le plus brillant, la moins fusible et la plus insoluble de toutes les substances.

Le préjugé s'est chargé d'embellir ce personnage ; on l'a taillé en *roses*, en *brillants*, et les femmes se sont dit : Je porte à mon oreille la chose la plus dure, la plus brillante, la plus infusible et la plus insoluble de toutes les choses.

Par ainsi cette chose est devenue la plus précieuse et la plus chère. Et dès ce jour, le mérite des femmes se mesure au poids de leurs diamants.

Il s'agit bien d'orner son intelligence et son cœur... On décore son oreille, on pare son front ou sa ceinture, suivant la mode du moment ; on met à se parer toute l'adresse qu'un art aussi restreint peut comporter ; et l'homme qui ne devrait demander à la femme que de compatir à ses misères, que de le soulager du poids de la vie, l'homme s'est laissé prendre à l'oreille de diamant, à l'épingle de diamant, à la ceinture de diamant.

Oh ! si ces étalages sont l'échantillon de la marchandise qu'ils recouvrent, le cœur le plus diamanté veut, à coup sûr, avoir l'air d'être le corps le plus dur et le plus incombustible.

Eh bien, examinons l'échantillon, analysons ses vertus secrètes ou évidentes, et nous ne tarderons pas à reconnaître l'erreur de nos femmes qui déjà du temps de Cornélie avaient l'impudeur d'ouvrir leur écrin sous les yeux de ceux qui n'en ont que faire.

Le diamant n'est pas ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute sa... valeur....

Tant pis pour le vers, nous sommes habitués à n'y pas regarder de si près.

C'est le corps le plus dur : profonde erreur, et si les anciens le croyaient invincible, on sait aujourd'hui, depuis longtemps déjà, qu'il ne résiste plus au marteau et qu'un lapidaire peut en casser autant que sa bourse ou sa fantaisie peuvent le permettre et le désirer.

On le croyait inaltérable au feu, comme la salamandre ; mais la science a fait justice de ces deux vieilles erreurs en même temps, en nous faisant espérer encore qu'elle en démasquera bien d'autres. Le diamant mis dans un creuset au foyer d'un fort reverbérateur, brûle comme le charbon le plus modeste et disparaît en fumée comme de l'eau claire.

Où sont donc ses vieilles vertus ? Croyons-nous encore aux charmes et aux amulettes ? Quelle peut être la cause qui perpétue sa valeur ?

Pas autre que la faculté de *faire bisquer* celle qui n'en a pas.

On dit qu'il réfléchit les rayons lumineux, mais est-il seul à jouir de ce privilège, et n'existe-t-il aucune substance qui puisse rivaliser avec lui à jeter feu et flamme ?

Si le diamant possède cette singulière qualité, il la partage avec les verroteries de toute espèce, les verroteries qui ont conquis la reine Pomaré, aidées du secours d'une pipe de tabac. Mais encore à l'état naturel il ne la possède pas ; c'est la main de l'homme qui la lui donne, et c'est cette même main qui lui suscite des rivaux.

Or, ces rivaux sont sans valeur aucune ; il faut être des Indes ou du Brésil pour se présenter dignement quand on se pose en diamant, et quiconque n'a pas fait enregistrer sa naissance dans des paroisses de nègres ou de mogols n'a pas droit à passe-port. Quant au brésilien, il fait comme les parvenus : personne n'est plus vain que lui qui naguères n'était qu'un roturier.

Et pourtant on a vu les seigneurs de la cour, au sacre de Charles X, revêtir la fausse hermine en lieu et place de cette véritable fourrure blanche qui n'a plus de valeur que parce qu'elle devient plus laide que l'autre. On a passé sur toutes les exigences surannées du cérémonial officiel ; on a acheté toutes les peaux de chat dont disposaient les marchands de peaux de lapins, et c'est ainsi qu'on s'est soustrait à un usage *ruinatif* pour le peuple qui alors déjà payait les violons.

Eh bien, faisons-en autant pour les diamants. Adoptons les faux pour faire plier la sottise outrecuidante des véritables.

Puis alors, femmes qui oubliez que vos qualités sont vos plus belles parures, vous penserez moins à votre oreille, moins à votre tour de cou et un peu plus à votre cœur.

ANTONY DESSAIX.

SCÈNES DES ALPES

POÈME, PAR F. OYEX-DELAFontaine

Les disputes des écoles littéraires, si vives naguères, n'ont plus aujourd'hui aucun retentissement ; on peut même dire qu'il n'y a plus d'école : chacun écrit à sa fantaisie. Une tendance se remarque cependant d'une manière assez prononcée chez certains poètes, c'est celle de chercher leur inspiration dans les détails. S'imaginant que les grandes veines sont épuisées, ils essaient des filons étroits jusqu'alors inexploités. Au lieu de se faire la voix des aspirations de l'humanité, de s'adresser aux passions qui vibrent dans le cœur de tous, ils nous redisent leurs pensées tout individuelles ; au lieu de tracer un type, ils font un portrait ; au

lieu de peindre les grands spectacles de la nature, ils se bornent à mettre en scène un petit coin de pays. Les premiers écrivains chez lesquels est apparue cette tendance sont Robert Burns en Ecosse, et Hebel en Allemagne, Hebel qui a chanté d'une manière si originale la Forêt-Noire et la fraîche vallée de la Wyse. On peut reprocher à ces poètes de manquer d'élévation ; mais ils réunissent deux mérites incontestables, la vérité et l'originalité. S'ils ne parlent guère que de leur pays et de ses habitants bien simples, bien primitifs, il faut avouer qu'ils n'en font pas des descriptions menteuses ; leur poésie est empreinte de la véritable couleur locale, qui ne procède pas de l'entassement des épithètes, mais de la connaissance intime des êtres et des choses.

On peut ranger M. Oyex, l'auteur des *Scènes des Alpes*, dans ce groupe de poètes. Il a le naturel de ceux-ci, et en outre l'élévation qui leur fait souvent défaut.

Si nous devons absolument le comparer à un poète français, nous dirions qu'il nous a rappelé le chantre de la Bretagne, Brizeux. Il n'a pas, comme ce dernier, la mer pour horizon de ses tableaux, la mer aux cent voix, la mer aux aspects si divers ; mais nos Alpes tantôt empourprées par le soleil, tantôt pâles, enveloppées de brumes, ne sont-elles pas aussi un sublime horizon ? Si nos pères n'ont pas la foi ardente et naïve des bergers bretons, ils ont un cœur, une passion sainte qui ne s'est jamais démentie, l'amour du sol natal. C'est dommage que M. Oyex n'ait évoqué aucune douce figure de femme dont la blanche vision vienne rasséréner ses tristesses sur la terre étrangère, telle que l'image de Marie, la Béatrix de Brizeux.

On a beau dire, l'amour est la plus touchante et la plus poétique des passions ; deux beaux yeux nous en diront toujours davantage que le spectacle le plus grandiose.

Si jamais un nom de femme ne se retrouve dans les vers de M. Oyex, ce n'est pourtant pas qu'il n'ait pas le cœur aimant, mais il a réservé tout son amour pour son pays, pour la nature.

Il n'aime pas les vallons ombreux, comme d'autres rêveurs, parce qu'il est doux d'y errer seul à seul, les bras entrelacés, mais il les aime pour eux-mêmes ; il s'est entretenu avec eux, avec la source, la montagne, le chamois et l'aigle. Il comprend leur langage, il nous le traduit en gracieux vers.

Voici la chanson du roitelet :

On me nomme roitelet,
Inclinez-vous, s'il vous plait ;
Mon royaume est une haie,
J'ai pour trône un coin de mur,
Je m'en contente, il est sûr.
Mieux qu'un grand roi je m'égaie.

Sans redouter un huissier,
Mes sujets, à plein gosier,
Osent chanter à la ronde.
Sans papier le pèlerin
Peut poursuivre son chemin...
N'a-t-il pas sa part du monde ?

.....
Ainsi donc le roitelet,
Tout petit oiseau qu'il est,

A du bon sens sous sa plume.
Pas de conseil près de lui,
Ni d'avocat qui le plume.

Ce type des potentats
N'a ni journaux, ni soldats :
Chacun comme lui travaille.
A quoi bon ces paresseux
Nourris du travail de ceux
Qui dorment sur de la paille ?

M. Oyex a su nous rendre même d'une manière touchante les gémissements d'un animal vulgaire, de la marmotte.

De mon maître je suis chérie !
Je le nourris depuis trois ans :
Nous pleurons tous deux la patrie,
Moi mes névés, lui ses parents.
J'étais heureuse, solitaire
Sur les pentes du Montanvert,
Logée à vingt pieds sous la terre,
Trottant l'été, dormant l'hiver.

Que l'on souffre en courant le monde !
Aussi je plains ce bon José :
Le soir, en finissant sa ronde,
Son faible corps est épuisé,
Et moi seule je le console.
Qui penserait à l'orphelin ?
L'aumône lui jette une obole,
Mais qui le presse sur son sein ?

Une chapelle hospitalière
La nuit, nous abrite souvent.
José, quand tu dis ta prière,
Moi, je te garantis du vent,
Et sur ta poitrine glacée
Tu m'attires bien doucement ;
Maintes fois tu m'as embrassée.
Aussi je t'aime tendrement !

Les vers de M. Oyex sont limpides ; il sait passer, comme le dit Boileau, du grave au doux, du plaisant au sévère. Son style est toujours en rapport avec la pensée qu'il exprime : simple et familier lorsqu'il reproduit les scènes patriarcales des pâtres, vif et pimpant lorsqu'il nous redit ses joies et ses tribulations de voyageur, noble et majestueux lorsqu'il chante les magnificences de nos cimes couvertes d'une neige éternelle.

FÉLIX NESSI.

ARCHÉOLOGIE

VOIES ROMAINES

« Quand les Romains prenaient possession d'un pays vaincu, ils engageaient, pour ainsi dire, une guerre nouvelle contre le sol. Ils tenaient avec raison la terre inculte pour la meilleure alliée des barbares qui l'avaient habitée, pour la plus dangereuse ennemie des maîtres nouveaux qui la subjuguèrent. Il fallait premièrement

l'assujétir par une chaîne de constructions fortes, et par un réseau de chemins qui la rattachassent au reste de l'empire. Il fallait ensuite la dompter par le défrichement, lutter contre les éléments rebelles, assainir l'air en ménageant l'écoulement des eaux, percer les bois, féconder le désert. Les dieux avaient mis l'ordre dans le ciel ; Rome se chargeait de le réaliser sur la terre, en y portant la sécurité, la régularité, la fertilité. Voilà pourquoi son peuple, le plus guerrier du monde, fut aussi un peuple constructeur et laborieux. Voilà pourquoi le travail était honoré comme un combat, et la culture comme une conquête (1). »

Mais le prix de ces bienfaits fut toujours regardé comme exorbitant par les vaincus : en effet, c'était aux dépens de leur liberté, de leur autonomie qu'ils participaient à la civilisation, et bientôt après à la corruption de l'empire. Les vainqueurs eux-mêmes, non contents d'anéantir de fait l'indépendance des peuples, ne se plaisaient-ils pas à repaître les regards de leurs victimes d'inscriptions qui leur rappelaient sans cesse le souvenir de leur humiliation ? de statues dont le matérialisme sensuel insultait à leurs croyances simples, souvent sublimes et plus rapprochées de la vérité primitive ? de villas dont la magnificence et le luxe se nourrissaient des usures prélevées sur leur labeur ? d'amphithéâtres destinés à l'extinction des vaincus réduits à l'esclavage ? Et cependant, une fois soumis, ces peuples ambitionnaient l'honneur de faire partie du grand empire : le nom romain, contre la terreur duquel le leur n'avait pu soutenir une lutte égale, les grandissait en raison de leurs prétentions antérieures et des efforts de la résistance. Ils convoitaient surtout les prérogatives de la cité, qui devinrent plus tard si lourdes qu'elles équivalaient à la servitude.

Eh bien, triste destinée des choses humaines ! il ne tint pas aux barbares du moyen-âge que l'empreinte romaine ne fût complètement effacée de l'Europe. Les ravages du temps et des éléments ont pris à tâche de poursuivre l'œuvre d'extermination. Pour étudier l'histoire, il faut aujourd'hui fouiller les décombres accumulés par les torrents de nos montagnes, ou sonder la vase des lacs, au sein desquels les villas se sont abîmées dans leurs cataclysmes. Souvent même de précieux monuments n'ont survécu à tant de causes de destruction que pour venir se pulvériser sous le marteau de l'industrie ; ou s'ils échappent aux vandales modernes, c'est pour aller grossir les musées des grandes villes ; et la cupidité mercantile nous force bientôt d'aller chercher notre histoire à l'étranger.

Recueillons, tandis qu'il en est temps encore, ce qui reste des nations qui ont foulé notre sol ; évoquons de leurs tombes l'Allobroge, le Centron, aussi valeureux et peut-être moins barbares que ceux qui leur ont jeté cette injure ; le conquérant romain, civilisé par la théurgie étrusque et par l'artisme grec ; le conquérant du moyen-âge transformé par le christianisme, le Goth, le Burgonde, le Franc, le Sarrasin, qui tous nous ont laissé quelque peu de leur sang, de leur caractère, de leurs usages. Étudions leurs œuvres et voyons si, enrichis de la tradition et de l'enseignement de toutes les époques, nous valons plus qu'eux ; si notre civilisation vaut plus que leur prétendue barbarie.

Ozanam, *Les Germains avant le christianisme*.

Déjà, grâce à l'esprit d'association, les collections particulières viennent enrichir les musées publics d'inscriptions, de médailles, de fragments d'architecture, de pierres sépulcrales, d'autels, de cippes, d'armes, d'ustensiles, de tableaux, de statues, de mosaïques. Il faut espérer qu'avec le temps nous pourrions un jour reconnaître tout le mobilier domestique, militaire, etc., des sociétés qui nous ont précédés.

Mais il y a des objets que les musées ne peuvent contenir : ce sont les grandes constructions, les thermes, les mansions et surtout les voies romaines. L'emploi des matériaux dans de nouveaux édifices, les travaux des nouvelles routes, la division de la propriété, l'ignorance ou la pauvreté des acquéreurs, le nivellement exigé par l'agriculture, l'emplacement qui semble dérobé à la production ; tout concourt à faire disparaître ce que le temps, les guerres, les éléments en ont laissé subsister jusqu'aujourd'hui. C'est donc là qu'il faut porter son attention, sinon pour conserver des ruines que les circonstances ne permettent plus de protéger, au moins pour en constater l'existence, la position ; pour en copier les dernières traces et essayer de reproduire le plan intégral à l'aide de tous les débris encore reconnaissables et des principes fournis d'ailleurs par l'étude de monuments analogues.

Parmi les différentes branches d'archéologie, l'étude des voies romaines n'est pas une des moins intéressantes. Les routes sont un cachet remarquable de civilisation. Leur réseau établit l'étendue des relations, fixe les grands centres de commerce, d'administration ou de stratégie ; leur direction, leur tracé accusent les connaissances odométriques, les lois du nivellement ; de leur forme et de leur largeur on peut déduire leur destination, le rang qu'elles occupaient dans l'état, et même les moyens de transport.

La plupart de ces routes étaient jalonnées de pierres taillées indiquant la distance à partir du chef-lieu de la province et de la cité. Nos pierres kilométriques ne sont qu'une copie bien tardive du savoir-faire romain. Les distances étaient comptées en milles romains. La valeur du mille romain, qui a varié tant de fois dans les auteurs, selon les différentes recherches, paraît être fixée aujourd'hui à 1,481 mètres. Dès le troisième siècle, les pierres indiquent la lieue gauloise dans les Gaules lyonnaise et belge ; elle valait 2,218 mètres. On croit même qu'elles représentaient des stades le long de la Méditerranée, dans les pays peuplés par les colonies grecques.

A ces considérations qui sont applicables à toutes sortes de routes, il faut en ajouter une spéciale à celles qui étaient primitivement entretenues aux frais du gouvernement romain pour le transport des courriers et même des légions, lorsque leur marche n'était pas commandée dans des voies secondaires, selon les besoins de la stratégie. Ces voies *prétoriennes* étaient conséquemment pourvues de *mutations* et de *mansions* pour l'approvisionnement des courriers et des troupes. L'état en publiait la statistique avec les noms des localités et les distances relatives, comme on publie aujourd'hui celle des postes et des étapes militaires. Comme ces stations ont dû à la longue former des villages par le concours des fournisseurs, ces tableaux sont d'un prix inestimable pour les recherches sur la géographie ancienne. Et lorsqu'on a pu fixer avec certitude le lieu

d'une station romaine, on a indiqué par-là même une mine féconde pour les fouilles archéologiques.

DUCIS.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE

L'Association Florimontane tiendra une séance publique jeudi prochain 17 du courant, à deux heures de l'après-midi, dans la grande salle du musée, à l'Hôtel-de-Ville.

La ville d'Annecy vient de perdre un de ses citoyens les plus estimés dans la personne de M. le docteur-médecin Louis-Philibert Fleuret, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante dans les appartements de la Préfecture.

M. Fleuret, depuis de longues années, exerçait la médecine dans notre ville avec un dévouement sans bornes, surtout auprès des pauvres ; bien que très souffrant dans ces deux dernières années, son zèle ne s'était pas ralenti et on peut dire qu'il est mort à la brèche, emportant les regrets de tous ses concitoyens.

M. Fleuret est l'auteur d'un Traité de médecine légale et de plusieurs mémoires scientifiques insérés dans différents recueils.

L'Association Florimontane perd en lui un de ses membres les plus utiles et les plus dévoués.

La Société d'histoire et d'archéologie de Chambéry a fait distribuer le deuxième numéro de ses Bulletins de l'année 1860-1861. Nous y avons remarqué : 1° une nouvelle série de documents extraits des archives de Turin et envoyés à la Société par M. Du-four, lieutenant-colonel d'artillerie ; 2° le compte-rendu de deux brochures de M. l'abbé Cochet : *Sépultures chrétiennes de la période anglo-normande trouvées à Bouteilles près Dieppe, en 1857*, et *Archéologie céramique et sépulcrale, ou l'art de classer les sépultures anciennes à l'aide de la céramique* ; 3° une communication de M. Fivel, architecte, au sujet d'un chapiteau qui existe sur le mur du cimetière de Cléry-Frontenex, près d'Albertville. M. Fivel a aussi présenté de fort beaux spécimens de sculpture du XIII^e siècle sur ivoire, dont l'un, représentant la *Vierge portant l'enfant Jésus*, provient du château de Charbonnière, près d'Aiguebelle, et a dû appartenir au comte de Savoie Thomas I^{er}. Cette précieuse statuette est faite avec une seule défense d'éléphant et mesure 0^m,50 de hauteur et 0^m,43 de diamètre à la base.

M. Keller, président de la Société des Antiquaires de Zurich, a fait à cette société la communication suivante, sur des tissus trouvés dans les constructions lacustres :

« Je crois devoir rendre les amateurs de l'antiquité attentifs à la découverte qu'a faite dernièrement M. Messikomer, à Wetzikon, et qui est très propre à jeter un nouveau jour sur la civilisation de l'âge de pierre. En creusant dans le canal de l'Aabach, si riche en pilotis, et qui traverse la plus ancienne partie des constructions lacustres de Robenhausen, les ouvriers sont arrivés à un point où, du temps des premiers colons, doit s'être trouvée une sorte de chambre destinée au travail et à la préparation du lin. En enlevant du limon d'une place de la grandeur de quelques toises en carré, et à 8 ou 9 pieds au-dessous de la couche tourbeuse, on a trouvé du lin en tiges, et même avec semences ; de plus, du lin préparé, puis des écheveaux de lin à simple et à double fil ; des ficelles ou cordelettes d'épaisseurs diverses ; des fragments de filets, et surtout des morceaux d'étoffe tissée qui ne peut avoir été produite que par le tressage, mais par un appareil simple, si l'on veut, qui devait ressembler à celui de nos tisserands. Parmi ces tissus se trouvent des franges, des lisières et du tissage assez compliqué. J'essaierai, dans le quatrième rapport sur les constructions lacustres, de décrire ces fragments et d'en donner une exacte représentation, ainsi que des appareils techniques qui ont probablement servi à leur confection. »

Pour la chronique, J. Philippe.

JULES PHILIPPE, directeur-gérant.

Annecy. — Imprimerie de L. THÉRIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Anney.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR L'ASSOCIATION FLORIMONTANE D'ANNEY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

L'ASSOCIATION laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Fragments de la chronique du comte Rouge, par Perrinet Dupin (suite), de M. J. Replat. — Annexion à la faune malacologique de France (suite), par M. G. de Mortillet. — Archéologie : voies romaines (suite), par M. Ducis. — Bibliographie, par MM. L. Revon et J. Philippe. — Chronique.

FRAGMENTS DE LA CHRONIQUE DU COMTE-ROUGE

(AMÉ VII COMTE DE SAVOYE)

(Suite)

Au chapitre XI, nous trouvons Amé VII dans la ville d'Arras. Il s'y est rendu à l'appel du roi Charles VI, qui a convoqué la grande armée féodale pour combattre les Gantois et les Anglais. La bonne mine du comte de Savoie a charmé les dames d'Arras ; et la conversation suivante est engagée entre lui et le roi de France, au moment où le chroniqueur reprend son récit :

— « Quel nom, Sire, peut-on m'avoir donné autre que celui que je tiens de mes parrain et marraine ? » — « Or, apprenez, reprit le Roi, que vous avez acquis autre nom en contrées par deçà. Voyant vous et les vôtres entrer dans la ville tout vêtus de vêtements noirs, comparant aussi votre beauté à celle du beau Pontus, dont Dieu ait l'âme ! les Dames de ce pays vous ont nommé *Comte noir à claire face*. »

Sitôt entendant que le Roi parlait de sa beauté, le cadet rougit moult et doucement sourit en disant au Roi : « Sire, les Dames pour vrai me peuvent nommer le *Comte noir* ; mais pour la *claire face* leur serviteur les remercie du très-gracieux blason dont elles ont bien voulu le blasonner pour faire rire ceux qui bien voient le contraire. »

— « Ah, beau cousin, reprend le Roi, si voulez caresser votre beauté et garder qu'on n'en parle, il vous convient muer plumage ou vous retirer en lieu si recouvert que plus on ne vous voie. »

Ainsi devisant, Roi et comte et ceux qui étaient en leur compagnie se mirent à rire très-joyeusement et de grand vouloir. Puis, sa révérence faite au Roi, le *Comte noir à claire face* retourna en son logis où il fut honoré et fêté grandement.

Par les honneurs et fêtes qu'il fit au jeune prince, le Roi montra bien qu'il l'aimait et prisait, et qu'il était aussi joyeux de sa venue que de celle de quiconque avait obéi à son mandement.

CHAPITRE XII

Comment le Comte de Savoie se maintint devant Bourbourg.

Pendant que le Roi séjournait en la cité d'Arras, hommes d'armes accoururent près de lui en telle multitude que les Anglais n'osèrent plus tenir les champs, et se retirèrent dans certaines places qui leur étaient soumises. Ils garnirent ainsi Bourbourg de fleur de chevalerie, sous la conduite de messire Thomas Trevet. Ce chevalier de très-haut sens trouva plusieurs fois façon d'assaillir et grandement endommager l'host de France, après quoi il se sauvait dans la place ; mais ce lui dura moult peu, car aussitôt que toute sa puissance fut assemblée, le Roi ne voulant plus permettre les courses de messire Thomas, vint assiéger Bourbourg de siège si bien assis qu'un petit rat ne pouvait sans être vu sortir ou entrer dans la place. Toutefois puis-je dire que ce siège ne fût sitôt formé qu'il ne coûtât la vie de maint prudhomme ; car pendant que bêcheurs et terrassiers s'appliquaient à faire fossés et dos d'ânes pour clorre le parc du siège, lequel était adonné de bastilles et beffrois pour le retrait et séjour de la haute seigneurie, et aussi de maisonnettes pour loger la gent moyenne : le susdit messire Thomas et ceux de sa garnison, qui étaient mal contents de la clôture, s'élancèrent sur lesdits ouvriers de saut si vigoureux que le sire Dagonnoys, qui était chargé avec 100 lances de protéger les travailleurs, fut occis avec plusieurs de ceux qu'il commandait. Cependant messire Thomas Trevet n'eut pas le meilleur de cette mêlée, car avant qu'elle prit fin le Comte Noir, qui se tenait de cette part avec monseigneur de Berry, se fourra l'épée au poing dans le plus fort du combat, et se mit à porter coups si hauts, si cruels et si très-âpres que Trevet, le voyant ainsi sergentier les Anglais, dit au sire de Ponnins son frère d'armes : « Monseigneur, voyez-vous ce dur adversaire qui par merveilleux coups étonne, occit et abat tous ceux qu'il trouve des nôtres ? » — « Oui, frère, dit Ponnins, vraiment le vois-je très-bien ; mais ma vue seule ne peut l'empêcher de faire tous les vigoureux exploits qu'un homme de gentil cœur doit faire. — « Par St Georges ! reprit messire Thomas, il fait armes si démesurées que si ne trouvons moyen de l'expédier prestement de ce siècle dans l'autre, il nous fera, bon gré malgré, de cette place vergogneusement partir. »

Ce disant, Ponnins et messire Thomas résolurent

d'aller par vives armes ruer jus le comte Noir, et tournèrent d'un front vers lui ; mais dans cette entreprise ils furent aperçus par messire Louis de Savoie et par le comte de Chaland qui, ne perdant pas leur Seigneur de vue, accoururent à la rencontre des deux capitaines anglais. Du choc messire Louis culbuta Ponnins avec son cheval au plus profond de la presse ; et Thomas fit voler à terre Chaland, qui se fût trouvé en péril de mort sans l'aide et la haute valeur de son gentil prince. Adonc, messire Thomas, après avoir renversé Chaland, et comme il était mal content d'avoir vu tomber Ponnins, se porta sur monseigneur Louis si chaudement, et l'admonesta si fort de montrer ce qu'il savait faire, que pressé de se défendre le prince Louis ne pût secourir Chaland. Or, celui-ci bien que démonté faisait armes si merveilleuses contre la troupe qui l'entourait, et ruait de tels coups que nul n'osait l'approcher. Cependant Ponnins, qui avait reçu des Anglais un autre cheval et bâton nouveau, vint décharger sur Chaland horions si pesants qu'icelui fût contraint de laisser ceux qui l'entouraient, pour résister au nouvel assaillant et pour lui rendre ce qu'il en recevait ; et alors, assailli de tous côtés, Chaland se trouvait comme vous ai diten péril de mort si le Comte Noir n'était survenu. Mais voyant les siens en nécessité, le noir Comte lance son coursier si à point que froissant, ruant, jetant par terre tout ce qui est devant lui, il arrive à messire Thomas. Voyant venir celui qu'il désire trouver, l'Anglais abandonne le prince Louis pour courir sur le Comte Noir, qui de sa blanche épée lui porte un coup vigoureux, dur et si pesant qu'il n'y a visière d'acier ni bordure de heaume capable de résister. La lame du couteau, enfoncée entre l'œil et le nez, détranche chair et os en tirant le long des mâchoires vers le nœud qui tient au gozier ; et ce faisant passe outre, par ses hideux coups jetant son adversaire au champ ; puis, s'emparant du cheval de l'anglais, malgré tous ceux qui en ont déplaisir, il le donne à Chaland, et poursuit ses vertueuses armes. Mais un trait du parti anglais tue le puissant coursier du Comte Noir ; sentant la bête faillir sous lui, il vuide selle et arçons, et saute au champ. Louis de Savoie et Chaland s'efforcent de recouvrer nouveau cheval à leur Seigneur qui, déplaissant de se trouver à pied au milieu de la ribeaudaille, blesse, taille, navre, pourfend tout ce qui est à l'entour ; et en pourfendant il rue mort messire Henry Sanglier, se fait un montoir du corps, et saute sur le cheval du trépassé.

Louis de Savoie et Chaland s'étant joints à lui, il renouvelle sur les Anglais un combat chaud et cruel. Messire Thomas, à qui sa blessure près de la gorge, faisait perdre appétit de séjourner là plus long temps, dit alors au sire de Ponnins : « Monseigneur, c'est vérité qu'ici nous sommes venus avec tous les nôtres, mais bien puis-je certifier que jamais ne retournerons avec tout notre nombre ; et je doute même que nous puissions trouver façon de retourner avec ceux qui vivent encore. » — « Du retour, répond Ponnins, n'est métier de parler ; mais faut prendre propos de mourir en bien nous défendant. Si tournons le dos, nos ennemis prendront nouvelle audace, et nous chargeront par derrière de si pondereux faix d'armes qu'il faudra piteusement mourir ; et qui pis est, les poursuivants, héraults et autres diront par toutes contrées que nous avons été occis en fuyant, telle-

ment que pour notre honneur mieux nous vaut, sans tourner pied, chevaleusement mourir qu'abandonner le champ et en l'abandonnant être occis. » — « Monseigneur, dit messire Thomas, votre parole est celle d'un preux chevalier, vertueux et épris de très-haut et grand courage ; néanmoins faut-il considérer que nous avons amené ici l'élite des nôtres, et que mieux vaut prendre peine d'en sauver ce qui reste, plutôt que les laisser mourir, et nous avec eux sans mission aucune. Pour les conserver, nous les ferons partir devant, et nous derrière les garantirons comme bonnes murailles ; pendant qu'ils songeront à leur salut, nous seuls supporterons le poids des armes. De cette conduite nous retirerons gloire avec louange telle qu'en tous lieux on proclamera que, chevaliers imbus de pruhommie, nous sommes morts pour sauver les nôtres. Au contraire si ne pouvant tenir nous attendons la mort, nous recevrons après notre trépas reproche et blâme. On dira que par défaut de sens nous avons livré nos compagnons pour être hachés et détranchés, comme on livre des brebis aux mains du boucher. » — « Ah frère, dit alors Ponnins, votre parler est si discret que je ne sais rien répliquer ni dire, sinon qu'il soit fait selon votre vouloir. »

A ces mots messire Thomas donna le signal de la retraite à l'homme qui portait son Enseigne ; et en se retirant il s'efforça, ainsi qu'il avait promis, de faire des armes pour protéger la fuite de ses compagnons : mais pour ce faire il n'avait pas pris l'avis du Comte de Savoie, qui au lieu de consentir à la retraite des Anglais se mit avec tous les siens à hacher, détrancher et chapeler si durement que Messire Thomas lui-même fût obligé de fuir en toute hâte. Le Comte Noir, le chassant à pointe d'éperons, lança son épée d'un tel jet que la cote de maille du sire de Ponnins fut brisée, et son épaule droite entamée par derrière. Ce rude coup lui fit ployer l'échine et la tête jusques sur l'arçon, si bien qu'il ne pût se redresser avant d'être pris par le Comte Noir. Sa foi reçue, et la chasse finie, le Comte fit présent de son prisonnier à son biau père de Berry.

(La suite au prochain N°.)

Réédité par J. REPLAT.

ANNEXION A LA FAUNE MALACOLOGIQUE DE FRANCE

II.

La question suisse, à propos de l'annexion de la Savoie à la France, a fait grand bruit ; cela tient uniquement à ce que la diplomatie ne s'occupe pas assez de malacologie. Si les hommes d'Etat avaient bien connu les escargots, cette fameuse question aurait été résolue de suite.

En effet, que prétendait la Suisse ? Que le Chablais et le Faucigny sont des provinces éminemment helvétiques. Que soutenait la France ? Que ces deux provinces sont intimement liées à la Savoie, et que, comme le reste de la Savoie, elles sont plus françaises que suisses.

L'étude des mollusques terrestres et d'eau douce résout la question d'une manière si claire que toute espèce de congrès devient inutile..... si toutefois congrès a jamais été utile !

Dans mon précédent article je n'ai pas tenu compte de la Suisse ; je me suis renfermé dans les considéra-

tions qui regardaient directement l'Italie et la France. Je vais réparer cette omission et examiner la question spécialement au point de vue helvétique.

Sous le rapport orographique, la population malacologique de la Savoie se divise en deux groupes: le groupe du Jura et celui des Alpes.

Le groupe du Jura, moins bien tranché que celui des Alpes, est surtout caractérisé par les *Helix montana*, *circinata* et *cælata*, toutes les trois de Studer, et par l'*Hydrobia (Paludina) abbreviata* de Michaud.

Ce groupe, très bien dessiné dans le Jura français et suisse, comme la chaîne des montagnes qu'il habite, vient expirer en Savoie où il est peu développé et où il tend à se fondre avec le groupe des Alpes.

L'*Helix montana*, qu'on recueille sur les plantes dans les bois, les forêts et endroits frais des montagnes, très nettement tranchée dans le Jura, pénètre en Savoie jusque sur les premières pentes alpines et y perd peu à peu ses caractères distinctifs. Elle devient plus velue, son test est plus léger et le bourrelet de la bouche, très fort dans le type, diminue peu à peu et finit presque par disparaître.

Les *Helix circinata* et *cælata*, très voisines de la précédente, qui est la forme la plus importante, paraissent plus spécialement jurassiques.

L'*Hydrobia abbreviata* se trouve par milliers dans les sources limpides du pied du Jura, au milieu des touffes épaisses d'une espèce d'*Hepatica*.

Le groupe des Alpes a une physionomie générale bien plus particulière. Il est surtout caractérisé par les *Helix rudrata*, *holoserica* et *zonata*, toutes les trois également de Studer. La faune de ce groupe, suivant la chaîne, passe de France en Savoie, puis en Suisse, et se prolonge jusqu'en Tyrol et en Autriche.

Le groupe des Alpes est aussi caractérisé par une série d'espèces d'*Helix*, désignées sous le nom commun d'*Alpines*, qui forment une famille très naturelle, très bien circonscrite, ayant des formes communes, les mêmes mœurs, le même genre d'habitat. On les trouve dans les clapiers, parmi les débris de rochers, sous les pierres et les mottes de terre au milieu des pelouses, sur les sommets des montagnes, à une très grande altitude.

Ces espèces sont :

Helix alpina Faure-Biguet, qui des montagnes calcaires qui dominent Die dans la Drôme et du Lautaret dans les Hautes-Alpes, s'étend du côté de la Grande-Chartreuse et pénètre en Savoie jusqu'en Tarentaise et en Maurienne.

H. Fontenillii Michaud, à la Grande-Chartreuse.

H. glacialis Thomas, qui partant de la Haute-Maurienne, en Savoie, occupe presque toutes les vallées alpines du Piémont, se développe surtout autour du Mont-Rose, et vient finir vers les frontières de la Lombardie.

H. frigida Jan, vers le sommet du mont Codeno ou Grigna septentrionale, dans la province de Côme, environ à 2,000 mètres d'altitude.

H. insubrica Jan, sommet du mont Baldo, au-dessus du lac de Garde, à 2,100 mètres.

H. intermedia Férussac, dans les montagnes du Bellunais, du Frioul et de la Carinthie. Cette espèce descend à un niveau bien plus bas que les précédentes. Je l'ai recueillie contre les murs du château de Moruzzo,

au débouché des gorges du Tagliamento, près Udine, à moins de 300 mètres au-dessus du niveau de la mer.

H. phalerata Ziegler, en Carinthie. Il est curieux de trouver à l'extrémité orientale des Alpes une espèce si voisine de l'*H. alpina*, qui habite l'extrémité occidentale de la chaîne, que plusieurs auteurs les ont réunies.

H. Schmidtii Ziegler, en Carniole. On peut faire, pour cette espèce des Alpes orientales, les mêmes observations que pour la précédente. Elle est si voisine de l'*H. Fontenillii*, des Alpes occidentales, que plusieurs auteurs les ont confondues sous le même nom. Cette similitude des termes extrêmes prouve que les termes intermédiaires doivent être considérés comme des passages, des transformations d'un même type.

Au point de vue des deux grands groupes orographiques du Jura et des Alpes, la Savoie est tout-à-fait distincte de la Suisse.

En effet, nous voyons le groupe jurassique, si bien développé entre la Suisse et la France, venir s'éteindre en Savoie. Les *Helix montana* et *circinata* perdent leurs principaux caractères en pénétrant dans ce dernier pays. L'*Helix cælata* ne touche le sol savoisien que vers la Perte du Rhône. La *Bythinia abbreviata*, que j'ai recueillie en grande abondance à Thoiry, département de l'Ain; que M. de Lorient a ramassée en grand nombre au Pavon d'Evaux, canton de Vaud; que M. Brot a rencontrée à Carouge, canton de Genève, n'a pas encore été trouvée en Savoie.

Pour ce qui concerne le groupe alpin dont les caractères sont plus généraux, il existe pourtant entre la Suisse et la Savoie une grande différence. On trouve en Savoie deux représentants de la famille des hélices alpines, les *H. alpina* et *glacialis*, tandis qu'il ne s'en trouve aucun en Suisse; c'est tout au plus si quelques individus de l'*H. glacialis* passent accidentellement des vallées piémontaises dans les vallées helvétiques autour du Mont-Rose.

En étudiant les espèces isolément, on arrive aux mêmes résultats.

La *Neritina (Nerita) bluvialis* Linné, qui habite pour ainsi dire les eaux de toute la France, vient expirer dans le lac du Bourget. On la rencontre à Saint-Innocent, près d'Aix. C'est la seule station découverte en Savoie. Elle n'est pas connue dans les eaux de la Suisse française et allemande.

Le *Pomatias apricum* Mousson, *P. carthusianum* Dupuy, si abondant à la Grande-Chartreuse, département de l'Isère, se trouve peut-être plus abondamment encore dans la vallée d'Entremont, Savoie. Mousson l'a rencontré aux environs d'Aix-les-Bains et je l'ai recueilli au pont Saint-Clair, près d'Annecy. Mais il ne pénètre pas en Suisse.

Le *Pupa Bigorriensis* Charpentier a été récolté en nombre par François Dumont et moi, au Grand-Bornand, en Faucigny, et déterminé par de Charpentier lui-même. C'est un type des Pyrénées qui n'a jamais été signalé en Suisse, bien que se trouvant en Faucigny.

L'*Unio Rousii* Dupuy, recueillie dans le Gelon, près de Chamousset, Savoie, par mon ami l'ingénieur Dufour, n'a jamais été trouvée en Suisse, tandis qu'Albin Gras me l'a envoyée du Rondeau, près Grenoble, et qu'elle est citée de plusieurs autres points de la France.

Cette forme appartient à la famille des *U. Requienii* Michaud, famille qui est représentée en Savoie par plu-

sieurs formes. L'une d'elles, pêchée par Auguste Huguénin dans le canal de Laisse, près de son embouchure dans le lac du Bourget, est très intéressante : elle s'allonge, s'applatit et se recourbe à l'extrémité, chez les vieux individus, prenant la forme de l'*Unio platyrinchoideus*.

La famille des *U. Requierii* paraît manquer en Suisse. Elle y est remplacée par les familles des *U. pictorum* et surtout *U. tumidus* qui ne se trouvent pas en Savoie. La nombreuse famille des *U. batavus*, abondante en formes diverses, est commune aux deux pays.

La *Vitrina (Helicolumax) major* Férussac, répandue en France, surtout dans le midi, se trouve dans toute la partie basse de la Savoie. Cependant je l'ai rencontrée jusqu'à 1,000 mètres d'altitude, dans les bois au-dessus de Thônes, près d'Annecy, et dans les forêts du col de La Flue, au-dessus de La Compôte, Beauges. Mon ami François Dumont l'a recueillie, à la même altitude, dans le Faucigny, au Brizon, près Bonneville. Nous l'avons même trouvée, dans ladite province, à 1,200 mètres, au Plan, Grand-Bornand. MM. Brot et Théobald l'ont rencontrée, sur le territoire savoisien, tout près de Genève, à Vétraz-Monthoux, au Monetier de Salève et aux Pitons. En Suisse, au contraire, elle n'a été signalée que par M. Edmond Boissier, à Valeires, canton de Vaud.

L'*Anodonta rostrata* Kokeil a été pêchée, par M. Blanc, dans le lac de Saint-Paul, au-dessus d'Évian, en Chablais, tandis que tout près, dans le canton de Vaud, à l'embouchure du Rhône dans le lac de Genève, on trouve les *Anodonta (Mytilus) cygnea* Linné, et *A. piscinalis* Nilsson, dans le lac, et *Anodonta (Mytilus) cellensis* Gmellin dans les fossés des marais. — L'*Anodonta (Mytilus) anatina* Linné se rencontre sur tous les bords caillouteux du lac de Genève aussi bien suisses que savoisiens.

On doit conclure de tout ce qui précède que malacologiquement la Savoie se lie très intimement à la France, et se sépare, au contraire, de la Suisse, même pour ce qui concerne les provinces les plus voisines, le Chablais et le Faucigny.

J'ai parlé précédemment du *Pupa Bigorriensis*, espèce des Pyrénées qui forme une colonie dans le Faucigny. Ce fait très curieux est loin d'être unique. On le voit se renouveler pour beaucoup d'autres espèces, surtout pour les *Pupa*.

Le vrai type du *Pupa megacheilos* Jan se trouve abondamment répandu dans toute la chaîne des Pyrénées et dans les Alpes du Tessin et de la Lombardie. Entre deux c'est à peine si l'on cite quelques stations isolées, comme les environs de Grasse, département du Var.

Le *Pupa (Turbo) quinquedentata* Born, *Pupa cinerea* de Draparnaud, se trouve en abondance contre les murs et les rochers de Suse, au pied du Mont-Cenis. Cette espèce pourtant ne se rencontre ni en Piémont, ni en Savoie, ni dans la vallée d'Oulx qui met Suse en communication, par le mont Genève, avec Briançon et la vallée de la Durance.

Le *Pupa granum* Draparnaud se trouve à Sion, dans le Valais, complètement isolé de tous ces autres lieux d'habitation.

Pour les *Helix*, j'ai cité l'*Helix frigida*, confinée sur un seul point, le sommet du mont Grigna septentrional,

et l'*H. phalerata*, ne se trouvant qu'au sommet très isolé du mont Baldo ; et pourtant ces deux espèces appartiennent à une même famille, dont la surface d'habitation s'étend tout le long des Alpes.

Ce sont là des faits qui tendent à faire admettre la transformation des formes par suite des influences extérieures et la reproduction des mêmes formes sous l'action des influences semblables : grande question que j'espère traiter un jour d'une manière plus complète. Pour aujourd'hui je me contenterai de citer une observation que j'ai faite chez de Charpentier. M. Edmond Boissier, étant allé herboriser au col de Tende, entre Coni et Nice, recueillit en grand nombre des coquilles qu'il remit à de Charpentier. Parmi ces coquilles se trouvaient des *Helix cingulata* Studer, au test léger, provenant de Saorgio. Puis d'autres *Helix* de la même espèce, mais au test beaucoup plus solide et au péristome moins réfléchi, provenant de niveaux plus élevés. Enfin quelques individus, recueillis sur les hautes sommités, ressemblaient tellement à l'*Helix frigida*, que de Charpentier les classa sous ce nom dans sa collection et les plaça près des véritables *frigida* provenant de la Grigna. Mais à côté de ces individus bien caractérisés s'en trouvaient d'autres intermédiaires qui servaient de transition entre le type *frigida* et le type *cingulata* : deux types qui pourtant, au premier abord, paraissent bien distincts et fort éloignés l'un de l'autre. A la vue de tous ces échantillons, il n'est resté dans mon esprit aucun doute sur la transformation de l'une de ces espèces en l'autre par suite des influences atmosphériques provenant surtout de la différence d'altitude.

Cela expliquerait la localisation si singulière et si restreinte de l'*H. frigida* au sommet de la Grigna. Ce serait une transformation *frigidiennne*, si je puis m'exprimer ainsi, de l'*Helix Preslii* Schmidt, une des formes de l'*H. cingulata* qui se trouve en abondance dans les parties inférieures de la Grigna.

Cela expliquerait la localisation également restreinte et singulière de l'*H. phalerata* sur le sommet du Baldo, à 2,100 mètres, car l'*H. cingulata*, très répandue dans le Véronais, se trouve en grand nombre au pied du mont Baldo et s'élève, d'après Edouard de Betta (1), jusqu'à 1,200 mètres sur la base de cette montagne.

On vient de voir que les escargots, plus habiles que les diplomates, ont résolu depuis longtemps les questions de nationalité sur lesquelles la pauvre race humaine est encore à se disputer et à se battre. Je vais maintenant montrer que l'homme, avec toute son intelligence, dont il est si fier, n'a, dans sa dispersion sur la terre, fait que suivre les traces de ces mêmes escargots !... Je me contenterai de parcourir les frontières actuelles de la France.

Les mollusques français comme *Helix lapicida*, *sylvatica*, *zonata*, *edentula*, etc., franchissent les Alpes, descendent dans les premières vallées italiennes et les occupent à l'exclusion des mollusques italiens. De même dans ces vallées, vallée de Pignerol, vallée d'Oulx, au-dessus de Suse, vallée d'Aoste, la population est exclusivement de langue française.

Les mollusques allemands, *Clausilia plicatula* Drap., *Clausilia similis* Charp., *Helix unidentata* Drap., qui manquent à la Suisse française, passent en Alsace,

(1) *Catalogo dei molluschi viventi sul monte Baldo*.

pays occupé par une population de langue allemande.

On voit par-là que l'homme, dans sa distribution géographique, a subi l'influence des mêmes lois générales que les autres animaux.

Enfin, en terminant, je ferai une observation sur l'*Helix unidentata*. Presque tous les auteurs l'indiquent de la Grande-Chartreuse; je puis à peu près certifier qu'elle ne s'y trouve pas. C'était aussi l'opinion d'Albin Gras, qui s'est spécialement occupé des mollusques du Dauphiné. Je doute aussi très fort qu'on l'ait jamais trouvée dans la Bresse. Il est curieux de voir combien les erreurs de distribution géographique à propos des mollusques terrestres de la France se perpétuent même dans les meilleurs ouvrages. Ainsi, pour expulser définitivement de la faune française l'*Helix cincta* Muller, espèce italienne, qui s'étend en Istrie et en Dalmatie, presque aussi grosse que l'*Helix pomatia*, par conséquent facile à trouver, il a fallu plus de temps que pour ruiner la monarchie de juillet et démolir une douzaine de ministères !...

Cette espèce, indiquée à tort par Michaud, en 1831, dans le *Complément à Draparnaud*, comme se trouvant aux environs de Tonnerre, Yonne, est encore décrite et figurée dans Dupuy, en 1848, *Histoire des mollusques terrestres et d'eau douce de la France*. Ce ne fut qu'en 1851, que Ray et Drouet, *Catalogue des mollusques vivants de la Champagne méridionale*, établirent que cette espèce n'existait pas à Tonnerre et était étrangère à la faune française, ce qui a ensuite été confirmé par Colteau.

GABRIEL DE MORTILLET.

ARCHÉOLOGIE

VOIES ROMAINES

(Suite)

Nous avons encore plusieurs de ces itinéraires, entr'autres celui qui porte, à tort ou à raison, le nom d'*Antonin*, et la *carte théodosienne* ou *carte de Peutinger* qui l'a découverte et copiée au *xv^e siècle*. Les noms de plusieurs anciennes stations subsistent encore aujourd'hui en Savoie, avec les modifications orthographiques propres au génie de la langue française; ils peuvent servir de départ aux recherches. C'est ainsi que d'Anville avait rétabli la vérité sur *Bergintrum* en remontant d'*Axima* (*Aixme*) vers le Bourg-Saint-Maurice. M. Pillet avait indiqué la station de *Mantala* en partant de *Lemencum* (Lémenc), et en remontant la vallée d'Isère. Abauzit avait fixé *Bautas* en partant de *Genava*. Devignet, à l'aide d'une charte, indiquée par Ménabréa dans le cartulaire de Saint-Hugues, a déterminé aux *Echelles* la position si longtemps débattue de *Lovisco* entre *Lemencum* et *Augustum*, position que de récentes recherches vont peut-être déplacer pour la reporter à *Lépin*, *Lapisco*, si les mesures viennent en aide.

Mais quant aux autres stations, ils n'ont rien laissé de précis, et leurs observations superficielles, déduites d'étymologies plus ou moins incertaines, ne sont fondées sur aucune mesure locale opérée sur des vestiges d'anciennes routes. M. Pillet le premier a recouru aux mesures des routes actuelles, et il n'est arrivé à quelques résultats satisfaisants que lorsque les routes modernes

ne se sont pas écartées de la voie romaine. Albanis-Baumont, en s'appuyant sur Simler et Delisle, n'a fait qu'augmenter les erreurs. Du reste son compagnon de voyage, M. de Reydet, est en perpétuelle contradiction avec lui. Il y a effectivement des aperçus nouveaux et exacts dans les manuscrits de ce dernier. Mais celui qui a le plus embrouillé la question des voies romaines, en Savoie, c'est le baron Walkenaër, dans sa *Géographie ancienne historique et comparée des Gaules cisalpine et transalpine*.

Ne tenant aucun compte des détours si nombreux que les routes doivent faire dans les montagnes, à cause des escarpements, des rocs abrupts, des dégâts occasionnés chaque année par les torrents rapides, la fonte des neiges, les avalanches, il se contenta de mesurer avec un compas sur des cartes plus ou moins détaillées, et ne pouvant trouver son compte, il se mit sans façon à corriger, à transposer les chiffres des distances données par les itinéraires anciens, à supposer des villages pour justifier ses étymologies, sans s'inquiéter de ceux qui pouvaient donner la clef de l'énigme. Désappointé encore, car l'itinéraire romain était toujours plus long que la ligne droite entre les deux pointes de son compas, il imagina de supposer qu'il y avait double voie en partant du sommet de l'*Alpe grecque* pour se diriger vers *Darentasia*, c'est-à-dire depuis le Petit Saint-Bernard jusqu'à Moûtiers; l'une tenant la droite, l'autre la gauche du torrent du Reclus et de la rivière d'Isère. Mais, ô faiblesse humaine! sur les six tableaux confectionnés à grands frais de corrections, d'omissions, de déplacements, les n^{os} 31, 32, les deux 33, les deux 37, il n'y en a pas un qui soit conforme à l'autre, qui parte du même principe, qui soit le résultat d'un même système. Ils se détruisent réciproquement les uns les autres.

Il y a certainement une grande érudition, beaucoup de travail et de recherches dans l'ouvrage de Walkenaër; mais l'examen de la partie dans laquelle il a traité de la *voie des Alpes graies* diminue bien la confiance qu'on aurait cru lui donner en dehors des départements dont il a été préfet, et dans lesquels ses investigations auront été de la plus grande exactitude. Quant à la partie purement géographique de son ouvrage, elle est assurément bien plus estimable que celle des itinéraires.

En général, dans ces sortes d'études, on ne tient pas assez compte de la nature et de la solidité du terrain, de l'exposition des coteaux, de la pente des routes carrossables, des lacets que cette destination exige; on peut aussi se laisser égarer par les vestiges de chemins étroits et tortueux, qui convergeaient vers les monastères et les châteaux, centres de toute activité au moyen âge. Le tracé romain est grandiose, audacieux; il a une allure libre, dégagée, mais droite, lorsque la localité s'y prête. Il serait difficile de trouver le caractère romain dans les débris de la plupart de nos vieux castels; ils sont l'œuvre de l'invasion et de la féodalité; il n'en faut presque pas tenir compte. On a aussi confondu quelquefois les différentes sortes de routes romaines, *via*, *actus*, *iter*, *semita*, *callis*, qui entr'elles forment une espèce de hiérarchie, dans laquelle les *voies consulaires* ou *prétoriennes* tiennent le même rang que les employés dont elles portaient la qualification tenaient dans les provinces de l'empire.

Mais je ne veux pas répéter ici ce que l'on peut trou-

ver dans tous les traités d'archéologie, ou plutôt dans l'ouvrage si précieux qu'ils ont tous exploité : *Les grands chemins de l'empire romain*, par Bergier. L'importance de cet ouvrage lui a ouvert l'entrée de la riche collection de Grævius, en compagnie de plusieurs autres dissertations sur le même sujet. Et cependant tout n'y a pas été dit. Ainsi, dans les trente-neuf volumes *in-folio* du *Trésor des antiquités grecques et romaines* de Grævius et de Gronovius, et de leurs continuateurs, on chercherait en vain la figure d'une *mansion* ou d'une *mutation* romaine. L'explication de cette lacune dans un recueil aussi volumineux de figures archéologiques est facile si l'on considère l'impossibilité où l'on a été d'en trouver des ruines bien authentiques. En effet, les stations placées près des villes ont été absorbées par leur agrandissement ou leur déplacement ; ou si les stations étaient d'abord isolées, elles sont devenues des centres de population, à cause de l'importance du commerce qui s'y faisait pour l'approvisionnement des courriers et des troupes. Ainsi les constructions romaines, n'ayant plus leur destination primitive, depuis les invasions barbares, détruites peut-être à cette occasion ou reconstruites pour d'autres usages, ne peuvent plus être reconnaissables, aujourd'hui surtout que les constructions du moyen âge qui leur ont succédé, finissent elles-mêmes par disparaître.

En suivant donc la direction des itinéraires romains, c'est aux passages les plus élevés des montagnes, c'est sur les hauts plateaux, où la quantité énorme de neige qui les couvre les trois quarts de l'année a toujours été un obstacle permanent à l'établissement de gros villages, c'est là seulement qu'il faut chercher les restes des mansions romaines, si l'intempérie, les orages et les barbares n'en ont pas détruit jusqu'aux fondements.

M. le comte Greyffé avait fait commencer des fouilles sur le plateau du Petit-Saint-Bernard, lorsqu'il fut envoyé en qualité d'intendant général en Sardaigne, où il trouva un champ plus vaste pour déployer son zèle et son activité administrative. Il eut la délicatesse de ne pas emporter les objets trouvés, qu'il destinait à un musée provincial. Mais après son départ, le Petit-Saint-Bernard fut oublié. C'était regrettable ; car peu de localités élevées conservent autant de vestiges de tous les âges. Outre les ruines romaines et la colonne-Jou, on y voit encore un cercle druidique, appelé vulgairement le *cirque d'Annibal* ; puis les traces de plusieurs campements, des tranchées, des redans, des bastions, des redoutes, des retranchements ; les restes du fort *Mont-Valezan* qui a joué un rôle important dans les guerres du prieur Thomas et dans les occupations espagnoles. J'y ai même découvert les deux pierres qui ont indiqué les premières limites de la république française, en 1792, et qui servent aujourd'hui de passerelle sur un ruisseau, à l'extrémité orientale du plateau. Le voyageur foule, sans y prendre garde, les lettres REP. FR. qui, à cette époque, ont répandu tant de frayeur parmi les montagnards de la vallée d'Aoste. Si, comme il est probable, leur emploi actuel n'est dû qu'à la chance d'avoir été trouvées sous la main, leur position prouve évidemment que l'étude des versants avait servi de base aux lignes divisionnelles des Alpes entre la France et l'Italie. Et, puisque j'ai touché cette question, j'ajouterai que le col de la *Seigne* a conservé en-

core debout sa vieille limite, et pendant toute la période 1815 à 1860, on a pu lire impunément d'un côté *France* et de l'autre *Italie*.

Ce passage et celui du Petit-Saint-Bernard sont comme les deux supports du *Cramont*, le *Cremonis Jugum* de Cælius Antipater ; ou peut-être la syncope de *Graiûs-mons*, Gramont. Ils ont partagé tous les deux, dans plusieurs dissertations, l'honneur d'avoir vu passer le *duc Hannibal de Carthaige*. Ils le méritent du reste autant que bien d'autres. Et si le plateau du Petit-Saint-Bernard est un des plus beaux et des plus intéressants sous le rapport archéologique, celui de la Seigne l'est plus encore sous le rapport pittoresque et par la magnificence des vallées qui y aboutissent.

DUCIS.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Les trois-six et la littérature. — Rigolbochologie. — La décentralisation. — M. Rogier. — *La Moisson*, de M. Achille Millien. — M. Benjamin Dufernex. — *Almanach nouveau* !

Il y a quelques jours, on lisait dans le bulletin commercial du *Courrier des Alpes* : « Les esprits fins (première qualité) sont en hausse par suite de la croyance générale d'un amoindrissement notable dans la production de cette année. » Ce qu'un honorable épicier a dit au sujet des produits en vente au port de Bercy, nous pourrions l'appliquer aussi bien à ceux qui se débitent chez maint éditeur de la capitale. Hélas oui ! en littérature comme en droguerie, on recherche avec avidité, de nos jours, les esprits fins première qualité ; il faut même parfois se contenter de ceux de seconde, tant la production en ce genre est amoindrie. Après avoir étalé dans les feuilletons, dans les livres, sur les théâtres, les turpitudes d'une catégorie d'êtres que leurs panégyristes cherchent à élever à la dignité d'une classe sociale, on trouve que ce n'est pas encore suffisant pour le bon public. Après les filles de marbre, on descend aux filles de plâtre ; après Olympe et Marco, voici venir Rigolboche. Derrière les vitrines des libraires apparaît une série de petits volumes arrivés pour la plupart à leur 5^{me} ou 6^{me} édition en quelques mois ; c'est que la réclame en a publié d'avance le succès à son de trompe ; et d'ailleurs ils ont l'art de piquer la curiosité des bourgeois par leurs titres ébouriffants : *Rigolboche*, — *Mémoires de Rigolboche*, — *A bas Rigolboche !* — *Bir-libichon*... Où es-tu, pauvre Racine ? Qu'êtes-vous devenues, *Feuilles d'automne*, *Paroles d'un croyant*, *Harmonies* ?

Aussi est-il facile de comprendre comment les vrais penseurs, étourdis par les coups de tam-tam de la littérature industrielle et égrillarde, ont été obligés de se réfugier bien loin dans la province. Là ils ont donné la main à de jeunes intelligences élevées dans les traditions du vrai, du beau, et que Paris n'a pas encore souillées de son haleine de Harpye. C'est à ceux-là, à Millien, à Mistral, à Aubanel, à Albert Richard, à Autran, et à tant d'autres, qu'est réservée la tâche de faire avancer l'œuvre de la décentralisation littéraire, pour que la pensée désormais ne soit plus jetée dans un même moule, dans une forme où la finesse des traits a disparu, et qui ne donne que des empreintes frustes,

sans originalité, sans caractère. Comme l'écrivait naguère l'auteur de *Mireio* à l'un de nos amis, la jeune phalange doit inscrire sur son drapeau cette devise : « L'unité et non l'uniformité. »

Dans une étude littéraire intitulée *Achille Millien*, M. Léon Rogier fustige certains écrivains de nos jours qui ont inondé la librairie et le théâtre de productions aussi malsaines par le dévergondage de leurs idées que par le mauvais goût de leur style. Il trouve des paroles énergiques pour flétrir des œuvres où la morale est laissée à l'arrière-plan et où des têtes folles célèbrent d'une voix rauque les jouissances de la vie sensuelle. Seulement, on pourrait reprocher à l'auteur de rejeter la faute de telles productions sur le romantisme, qui n'en peut mais. L'école moderne donne aux écrivains toute liberté ; est-ce à elle qu'il faut s'en prendre si quelques-uns de ses adeptes, au lieu de marcher à pied sec sur la prairie, préfèrent s'embourber dans un marais ? Nous voudrions bien aussi taquiner un peu M. Léon Rogier sur le peu d'estime qu'il professe pour les poètes provençaux. La langue de M. Mistral n'est pas tout-à-fait, comme il le dit, un patois incompréhensible et rempli de mots grossiers. Sans doute il faut quelques heures d'étude pour se familiariser avec la langue des troubadours modernes ; mais aussi quelle ampleur, quelle sonorité, quelle harmonie !

Le recueil de poésies qui a pour titre *La Moisson* nous a beaucoup plu, soit par l'élévation des pensées, soit par la vérité des portraits. Au lieu des rubans bleus, des pipeaux et des perruques frisées de l'école de Gessner, au lieu de je ne sais quelle odeur suffocante de musc répandue par des bergères en costume de carnaval, on respire ici les senteurs des foins, on entend les voix si variées de la campagne, on voit se dérouler une suite de tableaux champêtres dessinés d'après nature au lieu d'être entrevus à travers les rideaux d'un cabinet de travail. Qu'on lise, pour s'en assurer, les charmantes descriptions intitulées *la Source*, *le Gué*, *Défilé*, *Jean-le-Fier*, *Voyage nocturne*. La plume de M. Achille Millien s'exerce avec une remarquable flexibilité dans des genres différents : tour-à-tour sombre comme dans *la Piquette*, jovial comme dans *Michel*, plein d'une mélancolie religieuse comme dans *Conseil* et *l'Arbre consolateur*, le vers coule toujours régulier et facile, et toujours il traduit les impressions d'un cœur ému de tout ce qui est beau et grand.

M. Benjamin Dufernex, lui aussi, chante le *Sursum corda* de la jeune littérature. En feuilletant son premier volume de poésies, les *Voix de ma jeunesse*, on peut se faire une idée du caractère du poète et de ses études favorites. Voici d'abord les souvenirs de la vie d'étudiant, cette période vers laquelle chacun de nous se reporte avec amour, parce que la folle du logis divaguait alors avec toute liberté, parce que la foi avait toute sa fraîcheur, parce que le cœur s'élançait en avant plein d'ardeur et de confiance. Après avoir adressé un *chant d'adieu* aux sociétés d'étudiants de Genève, après un *dernier regard* jeté sur la nappe bleue du Léman, le poète s'achemine vers l'Allemagne. Tout parle à son imagination dans ce premier voyage : jamais *coucher de soleil* ne lui apparut plus splendide que celui de la première journée ; la sortie d'école de Decamps lui sembla bien froide sans doute quand, en *passage à Lohmen*, il vit pêtiller la gaieté des bambins de la Suisse saxonne ; et

certes jamais il ne pressa ses camarades dans une plus vive étreinte que le jour où il put souhaiter *la bienvenue* à un ami qui le rejoignait sur le sol étranger. Mais la pensée de la patrie, de la famille, vient tempérer son débordement de gaieté. Après deux ans de séjour sur la terre germaine, il retourne sur ses pas. Il est sur les bords du lac de Constance ; ses regards cherchent à percer les ténèbres pour découvrir la terre natale :

La patrie où mon cœur aspire,
Elle est là-bas, elle respire
Derrière cet horizon noir ;
Déjà son souffle pur m'effleure,
Il gagne mon âme, — et je pleure,
Je pleure et je voudrais la voir !

Au milieu de bluettes composées au premier jet de l'inspiration, nous trouvons intercalés deux poèmes : *la Mère du pêcheur* et *le Soldat de Morgarten*. Ce sont des pages sérieuses, où l'amour de la patrie a dicté à l'auteur maint passage animé d'un vrai souffle poétique ; nous citerons entre autres l'hymne qui termine le dernier poème. — Depuis la publication des *Voix de ma jeunesse*, M. Dufernex a composé d'autres morceaux encore inédits. Ils brillent par une qualité qui n'existait pas toujours à un degré suffisant dans son premier volume : il y a plus de plasticité ; les pensées, tout aussi vives, sont exprimées en moins de termes, et l'image prend un relief plus complet. Notons dans ce genre les *Paroles d'adieu à un jeune Polonais*, *la Moisson*, *Sur le lac*, *l'Angelus dans la taverne*. Voici cette dernière pièce ; c'est une scène de la vie allemande, saisie au vol dans quelque *Kneipe* de Munich ou de Leipzig :

Le soir d'ombre vague emplit la taverne
Où des paysans fument dans le bruit.
Le balourd pêcheur, que le meunier berne,
Ride un front hâlé, dilate un œil terne
Et semble un hibou qu'un rayon poursuit.

Sa fureur naïve amuse le groupe :
Il s'épuise en cris, et s'il boit enfin,
Vingt traits agressifs, qu'un rire entrecoupe,
De sa gorge aride écartent la coupe...
— Mais l'Angelus tinte au clocher voisin ;

Au clocher voisin l'airain se balance ;
Il sonne à l'espoir un paisible appel.
Les buveurs, surpris dans leur turbulence,
Tête découverte, en un grand silence
Écoutent ce chant qui parle du ciel.

Aussitôt paraît la jeune servante
Dont les beaux yeux noirs sont des fleurs d'amour ;
Voilée à demi par la nuit tomhante,
Elle joint les mains dans sa foi fervente ;
Chacun gravement se lève alentour.

Elle dit l'Ave. Les buveurs de bière,
Mélant leur voix rauque à son timbre pur,
Achèvent en chœur la douce prière.
— La cloche se tait ; sa rumeur dernière
Dans l'air tremble et monte aux parvis d'azur.

Après avoir causé de poésie, oserons-nous parler d'un almanach ? On a de singulières idées sur les alma-

nachs; ce seul mot fait sourire : on songe tout d'abord aux *Messagers* plus ou moins *boiteux* de nos ancêtres, sans penser que l'almanach de nos jours s'est transformé en un recueil sérieux, où souvent les gravures luttent de mérite avec le texte : il suffira de rappeler les publications sorties des presses de *l'Illustration* et du *Magasin pittoresque*. L'*Almanach de Genève*, publié sous les auspices de la section d'industrie et d'agriculture de l'Institut genevois, donne une assez large part au côté littéraire. On y voit figurer par exemple des poésies de MM. Etienne Arago et Jules Vuy, des articles de MM. Marc Viridet, de Tschudi, James Fazy. Il s'y joint des notices très intéressantes sur les dernières découvertes en chimie appliquée et en botanique. Comme le plan de cette publication le montre, l'*Almanach de Genève* pourrait servir aussi bien au bassin du Léman en général et à la Savoie qu'à la ville où il s'édite. Il existe depuis des siècles entre les deux pays une sorte de combourgeoisie intellectuelle dont les recueils périodiques doivent contribuer à resserrer les liens. Voilà pourquoi nous enregistrons avec plaisir les ouvrages capables de fortifier cette société des intelligences, et c'est dans le même but que la *Revue savoisonne* s'est empressée d'ouvrir ses colonnes aux productions de nos amis d'outre-Salève.

LOUIS REYON.

Sous le titre : *Le dernier seigneur de Copponex*, M. l'avocat Jules Vuy, de Genève, vient de publier une excellente étude sur le dernier rejeton d'une famille noble de Savoie qui figure plus d'une fois dans les annales de Genève. François Collomb de Battine, seigneur de Copponex, né en 1746, de noble Collomb de Battine et de Marie-Claudine de Launay, aurait dû vivre dans les premiers siècles de la féodalité et non au moment où tout se préparait pour la grande Révolution française.

Doué d'un caractère moitié chevaleresque et moitié criminel, le dernier seigneur de Copponex, à peine âgé de vingt ans, s'était déjà fait une réputation de seigneur pillard, en Savoie et à Genève; il avait rançonné des villages, et à l'aide de quelques mauvais sujets, il avait soutenu avantageusement des luttes avec les gens d'armes chargés de l'arrêter. En 1769, ensuite de ses exploits, il avait été banni du territoire genevois, et quelque temps après les autorités sardes l'avaient emprisonné dans le château d'Annecy, puis dans le fort de Miolans.

En 1776, Copponex, redevenu libre, se prit de querelle, à Carrouge, avec un palefrenier, qu'il tua d'un coup de pistolet. Saisi à Lyon, où il s'était réfugié, notre seigneur aventurier fut livré aux autorités genevoises, qui le condamnèrent à avoir la tête tranchée, comme coupable d'assassinat, et cela malgré une défense assez habile qu'il présenta lui-même, avec l'aide de l'avocat Fernex, d'Annecy. Le conseil des Deux-Cents commua cette peine en celle de la détention perpétuelle, et Copponex fut enfermé dans la prison de l'Evêché, où il mourut le 22 février 1791. Ainsi finit le dernier rejeton des seigneurs de Copponex, famille remarquable qui était alliée aux Grimaldi.

Le travail de M. Jules Vuy consiste principalement dans l'analyse des procédures qui amenèrent la condamnation de Copponex, et l'auteur a profité de cette circonstance pour faire quelques dissertations savantes sur le mode de procéder dans les affaires criminelles en usage à différentes époques dans la république genevoise.

JULES PHILIPPE.

CHRONIQUE

L'Association Florimontane a tenu une séance le 17 janvier dernier, à laquelle assistait M. le Préfet de la Haute-Savoie.

Après quelques paroles de bienvenue adressées à M. Anselme Petetin par M. J. Replat, M. Jules Philippe, secrétaire, a donné lecture d'un rapport sur les travaux de l'Association. Ensuite d'une proposition faite par M. Anselme Petetin, l'Association a nommé une commission chargée d'organiser des cours d'histoire et de géographie pour les ouvriers.

Enfin, M. Jacques Replat a lu une note contenant le détail du trousseau d'une demoiselle noble des environs d'Annecy, dans le siècle dernier; cette note est extraite d'un ouvrage que prépare M. Replat.

La *Revue savoisonne* publiera successivement :

1° La suite de la *Chronique du comte Rouge*, par M. J. REPLAT.

2° Notes sur l'histoire naturelle de la Savoie, par M. GABRIEL DE MORTILLET.

3° Des articles de physique et de chimie, par M. J. BOLTS-HAUSER.

4° *Voies romaines*, — *Invasion des Sarrasins en Tarentaise*, — *Sur l'étendue de la Sapaudia*, — et d'autres études sur l'archéologie de la Savoie, par M. DUCIS.

5° La suite des *Gloires de la Savoie*, par M. JULES PHILIPPE.

6° *Les deux mansardes*, nouvelle; — *J'aime les morts*, par Arthur de Gravillon, critique littéraire; — *Souvenirs d'Allemagne : le cimetière juif de Prague*, par M. LOUIS MACON.

7° *La Bénichon*, — *L'Eglise de Saint-Laurent à Nuremberg*, — *Critiques littéraires*, par M. BENJAMIN DUFRÈNE.

8° *Voyages*, — *Beaux-arts*, — *Bibliographie*, par M. LOUIS REYON.

9° *Archéologie*, — *Histoire*, par M. FRANÇOIS RABUT.

10° *Etudes historiques sur le Faucigny*, par M. SAILLET, etc.

Nous lisons dans la *Nation Suisse*, de Genève, qu'un Fri-bourgeois, le capucin Gachet, en mission chez les Chippaways, tribu qui réside au sud du lac Supérieur et à l'ouest du lac Michigan (Amérique du Nord), vient d'envoyer à Fribourg une collection d'objets admirablement travaillés par les Indiens. Parmi les objets les plus curieux, on remarque un petit livret de feuilles en écorces de bouleau, qui ne craindraient pas d'être comparées à des feuilles de papier fin, ainsi que des couteaux en silex qui sont du plus haut intérêt, pour la comparaison avec ceux trouvés dans les fouilles des anciennes habitations lacustres de la Suisse et d'autres pays.

Entre autres toiles remarquables, on annonce pour l'exposition de 1861 une *Fuite en Egypte* et un *Ensevelissement du Christ*, de M. Gigoux; plusieurs compositions exécutées sur les bords du fleuve des Amazones par M. Biard; et la *Bataille de Solferino*, par M. Yvon.

Nous avons à enregistrer la mort d'Henri Murger, littérateur distingué par la verve et l'enjouement de ses productions. Né en 1822 à Paris, il débuta par quelques articles insérés dans le *Silhouette* et dans le *Corsaire*; c'est dans ce dernier recueil qu'il fit paraître les scènes de la vie de Bohême, une des œuvres qui contribuèrent le plus à le faire connaître. La *Revue des Deux-Mondes* publia les *Buveurs d'eau*, le *Dernier rendez-vous*, le *Pays latin*. Enfin parurent les *Propos de ville et propos de théâtre*, les *Scènes de la vie de jeunesse*, et d'autres œuvres qui achevèrent d'établir sa réputation.

M. Eugène Guinot vient aussi d'être enlevé au monde des lettres. Il travailla successivement dans le *Courrier de Paris*, où il fit paraître quelques nouvelles en 1835, dans l'*Europe littéraire* et dans l'*Ordre*, le *Siècle*, le *Pays*, où il inséra ses *Revue de Paris*, genre qui devait être appelé à une si grande vogue de nos jours. Dans la presse, il était connu sous le pseudonyme de Pierre Durand, et au théâtre, sous celui de Paul Vermond : il signa de ce nom les *Mémoires du Diable*, pièce composée en collaboration avec M. Etienne Arago. Eugène Guinot était né à Marseille en 1805.

Pour la chronique, J. Philippe.

JULES PHILIPPE, directeur-gérant.

ANNECY. — IMPRIMERIE DE LOUIS THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR L'ASSOCIATION FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

L'ASSOCIATION laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Les gloires de la Savoie (5^e article) : Hommes de guerre. par M. J. Philippe. — Notes géologiques sur la Savoie (suite) : Le terrain anthracifère, par M. G. de Mortillet. — Gènes (suite), par M. L. Revon. — Archéologie : Voies romaines (suite), par M. Ducis. — Chronique.

LES GLOIRES DE LA SAVOIE

(Cinquième article.)

HOMMES DE GUERRE

Un fait qui paraît bizarre au premier moment, c'est que les peuples montagnards, tout en ayant le sentiment religieux très développé, sont les meilleurs soldats que l'on connaisse. On a peine à comprendre, tout d'abord, comment des hommes enclins à saluer partout la croix du Christ, de celui qui est mort pour avoir prêché la fraternité sur cette terre, soient en même temps les plus ardents dans les boucheries humaines; et cependant cela s'explique.

Si les montagnards, par la grandeur de la nature au milieu de laquelle ils vivent solitairement, sont pénétrés de l'idée de l'Être suprême auquel ils doivent forcément rattacher les sublimes mystères qui s'étalent à leurs yeux, ils sont aussi les plus forts et les plus aguerris par la vie pénible qui est leur partage, et par les dangers qu'ils affrontent chaque jour. Le courage chez eux est soutenu par la foi qui, alors, frise le fatalisme et l'idée du devoir, plus forte dans leurs robustes cœurs que chez les autres hommes, et en fait des remparts de granit que le fer a peine à entamer. Voilà pourquoi quelques poignées de Suisses des montagnes ont renversé de formidables bataillons d'Autrichiens; voilà pourquoi les montagnards du Caucase ont résisté si héroïquement et si longtemps à l'empire de toutes les Russies; voilà pourquoi les meilleures troupes de l'Angleterre se recrutent en Ecosse; voilà pourquoi aussi les Savoyards ont toujours été de bons soldats.

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, les populations des Alpes se sont fait remarquer sur les champs de bataille. Les Allobroges se sont tracé de brillantes annales dans l'histoire de l'antiquité, avec les pointes meurtrières de leurs lances; on les a vus un peu partout promener triomphalement leur valeur, dans ces guerres de géants, dans ces immenses combats

de peuples à peuples où il s'agissait non point seulement de châtier un voisin, mais d'exterminer une race tout entière. Et plus tard, lorsque l'esprit envahisseur de Rome eût fait franchir les Alpes aux légions latines, quelle lutte glorieuse soutinrent nos ancêtres contre ceux qui s'appelaient les maîtres du monde! Pendant plusieurs années, les légions succédèrent aux légions, les généraux aux généraux, sans que pour autant le courage des Allobroges fut amoindri; le patriotisme de ces rudes montagnards grandissait dans les revers, et l'on eût dit qu'ils renaissaient de leurs cendres pour se sacrifier deux fois sur l'autel de la patrie, car leurs rangs étaient toujours plus serrés. Mais un jour arriva enfin où la lutte devint impossible; écrasés par le nombre, les Allobroges succombèrent, et comme compensation à la perte de leur liberté, Rome grava sur leur tombe cette épitaphe glorieuse : *Fortissimi Gallorum*, les plus valeureux des Gaulois! Pendant quelques siècles la vigueur allobroge s'endormit sous la pression du despotisme romain; la grande invasion des Barbares arriva ensuite; l'empire se sentit crouler; tout devint confusion, les races se substituèrent les unes aux autres, les langues se confondirent; une ère nouvelle s'ouvrit pour l'Europe. Lorsque le calme revint, chacun chercha une place sur ce terrain bouleversé; on vit alors se former au sein des Alpes un petit peuple, faible, presque sans ressource, et qui eut pour chef un homme dont l'origine n'a jamais été bien connue; le pays s'appela *Sabaudia*, Savoie, et le chef prit le nom de comte de Savoie. Maître des Alpes, ce petit Etat acquit bien vite une importance extraordinaire; profitant habilement de sa position, il envoya sa petite armée tantôt à droite, tantôt à gauche de ses fortifications naturelles, suivant le côté qui lui inspirait des craintes; il envahit souvent ses puissants voisins et finit par conquérir avec les lances savoisiennes les plus belles parties des plaines italiennes. Le comte devint duc, le duc devint roi et aujourd'hui il règne sur un des plus beaux pays de l'Europe! La couronne de fer ceint son front glorieux!

Les Savoyards n'ont-ils pas le droit de s'attribuer une partie de ce triomphe? N'est-ce pas avec leurs robustes bras qu'ils ont préparé l'événement? N'est-ce pas en combattant plus d'une fois en héros qu'ils ont assis la réputation de leur Maison princière? N'est-ce pas en répandant leur sang sur presque tous les champs de bataille de l'Europe qu'ils ont fait grandir la *Croix de Savoie*, aujourd'hui l'étoile de l'Italie? Du reste, la cravate rouge de

la brigade de Savoie, n'est-elle pas maintenant le signe de la bravoure dans la péninsule? Les Italiens n'ont-ils pas baptisé nos braves du nom de *valorosi*, et n'ont-ils pas versé des larmes de regret lorsqu'ils les ont vu s'éloigner d'eux?

La bravoure des Savoyards n'est donc pas contestable, et si l'histoire atteste que leurs masses armées ont fait des prodiges de valeur, l'histoire signale aussi à la postérité des noms d'illustres capitaines dont les talents militaires ont jeté un vif éclat dans toutes les périodes de notre histoire nationale, ou dans les annales des nations étrangères. Pour rester fidèle au plan que nous avons adopté, nous sommes forcé de laisser de côté cette foule de maréchaux et de lieutenants-généraux de Savoie, sortis des rangs de l'armée savoisiennne et qui ont contribué à l'élévation de la race de Victor-Emmanuel II; c'est à regret que nous taisons les noms de ces hommes énergiques, qui à la tête d'une poignée de montagnards, ont pu conjurer tous les dangers auxquels était exposé un petit peuple entouré de puissants voisins et l'acheminer peu à peu à fonder une grande nation; nous voudrions pouvoir décrire toutes ces luttes, peut-être inconnues, mais relativement gigantesques et héroïques; malheureusement, nos lecteurs le savent, notre travail doit se borner à rappeler les noms les plus éclatants, ceux qui ont acquis une place dans l'histoire, grâce à l'importance des événements auxquels ils se sont trouvés mêlés.

Jusqu'à la Révolution française, les militaires savoisiens qui ont réussi à se faire un nom dans les fastes guerrières, sont presque tous sortis de la noblesse, par ce motif qu'en Savoie, comme dans tous les Etats aristocratiques, la carrière des armes était le partage des nobles qui, sauf de rares exceptions, avaient seuls le privilège d'arriver aux grands commandements.

Le premier homme de guerre que nous signalerons appartient à une famille noble qui, de tout temps, a fourni de vaillantes épées à la Maison de Savoie, les de Sonnaz. Guillaume de Sonnaz, à cause de sa bravoure extraordinaire, fut nommé grand-maître des Templiers en 1260. Le même honneur fut accordé en 1285 à Guifred d'Allinges-Salvaing, de la famille d'Allinges du Chablais.

Dans la guerre civile des Bourguignons et des Armagnacs, qui ensanglanta la France au commencement du xv^e siècle, les lances savoisiennes jouèrent un rôle actif. Le comte Amédée VIII, beau-frère du duc de Bourgogne par son mariage avec la duchesse Marie, envoya à plusieurs reprises des secours à son parent, et confia le commandement de ses troupes à Amé de Viry, militaire éprouvé qui avait déjà rendu de grands services à son souverain. Amé de Viry se trouva à la bataille de Hesbaie près de Tongres en 1408, où les Liégeois furent taillés en pièces par l'armée du duc de Bourgogne (1); le général savoisien donna dans cette occasion des preuves incontestables de bravoure et d'habileté.

En 1409, de Viry força le duc de Bourbon à prêter hommage au comte de Savoie pour la principauté de Dombes; quelque temps après, Amédée VIII, qui avait embrassé le parti de Charles VI, envoya un secours à ce souverain, et ce fut encore à de Viry qu'il confia le

commandement de sa petite armée auxiliaire. Nous n'entrerons pas dans les détails des faits et gestes de notre habile capitaine à dater de cette époque; nous nous bornerons à dire que Charles VI le nomma lieutenant-général dans son armée, puis chambellan, et lui donna le baillage de Mâcon et la sénéchaussée de Lyon (1).

Amé de Viry mourut en 1412 à Nevers, laissant une brillante réputation d'homme de guerre.

(Sera continué.)

Jules PHILIPPE.

NOTES GÉOLOGIQUES SUR LA SAVOIE

III

LE TERRAIN ANTHRACIFÈRE

Les géologues qui se sont occupés de l'étude des Alpes de Savoie peuvent se diviser en deux groupes principaux : les révolutionnaires et les conservateurs.

Les premiers prétendent que nos Alpes ont éprouvé de violentes révolutions qui les ont non seulement soulevées, mais encore qui les ont bouleversées, altérées, profondément modifiées et dérangées.

Les seconds, au contraire, grands défenseurs de l'ordre, tout en admettant les soulèvements qui ont donné aux Alpes leur relief actuel, disent que ces soulèvements ont eu lieu d'une manière si tranquille et si sage qu'on peut très bien reconnaître la succession naturelle des couches. Les modifications incontestables éprouvées, suivant eux, ne déterminent pas les grands caractères de stratigraphie.

Les premiers, en vrais démocrates, accordent les mêmes droits à tous les fossiles. Pour eux les empreintes végétales ont autant de valeur que les débris d'animaux. Ils accueillent même avec bienveillance les simples et modestes cailloux.

Quant aux seconds, ils veulent doter les fossiles animaux d'aristocratiques privilèges au détriment des fossiles végétaux, et ils ne daignent pas même jeter un simple coup-d'œil sur les humbles cailloux.

Tels sont les deux grands partis qui sont en présence.

De Saussure, qui s'est barricadé et fortifié dans son hôtel à Genève et qui a armé tous ses domestiques pour résister à la Révolution française, est pourtant le chef du parti révolutionnaire.

« Il n'y a, dit-il, dans les Alpes rien de constant que leur variété (2). »

Témoignage d'autant plus précieux que personne n'a mieux étudié les Alpes que lui.

Après de Saussure viennent ses compatriotes les géologues de la Suisse républicaine, les Studer, Escher de la Linth, Heer, Favre.

Enfin, les jeunes géologues, la jeune-école, l'école du mouvement, dont font partie Lory, professeur à Grenoble, Louis Pillet, de Chambéry, et vers laquelle m'ont naturellement poussé mes études et mes convictions.

A la tête du parti conservateur se trouve un des géologues les plus distingués de France, Elie de Beaumont,

(1) Grillet, t. III, p. 439.

(2) *Voyage dans les Alpes*, § 2301, vol. IV.

(1) De Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*.

partisan et défenseur des mouvements réguliers, réglés, froids, calmes, académiques, qui prétend que les grandes dislocations du globe ont eu le bon esprit de se faire suivant des lignes droites, parallèles pour des soulèvements de même époque. C'est un des plus terribles adversaires de ces pauvres fossiles végétaux qui suivant lui n'ont aucune valeur.

A côté d'Elie de Beaumont, partageant les mêmes idées, se trouve Angelo Sismonda, de Turin, auteur d'une belle et excellente carte géologique des anciens Etats-Sardes de terre-ferme.

Puis vient Fournet, de Lyon, qui a publié plusieurs très bons travaux sur les Alpes.

Entre les deux partis se trouvent les géologues anglais qui, grands partisans du système constitutionnel parlementaire, doivent naturellement être justemilieu. Je ne citerai que Murchison qui, en parlant de Petit-Cœur, donne tout à la fois raison à Elie de Beaumont et cherche à satisfaire ceux qui sont d'un avis contraire (1).

Est-ce tout ?

Non ! il y a encore le parti socialiste, représenté par un géologue, Scipion Gras, de Grenoble, qui a grandement contribué à faire connaître les Alpes. Comme les révolutionnaires il admet que la chaîne des Alpes est remarquable par les bouleversements immenses et variés auxquels elle doit son origine..... Les couches bouleversées dans tous les sens, altérées par les agents plutoniques, sont liées par des relations géologiques difficiles à saisir et qui souvent paraissent contradictoires (2). Comme eux, profondément ému du sort des déshérités, il réhabilite les plantes fossiles ; mais dépassant le but, il prend tellement leur intérêt en main qu'il finit par leur donner le pas sur les fossiles animaux qui n'ont plus de valeur pour lui. Comme il arrive souvent que les extrêmes se touchent, Scipion Gras, négligeant les fossiles animaux, se trouve forcé d'avoir recours à des données stratigraphiques et arrive aux mêmes conclusions que les conservateurs.

Il n'y a donc à s'occuper que des deux grands partis conservateurs et révolutionnaires.

La lutte s'est engagée à propos des terrains de sédiment qui composent l'intérieur des Alpes, et qui sont généralement désignés sous le nom commun de TERRAINS ANTHRACIFÈRES.

Ces terrains, qui reposent sur les roches cristallines, contiennent :

Des poudingues, en général talqueux, avec cailloux de quartz et de roches cristallines ;

Des grès plus ou moins talqueux ;

Des schistes argileux noirs avec empreintes de plantes terrestres ;

Des couches d'anthracite intercalées dans les schistes et qui, étant la substance qui a le plus attiré l'attention, vu son importance économique et industrielle, est celle qui a donné son nom à l'ensemble de ces terrains ;

Des quartzites d'un beau blanc très durs ;

Des roches dolomitiques, se décomposant souvent à l'air et prenant l'aspect d'un tuf ; c'est ce qu'on appelle les cargnieules ;

Des gypses qui à l'intérieur deviennent de l'anhydrite ; Des calcaires plus ou moins compacts, avec des fossiles animaux ;

Des ardoises parfois très saines, parfois toutes en décomposition, formant de puissantes assises, contenant quelquefois des fossiles animaux et parfois aussi des empreintes de fucus, plantes marines ;

Enfin de nouveaux poudingues avec des cailloux divers, parmi lesquels il y en a beaucoup de calcaires.

Tout cet ensemble de roches a une puissance énorme.

Pour le subdiviser, les conservateurs, les partisans de l'ordre ne s'en rapportent qu'aux données stratigraphiques.

Les révolutionnaires, au contraire, sachant combien les terrains alpins ont été tourmentés et bouleversés, cherchent uniquement leur point d'appui et de départ dans la détermination du peu de fossiles, tant animaux que végétaux, qu'on y rencontre.

Le fait qui a mis en présence les deux partis et les a divisés en deux camps, toujours en lutte bien que se battant à armes courtoises, est la découverte du gisement de Petit-Cœur, près de Moûtiers, en Tarentaise.

Cette découverte du fait géologique le plus anormal connu jusqu'à présent, est due à Elie de Beaumont (1) et a eu lieu en 1828.

A Petit-Cœur coule un torrent dans le lit duquel, un peu au-dessus du village, on voit la jonction des roches cristallines et des terrains sédimentaires. La partie inférieure de ces derniers se compose d'un grès schisteux, talqueux, grisâtre, sur lequel repose une couche d'environ 14 mètres d'épaisseur d'un schiste argilo-calcaire très fossilifère, contenant un grand nombre de bélemnites et des débris d'entroques. Immédiatement au-dessus, sans passage bien tranché, vient une argile schisteuse noire avec anthracite, et contenant à sa partie supérieure un grand nombre d'empreintes végétales appartenant aux plantes houillères ; puissance 1 mètre 50. Puis réapparaissent des grès schisteux, talqueux, grisâtres, sur lesquels se développe une puissante assise de schistes ardoisiens avec bélemnites. Le tout paraît être en stratification très régulière et parfaitement concordante. Ainsi, dans cette localité, des schistes à bélemnites se trouvent inférieurs à des schistes à empreintes de plantes houillères, et ces empreintes sont intercalées entre deux assises à bélemnites. Ce fait, tout anormal qu'il est, puisque les bélemnites, fossiles propres à l'époque jurassique ou à des époques encore plus récentes, et les empreintes houillères de l'époque carboniférienne caractérisent deux terrains d'époque très différente, séparés par la longue période triasique, ce fait, dis-je, a été constaté par tous les géologues qui ont visité la localité, et parmi eux se trouvent les noms les plus célèbres.

Il reste à savoir si les fossiles ont été exactement déterminés ? Pour les plantes il ne saurait y avoir de doute. Adolphe Brongniart, en 1828, qui a eu en communication les échantillons d'Elie de Beaumont, cité huit espèces de Petit-Cœur, sur lesquelles sept déjà connues appartiennent uniquement à la flore houillère. Bunbury ayant étudié, en 1848, les échantillons du

(1) *On the geological structure of the Alps*, 1849 ; IV, 2. La partie concernant Petit-Cœur a été traduite dans le journal *Les Alpes*, n° 2, 1850.

(2) *Bull. soc. géol. Franc.*, 1844, Réunion à Chambéry, p. 90.

(1) *Notice sur un gisement de végétaux fossiles et de bélemnites situé à Petit-Cœur, près Moûtiers en Tarentaise*, dans les *Annales des scienc. nat.* vol. XIV, p. 413.

musée de Turin, arrive à des conclusions analogues. Enfin Oswald Heer, en 1850, établit que sur dix-sept espèces venant de Petit-Cœur qui se trouvent dans les musées de Bâle et de Zurich, il y en a une de douteuse, cinq de spéciales mais offrant tous les caractères de la flore houillère, et onze qui appartiennent positivement à cette flore, sans un mélange de plantes d'époque postérieure, le trias et le lias.

Il n'y pas de doute non plus pour les fossiles animaux. Tous les géologues qui ont visité Petit-Cœur, ou qui en ont vu les fossiles, ont reconnu les bélemnites, genre qui, s'il descend au-dessous du lias, ne va pas plus loin que les couches qui lui sont immédiatement inférieures, l'infra-lias qui rentre encore dans la période jurassique. En 1852, j'ai signalé la découverte faite par Thabuis d'un fragment d'*Ammonites Bucklandi* Sow. dans les schistes à bélemnites inférieurs aux empreintes de plantes de Petit-Cœur, et j'ai reconnu les bélemnites pour être le *Belemnites acutus* Mill., fossiles qui l'un et l'autre appartiennent au lias le plus inférieur. Les bélemnites supérieures appartiennent à d'autres espèces encore plus récentes (1). J'ai déposé au musée d'Annecy un morceau des schistes inférieurs aux empreintes de plantes, avec l'empreinte parfaitement nette de la face étoilée d'un anneau de pentacrine.

Le fait de l'intercalation régulière, entre deux assises à bélemnites, d'empreintes de plantes houillères, plantes qui, dans tous les autres pays, sont constamment de beaucoup inférieures aux couches contenant des bélemnites, est, pour la localité de Petit-Cœur, incontestable.

Reste à l'expliquer.

Les conservateurs, Elie de Beaumont en tête, considèrent la stratification de Petit-Cœur comme parfaitement normale et admettent la contemporanéité des plantes houillères avec les fossiles animaux d'époque jurassique. Puis étendant ce mélange à tous les terrains sédimentaires de l'intérieur des Alpes, ils ne tiennent plus compte des plantes, et, après s'être servis des fossiles animaux pour déterminer une zone liasique, ils subdivisent l'anthracifère des Alpes en trois ou quatre terrains d'après de simples considérations stratigraphiques. Chacun de ces prétendus terrains se compose d'assises de grès à la base et d'assises de calcaires et d'ardoises au sommet. Presque toutes les assises de grès contiennent des empreintes de plantes qui toujours sont d'espèces houillères.

Les révolutionnaires au contraire, se basant sur la distinction de la flore et de la faune, admettent qu'à Petit-Cœur, par suite d'un bouleversement, il y a eu une interversion de l'ordre naturel des couches. Jusqu'à présent on n'a pas pu expliquer d'une manière satisfaisante, pour ce point spécial, de quelle manière l'intervention s'est produite, mais les considérations paléontologiques ne sauraient laisser de doute à l'égard de son existence. Transportant sur les autres points des Alpes l'idée de révolutions, au lieu d'admettre des successions de terrains formés tous d'une double assise de grès et de calcaire, ils ne voient dans les grès à empreintes végétales houillères qu'un seul et même terrain

houiller qui, par suite de dislocations, se montre au jour en divers endroits, associé partout aux mêmes calcaires et aux mêmes ardoises de l'époque liasique. Si parfois ces calcaires et ces ardoises sont inférieures au grès et plongent au-dessous d'eux, comme cela a lieu entre le Petit-Saint-Bernard et Valloires, c'est qu'il y a eu une révolution telle qu'il s'est opéré un vaste renversement des couches sur une longue étendue.

Malheureusement les fossiles sont très peu nombreux et assez mal conservés, dans les formations alpines désignées sous le nom commun de *terrains anthracifères*. Pour suppléer autant que possible à cette pénurie et jeter un nouveau jour sur les questions, j'ai étudié d'une manière spéciale les cailloux contenus dans les poudingues mêlés au grès. J'ai reconnu que presque tous ces poudingues, classés dans des époques très diverses par les conservateurs, et supposés par eux en grande partie postérieurs à d'énormes assises calcaires, contiennent pourtant tous les mêmes fragments de roches, et que parmi ces fragments aucun n'est calcaire. D'après cela il est tout naturel d'admettre que ces divers poudingues appartiennent à une seule et même époque antérieure au dépôt des grandes assises calcaires.

J'ai dit précédemment *presque tous ces poudingues*, parce qu'il en est un, aux Aiguilles d'Arves, qui fait exception. Celui-là, qui est réellement postérieur aux dépôts calcaires, contient de nombreux cailloux provenant de ces dépôts. L'étude du poudingue des Aiguilles d'Arves et des grès qui lui sont associés a donné lieu à une belle découverte faite l'année passée par Lory et Pillet, découverte dont je parlerai dans un autre paragraphe.

Enfin, pour en finir avec les phénomènes révolutionnaires qui se sont produits dans les Alpes et qui masquent plus ou moins la véritable disposition des diverses parties du terrain anthracifère, je répéterai ce que j'ai déjà dit dans ma *Géologie et Minéralogie de la Savoie* : tous ces phénomènes peuvent se classer dans trois grandes catégories dans lesquelles se rangent toutes les prétendues anomalies ; ce sont les *Intercalations*, les *Enclaves* et les *Trouées*.

Les INTERCALATIONS consistent dans l'introduction de couches d'un terrain au milieu de couches ou feuillets d'un autre terrain. C'est le résultat d'un plissement complet, d'un renversement partiel ou du glissement d'une portion de terrain dans les fentes d'un autre. Par suite de ces divers accidents, l'intercalation peut être si complète, si régulière, que les couches des deux terrains paraissent être en stratification concordante.

Petit-Cœur offre une simple intercalation d'un lambeau de lias au milieu d'une assise houillère.

Tout près de Petit-Cœur, dans la montagne qui est en face, de l'autre côté de l'Isère, à la Cudraz, au-dessus de Briançon, on trouve une autre intercalation qui semble placée là pour expliquer la précédente. Des couches de grès talqueux, à grains plus ou moins gros, qui alternent avec des schistes argileux noirs renfermant de l'anthracite, d'une puissance totale de 20 mètres, sont intercalées au milieu des feuillets du straschiste et paraissent être en concordance de stratification avec eux.

Un autre bel exemple d'intercalation peut s'observer au Fontanu à Beaufort. On voit là un lambeau de couches à anthracite houiller et de calcaire jurassique,

(1) Pour de plus amples détails et pour toutes les indications bibliographiques, on peut consulter ma *Géologie et Minéralogie de la Savoie*, 1858, p. 56 à 61 et 162 à 172.

intercalé au milieu des schistes cristallins. Ces couches, dont l'ensemble a très peu de puissance, sont pincées par les roches cristallines qui les maintiennent au milieu d'elles.

On pourrait multiplier ces exemples pour ce qui concerne les terrains anthracifères. Mais ce n'est pas seulement dans ces terrains qu'on observe des intercalations. Toutes les formations de la Savoie en présentent. Je me contenterai de citer les intercalations de gault, crétacé supérieur et terrain nummulitique, au milieu des couches repliées de l'urgonien qui se montrent d'une manière si nette au col de la montagne de Veyrier, près d'Annecy, et dans la montagne de Galoppaz en Beauges, et l'intercalation d'un lambeau de grès tertiaire dans les couches néocomiennes des Hivernages, aux Voirons, près de Genève, grès et néocomien qui paraissent en parfaite concordance de stratification (1).

Le phénomène des intercalations ne pourrait-il pas aussi servir d'explication à ces fameuses colonies découvertes par Barrande dans le silurien de Bohême ? Ce qui le ferait croire, c'est la *Coupe des plaines de Castille, au centre de la chaîne Cantabrique, province de Léon*, donnée par Casiano de Prado, où l'on voit une intercalation analogue. Les couches à faune primordiale sont intercalées au milieu des couches dévoniennes (2).

Les ENCLAVES, lambeaux de terrains supérieurs entièrement isolés au milieu d'une région occupée par des terrains inférieurs.

Dans les régions cristallines de Savoie on rencontre assez souvent des enclaves de grès anthracifères surmontés de schistes ardoisiens, de cargnieules et de calcaires. Ces enclaves, complètement indépendantes, sont superposées au cristallin. Un bel exemple se voit au Grammont dans la vallée de Beaufort. Quand on remonte le ravin de l'Argentine jusque près de sa source, aux Rognots, et qu'on s'élève sur la gauche vers les crêtes qui forment là un petit bassin, on trouve ces crêtes formées de grès siliceux appartenant au terrain houiller. Ils sont en couches bien nettes, peu inclinées, reposant sur les tranches des feuillets presque verticaux du straschiste cristallin. Ces grès sont recouverts de cargnieules en stratification concordante qui forment le sol des pâturages supérieurs du Grammont où se trouvent les chalets. Grès et cargnieules sont complètement isolés et enclavés au milieu des roches cristallines ; mais ils n'en sont pas moins tout-à-fait distincts.

On voit une enclave de terrain houiller à anthracite avec schistes ardoisiens du lias, venant de la Tarentaise et se prolongeant en Maurienne au-dessus du Mont-Sapey et d'Argentine.

Il en existe une autre dans la vallée qui s'ouvre au-dessus des Girauds, hameau de Saint-Rémi, en Maurienne, etc.

On trouve aussi des enclaves jurassiques, composées de cargnieules, de gypses, de calcaires et surtout de schistes ardoisiens, au milieu des espaces occupés par les grès houillers à anthracite. Je citerai seulement celle qui existe entre les mines de Pesey et de Macot.

Les TROUÉES sont l'inverse des enclaves. Ce sont des

portions de terrains inférieurs qui ont percé les couches des terrains supérieurs et se montrent isolées au milieu d'elles, comme des îles qui sortent du sein des eaux et se montrent à la surface.

Tout près de Moûtiers on peut observer plusieurs trouées de couches houillères à anthracite au milieu du terrain jurassique. La plus facile à examiner se trouve dans la plaine même où est bâtie la ville, à Chandanne, sur la gauche de la route en arrivant d'Aigueblanche.

Au-delà de Salins, en bas de Villarlurin, dans l'angle formé par la jonction du Doron venant de Brides et du torrent de la vallée de Belleville, il y a une autre trouée de grès à anthracite.

Mais outre ces trouées sur de petites proportions, il y en a d'autres sur des proportions bien autrement grandes. Les divers massifs cristallins de la Savoie ne sont autre chose que de vastes trouées au milieu des terrains de sédiment, de grandes *boutonniers*, comme les appelle Elie de Beaumont.

Le grand massif de grès houiller à anthracite qui va du Piémont jusqu'en Dauphiné, en traversant la Tarentaise, entre le Bourg Saint-Maurice et Tignes, et la Maurienne, entre Saint-Michel et Modane, n'est autre chose aussi qu'une immense trouée qui s'est fait jour à travers les couches jurassiques. Il est étonnant qu'Elie de Beaumont, qui a si bien caractérisé les boutonnières cristallines, n'ait pas reconnu cette belle boutonnière anthracifère.

Les trouées, en se faisant jour, ont naturellement déchiré les terrains supérieurs ; c'est ce qui fait que des lambeaux sont restés sur leur dos et ont formé les enclaves. Ces trouées ont aussi, en apparaissant, occasionné de nombreux bouleversements. C'est à ces bouleversements qu'il faut attribuer la formation des intercalations. En effet, les trouées ont soulevé, redressé, renversé, recourbé, plissé les couches supérieures, phénomènes qui se sont parfois produits dans de fort grandes proportions, comme le renversement des terrains sédimentaires de la vallée de Chamonix qui plongent sous les roches cristallines du massif du Mont-Blanc, comme le renversement qui a eu lieu sur une échelle encore bien plus grande le long de la trouée de grès anthracifères de Tarentaise et de Maurienne, entre le Petit-Saint-Bernard et la vallée de Valloires.

Les trouées ont mis à jour des roches anciennes jusqu'au milieu des terrains les plus récents. Je me contenterai de citer la montagne des Anes, dans la vallée du Reposoir en Faucigny, trouée de calcaire jurassique qui a percé les terrains crétacés et les terrains nummulitiques.

Les *Intercalations*, les *Enclaves* et les *Trouées* sont trois phénomènes très fréquents dans les Alpes et qui, faute de bonne définition, jusqu'à présent, ont souvent fort embarrassé les géologues et les ont même parfois induits en erreur de la manière la plus fâcheuse. Ce sont eux qui ont occasionné presque toutes les dissidences et les différences d'opinion. Il était donc nécessaire de bien les définir. Avec ces trois phénomènes on peut rendre compte de toutes les anomalies que présente la géologie des Alpes.

GABRIEL DE MORTILLET.

(1) *Description des fossiles du terrain néocomien des Voirons*, dans *Matériaux pour servir à la paléontologie suisse*, de F.-J. Pictet, pl. A.

(2) *Bulletin de la Société géologique de France*, 1860, v. XVII, p. 521.

GÈNES

(Suite)

Mais voici précisément du gothique : la cathédrale de Saint-Laurent. Ce serait un bel exemple du passage du plein cintre à l'ogive, si des restaurations ne lui avaient enlevé en partie son cachet primitif : restauration, dans l'art, est un terme trop souvent synonyme de dégradation. L'extérieur est la partie la moins maltraitée. Des assises alternatives de marbre blanc et noir donnent aux murailles une physionomie sévère. Un escalier, gardé par des lions de marbre, conduit aux trois portails de la façade. A droite et à gauche s'élèvent des clochers inégaux ; au milieu, une rose épanouit ses rayons. De fines colonnettes ornent les portails, dont le principal offre dans le tympan le martyr du patron de l'église. Ça et là, sur les murs, se montrent des inscriptions gothiques ; de pieux personnages, taillés en demi-bosse, joignent les mains avec ferveur, comme pour repousser les attaques des monstres qui grimacent à l'ombre de quelque moulure. Jusqu'ici, rien que de très moyen-âge. — Entrons. Heu !... des colonnes de marbre chocolat, avec des chapiteaux composites ! Et au-dessus, une voûte moderne où l'on voit bâiller des fenêtres carrées ! Là-bas, l'œuvre sainte d'une époque d'art et d'enthousiasme ; ici, un échantillon du style des gares. — Les vernisseurs n'ont respecté que la chapelle de saint Jean-Baptiste. D'anciennes statues veillent autour de la châsse de marbre blanc, historiée de figurines et entourée de chaînes auxquelles se rapportent des souvenirs historiques : plusieurs de ces chaînes, appendues aux anciennes portes de la ville, ont été prises par les Gênois au port de Pise, dont elles barraient l'ouverture. Notons en passant que l'entrée de la chapelle est interdite au sexe féminin ; une bulle d'Innocent VIII prescrit cet acte de lèse-gracieuseté comme pour rendre toutes les femmes présentes et futures solidaires du crime d'Hérodiade.

II

Le palais Doria occupe avec ses jardins un espace très étendu au bord de la mer. Du côté de la ville, il rappelle assez une caserne abandonnée, avec ses longs murs nus, délabrés, en partie vœufs de leur crépissure. Du côté de la mer, c'est autre chose : une belle colonnade de marbre blanc supporte une terrasse ; en avant, le jardin avec une fontaine monumentale, et, comme ornement principal, une vue magnifique sur l'amphithéâtre de la ville et du port. — Au plafond de la salle d'entrée on voit une fresque de Pierino del Vaga, où les tons faux et ocreux contrastent avec de bonnes qualités de composition. Sur une autre voûte, la fresque, aussi de Pierino, représente Jupiter qui foudroie les Géants. Certains livres en font un grand éloge ; sans doute l'élève de Raphaël s'est distingué par la variété des attitudes et par la conception de la scène ; mais avec la meilleure volonté je n'ai pas pu m'enthousiasmer devant des contours durement tracés, pas plus que pour l'idée qu'a eue l'artiste de représenter les Géants avec des chairs d'un rose tendre, et par contre, les déesses avec la peau cuivrée des Hurons.

En passant sur la place de l'Acqua Verde, j'ai remarqué au centre un piédestal inachevé. Un beau jour, les

Gênois s'étant rappelé que Christophe Colomb était leur concitoyen, quelques amateurs de monuments commémoratifs ont proposé de lui élever n'importe quoi. Après avoir éliminé plusieurs projets d'une belle conception, mais qui coûtaient un peu cher, on s'est décidé à établir quelque chose sur la place en question, et là-dessus on a commencé, il y a plusieurs années, à apporter trois marches et une pierre ; puis la construction en est restée là. Des gens qui pensent que Colomb a pu enrichir Gênes avec sa découverte, ont bien proposé de lui ériger une statue sur la promenade de l'Acquasola ; mais jusqu'ici l'on ne voit encore rien venir : une statue ! ça rapporte-t-il un dividende ?

Cependant un particulier a voulu rendre hommage au navigateur sorti de Cogoleto. Le palais Farraggiana présente sur la face tournée vers l'Acqua Verde un bas-relief dans un fronton, et au-dessous, cette légende d'une éloquente simplicité :

CRISTOFORO COLOMBO SCOPRI L'AMERICA.

En suivant, depuis cet édifice, la rue Balbi, une des moins étroites, on rencontre d'abord le Palais-Royal, style rococo du XVIII^e siècle. Puis vient l'Université, avec un vaste escalier, tout en marbre blanc, cela va sans dire. La disposition de ce palais offre un détail très original. Après avoir escaladé six à sept étages d'un escalier où sont encastrées une quantité d'inscriptions du moyen-âge, on est très surpris, au lieu de se voir entouré de lucarnes et de cheminées, de se trouver au milieu d'un jardin botanique. C'est un salmis incohérent de plantes en pleine terre et de vases groupés sur cinq ou six terrasses superposées, d'où l'on a des échappées ravissantes sur la ville et les collines. Il y a dans les serres une belle série de *Cycadées*, ces plantes à la tournure excentrique, comme tout ce qui naît dans la Nouvelle-Hollande. Deux aloès croissent en pleine terre et ne paraissent pas trop ébahis de se rencontrer face à face par-dessus les toits.

Dans le même palais, le cabinet d'histoire naturelle ne présente des saillant qu'un *Eunectes murinus*, énorme serpent du Brésil, et un jeune gnou à mine rébarbative. L'administration du musée est à l'abri de tout reproche quant à l'excès dans l'ordre et le bon goût. D'affreuses vitrines à carreaux lilliputiens renferment pêle-mêle toutes les classes d'animaux, comme au sortir de l'arche ; l'oiseau heurte le poisson, et celui-ci prend ses ébats au milieu des fragments de tasses et de soucoupes qui servent de réceptacle aux minéraux. S'il est vrai que

Souvent un beau désordre est l'effet du génie,

les directeurs du musée auraient droit à une place de premier choix au Panthéon.

Voulez-vous visiter avec moi les établissements maritimes de l'Etat ? Ils comprennent la Darse, l'arsenal, les ateliers et le bain. Je vous ferai grâce d'une dissertation sur les perfectionnements introduits dans l'aménagement des navires qui reçoivent là-bas, dans le bassin de carénage, leur dernière couche de brai et de vernis ; il faudrait pour cela un attirail de mots techniques qui pourraient ne pas divertir outre mesure les lectrices de la *Revue savoisienne* ; — les collaborateurs de la *Revue* se figurent, comme tant d'autres, qu'ils ont des lectrices ; c'est une illusion dans le *harnac* de laquelle tout homme armé d'une plume aime à se ber-

cer... Bon, déjà un terme de marine ! Eloignons-nous du bassin de carénage.

On ne peut faire un pas autour des ateliers sans rencontrer quelque forçat occupé le plus souvent à simuler l'occupation. Les gredins ! ont-ils une mine assez effrayante avec leurs orbites caves où flamboie une petite prunelle au milieu d'un cercle blanc ! Ce n'est plus le regard de l'homme, c'est celui du jaguar ou de la vipère. Il portent la même livrée que nos galériens : la veste rouge et le bonnet vert pour les condamnés à perpétuité ; le bonnet rouge distinctif des forçats à temps, et le bariolage de manches jaunes sur la veste rouge pour ceux qui sont profondément vertueux et qui n'ont plus qu'une ou deux années à rester *en pension* avant de retourner dans le monde. Ils se réjouissent d'y faire leur rentrée avec éclat, instruits par le contact de camarades plus habiles dans l'art d'*effaroucher* les *tocantes*, ou de *refroidir* quelque riche *dabuche* avant qu'elle ait donné l'éveil à la *juste*, ou d'exposer un homme à une *fièvre cérébrale* en *jactant* par la *venterne*.

Si vous n'êtes pas assez admirateur de certaine école littéraire pour trouver du charme dans ce *jaspinement du truc*, je vais reprendre le langage des honnêtes gens :

L'église de la marine forme un parallélogramme. La longueur, en réalité considérable, paraît encore augmentée par le peu de hauteur d'une voûte composée de poutrelles rapprochées, comme dans l'entrepôt d'un vaisseau. Les murs sont ornés de belles lithographies de Stanislas Grimaldi ; elles représentent en grand format les épisodes de la guerre de l'indépendance italienne en 1848 et 1849. On ne saurait consacrer au *Deus Sabaoth* une plus digne offrande.

Il n'est aucun touriste qui ne se promène dans la rue des Orfèvres, pour occuper ses heures de flânerie à différents sujets d'étude que je vais énumérer. *Primo*, arrêtez-vous quelques instants devant les magasins d'orfèvrerie, à moins que vous n'ayez au bras une épouse ou une nièce susceptible de porter atteinte à l'intégrité de votre porte-monnaie par quelque penchant pour les ornements en corail. C'est qu'il y a matière à tentation ! C'est à Gênes, comme on le sait, que l'on travaille plus particulièrement le corail. Maintenant qu'il est revenu à la mode, il envahit les étalages des bijoutiers ; le filigrane d'argent, qui a fait jadis la réputation de Gênes, se blottit confus sous des pyramides de colliers et de bracelets. N'oublions pas de mentionner une curiosité intéressante comme étude de mœurs : les breloques destinées à conjurer les effets de la *jettatura*, du mauvais œil. En Italie, et peut-être ailleurs, certaines gens ont dans le regard une puissance magique telle qu'il leur suffit de porter les yeux sur quelqu'un, avec de bonnes ou de perverses intentions, pour que ce quelqu'un tombe sous l'empire du mauvais sort. Alors toutes les entreprises du malheureux échouent, les maux fondent sur sa tête dru comme grêle. Mais le mal a son préservatif ; l'effet de la *jettatura* est réduit à néant si l'on peut tourner contre l'homme aux sortilèges un objet affectant la forme de deux cornes. Le moyen le plus simple est d'utiliser le geste des enfants qui veulent mortifier un adversaire ; mais il a fallu inventer une amulette pour les gens formés aux bonnes manières, toujours avec la condition que j'ai indiquée. Vous savez maintenant pourquoi vous voyez dans les vitrines des orfèvres cette quantité de breloques en or ou en corail

représentant, celle-ci une tête de taureau des plus haut encornés, celle-là un poisson dont la nageoire caudale se partage en fourche, ou cette autre une main qui n'ouvre que l'index et le petit doigt. Avec cela vous pouvez affronter les regards les plus transperçants et les incantations les plus abracadabrantes.

Une autre curiosité, c'est la boutique de l'illustre Romanengo, le confiseur qui remplit la Ligurie de la renommée de ses marrons glacés. Entrez ; vous verrez une salle plaquée de marbre blanc du haut en bas ; et peut-être aurez-vous, comme Alphonse Karr, l'heureuse chance de voir plier vos marrons dans une feuille d'un manuscrit inédit des Dialogues de Lucien entre Jupiter et Gobillardès.

Mais il est une occupation plus sérieuse qui conduit le voyageur dans la rue des Orfèvres. Au-dessus d'une arcade de magasin, une peinture appliquée contre la muraille est éclairée le soir par un petit falot qui se balance au bout d'un support en fer ouvragé. C'est la Madone de Siola. Dans toutes les rues de Gênes on rencontre des niches, des statuettes, des tableaux, mais rien n'approche de l'œuvre de Siola pour le mérite artistique ; les Gênois en font tant de cas, qu'ils proposaient jadis une sentinelle à sa garde. La vierge a les yeux à demi baissés et voilés par de longs cils ; la figure, vue à peu près de face, est limitée par un ovale d'une pureté de lignes inimitable. Le coloris est chaud, d'une gamme qui a du rapport avec celle de Raphaël. L'enfant Jésus que Marie tient dans ses bras est moins gracieux, il est un peu ramassé ; mais il se distingue aussi par des chairs potelées et par la puissance du coloris. Oh ! la Madone ! la Madone ! Je suis encore poursuivi par le velouté de son regard ! C'est bien à elle qu'on peut dire avec le Sir-Hasirim : « Vos yeux sont comme l'azur des piscines d'Hésébon, vos regards sont ceux des colombes. »

Pauvre Pellegro Piola ! Comme tant d'autres artistes, il a disparu au début de sa carrière. Celui qui promettait d'élever si haut l'art génois au XVII^e siècle, celui-là est mort à vingt-trois ans, frappé par un assassin !

(Sera continué.)

LOUIS REVON.

ARCHÉOLOGIE

VOIES ROMAINES

(Suite)

Strabon (*Géogr. IV*) assure qu'une voie militaire traversait le pays des Salasses. Elle se bifurquait au camp des *Prétoriens* (Aoste). Celle de l'Alpe Pennine n'était accessible qu'aux piétons ; celle de l'Alpe graie était carrossable et continuait à travers le pays des Centrons et des Allobroges jusqu'à Vienne et Lyon. Les noms des villages où se trouvaient les stations et leurs distances respectives ont été conservés, mais avec quelques variantes, dans les différentes copies des itinéraires d'Antonin et de Théodose. Ce sont *Augusta prætoriorum*, *Arebrigium*, *Ad Publicanos*, *Mantala*, *Lemencum*, *Laviscone*, *Augustum*, *Bergusio*, *Vienna*. Le premier donne en outre un autre embranchement : *Darentasia*, *Casuarina*, *Bautas*, *Genabum*, *Equestrium*, *Lacum Lausonium*, *Orbam*, etc., jusqu'à Strasbourg.

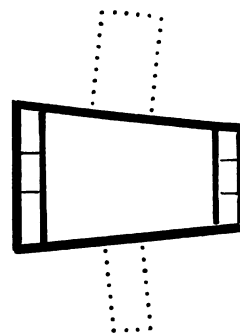
Dans ces deux tracés, l'identité de plusieurs noms anciens et modernes est évidente, comme l'*Alpe grecque* ou le Petit-Saint-Bernard, *Aixme*; *Lémenc*, *Aoste*, *Bourgoin*, *Genève*, *Lausanne*, *Orbe*. Il ne s'agit que de vérifier les distances des points connus et de rechercher l'emplacement des autres.

La mesure, sur des cartes même les plus détaillées, est très inexacte dans les pays de montagnes, où il y a tant d'accidents de terrain. Je me suis procuré les itinéraires des bureaux du génie de Chambéry, d'Albertville et de Moûtiers. Mais les mesures des routes actuelles sont loin de représenter toujours les distances anciennes, même entre des points dont l'identité est reconnue; car les routes ont subi tant de variations depuis un siècle. En outre, dans la montée du Petit-Saint-Bernard, le chemin actuel a quelquefois une pente de trente pour cent; ce n'est donc plus la voie carrossable de Strabon.

Je dus renoncer bien vite à deux moyens qui avaient induit en erreur ceux qui s'étaient occupés antérieurement de ce travail. Il ne restait qu'une chose à faire: découvrir les vestiges des plus anciennes routes, en étudier l'ensemble et les détails, les mesurer sur place, et lorsque le résultat serait satisfaisant, en constater l'antiquité. La tâche était longue; je dus me borner d'abord au pays des Centrons; j'abordai plus tard celui des Allobroges, entre le Petit-Saint-Bernard, Vienne et Genève.

L'essentiel est de partir d'un point sûr. Et si le Petit-Saint-Bernard est évidemment l'*Alpis graia*, il n'est pas aussi facile de fixer le point de départ sur un plateau qui a près de cinq kilomètres. L'hospice actuel est de construction moderne, et les mesures que baigne le lac créé par un des recteurs, ne sont pas assez caractérisées pour servir de base à une proposition historique. Le seul monument qu'on aperçoive de loin est un fût de colonne de 4 mètres 48 de hauteur, 37 de diamètre à la base, et surmonté d'une croix de fer. C'est un granit très quartzueux, veiné de mica. Or, cette roche n'est à découvert qu'aux environs de Pré-Saint-Didier, à près de 12 kilomètres plus bas, par une descente très rapide. D'où l'on conclut que le transport a dû être une affaire d'Etat et que ce pourrait bien être la *colonne-Jou*, sur le chapiteau de laquelle, au dire de Caton, une escarboucle représentait l'œil de Jupiter, d'où *columna jovis*. Mais elle n'a aucune inscription, ce qui n'est pas étonnant, car les inscriptions des colonnes se trouvent en général sur le dé du piédestal, excepté sur les bornes miliaries, dont la base cubique servait à les fixer en terre. Or, il ne paraît pas que ce fût ait formé un monolithe avec sa base; il a les caractères d'une colonne plutôt que ceux d'un milliaire.

A plus de 30 mètres nord-ouest de la colonne, et sur le plus haut point du plateau, se trouve un trapèze dont la figure est ici représentée sur une échelle d'environ 1/1000°. Les mesures sont prises en dedans des murs. Les lignes noires indiquent les ruines, dans lesquelles on trouve des poteries romaines, des tuiles crues de couleur jaune, *tegula*, des festières cuites, *imbrex*. Les murs indiqués en lignes pointées étaient construits avec un appareil beaucoup plus grossier et ne contiennent pas d'antiquités. La base du trapèze fait face au vent de la Tarentaise.



(Sera continué).

DUCIS.

CHRONIQUE

Par arrêté ministériel, en date du 22 février dernier, sont nommés membres du Conseil départemental de l'instruction publique de la Haute-Savoie pour la période triennale qui commence le 1^{er} janvier 1861, les personnes dont les noms suivent : MM. Granet, président du tribunal civil d'Annecy ;

Levet, membre du Conseil général ;

Boimond, id. id.

Lachenal, ancien gouverneur de la division d'Annecy ;

Replat, avocat, ancien député, président de l'Association Florimontane ;

L'Inspecteur primaire délégué au chef-lieu.

On apprendra avec plaisir que M. Louis Revon, conservateur du Musée d'Annecy, profitant d'un congé qui lui a été accordé pour faire un voyage artistique à Paris, est en voie d'effectuer plusieurs acquisitions importantes pour notre Musée, entre autres celle de deux beaux squelettes pour servir aux études anatomiques, de plusieurs animaux rares, etc.

M. Revon a aussi sollicité et espère obtenir du gouvernement plusieurs ouvrages précieux en faveur de notre bibliothèque.

L'Association Florimontane a reçu de M. J. Favret, attaché à la préfecture de la Haute-Savoie, les deux ouvrages suivants, dont il est l'auteur :

1^o *Annuaire administratif, historique et commercial du département de la Haute-Savoie, pour 1861.*

2^o *Guide des Maires et des Receveurs municipaux*, 3^e édition.

On annonce comme devant paraître la semaine prochaine une *Statistique générale de la Haute-Savoie*, par M. Ch. de Picamilh, chef de division à la Préfecture.

La section d'industrie et d'agriculture de l'Institut genevois a ouvert un concours pour la composition du meilleur *Manuel d'Apiculture*, ou *Traité sur l'éducation des abeilles*. Le prix sera de 250 fr., et les mémoires seront reçus jusqu'au 15 juillet inclusivement.

Sans trop nous préoccuper des transitions, nous passons de la question des abeilles à celle des huîtres. Les consommateurs, après avoir vu le prix de ces mollusques augmenter en raison directe de leur diminution en nombre et en volume, pourront désormais se rassurer. Les essais d'huîtriers artificielles, entrepris en 1858 par M. Coste dans la rade de Saint-Brieuc, sont passés maintenant à l'état d'exploitation industrielle pour un grand nombre de points du littoral; ainsi la baie d'Arcachon, la rade de Toulon, l'île de Ré se couvrent d'une population sous-marine qui promet des résultats magnifiques. Il suffira de citer un exemple : les huîtriers établies autour de l'île de Ré fournissent une moyenne de 600 huîtres par mètre carré sur une surface de 650,000 mètres.

Pour la chronique,

J. Philippe.

JULES PHILIPPE, directeur-gérant.

ANNECY. — IMPRIMERIE DE LOUIS THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un *bon postal* à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR L'ASSOCIATION FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

L'ASSOCIATION laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Notes historiques sur les châteaux et localités de la Savoie appelés Châtelard (suite), par M. A. Despine. — Quelques inscriptions recueillies en Savoie, par M. F. Rabut. — Archéologie : Voies romaines (suite), par M. Ducis. — Chronique.

NOTES HISTORIQUES

LES CHATEAUX ET LOCALITÉS DE LA SAVOIE APPELÉS CHATELARD (Suite)

Durant les XVI^e et XVII^e siècles, et malgré les actes émanant de Charles III et d'Emmanuel-Philibert, la terre du Châtelard ne paraît pas avoir été possédée par leurs successeurs. Elle passa, si l'on doit en croire quelques manuscrits que j'ai consultés, dans les mains de la fille de Jacques de Savoie, qui serait entrée dans la maison d'Urfé. Une fille issue de cette alliance se serait mariée au comte de la Trinité de Bene, qui plus tard, accordant une de ses filles à Bertrand de Seyssel, lui aurait constitué en dot ses droits sur le Châtelard.

Je ferai remarquer que ces notes du chroniqueur doivent être erronées, Jacques de Savoie, comte de Romont, n'ayant eu qu'une seule fille, laquelle, née du mariage avec Marie de Luxembourg, épousa le comte de Nassau et de Viave (1).

Quoi qu'il en soit, on peut considérer comme certain que la seigneurie dont nous parlons avait passé aux mains de Bertrand de Seyssel, puisque divers actes en font mention, et notamment la transaction du 22 novembre 1586, Dufourd notaire, passée avec Bertrand de Gemilly, prieur et seigneur de Bellevaux. Bertrand de Seyssel, baron de la Serraz et du Châtelard en Bauges, mestre de camp, général et cornette blanche de la noblesse de Savoie, fut aussi chevalier de l'ordre de l'Annonciade en 1618 (Grillet).

Quelques années avant cette époque, Bertrand de Seyssel et son fils Louis affectèrent la terre du Châtelard pour sûreté des reprises matrimoniales de Jacqueline de Chouvirey (2). Louis étant mort sans enfants, en

(1) Blanc, tom. II, pag. 130.

(2) Les Chouvirey portaient d'azur à la bande d'or accompagnée de sept billettes d'argent : quatre en chef et trois en pointe (Guichenon). D'après un manuscrit, les armes de Chouvirey étaient d'azur à fleur de lys d'argent au centre. J'ignore s'il s'agit de la même famille.

1615, sa veuve épousa Alphonse, fils de Pierre de Maillard, baron de Tournon. A ce nom savoisien se rattache le souvenir d'une fidélité d'autant plus digne d'éloges qu'elle fut plus rare. Pierre de Maillard, originaire de Rumilly, resta constamment et sans réserve attaché aux intérêts du malheureux Charles III et occupa une glorieuse place dans cette phalange des quarante gentilshommes savoisiens et piémontais qui partagèrent l'infortune comme les succès d'Emmanuel-Philibert. C'est en récompense de ses services que, élevé aux fonctions de gouverneur de Savoie, il obtint l'érection en comté de la seigneurie de Tournon. Alphonse de Maillard, bien que n'offrant pas une illustration aussi marquée, fut premier capitaine de l'escadron de Savoie (Grillet) (1).

Un procès en restitution de la dot de Jacqueline de Chouvirey ayant été intenté, Bertrand de Seyssel liquida cette créance à 5,100 ducats de sept florins six sols pièce ; et pour garantir cette somme fixée par transaction du 3 avril 1618 Rochefort notaire, il obligea de nouveau la terre du Châtelard.

En 1618 et par acte du 5 décembre déjà mentionné dans le cours de cette notice, Bertrand de Seyssel ne pouvant acquitter sa dette envers la famille de Tournon, vendit la terre du Châtelard, au prix de 27,000 florins et 100 pistoles d'épingles, à Horace Bonfils, soit, pour lui, son ami à élire. Celui-ci fut Sigismond d'Est, marquis de Lans, qui, le 20 juin 1619, fit ériger en marquisat la baronnie du Châtelard. Cette seigneurie embrassait alors les neuf communes de Bellecombe, La Motte, le Châtelard, Aillon, Doucy, la Compôte, Jarsy, Ecole et Sainte-Reine.

Cependant, la dame de Chouvirey n'avait point encore obtenu paiement. Elle se pourvut au sénat pour être maintenue dans la possession du fief ; puis, par un acte du 19 juillet 1619, Bugnet notaire, elle traita avec le marquis de Lans, lui accordant trois ans de terme, avec faculté à la créancière de se mettre en possession des fonds et droits affectés par l'hypothèque.

Le marquis de Lans, n'étant pas plus exact que ses prédécesseurs à désintéresser Jacqueline de Chouvirey, vendit cette terre au prince Thomas, en date du 24 juillet 1624. Ce prince, cinquième fils de Charles-Emmanuel I^{er} dit *le Grand*, porta les titres de prince de Carignan, marquis du Châtelard en Bauges, etc.

(1) Cette maison portait d'azur à étourneau d'argent aux ailes déployées (armorial de M. Serand).

Il devint grand maître de France et général des armées de S. M. Vaillant capitaine, il fut néanmoins malheureux dans un grand nombre de ses entreprises. De sa femme Marie de Bourbon, fille du comte de Soissons, il eut plusieurs enfants dont l'un, Emmanuel-Philibert-Amédée de Savoie, porta aussi les titres de prince de Carignan et marquis du *Châtelard* en Bauges. Un autre était Eugène-Maurice de Savoie, comte de Soissons, colonel général des Suisses et Grisons de France, gouverneur de Champagne et de Brie, qui épousa Olympiade Mancini, nièce du cardinal de Mazarin.

Thomas est le seul prince dont le souvenir ait été conservé dans ses anciens domaines, où un bâtiment assez considérable qu'il fit élever et qui subsiste encore à peu de distance du bourg, est toujours connu sous le nom des *Ecuries du prince Thomas*. La distance qui sépare cet édifice de l'ancien château nous permet de supposer que celui-ci était, déjà à cette date, complètement tombé en ruines. Etrange prestige qui entoure la dignité princière ! je me rappelle les sentiments de crainte qui m'agitaient lorsque mon père me conduisait dans cette vieille demeure. Et singulière destinée des choses de ce monde, les écuries du prince Thomas formaient, deux cents ans plus tard, la demeure seigneuriale du dernier représentant de la famille héritière de toutes ces gloires.

Cependant le prince, pas plus que les marquis et barons, n'avait songé aux intérêts de la dame de Chouvirey. Entrée en possession des terres depuis 1622, elle et, successivement, Henry-François, puis Victor de Maillard de Tournon, les conservèrent jusqu'en 1665. Le premier portait les titres de baron du Bouchet, Bernex et Confignon; il fut capitaine dans les chevaux-légers : le deuxième, au titre de comte de Tournon joignit celui de marquis d'Alby, et après avoir rempli les fonctions de gouverneur du château et comté de Nice, de vécadour général et capitaine de la première compagnie des gardes du corps, il fut créé chevalier de l'ordre de l'Annonciade en 1696 (Grillet).

Enfin, en 1665, après des retards prolongés durant 47 ans, les héritiers du prince Thomas s'occupèrent sérieusement de la dot de Chouvirey. Ces héritiers étaient Philibert de Carignan et Eugène de Savoie, comme l'établit une transaction du 26 septembre 1660, Claude Despine notaire. Néanmoins, vingt années s'écoulèrent encore avant une solution définitive, qui fut seulement consacrée par l'acte du 13 février 1685, Humbert notaire. Ce titre relate la sentence arbitrale du 22 décembre 1664 et le recours que l'héritier de Tournon avait présenté à Dufour de Rocheron, juge-mage de Savoie, pour obtenir une subhastation, « le recourant, disait-il, « ne pouvant être obligé de demeurer perpétuellement « en hypothèque. » De nos jours, ces monstrueux procès transmis de génération en génération ont, grâce à Dieu, presque disparu. Cela tient-il à l'esprit plus pratique de notre siècle, ou bien à une plus grande abondance de numéraire ? A ces deux causes réunies probablement. Toutefois nous en retrouvons encore de rares exemples, et un de mes premiers travaux de stagiaire fut la reprise d'une instance nouée depuis dès plus de 80 ans entre la famille de Thorens-Sales et celle des comtes de Borringe-Genève.

En 1688 et le 21 octobre, sauf erreur, les princes de Carignan-Soissons prirent possession du marquisat du

Châtelard ; puis, le 4 février 1689, par acte Grinjon (ou Giaccon) notaire, ils aliénèrent ce fief en faveur des frères Joseph et Paul de l'Escheraine qui, depuis lors, ont réuni dans leurs mains les deux principales seigneuries des Bauges.

La famille de Lescheraine a ultérieurement consenti plusieurs consignements entre les mains du souverain qui leur accordait investiture. Je puis notamment rappeler ceux faits par le président de Lescheraine en 1692, et par Pierre-Louis en 1735. Mais à cette époque la gestion des terres seigneuriales était l'objet de si peu de soins que le document dont je viens de parler semble avoir été ignoré des intéressés eux-mêmes : en effet, en 1758, le marquis présenta requête aux fins d'être restitué en temps et en entier contre le défaut de ses auteurs, disait-il, de s'être conformé au prescrit de l'édit du 10 avril 1734 qui obligeait tous seigneurs et possesseurs de fiefs, biens et rentes féodales, à les déclarer par articles et dénombrement dans un délai déterminé.

Quant au fief de Lescheraine, sa destinée fut moins agitée, sans doute à cause de sa moindre importance. Il ne constituait dans le principe qu'une maison forte inféodée à un certain *Mistralis*. Confisqué à son préjudice en punition d'un crime commis, il passa à Jean de Allevis qui, en 1439, en a aussi été dépouillé pour un crime. En 1440, inféodation en fut accordée à Barthélémy de Chabod, alors châtelain du Châtelard.

Les descendants de celui-ci, notamment un Jean et un Louis de Chabod, ont porté le nom de la terre de Lescheraine dont leurs descendants jouirent pendant près de deux siècles, en ayant reçu l'investiture en 1530. En 1682, Paul de Lescheraine fit ériger cette terre en marquisat. Vers 1700, la maison Posterla, alliée aux de Chabod, se rendit acquéreur de leurs droits ; acquisition qui est rappelée dans un acte du 20 janvier 1704, Pillet notaire.

Cependant cette seigneurie ne tarda pas à rentrer au pouvoir des de Lescheraine, bien que j'ignore en vertu de quel titre ; mais ces derniers se nommaient de Lescheraine de Blancheville.

Guichenon, dans l'indice armorial, faisant partie de son histoire de Bresse et Bugey, signale une famille de Lescherenne, modifiant ainsi l'orthographe usitée en Savoie, mais il ne rapporte pas leurs armes. Le même auteur doit encore, si je ne me trompe, expliquer l'origine des Blancheville (1).

Indépendamment des deux fiefs principaux dont je viens de retracer l'histoire, on trouvait dans les Bauges plusieurs rentes et biens féodaux d'importance secondaire. La plupart sont venus se réunir dans les mains des de Lescheraine, bien que, originairement, l'investiture en eût été conférée à des familles dès longtemps éteintes. Parmi celles-ci, je puis indiquer François d'Alby, Ugonetto d'Epernay, Giacomo della Compôte, Aynard de Leschaux, Giovanni Vittardi, etc.

La puissante famille des de Lescheraine a disparu dans les premières années du XIX^e siècle. Peu à peu, le malheur des temps, les révolutions qui ébranlèrent la société dans ses bases les plus profondes, puis des spé-

(1) D'après un armorial non imprimé et dont M. Eloi Serand, auquel nous devons déjà tant de documents précieux, a assuré la conservation, les Lescheraine portaient d'azur à bande écolée d'or. — Les armes des Blancheville étaient d'or à l'ours levé en pied de sable (armorial Serand).

culations industrielles désavantageuses, avaient amoindri ses magnifiques domaines. J'ai connu le marquis de Lescheraine, dernier du nom; sa veuve doit exister encore à Saint-Pierre d'Albigny. Tous les biens ont été vendus. Mon père s'efforça, mais en vain, d'en sauver quelques débris et de les réunir autour de la vieille tour du Châtelard, seul jalon qui marque à notre génération oublieuse les grandeurs d'un temps passé. Avant peu d'années, le nom des Lescheraine, effacé par celui de leurs héritiers, les du Noyer, les de Chambost et les d'Aviernoz, sera inconnu dans ces pays où durant tant de siècles il régna en souverain.

Malgré le voisinage de ses redoutables voisins, le bourg du Châtelard avait su conquérir son indépendance et des franchises respectables par leur ancienneté. En effet, une patente du comte Edouard (quinzième prince de la dynastie de Savoie), du 9 mars 1324, accordait aux *vilains et manants* de nouvelles et nombreuses concessions, lesquelles furent renouvelées et confirmées le 17 janvier 1392, par la duchesse Bonne de Bourbon, veuve d'Amé VI dit le *Comte Vert*.

Mais, comme marque de l'ancienne servitude, des droits assez lourds étaient réservés aux seigneurs, et pour compléter cette notice il est peut-être utile d'en faire connaître quelques-uns.

Ainsi, les *indominieures*, à l'occasion du Châtelard, attribuent aux princes de Savoie :

• 1° Le Chasteau avec le Mollard et appartenances d'icelluy.

• 2° Deux chazals de maison audit Mollard.

• 3° L'éminage du bled qui se vend au Chastellard qui vallait pour l'hors une bichette froment et un quarton avoine.

• 4° Le banc du vin au moys d'apvril qui vallait deux florins six deniers..... obolles.

• 5° Le prince perçoit des cordonniers qui travaillent au Chastellard une paire de solliers payable à chaque feste de Saint-Martin.

• 6° Il perçoit de chaque cordonnier s'il vend des escorces rière le mandement dudit Chastellard trois gros; et si l'on travaille ladicte escorce dans ledit lieu autres trois gros.

• 7° Plus perçoit la moitié de la layde du sel de ceux qui la viennent vendre audit Chastellard.

• 8° Plus appert que les bolangers doivent impost estant taxé le pain.

• 9° Plus perçoit le jour des foires du Chastellard qui sont au commencement de may, et en octobre soit la Saint-Martin, la layde qu'est accoustumée percevoir lesdicts jours qui peut arriver à six florins petit poids.

• 10° Plus le péage qu'est pour charge trois deniers forts et pour chasque paire de bœufs s'en allant vers le Genevoys quatre deniers forts; pour chasque mou-ton et agneau cinq deniers et pour chasque vache s'en allant contre le Genevoys ung autres denier fort; et pour chasque chèvre autant, et s'ascensoit autrefois florins 32, quelquefois plus, quelquefois moins.

• 11° Pour l'asle dudit Chastellard avec la banche y estant rendoient annuellement 17 sols.

• 12° *Item* la montagne et bois de la Maladière qui prend dès l'eau Chéran jusqu'à la montagne de Ros-sana et les terres de ceux de Mont Tardier jusques au pré *Favière*.

13° *Item* les bois et montagnes situés vers Frassin

• et tend depuis les terres de ceux du Chastellard de la part de dessous et d'un rocq de dessous le Chastellard jusques au nant de Malbuisson, sauf quelques pièces de bois qui sont dans lesdicts confins qui appartiennent aux héritiers de Jean Darict et Aymonet Frassin et Jean Regol qui sont du fief de mondiet seigneur.

• 14° *Item* un grenier rière Escole dans la maison que solloit être des Bernard dudit Escole, édifié au-dessus de ladicte maison pour y reposer le bled dudit Seigneur.

15° *Item* un moulin composé de deux moulins sous un même *Triet* sis vers le pont de la Maladière, icelluy appelé le moulin d'Escorcheval avec leurs rivages et appartenances avec un battoir proche ledit moulin. Ledit moulin s'ascensoit quatre seytiers Froment.

• 16° *Item* mondiet seigneur a le four d'Escole qui s'ascensoit 22 sols.

17° *Item* audit lieu certaine place qui solloit être grenier dudit Seigneur.

• 18° Plus mondiet seigneur a riesre Bellecombe un placéage situé sous le cimittière où souloient estre deux grandes arches de sapin dans lesquelles on reposoit le bled que l'on percevoit vers Bellecombe.

• 19° *Item* a riesre le lieu d'Aricet autre placéage proche le cimittière de la part du vent deux autres grandes arches de sapin pour reposer le bled que l'on perçoit riesre ledit lieu.

Lesdites indominieures estant au commencement d'ung livre et au répertoire d'icelluy stipulé par M^e Tessat, contenant 223 feuillets, recouvert de basanne rouge sur ais de l'an 1347. — Et dans ung autre livre stipulé par M^e Jacques Prodhomme de l'an 1435 qui contient 113 feuillets. — Et dans ung autre livre stipulé par ledit M^e Prodhomme de l'an 1437 contenant 218 feuillets.

Note sur les mesures anciennes du Chastellard.

1° Deux quartes valent une bichette à la mesure du froment.

2° Cinq esquelles valent une bichette : deux bichettes valent ung quartan froment : six quartans valent ung seytier.

3° Pour l'avoine, une razière d'avoine vault deux bichettes.

4° *Item*, une cornée vault troys bichettes et demy.

5° *Item*, un quartan avoine vault quatre bichettes. Six quartans vallent ung seytier à la mesure du Chastellard.

Une vaveine et ung quartan est le même.

Un seytier vault douze bichettes, sauf l'avoine qui double.

Tiré sur le livre de M^e Charansonnex, contenant 383 feuillets de l'an 1488 en la Chambre des Comptes.

Pour animer les arides nomenclatures de chiffres qui remplissent cette notice, j'aurais désiré pouvoir recueillir quelques chroniques, quelques anciennes traditions : malheureusement mes recherches sont restées sans résultat. J'en excepterai toutefois une seule chronique rapportant que les ouvrages avancés de l'ancien château auraient été détruits par un éboulement miraculeux, analogue à la chute du mont Granier, qui ensevelit la ville de Saint-André et créa les abîmes de Myans. Tout fait présumer que les possesseurs des fiefs, découragés par le mauvais état des ruines féodales, avaient depuis longtemps cessé d'y résider. Paradin, Frissatus, Blanc et Grillet, restent ici pour moi des guides muets. Les

seuls souvenirs gardés de mon enfance sont l'existence de rares et vieilles armures, de peintures et porcelaines du Japon, puis une magnifique tête de cerf abattu peut-être dans le bois de la Maladière et dont quelques branches, sciées par un de mes grands oncles, s'étaient transformées en ornement des horloges de bois qu'il s'amusait à fabriquer. On me contait aussi que le maréchal Bugeaud, pendant la courte occupation du Châtelard, en avait égayé la monotonie en faisant, un jour de foire, cerner les avenues du bourg; alors usant du droit du plus fort uni à la galanterie française, il avait improvisé un bal peuplé de nos robustes montagnards.

C'est à peine si vingt ans écoulés, depuis mon dernier pèlerinage au berceau de ma famille, permettent à ma mémoire d'en reproduire la physionomie. Je ne saurais donc mieux faire que d'emprunter les quelques lignes écrites en 1857 par une main amie, un autre enfant des Bauges.

« La roche qui porte le château a été vendue à L... Entre les quartiers de rocs et les monceaux de ruines éclaircies et déblayées à mesure que des constructions nouvelles les peuvent utiliser, apparaissent de petits tapis de gazon brouté par d'humbles bestiaux. Quelques bois taillis trop souvent rabattus, les coudriers, les pins mutilés, les genièvres aux directions capricieuses, l'églantier et puis les ellébores en abondance ont remplacé les fossés et les meurtrières. Là une grande croix, surmontant les vestiges des grandeurs périssables et presque disparues, s'élève sur la sommité culminante. Dominant le bourg, elle atteste une protection plus efficace que celle de l'orgueilleux baron. Ici la place où s'allumait le grand feu de la saint Jean, autour duquel dansaient nos pères. De loin en loin quelques pans de mur sont encore debout, mais si rares qu'ils ne suffiraient pas à l'imagination pour retracer l'enceinte. Lorsque toutefois le touriste frappe du pied, il semble évoquer un esprit des siècles écoulés; un écho lointain résonne dans les voûtes du castel antique. L'existence encore actuelle des vieux souterrains, que la tradition populaire dit considérables, se révèle par un long murmure; comme aussi l'escalier taillé dans le roc atteste les labeurs des fortes générations qui précédèrent la nôtre. Un usage traditionnel conserve le souvenir des bourgeois qui animèrent jadis le manoir. Le jour de Pâques, après les vêpres, les jeunes gens du bourg dressent la cible d'honneur; et celui dont la carabine favorise l'adresse rentre triomphalement dans le bourg au son des violons: puis là hommage lui est rendu par un repas homérique. Ainsi, lutte avec les armes, inspirée par le seul point d'honneur, joyeux hommage et souper pantagruelique, n'est-ce pas là tout un reflet des anciens passe-temps réservés au castel? En descendant vers Ecole, quelques pierres indiquent encore au pied du roc le château de Montmayeur. Le Chéran, avec ses eaux bleues et écumantes qui, à quelques kilomètres plus en aval, se chargeront de paillettes d'or, anime là-bas le moulin et la scierie. Si le regard est dirigé vers le bourg, la maison Despigne attire d'abord l'attention. L'insouciance irrespectueuse de ce siècle n'a pas atteint encore cet ancien asile de la bonté et de l'étude. Des mains de cette famille à demi-seigneuriale, continuant au nom de la religion une influence presque

« féodale, cette maison a passé de fait à la commune qui l'occupe par les écoles. Il faut qu'elle reste la maison de tous, la maison des *enfants*, la maison des *consuls*.... Ainsi, ce même asile, où mon père apprit à lire en même temps que monseigneur Turinaz sur les genoux du bon prieur, voit encore la jeunesse du Châtelard accourir au son de ses mêmes clochettes: les bonnes Sœurs amusent les enfants dans ce même préau où nos pères essayèrent leurs forces; et les bruits joyeux des voix des enfants éveillent les mêmes échos. Cependant le vieil édifice conserve son ancienne physionomie; aucun replatage moderne ne cache ses rides, les volets s'affaissent insensiblement sur leurs gonds; çà et là un lambeau de porte vient grossir la masse des débris; la vigilance endormie de l'administration perpétue ce laisser-aller aimé des poètes et des touristes. Les terrasses, où les vieux prieurs psalmodiaient leurs offices au milieu de orages révolutionnaires, s'effondrent peu à peu en talus rapides; la pervenche et le serpolet, semblables à cette rude mais robuste nature du tiers état, usurpent chaque jour la place qu'occupait l'ancien parterre. Voici la grotte d'où ces hommes pieux, s'abaissant aussi vers la fin de leur carrière, prononçaient une prière d'adieu à l'heure du soleil couchant. Voici la fontaine qui coulait pour eux; à chaque pas leur souvenir ranime ces modestes retraits.

« Nous ne trouverons plus au Châtelard leurs rustiques et patriarcales des anciennes Bauges. On n'y voit plus d'exemple de cette fidélité à toute épreuve imprégnée de l'ancien servage, par laquelle les domestiques se *vendaient*, suivant leur expression: le serviteur engageait sa liberté pour la vie; le maître adoptait le serviteur comme membre de la famille. Le dernier contrat de cette espèce s'est accompli dans la maison Despigne; et l'un de ses serviteurs inféodés s'est éteint, il y a peu d'années, comme un gardien vigilant qui ne veut pas abandonner les débris de la fortune de ses anciens maîtres. La capitale affecte les allures de petite ville. Ses *lunettes* attirent tout le canton. et tandis que le juge prononce ses arrêts, que la population affairée trafique, cause politique, le verre à la main, toute maison est devenue auberge, cabaret ou café. La civilisation du XIX^e siècle promène ainsi son niveau égalitaire jusque dans le cœur des montagnes savoisiennes. Du sommet de l'emplacement du château, la vue s'étend sur la principale vallée des Bauges, étranglée, pour ainsi dire, par le bourg qui forme à peine une seule rue étroite. A l'est s'élève la dent du *Trelod* (Charbon) où le génie français plaça durant le premier Empire une pyramide destinée à ses travaux trigonométriques, et qui indique les vallées remontant vers Doucy, la Compôte et Jarsy. A l'ouest domine le pic sourcilieux de *Rossana* qui peut-être emprunte son nom à la joyeuse couleur dont le dore chaque coucher de soleil; au midi l'horizon est limité par l'*Arclusaz*, tandis qu'au nord il court par-dessus le col de Leschaux vers les montagnes qui entourent le bassin d'Annecy. »

(Sera continué).

ALPHONSE DESPINE.

QUELQUES INSCRIPTIONS RECUEILLIES EN SAVOIE.

Agen, le 25 mars 1861.

Mon cher Directeur,

En publiant dans votre bonne *Revue* les inscriptions modernes que j'avais recueillies à Annecy, pour prévenir la perte de ces petits monuments qui disparaissent plus aisément qu'on ne pourrait le croire communément, je vous ai promis de faire la même chose pour d'autres localités de la Savoie ; je viens aujourd'hui tenir ma promesse et vous en transmettre quelques-unes appartenant à la Maurienne.

I

La première que je vous signalerai comme inédite a été copiée contre le mur de la chapelle latérale à gauche dans l'église de la commune de La Chambre. C'est une indication de la fondation et de la dotation de la chapelle où elle se trouve, par un chanoine de la Tarentaise.

*Oc (sic) opus fecit fieri ven^{us} dns
Petr. de Crolo curatus crofi Thn
ecclie canonicus qui hanc capellam
fundavit, dotavit anno salutis
1532. 17. julii.*

II

L'évêque de Maurienne, Pierre de Lambert, dont je vous ai parlé à propos de la cathédrale d'Annecy, a son tombeau dans la cathédrale de Saint-Jean-de-Maurienne. L'inscription qu'il porte a été souvent reproduite, notamment dans Grillet, pag. 284 du III^e volume ; mais il y a sur la pyramide qui surmonte ce tombeau la légende suivante qui n'a pas été publiée :

PRAEFVIT DEVS PROFVIT

Et plus bas :

STAT TERRIS HORRENS OLYMPO

III

Le même prélat a fait placer dans le chœur de sa cathédrale des bancs à dossier qui tournent autour du chœur contre le mur. On lit sous la corniche de ces bancs une légende qui rappelle cette générosité.

Pour avoir cette inscription en entier, il faut aller en chercher un fragment dans la chapelle qui est à gauche en entrant dans l'église, la chapelle Gorrevod, où l'on a transporté une partie de ces bancs. La voici :

PETRVS LAMBERT SABAVDVS CAMBERIACVS EPISCOPVS
MAVRIEN ET PRINCEPS AC DECANVS ECCLIAE COLLEGIATAE
S.^{us} SYNDONIS CAMBERII ABBASQUE PATERNIACI NUNC MISE-
RERE AB HERETICIS OCCUPATI AD CELEBERRIMI TEMPLI
HVIVS DECOREM ET ORNATVM NVDOS PARIETES LIGNEIS
SVBSELLIS APTISSIME CUNXIT ELEGANTISSIMAQUE TABVLA-
RVM CONSTRVCTIONE ANNO A CHRISTI NATIVITATE MDLXXVI
INTER CAETERAS IMPENSAS PIE OFFICIOSEQUE CONTEXIT.

On y voit son titre de doyen de la chapelle du Saint-Suaire et d'abbé de Payerne qui était alors aux mains des calvinistes.

IV

J'ai copié la suivante chez le comte d'Arves ; elle est gravée sur une pierre blanche au-dessous d'un écu aux armes de la famille Rapin. Les Rapin, originaires de Valloire, en Maurienne, portaient *écartelé au 1. et au 4. d'or à l'aigle de sable et aux 2. et 3. d'or à trois roses de gueules boutonnées d'or* :

IBI. JACET NO. D. (nobilis dominus) PETRUS RAPINI
DE CHOVDANA VOLOVII HV
JVS CIVITATIS ET TERRE COIS (comitis) COR
REARIVS. ET JVDEX QVI VIAM VNI
VERSAE CARNIS HUMNE. (humanæ) INGRES
SVS EST DIE 8^{bris} A 1579

et après la date un I et un B liés par un nœud. J'ai déjà rencontré ces deux lettres liées sur une autre inscription funéraire, aux armes de la famille Rapin, que j'ai publiée dans les *Mémoires de l'Académie de Savoie* et qui porte la date 1587, assez rapprochée, comme on voit, de celle de notre inscription. Est-ce une signature ou une invocation à saint Jean-Baptiste, patron de la ville et du diocèse, dont on retrouve là les initiales, comme celles de Jésus IHS ou de la vierge M. dans d'autres inscriptions ? Jecrois à cette dernière hypothèse.

C'est à cette famille Rapin qu'appartenaient, suivant Grillet, Jacques Rapin, aumônier de la reine de France Catherine de Médicis ; son neveu Philibert Rapin, maître d'hôtel du prieur de Condé, décapité à Toulouse en 1558 ; et Paul Rapin de Thoiras, l'historien d'Angleterre, arrière-petit-fils du précédent.

V — VI

Pour le XVII^e siècle, je n'ai rencontré que cette petite inscription sur une croix de pierre dans la commune de Saint-Julien :

D. O. M.
COM^{us} (communitos) EREXIT
1636

et celle-ci sur un siège en bois de la forme d'un lion dont la queue sert de dossier, dans l'église de La Chambre, commune située à une lieue environ en deçà de Saint-Jean :

F. B. MARTIN
F. F. (fecit fieri ou fit faire)
1642

Je laisse aux savants le soin de décider si cette inscription est en latin ou en français. On trouve dans d'autres églises de la Maurienne des sièges de cette forme.

VII

J'aurais beaucoup d'inscriptions du XVIII^e siècle à vous donner, mais elles offrent en général si peu d'intérêt, que je me borne aux deux suivantes.

La première est gravée dans l'église cathédrale de Saint-Jean-de-Maurienne, sur une dalle à droite après la chaire, près du pilier.

CL. GIT. ILLUSTRE
GEORGES DESALES
GRAND PRIEUR
D'Auvergne
DECEDE LE 12
OCTOBRE 1759

VIII

L'autre est gravée sur une dalle de marbre noir qui est aujourd'hui, avec bien d'autres objets, entassée dans une salle des cloîtres de l'ancien chapitre de Saint-Jean. Cette salle m'a été désignée sous le nom de chambre des Francs-Maçons. On y voit, entre autres objets, une série de panneaux sculptés et peints représentant la vie de saint Jean-Baptiste, qui paraissent être du xv^e siècle et qu'il serait bon de ne pas laisser perdre ou pourrir.

Voici l'inscription :

D. G. M.
HIC JACET
FRANCISC. LAMBERT LASCARIS
E COMITIBUS VIMTEMILIAE
MILITUM TURMAE
QUOS DRACONES VOCANT
IN LEGIONE REGINAE
PRAEFECTUS
NOBILIS GRAECORUM IMPERAT. SOBOLES
VITAM
QUAM AB HEROIBUS
LUNGA PRINCIPUM SERIE TRADUCTAM
HAUSERAT
HEROI CAROLO EMANUELI ET PATRIÆ
TOTAM IMPENDIT
VIXIT ANN. LIII
MILITAVIT ANN. XXXIII
OBIIT ANN. SAL. M. DCCLIV
POST KALEND. MAII

Ce n'est pas le seul descendant de famille impériale qui soit venu mourir en Savoie. Les derniers représentants des Comnène sont aussi morts à Chambéry où ils cultivaient les lettres ou portaient le froc de saint François (1). L'un d'eux s'amusait à Chambéry, à la fin du xvi^e siècle, à recueillir les inscriptions alors modernes du pays.

RABUT FRANÇOIS.

(1) On trouve dans l'obituaire des Franciscains de Chambéry que j'annote en ce moment pour le public, et à la date du 17 juin, la note de la mort de Sigismond de Comnène qui commence ainsi :

Hac die hoc anno 1739° obiit frater Sigismondus de Comnène ex stirpe imperatorum grecorum de Comnène..... Voyez encore Grillet.

ARCHÉOLOGIE

VOIES ROMAINES (1)

(Suite)

La colonne représenterait un angle carré avec l'un des appendices de murs pointés et une autre ruine à quinze mètres le long de la route. C'était un bâtiment carré de quinze mètres de côté. Sa position en face de la colonne ferait présumer que c'était un *fanum*, et le bâtiment oblong, l'habitation de ceux qui le desservaient. M. Roche, dans ses *Notes historiques sur les Centrons*, 1819, dit que de son temps on voyait encore un autre restant de colonne et une portion d'un chapiteau d'ordre corinthien. Il assure que l'un des bâtiments avait dû être construit en briques. On prétend aussi y avoir trouvé des monnaies; mais elles ont disparu à l'appât du gain.

En suivant la route actuelle, au nord-est, on traverse un *cromlech* de 220 mètres de circonférence. Il était composé de soixante *menhirs* d'un mètre de hauteur; il en manque déjà quelques-uns.

A 70 mètres, toujours en suivant la route vers Aoste, les ruines présentent la forme de deux trapèzes inégaux ajoutés l'un à l'autre. Mais ici la base est placée en sens inverse de l'autre, pour garantir les grands côtés de l'orage provenant du Grand-Saint-Bernard par le col Ferret et le glacier du Carmet. Pour la même fin, l'entrée principale est garantie par deux murs collatéraux, à la manière des anciennes constructions des pays montagneux. Les appendices du premier bâtiment avaient probablement aussi la même destination. Toutes les ruines se trouvent répandues sur une longueur de trois cent cinquante mètres et à la hauteur de 2,186 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Je n'avais pas attaché d'importance aux édifices figurés par Peutinger dans les grands centres de la table Théodosienne; mais je fus frappé de la ressemblance de ces figures avec les deux principales ruines que je venais de mesurer. A part la forme du trapèze, qui était destinée à garantir des plus forts courants, je trouvais partout une cour au milieu, des chambres et des corridors tout autour. Cette parenté architectonique se révélait encore, quoique avec quelques modifications, dans le *cavædium* du Virgile du Vatican et le *forum* d'une petite ville donnés par Antony Rich, ainsi que dans l'édifice placé au centre du camp romain qui s'étendait depuis le Viminal jusqu'à la porte Esquiline, d'après le dessin d'Alex. Donati (1). La plupart des temples étaient rectangulaires, quelquefois ronds; mais la forme carrée n'était pas inouïe, comme l'assure le même auteur. Nous en avons, du reste, un exemple dans le temple de Janus à Autun. Or, la position de la colonne-Jou, en face de ce que je présume avoir été un sanctuaire, est respectivement la même que celle de la

(1) Quelques erreurs se sont glissées dans les deux premiers articles. Ains, à la page 14 (51^e ligne), le compositeur a écrit *prieur* au lieu de *prince*. A la page 23, (2^e colonne, 53^e ligne), dans la nomenclature des noms, après *Arebrigium*, on a omis les suivants: *Ariolica*, *Alpis graia*, *Bergintrum*, *Axima*, *Darentasia*, *Oblimum*, *ad Publicanos*, etc.

(2) *Roma vetus et recens*.

statue et du temple de Jupiter-Capitolin, tels qu'ils avaient été restaurés sous le consulat de Cicéron (1).

Rassuré par ces rapprochements, je présentai l'ichnographie de tout l'ensemble, sur une échelle de 1/500^e, au congrès scientifique de France tenu à Grenoble en 1857 : M. de Caumont, dont le jugement est d'une si grande autorité en cette matière, n'hésita pas à y reconnaître le faire romain.

La station romaine était trouvée. Ce ne pouvait être qu'une *mutation*, à cause de la rigueur du climat et de la difficulté des approvisionnements. On n'y découvre aucun vestige d'*agger* ni de *fossa* qui puisse indiquer le *castra stativa*. Rien n'empêche que les Romains y aient campé dans la belle saison ; mais les marques de tentes rondes et carrées qu'on y aperçoit ne peuvent guère être plus anciennes que les guerres de la République ou du premier Empire.

Quant aux autres corps de bâtiments dont l'appareil plus grossier révèle l'œuvre du moyen-âge, je les attribuerai volontiers à l'apôtre des Alpes, saint Bernard de Menthon. Les Sarrasins avaient poussé leurs incursions jusque dans nos montagnes (942). Hugues de Provence, roi d'Italie, les chargea de garder les principaux passages des Alpes du Nord contre son compétiteur Bérenger II, marquis d'Ivrée. Ils s'étaient donc cantonnés dans les Alpes graies et pennines. L'*hospitium* romain de l'Alpe pennine surtout, était devenu un repaire de brigands (2). C'est contre les horreurs qui s'y commettaient que notre saint compatriote, après avoir renoncé aux joies et aux espérances de ce monde, engagea une lutte de prières, d'austérités et de prédications, dont le triomphe devait amener l'établissement éminemment social des hospices du Grand et du Petit-Saint-Bernard, à l'époque la plus sombre du moyen-âge (968) (3). C'était comme deux rayons d'amour perçant au plus épais de la barbarie. Le zèle du réformateur s'étendit sur les diocèses de Sion, de Genève, de Tarentaise, d'Aoste, de Milan et de Novare, où les invasions des Arabes et surtout des Hongrois n'avaient laissé que des ruines de tout genre. Dans l'archidiocèse de Tarentaise, la piété reconnaissante a érigé vingt-cinq sanctuaires à ce bienfaiteur de l'humanité. Le remarquable monolithe de l'église de Saint-Marcel-sur-Moûtiers ne représente pas autre chose, selon mon opinion, que saint Bernard domptant le dragon infernal, et accosté des deux figures du vice et de la vertu.

Il faut avoir erré pendant la nuit au gré de la tempête et des orages, et joué vingt fois sa vie au milieu des lacs, des torrents et des précipices, pour comprendre ces monuments de gratitude (18 septembre 1844). Si vos pas égarés n'ont pu rencontrer qu'aux éclats de la foudre la maison hospitalière des bons religieux du Grand-Saint-Bernard, alors vous viendrez contempler avec amour, dans la chapelle historique du vieux manoir de sa famille, les précieux souvenirs de celui qui a sauvé tant de vies ; vous foulerez avec respect la terre qui l'a vu naître.

Depuis plus d'un siècle l'hospice du Petit-Saint-Bernard n'est plus administré par les chanoines augusti-

niens de Saint-Maurice ; un prêtre séculier était chargé d'y exercer la même hospitalité. Aujourd'hui que l'œuvre vient de subir de nouvelles modifications, on aime à interroger le passé, et ces trainées de pierres, muettes pour le voyageur affairé, sont éloquentes pour ceux qui s'exaltent au souvenir des gloires de la patrie.

Trois races et trois époques religieuses revivent dans ces ruines, le Centron, le Romain et le Burgonde ; le druide, le flamme et le prêtre catholique. Et quand à côté du cercle druidique et des monuments d'Auguste ou d'Agrippa, l'archéologie constate ce qui a pu être l'œuvre de saint Bernard de Menthon, l'amertume des regrets qu'inspirent les ravages du temps et des guerres, est tempérée par l'espoir que le foyer de charité allumé depuis neuf siècles par le héros des Alpes, ne s'éteindra pas encore sur cette nouvelle limite de deux grandes nations.

(Sera continué.)

DUCIS.

CHRONIQUE

Dans sa séance du 4 avril, l'Association Florimontane a approuvé les comptes du Directeur de la *Revue Savoissienne* et du Trésorier pour l'exercice 1860. Elle a entendu la lecture d'une Note très intéressante de M. A. Despine, sur une expérience de magnétisme.

Les dons et échanges déposés dans cette séance sont les suivants :

1^o *Mémoires et Documents* publiés par l'Académie impériale de Savoie, T. II, 1861.

2^o *Mémoires et Documents* publiés par la Société d'Histoire de la Suisse romande, T. XVII, consacré tout entier à l'étude savante de M. F. Troyon sur les *Habitations lacustres des temps anciens et modernes*.

3^o Bulletins littéraires de la *Bibliothèque universelle* de Genève ; janvier, février et mars 1861.

4^o *Revue du Lyonnais*, livraison de février 1861.

5^o *Revue des Alpes*, livraisons de février et mars 1861.

6^o Rapport sur l'administration de la Société de lecture de Genève, pour 1860.

7^o *Le passé, le présent et l'avenir de la photographie*, par M. Alophe ; don de l'auteur.

8^o *Annuaire administratif, etc. de la Haute-Savoie*, 1861, par M. Favret ; don de l'auteur.

9^o *Statistique générale de la Haute-Savoie*, 1861, par M. Ch. de Picamill ; don de l'auteur.

10^o Deux volumes du compte-rendu de l'Académie des Sciences de Paris ; don de M. Louis Calloud.

11^o *Etrennes patriotiques ou Manuel du citoyen, dédié aux habitants du département du Mont-Blanc*, 1793 ; Annecy, Durand imprimeur ; don de M. Poulet Baptistin.

12^o *Coup-d'œil sur le progrès*, par M. le chan. Favre ; don de l'auteur.

13^o Diverses pièces sur parchemin, données par un anonyme.

14^o Onze sceaux et empreintes, donnés par M. Bonnefoy, de Sallanches.

Le Musée d'Annecy a fait les acquisitions suivantes :

DONS.

M. Boucher de Perthes, à Abbeville. — 25 ossements fossiles et silex taillés des tourbières et des sépultures de la Somme ; 2 haches du diluvium ; 7 mémoires sur les silex taillés et sur la question de l'homme fossile.

M. Potier, bibliothécaire et conservateur des antiques, à Rouen. — Masque en plâtre de Henri IV, d'après le masque original conservé au musée de Rouen.

M. Forgeais, à Paris. — 12 poteries du XIV^e au XV^e siècle, trouvées dans la Seine et dans les constructions de Paris.

Institut national genevois. — Deux exemplaires de la médaille frappée à l'inauguration du chemin de fer de Lyon à Genève ; grande médaille du jubilé triséculaire de la fondation de l'Aca-

(1) Grævius, III, 411, 575.

(2) *Montmélian et les Alpes*, 48.

(3) *Mémoires de l'Académie royale de Savoie*, III, et X de la première série.

démie de Genève; bulletins de l'Institut; 21 espèces de graines de plantes étrangères cultivées avec succès dans le bassin du Léman.

M. Just, marbrier, à Annecy. — 12 marbres polis des environs d'Annecy.

M. L. C., à Annecy. — 48 espèces de gommes, résines, graines, fruits, etc.; collection de produits chimiques.

M. S., à Annecy. — Collection de produits végétaux.

M. James Revon, à Genève. — Aigle royal, empaillé, sur un rocher; appareil digestif du Canard double macreuse.

M. Garnier, à Annecy. — OEdicnème criard, pris en Savoie.

M. Alexandre Paccard. — 8 minéraux et alliages.

MM. Morel-Frédél, Bonnefoy, S., R., etc. — Empreintes de sceaux et de pierres gravées.

M. Auguste de Reydet, à Annecy. — Lampe arabe; fruits de l'Algérie; monnaies; 2 caméléons; curiosités.

Sœurs de St-Joseph, Annecy. — Objets indiens: panier en palmier, éventail, chaîne en gomme laque, pendant d'oreille en terre dorée.

M. Claude Maniglier, à Annecy. — Monnaie de Constance, trouvée sous le pont Morens.

L. R., à Annecy. — Produits végétaux; minéraux; fossiles; 3 peintures chinoises sur de la moëlle d'Oeschinoméne; cahier indien, etc.

D'autres dons ont déjà été mentionnés dans le *Moniteur de la Haute-Savoie*, entre autres ceux de MM. le chanoine Favre, J. Orsier, Rollier, Viridet, Poulet.

ÉCHANGES.

M. Riocreux, conservateur des collections de la manufacture impériale de Sèvres. — Toutes les matières premières employées à la fabrication de la porcelaine; montres de cuisson; 2 assiettes en dégourdi, avec leurs porte-pièce et la cerce d'encastage; assiette cuite; grand médaillon en biscuit, de S. M. l'Empereur.

Jardin botanique de Genève. — 8 échantillons de fruits exotiques, tissus végétaux, etc.

Le Musée recevra prochainement par voie d'échange: du Musée de Rouen, des moulages d'antiquités; de la Chancellerie genevoise, les empreintes des sceaux de Genève, etc.

ACHATS.

Squelettes d'homme, de fœtus à six semaines, de chauve-souris, d'ouistiti, de chat, d'hirondelle, de grenouille, de vipère; un œil de grande dimension, préparation en carton-pâte, du docteur Auzoux; d'autres préparations anatomiques. — Animaux empaillés: magot, sarigue, et une quinzaine d'oiseaux — Œufs d'oiseaux. — Nids de mésange rémis et de troglodyte. — Coquilles. Polypiers. — Fruits étrangers, échantillons de bois d'ébénisterie, etc.

Le Préfet de la Haute-Savoie, accompagné de MM. l'ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées et l'inspecteur des forêts faisant fonction de Conservateur, s'est rendu, mercredi dernier, sur le lac d'Annecy pour, inaugurer les essais de pisciculture que l'administration doit poursuivre sur les cours d'eau du département.

Des sujets provenant de l'établissement d'Huningue, truites de grande espèce, saumons, ombres-chevaliers, apportés par des gardes venus exprès, ont été déposés dans les parties du lac que ces gardes spéciaux ont jugées les plus propices.

C'est avec une vive satisfaction que nous constatons ces premiers essais, dont les résultats peuvent avoir une importance sérieuse pour l'avenir.

Bien que les fausses idées que l'on avait en France sur la Savoie commencent à se dissiper, il est toujours bon de faire voir que notre pays est depuis longtemps un pays avancé et plus avancé même, sous plusieurs rapports, que la plupart des départements.

Certains journalistes drôlatiques ont écrit et écrivent encore des voyages impossibles dans nos contrées; et jusques à *Cham* qui a abusé de notre patience!... Nous ne devons donc laisser échapper aucune occasion de prouver à nos compatriotes des 86 anciens départements que la Haute-Savoie et la Savoie sont pour le moins aussi dignes qu'eux de s'appeler FRANCE.

Voici un fait:

Là où la civilisation règne, l'esprit d'association règne aussi; et l'on peut juger d'un pays par le nombre de sociétés qui y existent. Annecy, ville de dix mille âmes, possède:

1° *L'Association Florimontane*, que nos lecteurs connaissent;

2° *La Société de musique*, qui compose la musique municipale;

3° *La Société chorale*;

4° *La Société philharmonique*;

5° *La Société de Saint-Hubert*, dont les services ont pu être constatés par tous les chasseurs d'Annecy;

6° *La Société d'Agriculture*, transformée aujourd'hui en *Comice agricole*;

7° *Le Cercle du Commerce*, qui compte 100 membres;

8° *La Société philanthropique*, institution admirable, qui compte 800 membres environ;

9° *La Société pour l'extinction de la mendicité*, qui a soulagé tant de misères tout en détruisant la fausse mendicité;

10° *La Société de Saint-Vincent-de-Paul*;

11° *La Société pour secours aux vieillards infirmes*, qui est en voie de formation.

Nous pourrions ajouter une douzième Société qu'il est question d'organiser, *la Société des Arts*, dont le but sera de répandre le plus possible le goût des arts libéraux, au moyen de réunions artistiques ou d'expositions.

La ville d'Annecy possède, outre les Sociétés que nous venons d'énumérer, beaucoup d'institutions de charité auxquelles l'esprit d'association a donné naissance; nous pourrions citer aussi les salles d'Asile, la maison du Refuge, etc., etc.

Trouvera-t-on beaucoup de villes de 10,000 âmes en France qui puissent rivaliser avec Annecy?

Nous apprenons par le *Pays* que des expériences viennent d'être faites en Angleterre sur un nouveau propulseur à l'usage des navires *La roue-disque*, comme l'appelle son inventeur, présente une sorte de paradoxe en mécanique navale. Il paraît impossible en effet que l'agitation de cette roue, plongeant en partie dans l'eau, en partie dans l'air, produise le moindre effet d'impulsion; l'expérience a pourtant fourni les preuves de la réalité de cette puissance mécanique.

L'essai a été fait sur la rivière de Blackwall, par l'inventeur M. Jean Aston. Un bateau à vapeur a filé six nœuds à l'heure avec une dépense de combustible inférieure à celle qu'aurait nécessité l'emploi de l'hélice ou des roues.

Il est difficile de comprendre comment un simple disque vertical, formé d'une lame mince de métal ou de bois, peut adhérer assez à l'eau pour produire un effet de propulsion très intense. Cependant l'adhérence des deux surfaces et l'effet de réaction qui en est la suite ont été parfaitement établis dans cette course d'essai. Le *disque-roue* avait près de 5 mètres de diamètre, il plongeait dans l'eau à 60 centimètres environ; son épaisseur ne dépassait pas 40 millimètres; il faisait au plus 47 révolutions par minute.

Avec les roues à aubes, la vitesse aurait été de 7 nœuds au lieu de 6, mais on aurait dépensé 40 % de plus de charbon. On peut installer plusieurs disques sur un même arbre de couche.

Voici, selon M. Aston, les avantages du nouveau propulseur. Il est moins exposé que les roues à aubes à être démonté dans une tempête ou un combat; l'eau n'est nullement soulevée, et le navire n'entre pas en vibration; comme l'action du moteur s'exerce rigoureusement dans le sens du navire, elle sera mieux utilisée et l'on pourra atteindre de plus grandes vitesses; cette même action est continue et non intermittente; il n'y a aucun remous ni perte de force. Le vent et les vagues auront moins de prise sur le *disque-roue*; il fonctionne très bien dans la navigation sur les canaux et les rivières peu profondes; il pourra s'appliquer aux plus petites barques; enfin il n'exige pas de moteur puissant et procure une grande économie de charbon.

On parle de reproduire à Paris les expériences faites en Angleterre.

Deux naissances très intéressantes viennent d'avoir lieu au jardin zoologique d'acclimatation:

La première est celle d'une pouliche naine, issue d'une jument shetlandaise et d'un étalon de Java, et qui n'est pas plus grosse qu'un jeune chevreau. Rien de plus charmant que cette miniature de cheval.

La seconde, un faon de la biche d'Aristote, remarquable par sa force et très alerte. Dès les premières heures de sa vie, il gambadait autour de sa mère, dans le parc où il se trouve, et attirait par sa grâce et sa gaité l'attention de tous les promeneurs. On sait que le cerf d'Aristote est la plus grande espèce des cerfs connus. Il est originaire de l'Inde.

JULES PHILIPPE, directeur-gérant.

Annecy, typ. Thuélio.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR L'ASSOCIATION FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

L'ASSOCIATION laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PATABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Causerie littéraire : *J'aime les morts*, par Arthur de Gravillon, de M. L. Macon. — Archéologie : Voies romaines (suite), par M. Ducis. — Génes (suite et fin), par M. L. Revon. — Bibliographie : *Habitations lacustres des temps anciens et modernes*, par M. F. Troyon, de M. J. Philippe. — Chronique.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

J'AIME LES MORTS, par Arthur de Gravillon (1).

Pendant mon pèlerinage d'Outre-Rhin, je me trouvais un soir à Berlin, flânant le long de la *Lindenstrasse* qui est le boulevard des Italiens de la capitale prussienne. Comme je sentais l'ennui me gagner à la sourdine, et que, selon moi, s'ennuyer est chose merveilleusement insensée, je suivis les badauds et les badaudes qui se pressaient sous le péristyle de l'Opéra. Une affiche colossale conviait le très honoré public à la première représentation d'un ballet intitulé *Zamoïda*. Séduit par les promesses du programme, j'entraî comme les autres, et, bientôt après, j'étais assis dans une loge, enchassé entre deux honnêtes Berlinoises qui portaient des lunettes et disaient des choses très convenables. A la vue de leurs profils arides, un spleen plus affreux que le premier allait m'envahir, quand la toile se leva au milieu des fanfares de l'orchestre.

Un essaim de danseuses vint tourbillonner devant la rampe et me fit oublier les mines refrénées de mes deux voisins.

L'héroïne de l'histoire, la belle et blonde *Zamoïda*, avait fait vœu de virginité un jour où, descendant de la montagne, elle allait glisser dans un précipice sans le secours inespéré d'une fée accourue à ses cris de détresse. Sa libératrice la baisa au front, fit quelques pirouettes devant elle et disparut. Le danger passé, la jeune *Zamoïda* oublia ses serments et se prit d'amour tendre pour un berger des environs qui était le plus beau danseur de sa bourgade. Enfin le jour des noces arriva. Villageois et villageoises, bambins et joueurs de violon accouraient tous pour célébrer la fête ; des elfes, des nymphes et des sylphides folâtraient à l'envi sur la lièvre des bois ; — seule, une fée ne partageait pas l'al-

légresse générale et se tenait à l'écart au pied d'un vieux chêne, la figure assombrie et les yeux courroucés.

Les danses allaient leur train, la joie rayonnait sur tous les visages, quand, tout-à-coup, un sillon rougeâtre traverse les airs. Aussitôt les rondes champêtres cessent, les rires éclatants se brisent, les ténébres envahissent la scène, et la fée, sous le costume de la mort, enlève la fiancée parjure et l'entraîne avec elle dans les nuages. Des éclairs rayent l'obscurité de serpents de feu, le tonnerre gronde, l'orage éclate. Saisis d'épouvante, gens de la noce et nymphes légères, paysannes et sylphides se sauvent pêle-mêle dans les coulisses ou disparaissent dans des trappes.

Je regagnai mon hôtel, poursuivi par le cauchemar de ce ballet lugubre. Pour éviter l'ennui, j'avais gagné la tristesse : aussi cette soirée laissa-t-elle dans mon esprit une impression profonde que le temps n'est jamais parvenu à effacer.

La lecture du dernier livre de M. Arthur de Gravillon a involontairement réveillé dans ma mémoire ce souvenir de Berlin. Au milieu de ces nombreuses publications à la mode qui racontent les moindres faits et gestes des héroïnes du demi-monde, au milieu de cette avalanche d'écrits immoraux ou frivoles qui couvrent de la même honte l'écrivain et le lecteur, ce livre m'est apparu comme la fée vengeresse dans le ballet de *Zamoïda*. A ces étranges débauches du cœur, à ces navrantes saturnales de l'esprit, il fait succéder de fortes et salutaires pensées ; aux voix enrouées de l'orgie, il vient mêler une note grave, retentissante, solennelle. Aux oublieux, aux cyniques, aux corrupteurs, aux parjures, à tous les orgueilleux de livrée et à tous les empileurs d'écus, il montre un pâle et froid fantôme qu'ils n'osent pas regarder en face, car sa vue trouble leurs plaisirs, assombrit leurs fêtes et jette l'effroi dans leurs consciences.

J'aime les morts ! tel est le titre du nouveau volume que M. de Gravillon a laissé en souvenir à un ami, au moment où il quittait Lyon pour aller habiter Florence. A vrai dire, c'est moins un livre qu'un assemblage de fragments détachés trouvant leur unité dans la pensée générale qui les anime : du reste, l'auteur en convient lui-même très sincèrement dans son épilogue. Cette œuvre n'en est pas moins recommandable et je la signale avec plaisir aux esprits cultivés, amoureux des études consciencieuses, et à ceux que fatiguent la futilité ou l'immoralité de la plupart des publications con-

(1) Paris, à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.

temporaires. M. de Gravillon possède la première des qualités que l'on doit demander aux écrivains de notre époque : il sait profondément haïr et franchement s'indigner. Il professe un souverain mépris pour tout ce qui est vil, commun, rampant, hypocrite, — servile !

La vigueur des âmes a tellement été ébranlée, depuis quelque années, par l'éclosion de doctrines imprudentes ou perfides, que je comprends sans peine les désespoirs de ce noble esprit et les paroles amères qu'il laisse parfois échapper.

Tous les écrivains honnêtes ne devraient-ils pas l'imiter et, se dépouillant de leur timidité, combattre hardiment le matérialisme, ce mal envahisseur de notre siècle ? Tous les cœurs généreux ne devraient-ils pas s'unir pour lutter sans trêves ni défaillances, dussent-ils même ne recueillir que les railleries de la foule et les outrages des sots ? Le soldat courageux ne demande pas : Quel est le nombre de l'ennemi ? mais : Où est l'ennemi ? De même, le critique loyal ne doit jamais, en parlant d'une œuvre, se demander : Quel est le nombre de ses lecteurs ? mais : Quelle est la moralité de ce livre ? quelle est sa valeur ? quelle est sa vertu ?

Il n'est malheureusement que trop grand le nombre de ceux qui pensent que le succès légitime tout ; le nombre des écrivains qui, pour parvenir, trouvent tous les moyens bons et le scandale le meilleur de tous ; le nombre de ces lecteurs complaisants, vrais moutons de Panurge, qui achètent un livre parce que *tout le monde le lit*. Esprits dociles qui acceptent la tyrannie de quelques romanciers en vogue ! Cœurs chancelants qui ne veulent pas le mal, mais n'ont pas assez d'énergie pour le repousser !

Certes, ce qui fait le plus défaut à notre époque, ce n'est pas l'idée, c'est la force de soutenir l'idée une fois reconnue vraie, c'est le courage de la conviction, et ce caractère qui ne serait qu'un malheur dans la vie littéraire, devient une calamité dans la vie publique. Le jour où, dans le domaine intellectuel, la foule voudra penser et réfléchir au lieu d'accepter sans contrôle l'opinion générale ; le jour où le lecteur s'informerait si le livre qu'il va commencer est bon au lieu de se soucier si *tout le monde le lit*, ce jour-là, dis-je, la nation aura fait un pas immense. Pour faire d'un homme un bon citoyen, il faut commencer par en faire un penseur, et, comme le disait dernièrement un publiciste distingué, « la vraie liberté repose bien moins sur le suffrage universel que sur l'éducation universelle. »

Mais je reviens à mon sujet un instant oublié.

« Convenez, nous dit l'auteur, qu'il est des temps obscurs où il fait bon se tourner vers les morts ? Au moins trouve-t-on la paix dans leur silence, le calme dans leurs ténèbres. Certaines époques ressemblent à des nuits agitées de cauchemars ; mieux vaut se lever et aller prendre l'air sur une tombe que d'étouffer dans son lit. On a toujours son siècle sur le cœur, plus léger ou plus lourd, selon ce qu'il y a de pur ou d'abject dans l'atmosphère du temps : voilà pourquoi je vais parfois faire un tour du côté des morts. »

Ces lignes résument la pensée dominante du nouveau volume que M. de Gravillon vient d'ajouter aujourd'hui à ses *Élévations*, publiées il y a quelques mois.

Dans le premier chapitre, intitulé : *Un mort à la campagne*, l'auteur s'échappe de la ville « encore endormie

dans les rousSES vapeurs du matin » et s'en va rêver « à travers les prairies désertes et les bois perlés de rosée et de chants d'oiseaux. » Il assiste, avec enchantement, à ce réveil de la nature qu'il nous dépeint avec une suavité exquise et avec des couleurs du meilleur aloi. Mais un bruit soudain arrache le poète à ses rêveries. « Des pas résonnent dans le chemin ; des formes se profilent par-dessus la haie. Secoué dans son drap noir, c'est un mort qu'emporte la troupe funèbre. Les chants viennent de commencer, et déjà ils se perdent par lambeaux dans les détours d'un mélancolique éloignement. »

L'effet de ces quelques pages, — j'allais dire de ce tableau, — est saisissant. La mort, cependant, apparaît moins triste au milieu du riant paysage qui l'environne. Il semble que l'auteur ait voulu ménager ses lecteurs et ne pas trop les effaroucher, dès le début, en déroulant trop tôt à leurs yeux les sombres et austères images de ce drame mystérieux : aussi feront-ils comme moi, ils suivront l'humble corbillard du pauvre jusqu'au champ du repos et, de là, passeront au chapitre suivant.

Plus loin, nous sommes à Francfort, dans l'ancien cimetière de la patrie de Goëthe, aujourd'hui transformé en jardin public où « circulent de tranquilles promeneurs amants de l'ombre et confidents du silence. L'eau chante au bassin de la fontaine ; le sable brille dans les allées contournantes ; les arbres se penchent en tous sens, comme dans le mouvement d'une fête, les uns chargés de fruits vermeils ou de fleurs allanguies, les autres massant dans les coins leurs épais feuillages, ou grêles se découpant sur un grand ciel d'azur. Aussi, dès l'abord, n'entend-on que gais propos, ne voit-on que souriantes figures. Si l'on écarte, cependant, au hasard de son passage, quelque-une des branches abaissées sur le sol, grandes mains qui semblent s'étendre pour bénir, on distingue... Est-ce possible?... Partout des sépulcres, des urnes funéraires, des colonnes brisées, des croix noircies, des statues renversées. »

Je ne suivrai pas l'auteur dans toutes les réflexions que lui suggère cette découverte inattendue, car il faudrait citer entièrement ces pages éloquentes sur l'antithèse de la vie et de la mort.

Elle et lui, délicieux petit poëme qui se noue « aux champs, sous le ciel de mai et par un beau clair de soleil, à cette heure matinale où les futaies s'emplissent de chansons et de lumière, où les feuilles humides pendent comme des lèvres et où les haies poudrées de fleurs, mouchetées de mûres, retirent doucement leurs ombres de la surface des prés.

— « Elle passe près de lui. *Elle* ? la jeune fille qu'on ne rencontre qu'une fois dans le sentier de la vie. *Lui* ? vous, si vous avez vingt ans. »

Longtemps, ils se poursuivent « par les bois, les vallons, les collines aux sentiers contournant sur leurs pentes ainsi que les lacets d'un corsage vert. » Ils s'aiment, mais leur honneur n'aura duré qu'une saison, la saison des marguerites et des roses.

L'hiver est arrivé.

— « Elle passe près de lui. *Elle* ? la pauvre femme que l'on porte en terre, toute roidie sous le froid de la mort. *Lui* ? vous, s'il vous reste un souvenir ! »

Viennent ensuite : *A bas les masques* ; *l'Avare et son or* ; *le Défilé des hommes sérieux* ; *une Fille perdue* ; *le Culte des morts*, — tous ces titres me dispensent de

plus longs développements. Mais un des chapitres les mieux réussis et que n'eût pas craint de signer Hoffmann, le maître des fantaisistes, est celui que l'auteur a ainsi nommé : *A la voile !*

Sur les bords d'une flaque d'eau verdâtre et moirée de reflets nocturnes, une troupe de hideuses lavandières plongent dans l'eau, frappent et tordent un linge immense. Peu à peu l'étoffe blanchit, devient lumineuse et éclaire les visages de ces femmes sinistres. Un changement miraculeux s'est opéré. L'éclat du linge, en grandissant toujours, n'illumine plus de repoussantes figures, mais rayonne sur des têtes de femmes belles comme des anges et souriantes comme des saintes. Elles déploient le linge tordu dont elles forment une voile immense. Un vaisseau mystérieux s'approche et une foule de passagers jusqu'alors invisibles, revêtus d'habits de fête, envahissent le pont du navire et entonnent un chant de triomphe. Le vent enfla la voile déployée par des anges ; le navire s'éloigne du rivage ; les montagnes s'effacent devant les immensités brumeuses de l'Océan, et le mot INFINI se lit éblouissant à l'horizon !

L'auteur a obtenu l'effet qu'il voulait atteindre, mais l'originalité de l'idée n'eût pas suffi sans la simplicité et l'austérité qu'il a su donner à la forme. En écrivant cette fantaisie étrange de la même manière que le sont quelques autres pages de son livre, M. de Gravillon eût manqué le but en l'outrepassant.

Quelques littérateurs de notre époque traitent absolument leur style comme les dames chinoises traitent leurs pieds : ils le martyrisent par coquetterie. Que l'auteur de *J'aime les morts* y prenne garde, car, souventes fois, je l'ai surpris en flagrant délit, rôdant sur les frontières du Céléste-Empire. Mais le mal est bien facilement réparable tant que la grande muraille n'est pas encore franchie, et il est du devoir de la critique de lui crier, en sentinelle vigilante : On ne passe pas !

Jusqu'à présent je n'ai parlé que du poète : reste maintenant le philosophe. Si l'auteur détourne ses regards des vivants pour les reporter avec amour sur les morts, il est deux façons de mourir qu'il condamne spécialement : le suicide et l'exécution. Il les place toutes deux dans la catégorie du meurtre et les fait tomber sous le coup du commandement sacré : *Tu ne tueras point !* Tout le sang violemment répandu lui est également odieux et il détourne ses regards avec la même horreur de la cervelle fumante du suicidé ou du panier rougi du bourreau ! Plus loin, il nous démontre l'impuissance des doctrines humaines à satisfaire à toutes les exigences de notre cœur et de notre esprit ; il ne voit que contradiction dans l'homme et trouve qu'il n'y a unité qu'en Dieu. « Vous ne savez pas voir Dieu, nous dit-il, les fausses imaginations des hommes vous l'ont troublé comme troublent le soleil les fumées et les miasmes stagnants dans l'atmosphère des cités. » Et pour le voir, il nous enseigne la loi d'amour. « Le cœur qui aime, c'est le ciel ; le cœur qui hait, c'est l'enfer. Nul autre mystère. Il ne vous est pas nécessaire de mourir pour savoir où vous irez ; vous irez là où est votre cœur. »

Certes, s'il y a, dans notre France, une philosophie nationale, c'est le spiritualisme. M. de Gravillon appartient à cette école et nous devons nous en réjouir à une époque où le vieux matérialisme se réveille sous de nouveaux noms et où tant de jeunes et vaillantes intel-

ligences se coalisent pour inoculer ses doctrines dans l'esprit de la nation. Relever la foi en Dieu et l'idéal, lui prêter l'aide de ses forces quand elle est chancelante, n'abandonner à la raison que ce qui rentre réellement dans sa sphère, est une tâche assez noble, une mission assez belle pour un écrivain, surtout quand il s'agit des destinées intellectuelles de son pays. Et, pour atteindre ce but, l'auteur des *Elévations* a suivi un chemin peu fréquenté ; il l'a fait en humiliant ce que tant d'autres glorifient et divinisent — le corps !

Aujourd'hui qui donc aime les morts ? Qui conserve encore, dans un coin de son cœur, le pieux culte des souvenirs ?

Les morts vont trop vite, et notre génération a bien d'autres soucis, d'autres pensées, d'autres préoccupations pour aller s'attrister sous les saules des cimetières.

Quelle religion plus douce, cependant, que la religion envers les morts ? Quel culte plus noble, plus pur et plus désintéressé ?

L'amour ! mais où donc est-il avec ses ravissements et ses douleurs, ses illusions et ses ruines, ses rires du matin si tôt chassés par les larmes du soir ?

La gloire ! mais il est si difficile de l'aborder franchement au milieu de son noir cortège de jalousies, de haines, d'angoisses, de tortures, d'enivremments passagers et de déceptions éternelles, que l'on ne sait vraiment pas s'il vaudrait mieux implorer ses faveurs ou mériter sa disgrâce ?

La patrie !... mais, pour beaucoup d'entre nous, ne vit-elle pas depuis longtemps dans le culte des morts ?

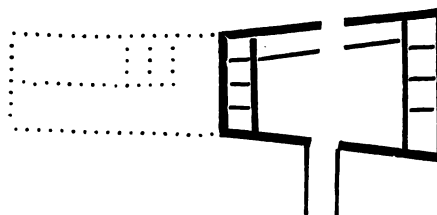
LOUIS MACON.

ARCHÉOLOGIE

VOIES ROMAINES

(Suite)

Nous donnons ici la forme de la principale ruine décrite à la page 30, sur la même échelle et dans la même figuration que celle donnée plus haut (page 24).



Ces ruines, dont nous avons conservé, en 1792, la partie qui s'appuie au versant savoyard, ne nous appartiennent plus depuis la convention du 7 mars 1861. Le haut patronage dont jouissent aujourd'hui les études archéologiques nous fait espérer que cette nouvelle division de territoire ne sera pas un obstacle aux recherches ultérieures, dont le champ est loin d'y être épuisé. Car je ne doute pas que des fouilles plus complètes ne puissent enrichir un musée. Il n'est même pas impossible qu'elles n'amènent quelques changements dans les figures que j'ai données.

Tous les plateaux de l'alpe graie étaient autrefois oc-

cupés par la race gauloise des Centrons, qui avaient même laissé leur nom aux *alpes centroniques*. Le *saltus graius* n'en était qu'un passage. (1) La race ibéro-ligure des Salasses, acculée pendant quelques années au pied des montagnes par la conquête romaine, n'a pu y faire des établissements considérables avant son extermination par Terentius Varro. (2)

Les noms des anciens villages près desquels s'établirent les stations romaines, viennent à l'appui des géographes grecs et romains. *Arebrigium* des Alpes est de la même famille celto-kimrique que l'*Arebrigium* des Belges sur les bords du Rhin, que l'*arebriginus* des Eduens. De même notre *Ariolica* a une parenté linguistique avec l'*Ariolica* du Jura entre les Helvètes et les Séquanes, avec l'*Ariolica* des Bramovices entre la Loire et l'Allier, avec l'*Ariolica* des Rhêmes sur l'*Axona* (3). La *Duria* qui traverse ces deux villages a le même radical que les deux *Duron* des Centrons.

Il serait facile de pousser plus avant ces comparaisons ethnographiques, d'après les travaux de Grégoire, de Legonidec, de Pictet, de Thierry, de Jehan, etc. Mais elles se rattachent à un autre mémoire.

La limite entre la province de Ligurie et celle des Alpes graies et pennines n'a dû être portée au point culminant du passage, vers la *colonne-Jou*, qu'à la nouvelle division des provinces sous Constantin, lorsqu'il sépara les deux préfectures des Gaules et de l'Italie. Le fait de la rénovation et de l'agrandissement de l'*hospitium* romain (partie pointée de la figure), par saint Bernard de Menthon, qui était entré dans le clergé d'Aoste, explique l'extension des limites de ce diocèse dans ces temps de trouble, et la conservation de l'hospice, même après sa translation sur le territoire de Tarentaise.

L'itinéraire d'Antonin réunissant toutes les distances entre *Arebrigium* et *Bergintrum* en 24 milles, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur les deux anciens villages gaulois du versant italien, pour établir la concordance de cet itinéraire avec la table théodosienne qui donne les distances intermédiaires de *Bergintrum* à *Alpis graia*, XII milles, j'y reviendrai plus loin — d'*Alpis graia* à *Ariolica*, VI milles. Les vestiges de l'ancienne voies descendent à gauche de la route actuelle par une pente assez modérée, et après avoir longé quelque temps le ruisseau qui sort du lac Verney jusqu'à sa jonction avec celui qui vient du mont de la Basse, elles font un détour pour éviter le passage actuel si dangereux du Pont-Seran, et arrivent en face de la Thuile. J'ai mesuré cet espace en longueur de parcours, d'après les données de Végèce sur les étapes militaires romaines (4). Un mille romain devait être parcouru en 16 minutes *pleno gradu*, en 20 minutes *gradu militari*, même dans les terrains montueux, avec l'équipement, dont la charge pouvait monter à 60 livres.

Il y a en effet deux heures de marche ordinaire entre la ruine de la station romaine du Petit-Saint-Bernard et le village de la Thuile. Tout le cercle de forêts et de montagnes qui encadrent ce bassin s'appelle encore les

Arioles. Le centre *Ariolica* a été détruit par le torrent de la Doire, et à côté s'est élevé le village actuel de la Thuile.

De là à *Arebrigium* il devrait y avoir VI milles, et nous aurions les XXIV milles entre *Bergintrum* et *Arebrigium* donnés par Antonin. Et de fait, en suivant encore sur la rive gauche, les vestiges de l'ancienne route, couverte en partie d'un *névé* formé par les avalanches du Cramont, on mesure la même distance jusqu'à l'établissement thermal de Pré-St-Didier. Et les distances d'Aoste, *Augusta pretoria*, qui est un point fixe, hors de discussion, ne permettent pas de placer *Arebrigium* ailleurs qu'à *Pré-Saint-Didier*. Mais la table théodosienne donne XVI milles. Il me semble que c'est moins une erreur de fond qu'une faute de copiste. La plupart des noms de stations sont à l'accusatif, comme point de tendance. La plaque romaine devait donc porter *ARIOLICAMVI* ou *ARIOLICASVI* au pluriel, comme aujourd'hui les *Arioles*. Les caractères différents de la copie du XIII^e siècle, déformés encore par celle du XVI^e, ont reproduit *ARIOLICAXVI* (4). Avec cette explication, les deux derniers caractères VI expriment la distance réelle et tous les textes se trouvent d'accord.

Je laisse à la Société académique du duché d'Aoste la suite de ce travail, qu'elle m'avait engagé à achever, dans une première communication (séance du 27 avril 1857); et je reviens au plateau du Petit-Saint-Bernard pour continuer cette étude sur le versant français.

DUCIS.

(Sera continué.)

GÈNES

(Suite et fin)

C'est une charmante promenade que l'Acquasola. Elevée sur une terrasse, elle s'entoure de villas et de jardins par-dessus lesquels la vue plonge sur le cercle des fortifications et sur les collines. Plusieurs allées d'acacias, séparées par des haies de peu de hauteur, partagent la promenade en voûtes de verdure. Au milieu, un bassin donne de la fraîcheur à un groupe de saules pleureurs et de platanes.

A l'extrémité s'élève la Villetta di Negro, sur un mamelon au bas duquel tombe en une large nappe la cascade de l'Acquasola. Les itinéraires s'extasient sur les merveilles de la villa. La seule chose un peu remarquable que j'y aie trouvée, c'est un bas-relief grec figurant un combat d'Amazones coiffées du bonnet phrygien; puis une collection de gravures anciennes, entre autres un certain nombre d'Albert Dürer et de Mamalucke avant la lettre. La « magnifique collection de plantes exotiques très rares » dont parle le *Guide de Gènes* se résume en un jeune poivrier qui essaie de pousser dans un vase; le reste peut se voir sur n'importe quelle fenêtre de lingère. La « vue splendide » consiste dans un panorama très étendu, il est vrai, des toits de la ville; mais je défie le télescope le plus Dolon, le plus Babinet possible, de découvrir dans toute cette surface autre chose que des tuiles et des cheminées. Enfin, la « belle grotte » mentionnée dans

(1) Strabon IV. Ptolémée III. Plin III, 20. XI, 42. XXXIV, 2.

(2) Dion Cassius LIII. Appien XVII.

(3) Itinéraires d'Antonin et de Théodose. Dictionnaire de géographie ancienne publié dans l'*Annuaire de la société des antiquaires de France*, 1850. Eumène, *Grat. Act.* VI.

(4) Végét, *De re militari*, I 9, 19, 27.

(4) Voyez pour les variantes une note de Muratori dans l'*Annuaire de la Société des antiquaires de France*, 1850, p. 253.

le même guide mystificateur est un grand trou sur les parois duquel on a collé des stalactites en les gâchant avec du plâtre ; pour se lancer dans la féerie, on a en-châssé dans la pâte des fragments de miroir.

Je me console de cette déception en allant visiter le palais Brignole-Sale, où se trouve la plus belle des galeries de tableaux formées par les grandes maisons génoises. Le visiteur a toute facilité pour jouir des richesses artistiques du marquis Brignole-Sale et pour s'arrêter où bon lui semble sans être poursuivi par l'ombre d'un cicérone, grâce à un ingénieux système que je voudrais voir établi dans tous les musées : dans chaque salle on trouve déposés sur les consoles plusieurs exemplaires d'une tablette indiquant la dénomination du salon où l'on se trouve, les noms des artistes et la description succincte de chaque œuvre. Pourquoi ne pas employer quelque système analogue dans nos galeries publiques ? La vente des catalogues y perdrait peut-être, mais l'instruction et l'agrément du visiteur y trouveraient assurément leur compte.

Parmi les peintures remarquables, notons quelques œuvres de Pellegro Piola, l'auteur de la fameuse madone de la rue des Orfèvres. Dans la Ste-Famille, où figurent la Vierge, saint Joseph, sainte Anne, et Jésus à qui le petit saint Jean présente un papillon, Piola a suivi avec talent la manière de Raphaël dans le modelé et le coloris des chairs ; les mains seulement laissent à désirer. Mais comme cette tête de Marie surpasse les autres en expression de douceur ! que de grâces l'artiste a répandues sur la figure de la vierge d'Israël ! — Le saint François d'Assise adorant la croix, par Bernard Strozzi dit *il Cappuccino*, a dans le coloris quelque chose de sévère qui sied bien à ce saint amaigri, couvert d'une robe de bure et ouvrant dans quelque vision extatique ses mains où apparaissent les stigmates. — Les scènes se suivent et ne se ressemblent pas. Rubens, lui, n'a su que faire de l'ascétisme et s'est appliqué seulement à initier les amateurs aux détails de son bonheur domestique ; il s'est peint occupé à caresser l'obèse madame Rubens ; c'est naïvement exprimé, c'est même quelque peu réaliste et le dessin n'offre pas toujours des lignes gracieuses, tant s'en faut, mais il y a là-dedans une magie de coloris qui fait oublier tout le reste. — Comme contraste de la palette rutilante avec les tons froids et verts, nous trouvons une Sainte-Famille, du Pérugin. Le maître de Raphaël rappelle encore le moyen âge par l'air gauche de ses personnages, par l'étude minutieuse des ornements et des lointains. Ces défauts sont rachetés par le talent qu'a mis le Pérugin à peindre la tête de la Vierge, délicieuse de finesse.

Il faudrait citer encore les toiles du Dominiquin, de Caracci, de Maratta, de Bassano, d'Andrea del Sarto, du Grechetto, d'Holbein, de Guercino, du Caravage et une foule d'autres, car la galerie abonde en grands noms et en grandes œuvres. N'oublions pas de mentionner en terminant le portrait équestre du marquis Brignole, par Van Dyck. Au rebours de l'effet produit au musée de Turin par le tableau d'Horace Vernet, où l'attention se portait sur la monture aux dépens de son maître, on oublie ici un gros cheval pommelé qui semble avoir été copié sur les modèles des quadriges antiques ; ce qui attire immédiatement le regard, c'est la figure du cavalier. Van Dyck a réussi à merveille à la faire ressortir en clair en costumant son personnage d'un pourpoint

de velours noir noyé dans un fond sombre ; les accessoires s'éteignent avec un art infini ; l'attention se concentre sur le puissant relief d'une tête pleine de noblesse, traitée avec les tons chauds et naturels du maître flamand.

Il est facile de comprendre comment Gènes ne possède pas un musée public : les collections particulières, ouvertes complaisamment aux étrangers, y suppléent ; et d'ailleurs il n'est pas une église, quelque petite qu'elle soit, qui ne présente des ouvrages de mérite. St-Etienne, par exemple, possède un tableau célèbre, la lapidation du saint qui a donné son nom à l'Eglise. Deux artistes de génie ont travaillé à cette grande toile. A la partie inférieure de la composition, le second plan est occupé par une foule de spectateurs avides de voir mourir le premier martyr, et l'accablant sous les pierres. Au premier plan est le jeune diacre, la figure rayonnante, car il voit déjà les cieux s'entr'ouvrir pour le recevoir. Cette partie est due au pinceau de Jules Romain. Au-dessus est la portion dessinée par Raphaël : le Père éternel, arrivant des profondeurs de l'infini, apparaît sur un nuage ; devant lui est Notre-Seigneur, entouré d'anges ; il se baisse en tendant les bras au martyr.

On arrive à l'église de Carignan par un pont jeté sur un large ravin qui sépare deux collines. Pour donner une idée de la hauteur des arches, il suffit de dire que des maisons à six ou sept étages, construites à la base du pont, élèvent à peine leurs toits jusqu'à la naissance du cintre. L'église de Carignan est la plus riche en tableaux et en statues. On y voit d'excellentes toiles du Guerchin, de Luca Cambiasio, de Domenico Piola. Le Florentin Maximilien Soldani a décoré l'autel d'anges, de candélabres et d'aigles en bronze. Quatre statues plus grandes que nature s'appuient contre les piliers qui soutiennent une coupole hardie. Ce sont un Saint-Sébastien et le bienheureux Alexandre Sauli, par notre Pierre Puget, dont le ciseau a laissé à Gènes plus d'une production largement exécutée, entre autres, près du palais Brignole-Sale, deux cariatides dignes de figurer à côté de celles qui soutiennent le balcon de l'hôtel-de-ville de Toulon. Les autres statues sont un saint Jean-Baptiste travaillé avec un excès de recherche anatomique par le génois Parodi ; enfin un S. Barthélemy, de Borgognone ; l'exécution en est bonne, mais je me demande si l'art en général et la statuaire en particulier doivent se prêter à la représentation de scènes repoussantes, horribles, comme le supplice de saint Barthélemy : en voyant ces muscles mis à nu et cette peau écorchée qui pend en lambeaux, on sent les impressions esthétiques s'évanouir et faire place à un frisson accompagné de chair de poule.

Il est encore un autre édifice dans lequel on ne s'attendrait guère à trouver des œuvres d'art, et quipourtant en possède un assez grand nombre ; je veux parler de l'Hospice des pauvres. Et d'abord, voici un groupe sculpté par l'artiste marseillais dont j'ai déjà fait mention. Le Puget a taillé dans un seul et immense bloc de marbre blanc un maître-autel entouré de jolis petits anges aux membres ronds. Les uns voltigent autour de la table de l'autel ; d'autres se groupent dans la partie supérieure sur un nuage et soutiennent la Vierge qui s'élance vers le ciel en étendant les bras. Les figures sont modelées avec *maestria* et les draperies

largement traitées. — Un autel latéral est orné d'un admirable médaillon en marbre blanc attribué à Michel-Ange : *la Pietà*. La Vierge étend sur son fils deux mains sculptées avec toute la grâce imaginable. La tête du Sauveur est une œuvre de génie ; on sent que celui qui vient d'être détaché du gibet de l'infamie n'est pas un homme ordinaire ; le calme divin empreint sur ses traits révèle bien l'homme-Dieu. — On ne peut pas en dire autant d'un Christ en croix placé au-dessus du médaillon. Piola a peint là un corps superbe, s'affaissant avec un mouvement très naturel, mais il y manque le rayonnement de la divinité.

Pour en finir avec les monuments, parlons du Palais ducal, l'ancien palais des Doges. Les peintures qui ornent la salle du Conseil des Dix sont du chevalier Ratti, de Gênes ; il faut en excepter les fresques du plafond, attribuées à Piola, et représentant le triomphe de la Justice et de la Liberté. La salle du grand Conseil forme un magnifique vaisseau de quarante mètres de longueur, de dix-sept de largeur, sur une hauteur de vingt mètres. La voûte est immense et du plus bel effet. Tout autour de la salle règnent cinquante-six colonnes et pilastres corinthiens, en marbre brocatelle d'un rose jaunâtre, venu d'Espagne et coûtant cinquante francs le pied carré ; aussi ne forme-t-il qu'un plaqué que relie des bandes de fer. Dans l'entrecolonnement on voit des statues...

— Au moins en carrare ou en paros, pour s'harmoniser avec ce luxe de brocatelle ?

— Non, tout bonnement en paille hachée, pétrie avec du plâtre et recouvrant une carcasse de bois, avec draperies en serpillière. Voici pourquoi.

En 1797, la populace génoise avait jugé convenable de marcher sur les traces de sa sœur aînée de Paris. Dans un moment d'entrain, elle s'était divertie à briser toutes les statues de marbre du palais. Or, en 1805, Napoléon arriva à Gênes ; la ville lui offrit un grand bal dans la salle du conseil, et l'on dut se hâter de remplacer tant bien que mal pour cette solennité les débris des anciennes statues par les mannequins allégoriques que l'on voit encore aujourd'hui.

Le soir, l'étranger n'a rien de mieux à faire que de flâner le nez au vent, à la clarté de petits falots suspendus devant les images de madones et luttant de leur indécise avec les reverbères à la distribution desquels a présidé la plus grande parcimonie. On passe d'un quartier à l'autre en suivant au hasard le dédale des rues, ou plutôt des ruelles, car un grand nombre sont si étroites, surtout dans le voisinage du port, qu'il suffit parfois d'étendre les bras en croix pour toucher les deux lignes de maisons. La ville étant bâtie sur une colline qui plonge dans la mer, la plupart de ces passages sont en pente rapide. Le pavé offre toutes les variétés de formes que peut désirer pour ses études un agent-voyer : tantôt il se compose de larges dalles pour les parties horizontales, tantôt de dalles cannelées pour les pentes modérées, ou enfin de briques échelonnées en cascade pour certaines ruelles qu'on pourrait qualifier à plus juste titre de sentiers à mulets. Deux ou trois rues seulement ont une largeur à peu près raisonnable, par exemple les rues Balbi, Carlo Alberto, Nuova et Nuovissima ; aussi se partagent-elles la foule des promeneurs. Là vous verrez la gracieuse coiffure des Génoises, le *pezzetto*, léger voile blanc attaché derrière la tête pour laisser admirer plus

à l'aise une chevelure d'une abondance remarquable ; vous rencontrerez les matelots du commerce en bonnet rouge et vareuse rayée ; ceux de l'état, avec leur chapeau de cuir bouilli relégué sur l'occiput ; puis les *facchini*, pieds nus, la veste bleue sur l'épaule, l'écharpe rouge à la ceinture, portant leurs fardeaux au pas de course. Les mulets chargés de bois sont harcelés par leurs conducteurs qui épuisent pour les exciter le répertoire des figures de pensées et des imprécations anciennes et modernes. Parmi les plus innocentes, en voici une que j'ai saisie au vol : « Puisses-tu, s'écriait le muletier en battant la mesure de chaque intonation sur l'échine de sa bête rétive, puisses-tu rester en agonie autant de temps qu'il en faudrait à une puce pour faire le tour du monde ! » Ajoutez à cela les vociférations des marchandes de châtaignes établies à tous les coins de rues, les interpellations des colporteurs qui vous offrent pour une *pallanca* (4 centimes) les petits journaux du soir, les clameurs des bandes de matelots en goquette et les hurlements des joueurs de *morra*, et vous aurez une idée décolorée du mouvement et du tapage des ruelles génoises.

Là-dessus, regagnons pour la dernière fois la Pension suisse. Ce que je ne regretterai pas dans cet hôtel, ce sont les affreuses nuits que j'y ai passées. A peine la chandelle — pardon, la bougie — était-elle éteinte, que des myriades de cousins commençaient à voler autour du lit en m'agaçant les oreilles de leurs bourdonnements aigus ; ensuite, après avoir chanté, au lieu de se trouver dénués d'articles de consommation, comme la cigale du Bonhomme, ils venaient effrontément se repaître du plus pur de mon sang. Oh ! les cannibales !

LOUIS REVON.

BIBLIOGRAPHIE

HABITATIONS LACUSTRES DES TEMPS ANCIENS ET MODERNES

Par M. Frédéric Troyon.

Les études archéologiques sont plus que jamais en faveur. De toutes parts, grâce aux efforts généreux des gouvernements et au zèle infatigable des savants, les débris des splendeurs passées ou des modestes demeures des peuples anciens surgissent comme par enchantement. Tandis que les pays amis et protecteurs de la science envoient dans toutes les contrées méridionales de la terre des explorateurs habiles pour mettre à découvert les œuvres splendides élevées par les grandes nations antiques, une foule d'hommes, animés du feu sacré de la science, fouillent avec ardeur les terres septentrionales, séjour des peuples barbares que la Providence avait désignés pour remplacer les méridionaux, épuisés par une civilisation factice.

Les peuples du midi, rendus plus féconds par un climat qui poussait à un rapide développement de toutes choses, ont laissé partout des traces visibles de leur existence ; chez eux le mouvement progressif s'est opéré avec facilité et a pu être constaté tout d'abord ; leurs monuments grandioses et les produits de leur savoir ont permis de reconstruire leur histoire sans beaucoup de difficultés. Mais il n'en a pas été de même des peuples du nord ; nomades par les conditions climatiques dans

lesquelles ils se trouvaient ; occupés seulement à arracher par la force les moyens d'existence dont la nature se montrait très avare, ils n'avaient pas le loisir de créer pour l'avenir : le présent formait leur unique préoccupation.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si jusqu'à ce jour l'histoire de ces peuples est restée obscure, pour ne pas dire inconnue ; on savait, pour quelques-uns d'eux, d'où ils étaient venus lorsqu'ils envahirent l'Europe méridionale, mais là se bornaient leurs annales ; le feu, la destruction ayant été leurs habitudes favorites, ils avaient anéanti tous les jalons visibles qui auraient pu servir à les faire reconnaître par la postérité. C'était du sein même de la terre qu'il fallait arracher une à une les preuves de leur existence et des notions sur leurs mœurs et leurs coutumes ; voilà pourquoi tout ce qui se rattache à cette question historique excite le plus vif intérêt dans le monde scientifique.

Déjà, depuis de nombreuses années, les antiquaires du nord avaient trouvé enfouis dans la terre des débris de constructions et d'instruments grossiers remontant à une haute antiquité et inconnus jusqu'alors. De pareilles découvertes avaient été faites en Irlande par M. Wilde, et en France par M. Boucher de Perthes ; mais ce ne fut qu'en 1853 que les recherches commencèrent dans les contrées alpêtres. À cette époque, M. le docteur Keller découvrit, sur les bords du lac de Zurich, à Meilen, des vestiges d'habitations *lacustres*, qui avaient dû être construites sur des pilotis, au-dessus de la surface des eaux ; en fouillant dans la vase, il recueillit des instruments divers dont un grand nombre étaient identiques à ceux qu'avaient décrits les antiquaires du nord. Dès lors les archéologues suisses se mirent à l'œuvre ; tous les lacs, toutes les rivières, tous les marais, toutes les tourbières de l'Helvétie devinrent le champ d'investigations minutieuses et savantes, et presque partout on mit au jour des restes d'un âge inconnu. C'est le récit de ces différentes découvertes qu'a publié M. F. Troyon, membre agrégé de l'Association Florimontane, dans les annales de la Société d'histoire de la Suisse romande.

Les inductions historiques tirées de ces découvertes par le savant suisse, ont été et seront encore l'objet de nombreuses controverses, sans doute : n'est-ce pas là le sort de toutes les découvertes ? L'esprit de jalousie (car cette passion s'empare aussi des savants), la répugnance de l'homme à croire ce qui est nouveau empêcheront que l'on admette immédiatement comme article de foi scientifique l'opinion de M. Troyon, ainsi qu'il est arrivé à M. Boucher de Perthes, en France, au sujet des *silex* taillés. Et cependant, notre honorable membre correspondant prouve clair comme le jour, à notre avis, que les *habitations lacustres* (1) ont servi aux peuplades primitives de la Suisse, peuplades dont on connaît à peine le nom ; au moyen des instruments, des ustensiles, etc., trouvés autour des pilotis, il reconstruit en partie leur histoire ; jugeant par analogie, il présume leur origine ; il étudie leurs mœurs, leurs coutumes et jusqu'à leur industrie ! N'est-ce pas là un résultat heureux auquel

nous devons applaudir de toute la force de notre âme ?

M. Troyon, suivant une classification adoptée déjà par les antiquaires du nord, établit trois périodes historiques successives, appelées AGE DE LA PIERRE, AGE DU BRONZE et AGE DU FER ; on pourrait y ajouter les moments de transition d'un âge à l'autre. Dans la première période, les instruments sont en pierre ou en os ; dans la seconde, les ustensiles domestiques, les armes et les ornements, sont en bronze ; dans la troisième, le fer apparaît. Cette classification est justifiée par les couches plus ou moins profondes qui recouvrent les produits de l'industrie, et par la position et le degré d'usure des pilotis ; comme aussi par l'emploi successif des métaux par les peuples du nord.

« Cette diversité des matières employées, dit M. Troyon, caractérise trois âges successifs et répond à la loi générale qui préside au développement humain. C'est par le travail que l'homme a dû conquérir peu à peu les éléments nécessaires au progrès de l'industrie, et les découvertes qui ont le plus réagi sur son genre de vie n'ont point été faites simultanément. Les âges successifs que reproduisent les antiquités lacustres, ont été constatés des longtemps par l'étude des anciennes sépultures dans la plupart des pays de l'Europe. On peut envisager comme un fait acquis à la science que les premières populations qui se répandirent sur l'Occident ignoraient le travail des métaux et étaient réduites, de même que les sauvages de nos jours, à employer l'os et la pierre pour les instruments tranchants ; mais ce qui les distingue du sauvage stationnaire, ce sont les progrès de l'industrie, durant cet âge primitif, ainsi que les dimensions colossales de leurs monuments religieux et tumulaires.

« Lorsque les métaux commencèrent à être travaillés, le cuivre eut la priorité sur le fer, et ce fut en l'alliant à l'étain qu'on obtint le bronze antique des instruments divers de cette nouvelle période. L'or et quelque peu d'argent natif ont été travaillés en même temps que le cuivre et l'étain ; mais d'autres métaux, tels que le zinc et le plomb, n'étaient guère utilisés. Homère a transmis le souvenir d'un âge dont les armes étaient en bronze.

Les Péruviens et les Mexicains représentaient encore le même degré de développement industriel avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Vint enfin le moment où le fer fut surajouté aux matières précédentes. Il est à remarquer que ce n'est en général qu'après l'introduction de ce métal qu'on arrive à mettre en œuvre plusieurs minerais et à posséder les monnaies, l'écriture et les premiers travaux historiques. De nos jours encore, l'emploi plus ou moins grand du fer n'est pas sans rapports avec les progrès de l'industrie, de même que le nombre des matières utilisées désigne le degré par un peuple.

Nous ne pouvons entrer dans les détails de la description des instruments des trois âges que fait M. Troyon ; il nous faudrait pour cela transcrire 270 pages de son savant ouvrage ; mais nous appellerons l'attention sur les considérations générales qui forment la seconde partie du volume. Ces considérations sont, pour ainsi dire, le nœud gordien de la question, car c'est par elles que l'on peut juger de toute l'importance de l'étude des habitations lacustres.

M. Troyon, à l'aide des instruments découverts autour des pilotis, étudie l'influence des premières migrations sur l'industrie et la manière de bâtir. Il explique le choix des emplacements lacustres par la nécessité où se trouvaient les peuplades primitives de se mettre à l'abri des attaques de leurs ennemis ou des bêtes féroces ; et il appuie son dire par l'usage identique qui existe encore chez plusieurs peuples sauvages ou peu civilisés. Il décrit les efforts qu'ont dû coûter la coupe des bois et le pilotage à des hommes qui n'avaient à leur disposition que des instruments grossiers tels que des haches en pierre. Au moyen des poteries et des petits ustensiles en os tels que ciseaux, poinçons, épingles, grains de collier en bois de cerf ou en pierre, etc., il apprécie leur

(1) L'expression de *lacustres*, par laquelle M. Troyon a désigné ces constructions sur les lacs, a été généralement admise dans les pays de langue française. On peut l'appliquer aussi, dit-il, à la population qui demeurait sur les eaux. Il préférerait cependant lui donner le nom général d'*hydrophile*, si ce néologisme pouvait être reçu.

genre de vie et leurs coutumes domestiques. Les fruits, les graines trouvées dans des vases intacts, les débris d'os lui servent à déterminer leur genre de nourriture, comme les pointes de flèches, de lance et de harpon lui font connaître leurs armes de guerre.

A l'époque de l'invasion des Celtes apparaît l'usage du bronze, et M. Troyon, procédant comme pour l'âge de la pierre, reconstruit les caractères principaux de cette seconde période; ainsi fait-il pour l'âge du fer qui remonte à l'époque de l'invasion des Helvétiens. N'oublions pas de dire que le savant archéologue s'aide, dans sa marche à travers les âges, de l'étude des modes funéraires qui est le moyen le plus sûr de retrouver les premières voies de migration des peuples.

Ainsi qu'on peut le voir par cette analyse rapide et bien incomplète, un nouveau champ, vaste et riche, est ouvert aux travaux archéologiques; car, de l'aveu de M. Troyon même, il reste bien des points à éclaircir et beaucoup de découvertes à faire. Ce n'est pas seulement sous le rapport historique que ces nouvelles études sur des âges inconnus méritent d'être encouragées et applaudies; les sciences naturelles y ont aussi leur part d'intérêt. Ainsi, grâce aux découvertes faites jusqu'à ce jour, M. le professeur Rüttimeyer de Zurich, cité par M. Troyon, a publié des détails précieux sur la faune de l'ancienne Helvétie, se rapportant soit aux espèces et aux races perdues, soit à l'origine de celles qui ont subsisté jusqu'à nous; il a pu déterminer, par exemple, quarante-une espèces d'animaux appartenant à l'âge de la pierre, parmi lesquelles le *castor*, l'*élan*, l'*urus* et le *bison* qui ont disparu. Le savant botaniste zuricois, M. Oswald-Heer, a reconnu sur les emplacements des lacs de Constance et de Pfaffikon: 1° cinq espèces de céréales, le *froment ordinaire*, l'*épeautre*, le *froment*, l'*orge à six rangs* et l'*orge à deux rangs*; 2° quatre espèces de fruits, la *pomme sauvage* et cultivée, la *poire*, la *cerise* et la *prune*; 3° six espèces de fruits comestibles des forêts, la *noisette*, le *hêtre*, la *ronce*, la *framboise*, la *fraise* et la *prunelle bleue*; 4° dix espèces d'autres graines et fruits qui ont pu servir d'aliments.

Nous avons cru devoir publier ces quelques lignes sur le nouvel ouvrage de M. Troyon, qui occupe aujourd'hui le mondescientifique, parce que d'abord nous avons pensé que l'Association Florimontane devait être une des premières à saluer l'œuvre savante d'un homme qu'elle a l'honneur de compter parmi ses membres agrégés, et ensuite parce que notre lac d'Annecy y a aussi son chapitre dans lequel l'auteur rappelle la course faite, en 1856, à l'emplacement lacustre de *Roselet* par la Société d'histoire de Chambéry et l'Association réunies. Nos confrères se rappellent, sans doute, quelle satisfaction nous éprouvâmes tous en entendant de la bouche même de M. Troyon le récit de ses premières recherches: nous lui devons bien, en retour, un mot de reconnaissance et de souvenir!

JULES PHILIPPE.

CHRONIQUE

L'Association Florimontane a tenu une séance le 19 avril. M. le docteur Bouvier, au nom de l'auteur, a déposé l'ouvrage suivant: *Recherches sur l'histoire des Phryganides*, par M. Pictet, professeur à l'Académie de Genève; un vol. grand in-4° avec de très belles figures coloriées.

M. Ducis a présenté quelques considérations sur une inscription romaine, l'église et la pierre sépulcrale qui se trouvent à Gévrier, près d'Annecy. Il a fait aussi une dissertation intéressante sur l'étymologie du nom de Gévrier.

M. Jules Philippe a lu un article bibliographique, après quoi il a présenté les dons et échanges.

A la fin de la séance, le bureau de l'Association a été composé comme suit pour 1864:

Président, M. Jacques Replat; vice-président, M. le docteur Bouvier; secrétaire, M. Jules Philippe; secrétaire-adjoint, M. A. Despine; trésorier, M. Bétrix; archiviste, M. Eloi Serand.

Deux sections de l'Institut genevois, celles de Littérature et des Sciences morales et politiques, conviaient, le 26 avril dernier, tout le public lettré de Genève à une séance dans laquelle devaient être lus des travaux de plusieurs de leurs membres. Le succès a pleinement couronné cette heureuse innovation et, longtemps avant l'heure indiquée, les dames accourues à cette fête de l'intelligence égayaient de flots de velours, de soie et de dentelles les bancs vénérables où siègent d'habitude les députés du Corps législatif de la petite république.

Le programme comprenait des travaux de MM. John Braillard, Antoine Carteret, Jules Vuy, Benjamin Dufernex, Henry Fazy, Petit-Senn, Cherbuliez-Bourrit et Albert Richard.

M. Jules Vuy a lu un jugement rendu sous Amédée VIII, rempli de détails curieux et complètement inédits. Cette étude historique lui a fourni l'occasion d'une savante dissertation juridique où l'auteur a mis en présence les deux écoles allemandes de Savigny et de Thibaut. Ce travail nous a prouvé que l'auteur sait encore, au milieu de ses nombreuses occupations de conseiller d'Etat, trouver quelques heures pour les consacrer à d'intelligentes recherches qui ont éclairé bien des points obscurs dans l'histoire de nos contrées. Mais il est bien difficile de briser avec ses premiers amours et M. Jules Vuy se souvient qu'il fut poète avant de devenir homme d'Etat. Si la féodalité a créé le proverbe qui dit: « Noblesse oblige! » les lettres en ont créé un autre que nous résumerons aussi en deux mots: « Passé oblige! »

M. Benjamin Dufernex, un poète de la jeune et saine école, a lu deux pièces de vers intitulées *Paroles d'enfant* et les *Elus de l'amour*, qui lui ont valu un franc et légitime succès. Nous le signalons d'autant plus volontiers que nous comptons l'auteur des *Voix de ma jeunesse* parmi les collaborateurs de la *Revue savoissienne*. Ces deux poésies ont révélé une phase nouvelle dans son talent: maître de la forme, il a abordé hardiment un sujet vieux comme le monde, mais il l'a interprété avec tant de jeunesse au cœur et de noblesse dans les sentiments qu'en définitive la victoire lui est restée. Nous citons seulement ici les trois premières strophes des *Elus de l'amour*, car l'étendue de ce morceau ne nous en permettrait pas la reproduction complète:

Tourbillon printanier, jeunes gens, jeunes belles,
Vous qui bravez le temps, ce cruel moissonneur,
Et chantez votre ivresse au sein des fleurs nouvelles,
Et heurtez en dansant la coupe du bonheur;

Vous qui revendiquez en conquérants superbes
Votre place au soleil et sous les bois tremblants,
Et foulez au hasard comme de folles herbes
Les suprêmes conseils des sages aux fronts blancs;

Tumultueux essaims, chœurs légers, beaux visages
Dont le sourire est doux et puissant à charmer,
En croisant vos regards pleins de tendres présages,
Vous parlez tous d'amour — mais peu savent aimer.

M. Albert Richard a communiqué, dans cette séance, un fragment de sa *Bataille de Morat* et a attiré l'attention générale par son *Invocation à la liberté* qui contient de fort beaux vers frappés au coin de l'énergie et du patriotisme. Aussi les applaudissements ne lui ont pas fait défaut et l'ont, de même que M. Dufernex, interrompu au milieu de sa lecture.

En un mot, cette séance littéraire a été très brillante. La nombreuse assemblée qui se pressait dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville témoignait combien le goût des nobles études est vivace à Genève, et, en sortant, quelques impatients demandaient déjà: A quand donc la prochaine réunion?

L. M.

JULES PHILIPPE, directeur-gérant.

Annecy, typ. Tufalo.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un *bon postal* à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR L'ASSOCIATION FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

L'ASSOCIATION laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que de abonnements annuels

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Les gloires de la Savoie (5^e article) : Hommes de guerre. par M. J. Philippe. — Notes historiques sur les châteaux et localités de la Savoie appelés Châtelard (suite et fin). par M. A. Despine. — Mémoire sur les miels de la Savoie, par M. Ch. Calloud. — Correspondance scientifique, par M. M. Delafontaine. — Chronique.

LES GLOIRES DE LA SAVOIE

HOMMES DE GUERRE

(Cinquième article. — Suite.)

A la bataille de Pavie, où François I^{er} fut fait prisonnier par les généraux de Charles-Quint, un jeune gentilhomme des gardes du corps défendit jusqu'au dernier moment le malheureux monarque; il releva deux fois le roi tombé de cheval et roula enfin dans la poussière criblé de blessures : ce jeune héros était un noble savoyard et s'appelait Etienne Courtois d'Arcollières. François I^{er}, voulut qu'on transportât auprès de lui son courageux défenseur; il l'embrassa et lui dit avec à-propos, qu'il était *Courtois de nom et d'effet*, puisqu'il l'avait si vaillamment secondé. La maison Courtois d'Arcollières, dès cette époque, fut autorisée à placer dans ses armoiries deux fleurs de lys d'or et une épée d'argent, en souvenir de cette circonstance.

Quelques années plus tard, en 1543, un autre militaire savoyard, de Montfort, défendit Nice contre la flotte de Barberousse dont l'attaque échoua complètement.

Jacques d'Allinges, marquis de Coudré, fut général dans l'armée impériale et se fit une réputation de bravoure et d'habileté au siège de Komorn, en Hongrie.

Dans le xvii^e siècle nous avons à signaler, entre autres hommes de guerre de la Savoie :

Louis de Sales, qui défendit avec courage la Savoie contre les armées de Louis XIII, en 1630. Ce roi, pour punir le général savoisien de sa résistance, fit détruire le château des de Sales, à Thorens; mais par contre, Victor-Amédée I^{er}, pour le récompenser, érigea la baronnie de Thorens-Sales en comté. Louis de Sales s'occupa beaucoup de littérature et fut membre de l'Académie Florimontane;

Charles de Sales, qui était de la même famille que le précédent. Entré en 1643 dans l'Ordre de Malte, il

brilla dans plusieurs combats contre les Turcs et les pirates barbaresques. Ayant été désigné pour secourir Candie, défendue par Mocenigo, il reprit le bastion de Bethléem aux Turcs en 1650, et fut nommé commandeur à la suite de cette campagne.

En 1653, Charles de Sales fut choisi pour aider dans son gouvernement de l'île de Saint-Christophe et des îles adjacentes (Antilles) le vieux Poincy, qu'il remplaça ensuite avec succès : « A la fois magistrat, général et père de son peuple, le commandeur de Sales se fit autant aimer de ses administrés que le vieux Poincy, son prédécesseur, s'en était fait détester. Toutes les colonies françaises des Antilles se ressentirent de l'influence de son gouvernement : le commerce y prit de nouveaux accroissements et eût fait de grands progrès sans la férocité des Boucaniers (1). » Lorsque Saint-Christophe fut cédée à la France, Louis XIV nomma Charles de Sales vice-roi de ses nouvelles possessions en lui décernant de brillants éloges. En 1666, les Anglais étant venus attaquer l'île, les Français les battirent complètement le 10 avril, mais de Sales resta sur le champ de bataille, après avoir tué de sa main quatre ennemis. Ainsi s'éteignit une des gloires militaires de la Savoie les plus pures.

Dans le xviii^e siècle, la Savoie fournit un nombreux contingent de capitaines distingués; la plupart acquirent leurs grades en Allemagne où ils furent entraînés par le courant politique suivi par la maison de Savoie. Muffat-Saint-Amour, de Megève, s'attacha au prince Eugène qui l'emmena en Hongrie, et il devint général-maréchal dans les armées impériales; il fut créé comte par Léopold I^{er} et occupa le poste de gouverneur de Pavie. Il se distingua particulièrement à la bataille de PETERSWARDIN, en 1716, et au siège de Belgrade. Un de ses petits-neveux, Jean-François Muffat de Saint-Amour, devint général-major dans l'armée impériale.

Claude-François de Thoire, des anciens barons de Faucigny, devint général et chambellan de l'électeur de Cologne. Son frère, Georges de Thoire, fut capitaine des gardes du corps du prince Eugène.

Philibert de Montfalcon, de Chambéry, servit sous Léopold I^{er}, Joseph I^{er} et Charles II, et mourut général de cavalerie en 1772.

Le baron Garnerin de Montgellaz, qui s'était fixé en

(1) Sacy, *L'Honneur français*, t. IX; *Journal des Savants*, juin 1784, p. 329.

Bavière, devint général de cavalerie; Maximilien-Garnerin de Montgellaz arriva au grade de lieutenant-général dans le même pays, et son fils fut premier ministre de Bavière pendant les grandes crises qui agitérent l'Europe au commencement de ce siècle.

La famille noble savoisienne qui a eu le privilège de fournir le plus grand nombre d'hommes de guerre distingués, est celle des de Bellegarde, de Chambéry. De Bellegarde de Saint-Romain prit du service en Saxe et devint général d'artillerie, gouverneur de Dresde et premier ministre de l'électeur. De ses trois frères, l'un arriva au grade de général en Pologne, sous Auguste III dont il épousa la sœur, au dire de Grillet; les deux autres, Janus et Jean-Baptiste, moururent généraux dans l'armée sarde. — Le comte de Saint-Romain laissa deux fils, Frédéric et Henri, tous deux au service de l'Autriche. Le premier fut lieutenant-général et le second joua un rôle considérable dans les guerres du commencement de ce siècle.

Né à Chambéry en 1760, Henri de Bellegarde s'engagea dans l'armée impériale, où il conquist bientôt un grade élevé. En 1805, il prit la place de Mèlas en Italie, où malgré sa bravoure et ses talents, il ne put tenir tête aux Français. Il assista à la bataille de Wagram et combattit avec talent le maréchal Davoust. Après la paix de Vienne, il reprit son gouvernement de Gallicie auquel il avait été nommé en 1806, et y resta jusqu'en 1813. Lorsque les hostilités reprirent leur cours, de Bellegarde présida le conseil de guerre et fut nommé général en chef de l'armée autrichienne destinée à prendre possession de l'Italie. Il refoula Murat, passa l'Adige et établit son quartier général à Vérone. Ce fut de cette ville qu'il adressa aux Italiens une proclamation violente contre l'occupation française. Pendant quelque temps les armées se combattirent avec des succès et des revers partagés, puis un jour on apprit l'occupation de Paris par les alliés; de Bellegarde resta maître du champ de bataille par la retraite de l'armée française, et fut fait gouverneur des provinces autrichiennes en Italie. Ce fut à Milan que vint le surprendre la nouvelle du débarquement de Napoléon à Cannes. « Dans les nouveaux combats qu'il eut à soutenir contre le roi de Naples, dit un biographe, il fut souvent battu; mais il eut aussi des succès, repoussa les Napolitains sur Ferrare, et défendit vaillamment le pont d'Occhio-Bello, refusa l'armistice proposé par le général Millet de Villeneuve, chef de l'état-major napolitain, et après la défaite de Murat, continua de gouverner avec la même sagesse ces malheureuses provinces jusqu'en 1816, où l'archiduc Antoine vint en prendre possession, sous le titre de vice-roi du nouveau royaume lombard-vénitien. Le feld-maréchal de Bellegarde se rendit alors à Paris, où il vécut longtemps comme simple particulier. »

Un autre de Bellegarde, cousin du précédent, devint major-général d'artillerie en Russie, et commanda la place de Sveaborg en 1808.

Parmi les officiers généraux savoisiens au service des puissances du nord, nous devons citer encore le lieutenant-général Monnet, de Bonneville, attaché à la cour de Pologne. Homme érudit, membre de l'Académie royale de Nancy et de celle des Arcades de Rome, Monnet débute par l'emploi de gouverneur du prince Czartorski; Auguste III de Pologne, dit Grillet, lui confia plusieurs missions secrètes; Louis XV l'appela à Versailles, et

Louis XVI et le roi de Sardaigne lui donnèrent le titre de comte. Le général de Monnet, aujourd'hui commandant de la 22^e subdivision militaire, est un de ses descendants.

Enfin Emmanuel de Thiollaz fut colonel au service de la Saxe, pendant les guerres du premier Empire.

Tandis que le courant politique du XVIII^e siècle entraînait la jeune noblesse savoisienne vers le nord où elle trouvait appui et protection, plusieurs jeunes hommes de familles plébéiennes arrivaient aux premiers degrés de la hiérarchie en Espagne et en France. Ainsi, en 1718, nous trouvons le général Dupuis, de Nonglard, près d'Annecy, à la tête de l'armée espagnole qui s'empara de la Sicile. Le général Rannaud, de Chambéry, d'abord officier de cavalerie en France, fit partie des troupes françaises destinées à soutenir l'Espagne alors en guerre avec le Portugal. Il passa ensuite au service de Charles III qui le nomma colonel des dragons du prince des Asturies, puis gouverneur de l'île de Minorque où il mourut vers 1793, en instituant le roi d'Espagne son héritier (1).

En France, Frézier, de Chambéry, devint directeur de l'école du génie à Brest, et mourut en 1772, laissant plusieurs écrits remarquables. Nous le retrouverons plus tard parmi les savants savoisiens.

Mais comme si ce n'était pas assez que la Savoie fournit dans le XVIII^e siècle des capitaines à presque toutes les nations de l'Europe, deux enfants de nos montagnes allèrent porter la renommée du nom savoisien jusque dans les Indes. — De Motz de Lallée, né à Rumilly en 1732, entra d'abord, et contre sa volonté, chez les bénédictins de Talloires. Après avoir fait annuler ses vœux, il prit du service en France et partit avec les troupes de la Compagnie française des Indes orientales. A la dissolution de cette compagnie, de Lallée voulut revenir en France, mais il fut pris par les Anglais pendant la traversée, et resta deux ans prisonnier. Il jura, dès lors, une *haine implacable* (1) à la Grande-Bretagne, et après avoir recouvré sa liberté il reprit la route des Indes, afin de se battre contre les Anglais. Le roi d'Adonis, au service duquel il se trouvait, ayant refusé de se joindre à Hyder-Ali, il embrassa le parti de ce dernier vers 1779, et obtint un commandement en chef. Pendant plusieurs années il soutint glorieusement la lutte contre les envahisseurs des Indes et fut comblé de distinctions; Louis XVI lui-même le créa chevalier de Saint-Louis et colonel dans l'armée française. Mais ce qui fit sa plus grande gloire et lui valut une brillante réputation chez les Anglais même, c'est qu'il se montra toujours humain envers l'ennemi. En 1780, lorsque Hyder-Ali fonda sur le Carnate, les Anglais, après plusieurs combats et malgré une résistance acharnée, furent taillés en pièces sans miséricorde, bien qu'ils se fussent rendus à discrétion; les chefs français de l'armée indienne en sauvèrent cependant une portion et un historien anglais leur rend ainsi ce témoignage de reconnaissance: « Sans les vives instances et les énergiques représentations que les commandants Lallée et Pimoran adressèrent à Hyder, les braves restes de notre petite armée auraient servi à assouvir cette soif de sang par laquelle le tyran déshonora sa victoire. »

(1) Grillet, t. II, p. 190.

(1) Grillet, t. III, p. 256.

Le 26 janvier 1782 les Anglais furent encore battus par l'armée d'Hyder-Ali, et de Lallée contribua de nouveau à sauver la vie aux prisonniers après avoir combattu en brave et habile capitaine (1).

De Lallée a dû mourir dans les Indes, mais on ignore dans quelles circonstances et à quelle époque il a terminé sa carrière.

Un autre Savoisien se fit aussi remarquer au premier rang dans ces luttes gigantesques qui ensanglantèrent l'Indoustan à la fin du siècle dernier : le général Leborgne de Boigne. Quant à celui-là, il n'est pas nécessaire que nous entrions dans les détails de sa vie. Chacun connaît la destinée brillante de ce jeune homme obscur et sans fortune qui un jour partit de Chambéry avec des illusions pour tout bagage, et partagea quelques années après la puissance d'un des plus riches monarques de l'Inde. La vie aventureuse de Leborgne de Boigne ressemble à un conte des *Mille et une nuits* ; on ne peut se défendre d'un mouvement de profonde surprise lorsqu'on voit ce jeune officier, après avoir tenté la fortune en France, en Russie et dans l'armée anglaise des Indes, prendre en main la destinée d'un des principaux chefs des Mahrates et élever au premier rang de la puissance et de la richesse le royaume de Madhaji-Sindhia. Ce n'est pas sans une vive émotion que les Savoisien suivent d'un regard brillant d'orgueil leur courageux compatriote sur les champs de bataille de l'Inde, et particulièrement au combat de Mainta en 1790, où avec 6,000 hommes il en défit 45,000 ; à Patan, où à la tête d'un bataillon il décida la victoire sur Ismaël-Beig, uni aux Rajepouts et s'empara de cent pièces d'artillerie, de deux cents drapeaux, de cinquante éléphants et de 15,000 prisonniers. Notre joie s'accroît encore lorsque nous voyons le général savoisien, au milieu des richesses et de la grandeur dont il fut comblé, ne jamais oublier son pays, placer les écussons de Savoie sur les drapeaux de son armée et venir rendre le dernier soupir dans sa ville natale, après l'avoir dotée de plusieurs millions affectés à des travaux publics et principalement à des institutions de bienfaisance. — Ce dernier trait de générosité suffirait à lui seul pour amoindrir les fautes dont quelques-uns ont chargé la vie du général de Boigne, si toutefois ces fautes ont été commises.

JULES PHILIPPE.

NOTES HISTORIQUES

LES CHATEAUX ET LOCALITÉS DE LA SAVOIE APPELÉS CHATELARD

(Suite et fin)

« Ceux qui se meslent d'écrire doivent employer beaucoup de temps à relire et à revoir les productions de leur esprit avant que de les publier ; c'est ce que ce peintre de l'antiquité nous enseignoit qui peignoit la déesse Minerve avec une tortue aux pieds... il m'a fallu néanmoins préférer les sentimens de mes amis aux miens et mes intérêts à la satisfaction publique, en permettant l'impression d'une pièce, laquelle je souhaitois de pouvoir encor retenir. » Cette modeste déclaration de Guichenon, mise en avant-propos de son

histoire de *Bresse et Bugey*, qui lui avait coûté seize ans de travail, se trouve malheureusement trop applicable à mes informes essais. A peine avais-je livré à l'*Association Florimontane* la notice sur l'histoire des deux principaux Châtelard de Savoie que plusieurs documents se rattachant à celui de Semine sont venus combler des lacunes que je regrettais. Aussi, après avoir redit l'aveu du patient, laborieux, bien que parfois inexact Guichenon, viens-je grouper encore quelques feuillets épars de l'histoire de notre patrie.

Parmi les seigneurs de Semine je dois indiquer la famille Beytaz d'Eschallons, seigneurs de Bussy, vidonne de Doms, seigneur de Semine et qui portait de gueules à échelle d'or (armorial Serand). Le 16 juin 1735, noble Claude-François, natif d'Annecy, se présenta comme parrain à l'église de Challonges. Déjà en 1714, à la date du 10 mars, les registres de la même paroisse consignent la mort de noble Pierre d'Eschallons, archiprêtre des vallées de Chésery, curé de Sallonges (Challonges). Guichenon nous apprend que la maison forte d'Eschallons rendait hommage au prieur de Nantua, mais il omet d'en reproduire les armes : et si mes souvenirs ne me trompent pas, cette famille joua un certain rôle à Annecy pendant les xvi^e et xvii^e siècles. Parmi ses branches on voit les Baytaz de Doucy, dont l'un publia, en 1644, chez Leyat à Annecy, un traité de perspective pratique destiné au duc de Nemours. Les de Doucy portaient d'azur à trois grenades d'or dont deux en chef et une en Champagne. (Armorial Serand.)

Quant à *Dorche*, Guichenon indique que les seigneurs portaient *écu d'azur à casque d'or*. Il ne nous donne point de renseignements sur le château et rappelle seulement que les de Chastillons possédèrent ce fief, mais il déclare avoir été forcé, par défaut de documents complets, à supprimer de son travail ce qui concernait cette famille.

Déjà j'ai désigné les de *Varax* comme conseigneurs de Semine, en 1723. Cette qualité leur fut, en effet, conférée par l'acte Franchet notaire, du 19 août. Il me serait difficile de déterminer les terres sur lesquelles leurs droits pouvaient s'étendre. Constatons toutefois que dans cet acte Joseph de Varax prenait le titre de comte de Châtel. Guichenon ne reproduit pas les armes attachées à ce dernier fief. Dans le contrat que je viens de rappeler figure comme témoin Guy de *Montillet*, chevalier, seigneur de Chandor et du Châtelard : ce titre ayant été stipulé au château de Verbaux ou *Verboz*, et en présence de plusieurs autres témoins originaires de la Semine, on peut présumer que ce Guy mesurait quelques droits sur le Châtelard de Challonges. Joseph de Varax, comte de Châtel, avait aussi consenti un autre acte le 15 janvier 1717, Franchet notaire. Ce dernier document, fort intéressant, renferme des données précieuses sur les familles de Mouxy, de Baillard, de Coudré, de Chastillon et de Blancheville, ainsi que sur le fief de Vignères, rière Annecy-le-Vieux. Un jour peut-être, de nouveaux loisirs me permettront-ils de feuilleter cette veine encore inexplorée.

Suivant Guichenon, les Varax de Plana et de Châtel se prétendaient issus de la famille du même nom, marquis de Saint-Sorlin, seigneurs de Richemont, de la Poype, Romans, Colligny, de Saint-André et Bouchoux qui portait *écartelé de vair et de gueule, et pour cimier*

(1) Biographie universelle, au nom *Haider-Ali*.

un vieillard ayant un bonnet antique vairé, la barbe et les cheveux longs ; son cri était *Varax*. S'ils ne purent établir cette origine ils paraissent du moins avoir maintenu leurs prétentions par la possession ; car les de Châtel portaient armes semblables à celles de Saint-Sorlin. (Armorial Serand.) Cette maison croyait compter parmi ses ancêtres les Varanis, ducs de Camerin en Italie. Le dernier représentant mâle de la branche de Châtel est mort sans enfants, il y a une vingtaine d'années. Les principales illustrations de cette famille se produisirent sous les règnes d'Edouard, Aymon, le comte Vert, le comte Rouge, Amé VII et Louis de Savoie. Sa terre patrimoniale fut, dans le XVII^e siècle, possédée par la famille de Varembo.

Spécialement quant au Châtelard en Semine, Guichenon vient encore me fournir de nombreux renseignements, et ces anneaux épars dans deux énormes volumes *in-folio* me permettent presque de reconstituer une chaîne que j'avais crue brisée à tout jamais.

En effet, Bertrand du Breul, seigneur de l'Isle, de la Bastie, Sous-Cerdon et autres lieux, fut député par Emmanuel-Philibert auprès d'Henri II. Adroit ambassadeur autant que dévoué à la famille de ses princes, il « moyenna le mariage d'Emmanuel-Philibert avec madame Marguerite sœur du roi et par ainsy procura à la Maison de Savoie la restitution de ses domaines. » Ce gentilhomme épousa, en 1535, Louise de Châtelard, dame du Châtelard.

« Il y a, dit Guichenon, plusieurs seigneuries en Savoie qui portent le nom de Châtelard, mais en Bresse nous n'en avons qu'une qui est le sujet de ce chapitre. La maison est un fond à trois quarts de lieue de Bourg, dans la paroisse de St-Rémy et près du chateau de Corgenon. Elle fust bastie environ l'an 1280 par Berard de Lyonnières chevalier, du consentement de Sibille dame de Baugé et de Bresse, laquelle luy accorda moyenne et basse justice sur ses hommes et fiefs sous l'hommage des seigneurs de Bresse, dont ayant jouy l'espace de quinze ans, le jeudi après la feste de saint Vincent 1295, il la vendit à Pierre de St-Oyen damoyseau, qui prit dès lors le surnom du Châtelard, lequel il laissa à sa postérité avec ladite seigneurie. Elle est demeurée tousjours depuis cette vente en cette famille, jusqu'à ce que André, seigneur du Châtelard, vivant en l'an 1507, ne laissa que deux filles dont l'une, qui fut Loyse du Châtelard, se maria avec Bertrand du Breul, seigneur de l'Isle. » Parmi les nombreux enfants issus de ce mariage, la lignée mâle conserva le manoir situé en Bresse et elle en jouissait encore au temps de Guichenon qui rapporte plusieurs hommages rendus aux ducs de Savoie à l'occasion de ce fief.

La famille le Breul ou du Breul portait écartelé au 1 et 4 d'or au griffon d'azur qui est le Breul, au 2 et 3 fascé d'or et de gueules de six pièces, à l'aigle d'azur sur le tout couronné d'argent qui est de chatard : cimier en cygne d'argent ; supports deux griffons de gueules, et pour devise : *Celare divinum opus*. Ce fut vers l'an 1540 qu'elle prit le titre de Châtelard (Guichenon).

Andrienne, l'une des filles de Bertrand, fut mariée à Jean de Chastillon, seigneur du Châtelard en Semine. Les armes de ce seigneur, argent à la croix de gueule, me paraissent être celles reproduites dans l'écusson dont j'ai parlé ; cet unique débris échappé à l'incendie,

aux outrages des temps et à la main des hommes. Signalons en passant que Philiberte, sœur d'Adrienne, fut l'épouse de Philibert de Pingon, baron de Cusy, « personnage assez connu par ses écrits... poète et historien. »

Les de Chastillon formèrent une des plus anciennes et des plus illustres familles du Bugey. Dès le XII^e siècle, alliés aux de Thoire, ils étendirent successivement leurs rameaux au sein des de Viry, Mascon, Luyrieux, la Balme, Chissé, Sonnaz, Gerbais, Seyssel et de Grolée. En 1359, Pierre avait reçu d'Amé V de Savoie, en récompense de ses services, les moulins et fours de Billia et du Chastellard en Semine. Henri, fils de Pierre, vers la fin du XIV^e siècle, prit, à son tour, le titre de Châlons et Châtelard. Cette seigneurie se divisa ensuite entre ses deux fils Jean et Gallois : ce dernier ne laissa que deux filles. Le premier eut pour fils et successeur Louis d'Orli (d'Orlyer de Saint-Innocent). Henri avait formé une autre branche, seigneur de Semine, qui ne tarda pas à s'éteindre, et par un testament de 1536, tous les droits sur cette terre se trouvèrent réunis dans les mêmes mains, celles de Richard de Chastillon. Le fils de Richard fut, comme nous l'avons déjà dit, le mari d'Adrienne du Breul. Aucun enfant n'étant né de cette alliance, Claude, frère puîné, prit les titres de Châtelard. En 1555 il se maria à Claudine de Charansonnay dont il n'eut que deux filles ; l'une est entrée dans la maison de Seyssel et l'autre dans celle de Bouvens de Cirié. Ici se brise pour quelques instants la transmission de ce fief que nous avons déjà pu suivre durant près de deux cents ans.

Dans l'ouvrage intitulé : *Souvenir du règne d'Amédée VIII*, publié par M. Costa de Beauregard, nous trouvons mentionnés plusieurs de Châtillon et de Varax parmi les chefs de lance qui firent la campagne de 1426 contre le duc de Milan. Les premiers figurent exclusivement dans les lances de Savoie, et les seconds, dans celles de Bresse. Le généalogiste doit rencontrer des difficultés insurmontables à établir l'identité dont il se préoccupe, si nous réfléchissons au grand nombre de rejetons irréguliers qui poussaient au pied de la souche noble. Ainsi, à côté de beaucoup de chefs de lance appelés en 1426, on rencontre la qualification de *Bastardo* que le siècle d'alors se préoccupait d'inscrire, mais qui peut-être s'effaça bientôt sous le passage d'une seconde génération. La branche illégitime, moins pure mais plus vivace, usurpa sans doute plus d'une fois le nom, le titre et les prérogatives auxquels son origine avait d'abord mis obstacle.

La famille de Châlons de Varey prit aussi le titre de Chastillon dès la fin du XIII^e jusque dans le XIV^e siècle. Haut placé, l'un de ses membres, allié aux d'Allinges, eut, en 1452, l'honneur de porter l'étendard de Pierre-Philippe de Savoie, lors des funérailles de ce prince. Il prit le titre de Châtel. La branche de cette famille portant le titre de *Fenis* s'est formée durant le XVI^e siècle. Par les femmes, elle était alliée aux de Clermont de Vaussère et aux de Poitiers ; peut-être ces derniers furent-ils parents de la belle duchesse de Valentinois qui, dans son château d'Anet, exerça cette souveraineté du cœur entourée de tant de prestiges, mais formant le plus redoutable écueil du bonheur de ceux auxquels la providence distribue si largement ses autres faveurs. Cette branche prit le titre de Châtillon (Val d'Aoste),

puis plus tard celui de Châtelard. S'agissait-il de la localité de ce nom qui nous occupe? Guichenon garde le silence.

Enfin, nous retrouvons le Châtelard en Semine aux mains des Rossillon de Bernex (de Gex), dont, le 23 avril 1734, la lignée mâle s'éteignit en la personne de Michel-Gabriel, chanoine régulier de St-Antoine, puis évêque et prince de Genève. La vie de ce pieux pontife, si remplie de dévouement et de bonnes œuvres, fut publiée par le chanoine Boudet, à Paris, en 1751 et non en 1750 comme Grillet l'a désigné par erreur. Le chanoine de Benevix a fait aussi imprimer à Annecy son panégyrique. Je crois qu'il existe encore en Piémont un marquis de Bernex : se rattache-t-il à la famille savoisienne? Je l'ignore. Peut-être après l'extinction de la lignée mâle, l'une des familles se fit-elle autoriser pour elle et ses descendants à prendre ce titre patronymique.

L'un de ces derniers jours, flâneur-bibliomane, je parcourais l'étalage d'un bouquiniste. Le livre du chanoine Boudet, devenu assez rare, tomba sous ma main, et c'est à lui principalement que j'ai emprunté les renseignements qui suivent.

Les de Bernex portaient de *sable à la croix d'argent* avec la devise *In te spes mea*, et pour supports deux sauvages, homme et femme. Une devise si bien inspirée par la foi, fut rarement mieux justifiée; car trois membres de cette famille sont morts en odeur de sainteté. Michel-Gabriel, évêque de Genève, modifia les armes de sa famille.

Le fief patrimonial des Rossillon de Bernex n'était point Rossillon en Bugey, près de St-Rambert, ancienne capitale de ce pays, appartenant à la famille de Savoie et dont le château, aujourd'hui disparu, fut élevé par Boniface, archevêque de Cantorbéry, que Guichenon écrit *Cantorbie*. Il y a quelques mois, j'ai pu enrichir le musée de l'Association florimontane de 25 monnaies romaines de belle conservation, ainsi que d'une clef antique recueillie au milieu des vieux murs de Rossillon. A cette époque, l'érection d'une statue de la Vierge sur l'emplacement des ruines qui avaient échappé à la *bande noire*, leur a malheureusement porté le dernier coup du démolisseur.

Les de Bernex appartiennent au pays de Gex. Leurs premiers domaines furent deux châteaux déjà détruits par le temps au XVIII^e siècle, dont l'un dans la paroisse de Croset et l'autre situé près de Chanci, dans une des îles du Rhône. Ils furent seigneurs de Châteaublanc, qui fait partie de la commune de Chêne, près de Genève. Ce vaste édifice paraît avoir succédé au château des Terreaux comme manoir des seigneurs de *Villette*. Il n'en est pas question dans les terriers avant 1630. En 1504 il appartenait encore aux de Villette; un demi-siècle plus tard, il est reconnu en faveur des nobles de Rossillon dont Genève possède le titre d'arrière-fief en faveur de la Seigneurie. Celle-ci l'acquît, par deux transactions de 1703 et de 1755, de la famille de Bernex. (Gandy-Le Fort, *Promenades historiques dans le canton de Genève*.)

Leurs armes, que nous venons de rappeler, diffèrent essentiellement de celles adoptées par les Rossillon-Annonay, Rossillon en Dauphiné et Rossillon-Beauretour. Si nous en croyons Charles-Auguste de Sales, elles sont aussi anciennes que la croix de Savoie prise par le comte *Verd* à l'occasion du siège de Rhodes : « Or,

« comme le comte eût fait cette addition ou ce changement, la plupart des chevaliers et gentilshommes qui « avaient combattu avec lui, crurent de bien faire en « faisant le même par son autorité, toutefois avec distinction; aussi tient-on que les croix armoriales des « nobles maisons de Duin, d'Allinges, de Forax, de « Rossillon, de Confignon, de Compey et autres en grand « nombre ont leur cause et sujet d'enquérir. » (*Pour pris historique*.)

Les titres les plus anciens de la famille qui nous occupe datent des premières années du XI^e siècle. Ainsi, dans une dotation en faveur de l'église de Maurienne (Guichenon, *Histoire de Savoie : preuves*), dans la charte de fondation de l'abbaye de St-Sulpice-Bugey, en 1127 (Guichenon, *Histoire de Bresse : preuves*); et dans plusieurs autres titres, le nom de Rossillon figure parmi ceux des témoins à ces actes.

En 1261, Etienne fut châtelain du château de l'Isle, bâti vers 1216 par Pierre I^{er} de Cessons, LX^e évêque de Genève, pour arrêter les incursions du comte de Genève (Spon et Besson). Parmi les lances de Savoie appelées en 1426 contre le duc de Milan, le marquis Costa indique Jehan de Rossillon, seigneur de St-Genys, N... son fils et un autre Amédée de Rossillon. Néanmoins, la filiation régulièrement justifiée par titres de cette famille ne commence que vers le XV^e siècle, à Humbert, seigneur de St-Genys. Huit générations mâles forment la chaîne qui de Humbert, soit probablement le fils de Jehan mentionné par M. Costa, nous conduit au dernier seigneur de Bernex; et leur importance ressort amplement de ce fait que deux alliances furent contractées avec des princesses de la maison de Savoie, toutes deux nommées Marguerite.

Marin de Bernex, qui constitue la quatrième de ces générations, épousa Claudine de Châtillon, sortie de la famille de ce nom qui possédait le Châtelard en Semine (Guichenon, *Histoire de Bresse*), et peut-être ce fief forma-t-il la dot de la jeune épouse; du moins tout porte à le croire, car, pendant que le fils aîné faisait ériger Rossillon en comté, le deuxième fils, allié à Péronne de Lambert, transmettait à sa branche le titre de Châtelard. Cette branche remplit presque tout le XVII^e siècle, tomba *en quenouille*, et se fonda dans la famille de Lusinges par le mariage d'Antoine de Rossillon. Nous retrouvons probablement ici la même Antoinette de Lucinges qui, en 1670, avait enchaîné la liberté de Vincent Franchet.

Le fief sortit à cette époque de la branche cadette pour faire retour à l'ainée. Charles-André, fils d'une Marguerite de Savoie, ambassadeur *extraordinaire* du duc de Savoie en Bavière, capitaine des gardes du corps, gentilhomme ordinaire de sa chambre, capitaine de la cornette blanche de Savoie et chevalier de l'ordre de l'Annonciade en 1666, fut l'avant-dernier marquis de Bernex. Il contracta trois alliances successives; l'une avec D^{lle} Michal de la Pallu, l'autre avec une milanaise, et la troisième avec la fille du marquis de La Serra. Neuf enfants vinrent se grouper autour de lui et semblaient promettre une nouvelle famille patriarcale, mais Dieu en avait autrement disposé. Trois enfants mâles moururent sans être mariés, les deux autres se trouvaient engagés dans les ordres; enfin les quatre filles étaient entrées dans les maisons de Douvres, de Scarnafix, de Salmatoris et de Mont-Saint-Jean. Cette der-

nière alliance nous conduit aux possesseurs nobles les plus récents du Châtelard en Semine. Ils en jouissaient encore alors que les orages de 89 vinrent briser tant de cimiers seigneuriaux et anéantir les documents précieux qui eussent enrichi nos annales historiques.

Michel-Gabriel de Rossillon de Bernex, fils cadet parmi les nombreux enfants de Charles-Amédée, le seul qui eut fait vœu solennel de pauvreté, se trouva, par suite des événements, réunir entre ses mains presque tous les droits de ses ancêtres : frappant exemple du pouvoir de cette sagesse divine qui déjoue à son gré toutes les combinaisons humaines ! Déjà, dans la première partie de cette notice, j'ai rappelé les actes de 1700 que messire Joseph de Bernex, préfet de la sainte maison de Thonon, avait consenti en sa qualité de Seigneur du Châtelard : il se fit principalement remarquer par ses fondations pieuses et l'érection de diverses chapelles à Thônes, Chesne près de Genève, aux Voyrons, à Francins et Challonges en Semine, Evian, Annemasse et Châteaublanc. Mort à Thonon, au mois d'avril 1713, Joseph avait institué pour héritier son frère Michel-Gabriel, qui, en vertu de la substitution ouverte par le décès de son frère aîné, était déjà entré en possession d'une partie des biens patrimoniaux. Le prélat recueillit ceux-ci considérablement diminués par les dettes et les procès. Il accepta toutefois, cédant aux représentations des personnes pieuses et éclairées qui lui firent observer que s'il refusait la quotité héréditaire, les dettes de sa famille ne seraient peut-être jamais acquittées. Sa qualité de chanoine de Saint-Antoine ne lui permettant pas de posséder ni de disposer, il dut solliciter et obtint soit un rescrit d'exception par S. A. R., soit une licence de ses supérieurs religieux. Inspirées par une piété éclairée, ses dispositions testamentaires firent large part aux pauvres et aux bonnes œuvres dans ses modestes économies, et elles assurèrent les avoirs de famille aux quatre sœurs du prélat. C'est ainsi que le fief de Challonges et du Châtelard passa aux de Mont-Saint-Jean. L'ancienne église de Challonges reçut la dépouille mortelle d'un de Rossillon ; mais je n'ai pu déterminer duquel il s'agissait. Le château de Challonges, grosse et lourde construction en molasse, n'offre pas de caractère marqué. Là aussi chaque jour y amoncelle des ruines oubliées des gloires passées.

Après l'analyse de tous ces faits qui ne disent rien au cœur et où s'entrechoquent seulement des noms sonores, je ne puis résister au désir de jeter un coup d'œil sur la vie de l'illustre évêque de Genève. *Chroniqueur* jusque sur ce point, j'accueillerai sans discussion les pieuses légendes : et puis, l'avouerai-je, bercé pendant mon enfance par ces beaux contes où les fées bienfaisantes prodiguent leurs dons aux nouveaux nés, j'aime encore, dans un âge mûr, à m'entourer des souvenirs d'un merveilleux plus rationnel. Pour moi, cette Providence suprême présidant à nos destinées, soulevant de temps à autre un coin du voile qui nous dérobe l'avenir, et permettant à l'homme d'entrevoir le doigt divin qui marque ses prédestinées, cette Providence, dis-je, me donne alors une haute leçon morale, comme aussi elle accorde un gage à la confiance du chrétien.

On sait la pieuse légende précurseur de la naissance de Michel-Gabriel de Bernex. Tout présageait un acci-

dent pour la mère. Un inconnu portant le bourdon de pèlerin, vint frapper à la porte du château bien connu des pauvres. On s'empresse de lui faire la charité : alors cet inconnu, acceptant l'aumône, paye à son tour sa dette à l'illustre famille du croisé, et annonce qu'il vient rassurer la marquise, lui promettre une heureuse délivrance et que le fils dont elle est enceinte rendra un jour d'immenses services à l'Eglise. Frappée de cet événement, la piété reconnaissante de la mère veut que cet enfant soit tenu par deux médians sur les fonds baptismaux, et que son nom grave en lui le souvenir de deux messagers célestes.

Bientôt cette mère devint victime de son dévouement à son pauvre petit. Celui-ci fut alors confié à son aïeule Marguerite de Savoie, qui résidait à Annecy, près de la chapelle des Pénitents-noirs, dans la maison devenue plus tard la propriété de M. de Doucy. Cette chapelle était l'ancienne église de Saint-Jean, bâtie en 1290, pour les chevaliers templiers qui furent supprimés dans le commencement du xiv^e siècle. Affectée ensuite durant près de 200 années à l'ordre de Saint-Jean, cette chapelle fut, par les sollicitations de saint François de Sales, alors prévôt, cédée aux confrères de la Miséricorde, qui en prirent possession en 1594 (Besson). Elle était située à l'extrémité sud de la rue du Pâquier, dans l'endroit appelé encore de nos jours *Puits St-Jean*. (Ruggert Chistoffet Alberts, plan édité à La Haye, 1725.) Pendant la jeunesse de Michel-Gabriel, de nouveaux signes de prédestination lui furent accordés. Le 8 mai 1666, l'enfant, qui se préparait à la fête du lendemain, commémorative du premier anniversaire de la canonisation de saint François de Sales, aperçut dans les airs une croix rouge et lumineuse ; celle-ci, après avoir plané quelques instants au-dessus de sa tête, descendit avec rapidité de l'orient à l'occident. (Ecrit, daté et scellé par Mgr de Bernex, d'ordre de ses supérieurs, le 23 avril 1726.) Ce phénomène, rapporté à Marguerite de Savoie, devint bientôt public à Annecy. Plus tard, au dire des disciples de Michel-Gabriel, une colonne de feu descendit du ciel et enveloppa d'une lumière éclatante le jeune enfant qui était en prières au pied de la croix de *La Puya*. Une autre fois encore, la même croix brillante apparut à Michel-Gabriel près de Treson (*tres unum*).

Mais si les faveurs du Ciel étaient prodiguées au jeune comte, des peines amères lui avaient aussi été réservées : Marguerite de Savoie fut enlevée à ce monde dans le cours de l'année 1667. Inhumée dans la chapelle de Saint-Hyacinthe, faisant partie de l'église des Dominicains d'Annecy, sa mémoire y était conservée par une dalle aujourd'hui disparue.

• *Margarita a Sabaudia herorum Torquatorum, gentis Rossilliana uxore et parens munificentis vivens omni laude major, jacet hic extincta. Obiit sexti martii 1667.* »

Après avoir reçu au collège des barnabites d'Annecy, puis chez les jésuites à Chambéry, cette éducation vigoureuse que l'instruction publique peut seule consolider, le jeune de Bernex, entraîné par la vocation religieuse, se fit recevoir à l'abbaye de Saint-Antoine en Dauphiné, près de Saint-Marcellin. Remarqué par sa piété, ses talents et sa modestie, il fut, en 1676, appelé à résider à Toulouse pour y professer. Louis XIV, désirant faire fleurir le catholicisme dans l'Alsace que lui assuraient les traités de Munster et de Nimègue, y ap-

pela des ministres zélés, prudents, éclairés et capables de combattre l'hérésie : de Bernex fut alors envoyé à Strasbourg, où il passa deux ans. Rappelé à Toulouse en 1685, comme professeur de théologie, il y donna preuve de grands talents, surtout par la netteté et la précision de son élocution. De nombreuses thèses sur la théologie, ainsi que sur le droit civil et canonique, formèrent les jalons de cette laborieuse carrière.

Nommé supérieur de la maison de Toulouse, proposé à l'évêché d'Aoste, puis préconisé évêque de Genève en 1697, à l'âge de quarante ans, il fut sacré le 6 octobre, à Turin, par le nonce du pape, assisté de l'archevêque de Turin et de l'évêque de Sion, en présence de Madame royale.

Dès le début de son épiscopat, Mgr de Bernex fit une étude spéciale de la conduite suivie par ses prédécesseurs dans le gouvernement du diocèse : il composa sur ce sujet une espèce de manuel auquel il avait recours en toute occasion ; s'attachant surtout à imiter son prédécesseur d'Aranthon d'Alex. Une de ses grandes préoccupations était de procurer refuge aux personnes qui fuyaient l'hérésie de Genève : par sa douceur et son affabilité il réussit à gagner leur confiance qui, une fois acquise, ne se démentit jamais. Lorsque ces personnes s'adressaient à lui, il quittait, pour les entendre, ses plus importantes occupations.

Le même esprit de charité le rendait extrêmement sensible aux misères des pauvres : on appelait ceux-ci ses *gardes du corps*. Son palais était toujours ouvert pour eux ; il les écoutait avec une patience admirable. Chaque semaine, il faisait distribuer secrètement une certaine somme aux pauvres honteux. La modicité de ses ressources pouvait seule mettre des bornes à ses inclinations bienfaisantes ; et, ses propres avoirs épuisés, il savait trouver le moyen de toucher le cœur des opulents. En 1699, la disette qui sévit en Savoie, augmentait à Annecy le nombre des malheureux : on vit le respectable prélat aller de maison en maison pour les secourir, et se transporter même dans les villages, afin de soulager le pauvre qui n'avait plus la force de venir mendier son pain. La parole du pasteur dévoué descendit alors de la chaire de saint François de Sales, si pénétrante, animée d'une charité si persuasive, que toutes les familles aisées se taxèrent volontairement. Une aumône journalière fut établie à la suite de l'instruction religieuse, et pendant plusieurs jours de suite Monseigneur lui-même s'acquitta de cette fonction. Peut-être est-ce en souvenir de ce zèle si paternel et pourvoyant à tous les besoins que naguères, au grand-séminaire d'Annecy, des distributions étaient faites dans des conditions analogues.

De ses revenus, l'évêque formait trois parts égales : la première destinée aux pauvres ; la deuxième, pour la maison épiscopale, et la troisième pour les aumônes extraordinaires. Les présents qu'il recevait furent presque toujours distribués à quelque famille peu fortunée. Ce désintéressement n'était point l'effet d'une orgueilleuse philosophie mais bien d'une profonde humilité ; et le prince de l'Eglise aimait à rappeler tantôt que deux mendiants l'avaient tenu sur les fonds baptismaux, et tantôt qu'il avait fait vœu de pauvreté dans un ordre religieux. En 1698, il commença ses visites pastorales que marquaient de nombreuses prédications. Sans voiture, sans suite, sauf celle de deux ou trois personnes

indispensables à son but, le pieux évêque voyageait à cheval, bravant les intempéries qui par deux fois mirent sa vie en danger.

En 1703 et 1711, à l'occasion des inondations qui désolèrent Annecy, son courage personnel et sa parole éloquente lui gagnèrent tous les cœurs. Déjà le 14 décembre 1702 (registres de l'hôtel-de-ville), il avait sauvé la ville d'Annecy du pillage dont la menaçaient MM. de Vallières et de Marcilly à la tête des troupes de Louis XIV ; et peu s'en fallut que dans la rue Sainte-Claire, il ne fut victime de son dévouement, en implorant la pitié de M. de Vallières, au moment où, malgré les décharges de mousqueterie, on levait la serrure de la porte murale. Dévoué à tous sans distinction, il sollicita et obtint la grâce de plusieurs coupables ; c'est ainsi qu'en 1707 il arracha à la mort deux soldats du régiment de Bretagne ; puis, en 1711, plusieurs militaires appartenant au régiment de Bissy. Enfin, plus tard, il fit accorder remise de l'amende de cinquante écus prononcée par les autorités de Genève, le 9 juin 1713, contre des Genevois qui n'avaient pas rougi d'insulter le saint évêque à Carouge. Cette amende, dit la sentence, ne fut pas plus élevée, « attendu la condition pauvre et abjecte » des coupables.

En 1704, il reçut et exécuta la commission de vérifier la châtelle de saint François de Sales ; et depuis 1705 à 1729, il ne cessa de travailler à procurer la béatification de Jeanne-Françoise Fremiot de Chantal.

Les ressources de Mgr de Bernex étaient des plus modiques. Un extrait, dressé par saint François de Sales et renouvelé de cinq en cinq ans, ne portait les revenus de cet immense diocèse qu'à 700 ducats, toutes charges faites ; et le ducaton valait trois livres dix sols.

Après les traités des 11 avril et 13 août 1713 qui, comme conséquence du traité d'Utrecht, firent passer la couronne de Sicile sur la tête de Victor-Amédée II de Savoie (1), ce prince voulait appeler Rossillon de Bernex à l'archevêché de Tarentaise, mais la modestie de celui-ci s'y refusa avec énergie, comme bientôt après son mépris des richesses lui fit repousser les offres de la duchesse de Ventadour, qui désirait s'employer à lui faire obtenir un bénéfice plus considérable ou au moins une pension.

En 1714, le prélat visita à Thonon le nouveau roi de Sicile qui s'y reposait des exercices religieux auxquels il venait de consacrer huit jours à Tamiers. Quelques mois plus tard, Leurs Majestés se rendirent dans la ville d'Annecy ; le roi, inspiré par sa grande piété, ravivée au tombeau de l'apôtre du Chablais, et dirigée par Mgr de Bernex, y réalisa une œuvre importante pour la religion. Par acte du 27 septembre 1715, Franchet notaire, noble Morand, conseiller d'Etat et procureur patrimonial général, au nom du roi, avait réglé compte avec nobles Gabriel et Melchior Favre des sommes dues à l'occasion de la terre et juridiction d'Annecy-le-vieux, inféodée à Claude-Emmanuel Favre le 22 avril 1699 : ce compte étant arrêté à 34,000 florins, noble Morand,

(1) Le traité d'Utrecht fut porté à Victor-Amédée par Jean-Baptiste Despine, avocat, mort en 1732 châtelain de Chambéry. après avoir été, pendant près de vingt ans, chargé de différentes missions commerciales et politiques (et notamment la négociation d'une alliance avec la famille de Portugal) en Hollande et à Lisbonne ; il avait été nommé plénipotentiaire du roi de Sardaigne par patentes du 13 avril 1720.

en sa qualité, racheta pour ce prix lesdites terres et juridictions. Puis, par autre acte du 5 octobre mêmes année et notaire, Morand, obéissant aux patentes royales du 4 octobre données à Annecy, vendit aux nobles *Scindics et Conseil* de cette même ville, représentés par spectable Joseph Ruffard, avocat de ville, lesdites terre et juridiction avec tous les fiefs ruraux et devoirs féodaux en dépendant, y compris le restant des fiefs ruraux, ceux-ci du produit de 44 florins, sans autre réserve que les personnes des nobles, leurs maisons, pourpris, fiefs et arrière-fiefs. Cette vente fut consentie pour le prix de 34,000 florins comptés au trésorier général Sallet, au moyen de 10,000 florins payables au 1^{er} novembre lors prochain, et de 24,000 florins en sols de Savoie formant le prix capital de la constitution de rente passée le 9 juillet précédent en faveur du procureur patrimonial en sa qualité.

Par cette rente du 9 juillet 1715, le sieur Floccard, en sa qualité, avait reconnu devoir la rente « annuelle et perpétuelle de 1,200 florins, monnaie de Savoie, payable chaque année sur les mandats de l'évêque de Genève pour être employée au soulagement de ceux qui se convertiront en notre sainte religion, lesquels s'adresseront à eux. » (Extrait des minutes Franchet H.)

Ainsi Mgr de Bernex posa le principal, et si je ne me trompe, le premier fondement de l'œuvre des *nouveaux convertis*. J'ai cru devoir entrer dans les détails de ces stipulations afin de rectifier les quelques inexactitudes échappées à cet égard à l'auteur de la vie du pieux pontife.

C'est vers cette époque que prend place la conversion au catholicisme de M^{me} de Warens, de cette femme à l'imagination ardente et au cœur malheureusement trop tendre, dont les faveurs peut-être, mais bien sûrement les bontés, furent chèrement payées par la cynique ingratitude de l'auteur d'*Emile*. Un sermon de l'évêque de Genève avait appelé cette pauvre femme à une foi plus pure. Vevey, triste de cette désertion, changea bientôt sa surprise en fureur. Ses habitants, « vouloient, à quel prix que ce fut, ravoir celle qui fesoit l'objet de leurs regrets; et dans leurs premiers transports ils ne parloient pas de moins que de l'enlever à main armée au milieu de la cour et de brûler Evian. On en vit même le soir un grand nombre attroupés sur le port. Ces mouvemens qui pouvoient avoir des suites firent dire au roi, parlant à l'évêque de Genève : *Vos conquêtes, monseigneur, sont bien bruyantes.....* Pour prévenir le désordre, Sa Majesté fit sur-le-champ partir M^{me} de Warens et lui donna sa litière avec quarante gardes qui lui servirent d'escorte et la conduisirent à Annecy. » (*Vie de Mgr de Rossillon de Bernex.*)

Après quelques années de séjour dans cette ville, M^{me} de Warens se retira à la campagne, près de Chambéry, conservant religieusement les sentiments de respect et de reconnaissance qu'elle ne cessait de témoigner à la mémoire de l'évêque de Genève.

Une réputation de sainteté, justement méritée, entourait le prélat. Un événement singulier qui lui arriva au mois de septembre 1729, était bien propre à établir cette réputation : je le rapporterai dans les termes du mémoire qui avait été communiqué au chanoine Boudet par un témoin oculaire.

« M^{me} de Warens demeurant à Annecy, dans la mai-

son de M. Bosge, le feu prit au four des Cordeliers, qui répondait à la cour de cette maison, avec une telle violence, que ce four qui contenait un bâtiment assez grand, rempli de fascines et de bois sec fut bientôt embrasé. La flamme, portée par un vent impétueux, s'attacha au toit de la maison et pénétra par les fenêtres dans les appartements. M^{me} de Warens donna d'abord ses ordres pour tâcher d'arrêter les progrès de l'incendie et pour faire transporter ses meubles dans son jardin. Elle étoit occupée de ces soins quand elle apprit que Mgr l'évêque étoit accouru au bruit du malheur dont elle étoit menacée et qu'il alloit paroître dans l'instant. Elle alla aussitôt au-devant de lui. Ils entrèrent ensemble dans le jardin, il se mit à genoux avec elle et avec tous ceux qui se trouvèrent présents, du nombre des *quels j'étois*; et commença à prononcer des prières avec cette ferveur qui lui étoit ordinaire. L'effet en fut sensible. Le vent qui portoit le feu par dessus la maison jusques dans le jardin, changea tout-à-coup, et éloigna si bien les flammes de la maison, que le four, quoique contigu, fut entièrement consumé, sans que la maison eût d'autre mal que le domage qu'elle avoit reçu auparavant. C'est un fait reconnu de tout Annecy et que moi écrivain du présent mémoire, ai vu de mes propres yeux. »

J'ai rapporté *in extensum* ce petit extrait, parce qu'il précise d'une manière certaine la maison occupée par M^{me} de Warens, qui est simplement indiquée dans d'autres ouvrages (Rousseau); puis encore parce que mes lecteurs, en lisant cette prose correcte et limpide, bien qu'écrite sans aucun art apparent, y auront pressenti celui qui devint et restera un modèle pour la langue française : Jean-Jacques Rousseau, auprès duquel certes, nul ne supposera un crédule bigotisme... Cette attestation étoit si bien l'expression de la vérité que dans ses *Confessions* (liv. III), Rousseau l'a rappelée. « Je joignais une attestation du fait que je viens de rapporter, en quoi je fis bien : mais en quoi je fis mal ce fut de donner ce fait pour un miracle. J'avais vu l'évêque en prière et durant sa prière j'avais vu changer le vent et même très à propos. Voilà ce que je pouvais dire et certifier; mais qu'une de ces deux choses fût la cause de l'autre, voilà ce que je ne devais pas attester, parce que je ne pouvais pas le savoir. Cependant, autant que je puis me rappeler mes idées, alors sincèrement catholiques, j'étais de bonne foi. L'amour du merveilleux, si naturel au cœur humain, ma vénération pour ce vertueux prélat aidèrent à me séduire. » Depuis les circonstances dont il avait été témoin oculaire, le célèbre écrivain avait descendu une pente trop rapide pour ne pas s'efforcer d'atténuer sa première déclaration : mais celle-ci n'en demeurera pas moins simple, sans réserve et sans induction, en un mot, portant avec elle le cachet de la vérité.

Les limites tracées à cette notice ne me permettent pas d'indiquer tout ce que sut fonder et régulariser le zèle pieux et infatigable de Michel-Gabriel de Rossillon. Il augmenta les revenus des missions, contribua à la réédification d'un grand nombre d'églises, enfin sut trouver le secret de mettre en réserve près de 5,000 écus dont il forma les fondations d'écoles pour les deux sexes. Ces ressources, on doit le dire, provenaient essentiellement des rapports bienveillants et des bons offices dont le saint prélat se faisait un titre auprès

des Savoyards qui, originaires de son diocèse, s'étaient créés des établissements avantageux en France, en Allemagne et principalement à Vienne. Les noms de tous ces bienfaiteurs sont inscrits au livre synodal. Parfois même la gratitude acquise des Savoyards devança les vœux de Mgr de Bernex; ainsi, lorsqu'il se rendit à Paris pour empêcher un échange de terrain dans le mandement de Mortier que sollicitait Genève et qui eût pu devenir funeste aux intérêts catholiques, les *pauvres savoyards* établis à Paris vinrent lui offrir une assez forte somme prise sur leurs modestes égarines.

En 1732, l'insatiable évêque trouva encore de nouveaux fonds destinés à l'entretien des *pauvres prêtres*. La même année, il obtint de Clément XII 600 écus pour les *nouveaux convertis*.

Dieu jugea enfin que trente-six ans d'apostolat étaient assez pour la vie de cet homme de bien : de nombreuses infirmités annonçaient l'instant où il serait appelé à recevoir des récompenses éternelles. Déjà en 1733 Michel-Gabriel dressa ses premières dispositions testamentaires; puis, le 7 avril 1734, il les réforma. Parmi ses legs pieux ou portant avec eux un gage d'affection particulière, qu'il me soit permis de signaler seulement une pension de 150 livres en faveur de M^{me} de Warens. A cette époque, la pauvre femme, délaissée par Rousseau, luttant contre les difficultés d'entreprises alchimiques ou industrielles, éprouvait déjà cette espèce de pauvreté que Dieu lui envoya en expiation de ses fautes.

Les œuvres écrites de Mgr de Bernex (j'ignore si elles furent imprimées) forment quatorze articles. Les éléments en sont fournis par des controverses sur les preuves de la vérité de la religion, des dissertations sur des questions théologiques, de nombreux discours et sermons, des méditations à l'usage des religieux, l'éloge de R^d Falcaz, son official vicaire général, et plusieurs thèses sur la théologie, le droit civil et le droit canonique. Le vénérable pasteur était aussi recommandable « par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Sensible aux douceurs de l'amitié, il en observait tous les devoirs. Ses domestiques le regardaient comme un père. Affable et prévenant, il ne cherchait sa récompense que dans le plaisir de faire du bien. Tous ses procédés étaient nobles et généreux, ses manières douces et polies; sa conversation, quoique sérieuse et grave, ne laissait pas de devenir aussi amusante qu'utile par les traits curieux et édifiants que lui fournissaient ses lectures. (1) »

Lors des obsèques du prélat, on eut beaucoup de peine à retenir le peuple qui voulait se partager les habits dont il était revêtu. La ville retentissait des éloges que chacun donnait à sa vie pénitente et laborieuse, à sa constante piété et à la charité qui avait animé toutes ses actions. Le cercueil fut porté à la cathédrale et

(1) Le 25 mai 1730. Mgr de Bernex écrivait la lettre qui suit au plénipotentiaire J.-B. Despine, à la Haye : « Monsieur. quand je ne serais pas ami et serviteur de votre famille comme je le suis dès ma jeunesse, aiant eu une affection particulière pour feu monsieur votre père dans nos études, je prendrais part à l'honneur que vous faites à notre nation dans l'employ dont vous êtes revêtu avec distinction et dont vous vous acquittez si bien pour la satisfaction du roy. C'est ce dont je vous témoigne une véritable joie comme de la satisfaction que j'ai de votre cousin (aumônier à l'évêché) dont le naturel et bonnes qualités luy attirent ma confiance, aussi bien que mon amitié. Je vous assure que je suis avec vérité et respect, etc.... »

de là à l'église du premier monastère de la Visitation. Sur son tombeau, préparé dans la chapelle de saint Charles, du côté de l'épître, était gravée cette inscription :

Michael-Gabriel de Rossillon de Bernex episcopus et princeps Genevensis sanctitate, vigilantia, eruditione morum et generis nobilitate, beneficentia in clerum et pauperes, alter Salesius, Christo confusus et conregnaturus, obiit, die mortis Domini 23 aprilis anni 1734, ætatis 76. Episcopatus 36.

Ajoutons encore que Rousseau lui-même, malgré sa plume si prompte à dénigrer, a écrit que le bon évêque de Bernex, avec moins d'esprit que François de Sales, lui ressemblait sur bien des points. (*Confessions*, liv. II).

C'est une analyse bien écourtée d'une longue vie consacrée tout entière au bien, que je viens de présenter. S'il y a un plaisir de chroniqueur à exhumar les souvenirs historiques des choses et des hommes qui brillèrent jadis aux yeux du vulgaire, on doit, je l'ai toujours cru, se faire une obligation rigoureuse de rappeler le souvenir des hommes bienfaisants dont les œuvres survivent aux siècles. *Noli lætari nisi cum benefeceris*, a dit un sage. Les joies des heureux du monde ont disparu plus rapidement encore que ces châteaux et maisons fortes auxquels ils crurent peut-être river leur nom pour toujours : mais l'œuvre sacrée par le dévouement et la bienfaisance emporte avec soi une force vitale qui résiste aux révolutions et au temps. Pour nous, je le répète, qui jouissons de ces œuvres, il y a devoir à en bénir les auteurs et à glorifier leur mémoire; c'est mon excuse à cette esquisse bien que trop peu complète de la vie de Michel-Gabriel de Rossillon de Bernex, l'un des derniers possesseurs des fiefs du Châtelard en Semine.

ALPHONSE DESPINE.

MÉMOIRE SUR LES MIELS DE LA SAVOIE

Dans l'exposition des produits agricoles de la Savoie, aux foires d'août à Chambéry, en 1860, je remarquai, entre autres, de très beaux rayons de miel de montagne exposés par M. Bonnet, propriétaire-cultivateur à Longefoy, arrondissement de Moûtiers. Appréciant l'importance qu'il y aurait d'encourager la production des miels dans la Savoie, qui en fournit d'excellente qualité, j'exprimai à cet honorable apiculteur mon intention de faire une analyse de son produit exposé pour joindre cette étude à celle que j'avais déjà entreprise sur sept échantillons de miel de diverses provenances de nos vallées alpines. Il y consentit avec empressement et me livra environ trois kilogrammes de miel en rayons, récolté à Longefoy, en me priant de lui faire connaître le résultat du travail auquel je le destinais.

Les miels divers que j'avais déjà soumis à des recherches étaient : 1° des Houches; 2° de Megève; 3° de Flumet (chaîne alpine du Mont-Blanc); 4° de Jarsy; 5° du Montcel (chaîne calcaire sous-alpine); 6° de Saint-Genix; 7° de Rumilly (plaine).

Les altitudes de ces diverses localités sont, pour celles de la chaîne alpine du Mont-Blanc, de 1,000 à 1,100 mètres; pour celles de la chaîne calcaire sous-alpine, de 600 à 700 mètres; pour celles de la plaine, de 240

à 300 mètres au-dessus du niveau de la mer (1). Dans les localités appartenant à la chaîne du Mont-Blanc, Les Houches, Megève, Flumet, les céréales et graines alimentaires cultivées sont : l'orge, l'avoine, le seigle, la fève, la gesse ; les essences ligneuses fréquentées par les abeilles sont le mélèze, le bouleau, l'érable, le sureau à grappes (*sambucus racemosa*), le prunier, le frêne, le cerisier sauvage (*cerasus avium*). Dans les localités montagneuses sous-alpines (Jarsy, Montcel), on cultive toutes les graines alimentaires, moins le sarrazin, toutes les plantes fourragères, légumineuses, moins la luzerne et le mélilot, tous les arbres fruitiers moins le mûrier, le châtaignier et la vigne, et on y voit toutes les essences résineuses alpines, moins le mélèze. La flore des plantes âcres et amères, *caltha*, *ranunculus*, *aconitum*, *veratrum*, *gentiana*, *aquilegia*, *atropa belladonna*, etc., y est analogue à celle des hautes localités alpines. Dans les localités de la plaine (Saint-Genix, Rumilly), tous les arbres fruitiers, y compris le mûrier, le châtaignier et la vigne, toutes les cultures fourragères, toutes les cultures grainières, y compris le maïs et le sarrazin, s'y remontent, et la flore y est des plus variées ; les bois et arbustes résineux et saccharifères y manquent presque complètement. Après avoir étudié, au point de vue chimique, climatérique et agricole les miels de ces diverses localités, il me paraissait intéressant, pour compléter mes études, de faire des recherches sur un miel d'une localité alpine exceptionnelle, soit par l'orientation, soit par l'exposition, telle que Longefoy, une des plus hautes communes de la Tarentaise, mesurant, dans la partie habitée, une altitude supérieure (de 1,200 à 1,300 mètres), et présentant les mêmes cultures grainières et fourragères des vallées alpines situées à la base du Mont-Blanc et du Mont-Joly, peu d'arbres fruitiers, mais beaucoup de prairies sèches et humides, et surtout de grandes étendues de bois résineux et saccharifères où le mélèze, le bouleau, l'érable et le frêne dominant. L'orientation du plateau de Longefoy, du levant au couchant, son altitude et son éloignement des lignes culminantes des Alpes et de leurs contreforts, lui donnent une exposition solaire de la plus grande durée. Dans les vingt ou trente jours qui précèdent et suivent le solstice d'été, la radiation solaire diurne, au-dessus de l'horizon, y est de seize heures (2). De là vient évidemment la vigueur végétative qu'on remarque dans les bois et les beaux pâturages qui couvrent ce plateau alpin. Dans la vallée de Chamornix et des Houches, allant du nord-est au sud-ouest, profondément encaissée entre le géant des Alpes, haut de 4,811 mètres, est le Mont-Brévent, de 2,529 mètres ; dans le plateau de Megève, allant du nord au midi, entre un des contreforts élevés du Mont-Blanc, le Mont-Joly, haut de 2,544 mètres, et la chaîne des Aravis, de 1,800 à 2,000 mètres, l'exposition solaire est de beaucoup moins longue, et partant il y a, le matin, prolongation des ombres toujours si fraîches dans ces vallées

(1) Les désignations hypsométriques rapportées dans ce mémoire ont été tirées de la nouvelle carte du duché de Savoie, Joseph Perrin éditeur, Chambéry, 1856, et de l'ouvrage de M. l'abbé Poncet, *Hypsométrie de la Savoie*.

(2) Très vraisemblablement Longefoy tire son nom de *long-feu*, *longus focus*, à raison de la longue radiation solaire dont ce plateau jouit, comparativement à celle des vallées encaissées qu'il domine.

voisines des glaciers éternels et accélération de celles qui suivent la disparition du soleil, caché de bonne heure par l'éminence des crêtes alpines. L'exposition de la plaine, à Saint-Genix et à Rumilly, où on fait un peu de miel, éloignée des montagnes calcaires sous-alpines, d'ailleurs moins hautes, est toute différente ; elle jouit, dans la belle saison, d'une radiation solaire constante de treize à quatorze heures par jour.

Cet exposé sur l'altitude, l'orientation et l'exposition des localités savoisiennes où l'apiculture est exercée m'a paru utile, car les différences de condition climatérique influent considérablement sur la qualité des miels qu'on y récolte, beaucoup plus que les divers genres de culture. Dans les hautes localités apicoles, bien que leur altitude les assimile à la condition des régions hyperboréennes, la radiation solaire y est plus chaude et plus vive que dans la plaine ; les nuits y sont aussi bien plus fraîches et plus humides, et c'est ce qui contribue le plus à la supériorité constante des miels de ces provenances et à la belle végétation prairiale et forestière qu'on y remarque. La considération portant sur les divers genres de culture, relativement à la qualité des miels, est d'une moindre importance, et mes observations résultant de l'analyse chimique viennent même modifier les idées absolues qu'on s'était faites à cet égard. La matière sucrée que les abeilles prennent aux végétaux est chimiquement partout la même ; leur mode d'élaboration est le même aussi partout ; la richesse seule de la substance saccharine formant leur récolte industrielle varie. La provision nutritive des abeilles, limitée comme elle l'est en plaine, dans les nectaires des fleurs, où elles puisent une matière sucrée souvent peu abondante, est toujours plus riche dans les montagnes, à climat hyperboréen, où elles ont à butiner non-seulement sur des fleurs, mais encore sur des arbres qui sécrètent des matières sucrées parfaitement élaborées, tels que le mélèze, le bouleau, l'érable, le frêne où ces essences ligneuses saccharifères se développent dans toute leur vigueur. Là elles puisent un suc sucré concentré qui exsude tantôt de l'écorce, tantôt des feuilles ; leur nutrition saccharine y est abondante et facile, et leur miel est d'autant plus riche en sucre grenu blanc. On peut appliquer aux miels de la montagne la différence du lait de la plaine, aux pâturages artificiels, comparé à celui qui provient des pâturages montueux. Ici le lait est plus butyreux et plus sucré, là il l'est moins et plus aqueux sous un même volume.

Cette réflexion nous conduit à une considération de statique végétale importante à noter.

Il y a, dans la nature opposée des climats hyperboréens et tropicaux, des similitudes de caractères dynamiques qui leur donnent une action équivalente dans l'élaboration des sucs végétaux. C'est ici qu'on a un bel exemple de l'axiome : *les extrêmes se touchent*. C'est dans les climats tropicaux, où l'hiver est inconnu, que l'élaboration du sucre au sein des végétaux saccharifères est jugée la plus abondante ; c'est aussi dans ces climats que l'élaboration des principes organiques vénéneux et résineux est le plus remarquable. Quand on cite la strychnine, la brucine, l'émétine, la morphine, la colocythine, etc., ces poisons énergiques, nés sous un soleil homicide, les résines de benjoin, d'encens, de copal, de dammar, etc., produits d'un air puissamment échauffé et électrisé, on a un répertoire des plus notables subs-

tances fournies par les pays tropicaux à l'économie domestique, à la pharmacie et aux arts. Eh bien ! les climats hyperboréens, qui n'ont le bénéfice d'un chaud soleil que pendant trois mois de l'année et ont un hiver si prolongé dont les rigueurs nous semblent devoir y étouffer toute vie végétative, fournissent des produits analogues. Les forêts glacées du Canada possèdent l'érable à sucre qui donne une abondante provision de sucre candi, équivalente à celle fournie par la canne des Antilles. Le Kamschadale trouve aussi dans les champignons qui pullulent dans les steppes si froides qu'il habite, une riche provision de sucre qu'il transforme en alcool pour composer sa boisson favorite. L'élaboration saccharine dans ces végétaux y est plus forte que dans la betterave, cultivée dans nos plaines tempérées. Il est inutile de dire ce que les forêts alpines et norvégiennes fournissent aux arts en produits résineux de pin et de mélèze. Et aussi, dans ces climats, caractérisés tant par une latitude boréale que par le séjour éternel des glaciers, s'élaborent, au sein de quelques végétaux, des poisons azotés en tout aussi énergiques que ceux des latitudes tropicales, tels que l'atropine, l'aconitine, la vératrine, la colchicine ! Remarquons enfin que nos plantes alpines, tirées des verts oasis des glaciers et transplantées dans la plaine, y périssent, de même que les plantes tropicales, à cause des inégalités de la température. Elles y gèlent, ce qui n'arrive jamais dans leur habitat naturel où elles vivent chaudement sous la neige, pendant que, dans la plaine, l'arrêt de la végétation est complet pendant la saison des frimats.

Ces rapprochements de produits similaires par une équivalente force végétative dans les climats si opposés des zones tropicales et boréales n'existent pas certainement, d'une manière si nette, dans les plaines de nos régions tempérées, où les inégalités de température compromettent souvent ou impressionnent toujours défavorablement la végétation. Il est remarquable que dans ces plaines, on ne sauve de la mort les plantes des régions glaciales et chaudes qu'en les tenant en serre pendant nos sept mois d'hiver. S'il y a, enfin, des rapprochements d'identité de force végétale dans les climats si opposés des régions chaudes et froides, il n'y en a pas moins sous le rapport des phénomènes météorologiques. La foudre, qui électrise l'atmosphère humide et brûlante des tropiques, qui nitrifie l'air de ces régions de l'orage, produit des effets aussi merveilleux dans les régions des cimes glacées des Alpes et des steppes des zones arctiques. N'observe-t-on pas, en parcourant nos forêts et nos glaciers alpins et les roches cristallines qui les encadrent, des traces de fréquentes décharges de la foudre attestant que là aussi est l'habitat du plus puissant météore de la nature ; que là aussi se trouve une station de la force électrique qui fait les riches élaborations de la vie végétative ? En rapportant l'attraction magnétique vers l'axe polaire, dans les régions arctiques, où ont lieu de splendides phénomènes électriques, on comprendra aisément qu'il doit s'y passer, relativement à la puissance de la végétation, des effets correspondants. Si l'on considère aussi ce que les lois du rayonnement terrestre produisent en fait de vapeurs électrisées, condensées sous forme de rosée fertilisante dans les climats tropicaux, on trouve une identité parfaite de condition météorologique par le rayonnement dans nos hautes terres alpines. Là, le

serein et la rosée y sont d'une abondance extrême. Or, des expériences précises que j'ai tentées sur l'action chimique du serein et de la rosée m'ont confirmé que ces météores aqueux ont une puissance oxydante très prononcée (1). Ce fait établit évidemment une influence des plus favorables pour la force de la vie végétative dans les altitudes alpines et y fait bénéficier la végétation avec d'autant plus de progrès que le temps de la chaude radiation solaire y est d'une courte durée. Tant de causes puissantes réunies dans ces régions, comparées à celles qui président aux élaborations des sucres végétaux précieux dans les chauds climats, électricité, chaleur, rayonnement, rosée, y favorisent admirablement la végétation. En rapportant leurs effets à la seule production du sucre dans les végétaux, objet des démonstrations de ce mémoire, n'y a-t-il pas lieu d'établir théoriquement la supériorité, d'ailleurs constatée par l'expérience, des miels alpins sur ceux de la plaine ?

On s'est formé l'idée que les abeilles, en butinant sur telles ou telles plantes, en suçaient simultanément les principes sucrés, âcres et amers, d'où proviendrait la différence de qualité observée dans les miels. Cette idée assez répandue doit être rejetée. Le sarrasin et le châtaignier, si accusés par les apiculteurs ruraux, ne communiquent pas plus leur résine âcre et leur tannin au miel mou, pâteux, de la plaine, que l'aconit, son aconitine, et le mélèze sa résine balsamique au miel dur et grenu des hautes localités montagneuses. Cela a été une erreur d'observation quand on a dit que les miels blancs de Chamonix et de Megève devaient leur parfum agréable aux bouquets de bois résineux fréquentés par les abeilles. Cela a été une plus grande erreur d'imagination encore quand quelques auteurs ont écrit que les abeilles, en butinant sur des plantes narcotico-âcres, communiquaient à leur miel des qualités vénéneuses. Il n'est pas à ma connaissance qu'un pareil fait ait été justifié. Xénophon, à la vérité, dans sa relation de la *retraite des dix mille*, attribue l'enivrement soit la fureur ébrieuse des soldats grecs à l'usage du miel de la Colchide, contrée renommée dans l'antiquité par les plantes vénéneuses qu'elle produisait. Mais en conservant à cette relation sa valeur, il serait peut-être plus juste d'attribuer ce fait à l'usage d'un miel fermenté soit alcoolé. Or, on sait parfaitement qu'un simple mélange d'acide carbonique et d'alcool, tel qu'il s'en produit dans une substance sucrée entrée en fermentation, est capable de stupéfier et de produire les effets physiologiques de l'ivresse (2). Non : le miel est toujours un produit sain de la nature, comme le lait. Pour écarter toute idée de crainte à cet égard, reposons-nous sur un fait d'une invariable fidélité : un instinct privilégié guide toutes les bêtes dans le choix de leur nourriture ; cet instinct leur fait fuir les plantes dangereuses. Pour elles, d'ailleurs, la sincère nature n'a pas d'appât perfide.

Mais, à part ces raisons d'ordre moral qui ne suffi-

(1) Mémoire sur *l'ozone dans le serein et la rosée*, lu à l'Académie impériale des sciences et belles-lettres de Savoie, le 5 juillet 1860. L'Académie en a voté l'insertion dans ses recueils.

(2) Cette explication trouve d'autant mieux sa raison si le miel de Xénophon était, de sa nature, liquide. Il y a, en effet, des miels naturellement liquides ; le miel du mont Hybla dans la Troade, celui du mont Hymette, dans l'Attique, sont de cette espèce.

sent pas pour convaincre les esprits peu enclins à la méditation, il y en a d'autres déduites de faits observés, contre l'opinion émise sur la production des miels vénéneux. Quoiqu'on voie les abeilles butiner sur des fleurs de plantes vénéneuses, telles que les aconits, les ancolies, les actœa, les daphnés, les solanées, etc., il ne faut pas en induire qu'elles en sucent les principes toxiques. La matière médicale pharmaceutique, très compétente en fait d'investigation toxicologique, établit, en thèse générale, que, de toutes les parties d'une plante douée d'activité, la fleur est la plus pauvre; et dans la fleur encore elle distingue la partie colorée de la partie incolore, constituée par les onglets et les extrémités inférieures des corolles, rejetée comme inerte. Or, c'est dans cette partie des fleurs, inerte pour la chimie pharmaceutique, que se trouvent les nectaires, minimes glandes mucoso-sucrées qu'entame la trompe de l'abeille.

Le fait de parfum résineux que possède quelquefois le miel si renommé de Chamonix et de Megève ne provient pas des abeilles ni des plantes résineuses qu'elles fréquentent, mais bien des petits barils à douves fraîches de sapin où il est coulé et où on le tient renfermé. Je n'ai, du moins, jamais observé de parfum résineux dans le miel de ces provenances en rayons ou coulé dans des vases de terre, et les recherches spéciales que j'ai faites dans ce but, tant sur le miel du Mont-Blanc et du Mont-Joly que sur celui de Longefoy, ne m'y ont pas révélé la moindre trace de résine balsamique.

Mais dans tous les miels de cette provenance, comme dans tous ceux de la plaine, j'ai reconnu une matière colorante et aromatique, *jaune rougeâtre*, insoluble dans l'eau et l'alcool, soluble dans l'éther et dans l'essence de térébenthine rectifiée. Elle existe à l'état émulsif dans ces miels et toujours en plus forte proportion dans ceux de la plaine. Elle est de nature grasse, butyreuse, intermédiaire entre les corps gras et résineux. C'est cette matière qui donne aux solutés aqueux de miel une teinte jaune et opaline. Elle existe particulièrement dans la cire jaune dont elle fait tout le principe colorant et aromatique. Elle réduit les sels solubles d'argent très promptement. La potasse caustique la dissout en la saponifiant. En saturant sa dissolution dans la potasse par un acide fort, cette matière colorante blanchit, perd son odeur et vient surnager à la manière des acides gras. Ces caractères démontrent qu'elle est très oxydable et de la nature des acides gras.

Indépendamment de ce principe colorant et aromatique conforme aux acides gras, il y a, dans le miel, en petite quantité, un acide libre, soluble dans l'eau et dans l'alcool, à réaction très nette sur le tournesol, qui m'a paru différer des acides organiques connus, à en juger par les caractères qu'il revêt au contact des réactifs. Je décrirai, dans la partie chimique de ce mémoire, comment j'ai observé ces deux produits acides dont il n'a pas été, que je sache, encore fait une étude. J'ai reconnu, de plus, à l'état constant, mais seulement dans les miels alpins, la présence du sucre de canne, déjà annoncée par deux observateurs, et une notable quantité de mannite. Ces faits réunis m'ont paru devoir intéresser l'histoire chimique du miel encore peu avancée.

(Sera continué).

CH. CALLOUD.

Chambéry, 31 mai 1864.

Annecy, typ. Théo.

CORRESPONDANCE SCIENTIFIQUE

Genève, 13 juin 1864.

Sur la solidification de quelques substances. — M. L. Dufour s'est occupé de recherches en vue d'établir la théorie de la formation de la grêle. Nous nous contenterons d'y renvoyer nos lecteurs; mais nous voulons relater ici une ou deux expériences accessoires concernant le point auquel certains corps se solidifient. D'après le physicien de Lausanne, on peut, avec une grande facilité, amener l'eau à des températures bien inférieures à 0° sans qu'elle gele. La méthode à suivre consiste à faire un mélange de chloroforme et d'huile en proportions telles que la densité du mélange soit la même que celle de l'eau. Placée dans ce liquide, l'eau s'y maintient suspendue en sphères parfaites et se trouve en dehors de tout contact solide. M. Dufour a tenté d'étendre ses expériences à d'autres substances. La difficulté est de trouver des liquides convenables. M. Dufour y a réussi dans quelques cas, et il a reconnu que le soufre et le phosphore fondus dans une solution convenablement concentrée de chlorure de zinc, recouverte d'une couche d'huile, s'y réunissent en sphères qui flottent librement dans le liquide. Par le refroidissement, ces deux corps peuvent conserver l'état liquide, à des températures bien inférieures à leur point de fusion, dans certains cas à 0° même (le soufre fondant à 445° et le phosphore à 44°). La naphthaline fondue dans l'eau se comporte de même. Le sodium et le potassium chauffés, le premier dans la naphthaline, et le second dans un mélange de naphthaline et de pétrole, prennent bien, en se liquéfiant, la forme sphérique, mais leur solidification a lieu au point habituel de fusion. Ces deux métaux subissent dans le liquide une alteration partielle qui influe peut-être sur le phénomène et l'empêche de se produire comme pour le phosphore et le soufre (1).

Sur l'ébullition des liquides. — M. L. Dufour a fait connaître à l'Académie des sciences (séance du 13 mai 1864), les expériences suivantes : « Si l'on prend de l'essence de girofle additionnée d'une petite quantité d'huile, on a un liquide où l'eau se maintient en équilibre, en sphères parfaites et librement mobiles dans l'intérieur. Si l'on chauffe avec précaution, on dépasse toujours et souvent même de beaucoup 100° avant que l'ébullition de l'eau ait lieu. On peut arriver à 120°, 140° et même 176° : si, entraînés par les courants inévitables qu'occasionne le réchauffement, les globules viennent heurter les parois du vase, il y a brusque production d'une bulle de vapeur, et le globule devenu plus petit est violemment repoussé loin du point où l'explosion a eu lieu. Le chloroforme chauffé dans du chlorure de zinc produit des phénomènes semblables, et il est à présumer qu'il en sera de même pour d'autres liquides. Dès lors nos idées sur le point d'ébullition des liquides devront se modifier dans le même sens que celles sur leur solidification. » (Voir plus haut.)

M. DELAFONTAINE.

CHRONIQUE

LE MUSÉE D'ANNECY a reçu, du 15 avril au 15 juin, les dons suivants :

M. Gabriel de Mortillet, ancien conservateur du Musée. — 70 minéraux du Valais, d'Allemagne et d'Amérique, entre autres de beaux échantillons de cuivre natif, de wollastonite, d'andalousite, de zéolite, de sphène, de gehlénite, de nigrine, de penine cristallisée, etc. — 130 espèces de fossiles représentées par un grand nombre d'échantillons. La plupart appartiennent au nummulitique de Ronca, près Vicence.

M. Verdun, à Annecy. — Petit pluvier à collier.

M. le chanoine Favre. — Médaille de Probus. — Monnaie de l'évêque de Lausanne. — Insignes de sociétés d'Annecy.

M. M. L. C., E. S., D. — Produits végétaux et produits chimiques.

M. Cheminal, typographe. — Flèche de sauvage. — Billet de logement de 1679.

M. Berthod, à Rumilly. — Médaille de Maximin.

M. Garnier, pharmacien. — Ancienne faïence. — Préparations ostéologiques.

M. Rime, cafetier. — Section de tronc de sapin pénétré entièrement par une branche.

M. F. Morel-Frédér. — Bague en cuivre du XVIII^e siècle.

M. Janus Blanchet. — Buse bondrée, belle variété brune.

M. Adrien Allmer. — Deux objets fabriqués au Congo : ceinture en filocle de cocotier et statuette d'ivoire.

M. Dunant, de Pringy. — Vase gallo-romain, trouvé à Pringy.

(1) *Bibl. univ. de Genève* (partie scientifique, avril et mai 1864).

JULES PHILIPPE, directeur-gérant.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un *bon postal* à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR L'ASSOCIATION FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

L'ASSOCIATION laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Mémoire sur les miels de la Savoie (II^e partie), par M. Ch. Calloud. — Archéologie : voies romaines (suite), par M. Ducis. — Notes géologiques sur la Savoie (suite), par M. G. de Mortillet. — Quelques inscriptions recueillies en Savoie (suite), par M. F. Rabut. — Bulletin scientifique, par M. M. Delafontaine. — Correspondance. — Chronique.

MÉMOIRE SUR LES MIELS DE LA SAVOIE

(Deuxième partie)

Les huit échantillons de miel des diverses provenances indiquées que j'ai soumis à des études ont été l'objet de traitements identiques. Je m'étais proposé pour but d'établir fidèlement une comparaison entre eux, d'après les résultats d'une analyse chimique. Je me suis donc appliqué à isoler et à prendre le poids de chacun des principes constituants du miel. Ainsi j'ai dû faire le dosage : 1° du sucre grenu (glycose); 2° du sucre fluide, incristallisable (mellose); 3° de l'eau d'hydratation; 4° de la matière colorante aromatique. Je me suis attaché à la détermination précise de ces quatre principes, les seuls qui m'ont paru devoir fournir une base pour spécifier la qualité des miels. En effet, par la plus ou moins grande proportion relative du sucre solide, du sucre fluide et de l'eau d'hydratation, on a les termes de la différence remarquée entre les miels fermes et les miels mous, et par la plus ou moins grande quantité de la matière colorante, on a l'expression exacte des miels colorés et des miels blancs. Indépendamment de ces quatre principes essentiels, l'analyse m'en a fait rencontrer d'autres accessoires, tels que l'acide libre, le sucre candi et la mannite. Ces deux derniers, par leur nature solide, augmentent la fermeté des miels; ils sont particuliers aux miels alpins provenant de localités pourvues en végétaux qui sécrètent du sucre de canne et de la manne. La seule indication de leur présence est un titre de faveur, car elle est une preuve que les abeilles ont eu naturellement une abondante provision saccharine. Quant à l'acide libre, il s'est trouvé identique dans tous les miels; j'ai été amené à le considérer, d'après ses caractères, non comme produit végétal, mais comme une sécrétion physiologique de l'abeille même.

Mes études sur les miels de Savoie ont été faites dans la période de 1854 à 1860. Je n'ai analysé que ceux des

localités que j'avais visitées et où j'avais pu me procurer des rayons frais, pendant mes tournées comme visiteur des pharmacies. En 1854, j'ai commencé mes essais d'analyse sur les miels de St-Genix et de Rumilly; en 1855, je les ai continuées sur ceux des Houches, Megève et Flumet; en 1856, sur ceux de Jarsy; en 1857-58, sur ceux de Montcel, enfin, en 1860, sur le miel de Longefoy. Indépendamment des miels de ces provenances recueillis sur place à l'état de rayons frais, j'en ai examiné d'autres que je m'étais procuré à l'état de miel fait. Ils m'ont tous présenté, relativement à leur provenance, des caractères communs, identiques, à peu de différence près : les miels de la plaine, *mous, colorés et odorants*; ceux des altitudes subalpines, *un peu plus fermes, de consistance pâteuse, de couleur citrine et à odeur fine de miel*; ceux des altitudes alpines, *durs, grenus, blancs ou d'une teinte citrine pâle, à odeur plus fine encore ou presque inodores*. La constance des caractères distincts des miels provenant de ces trois régions, Alpes, sous-Alpes, plaine, est, à mon avis, une démonstration péremptoire de la nature des sucres qui y sont élaborés électivement par les végétaux. L'espèce d'abeille étant la même pour toutes ces régions, il n'y a aucun doute à élever à cet égard. Cette démonstration étant juste, on peut établir que l'espèce de sucre élaborée par les végétaux de la plaine est principalement du sucre fluide, incristallisable, de la nature de celui des fruits et de la mélasse, et que l'espèce sécrétée par les végétaux des altitudes alpines est particulièrement du sucre cristallisable (de canne et de raisin ou glycose). Très probablement, sans la légère modification moléculaire que l'abeille opère sur les sucres solides des végétaux, les miels alpins ne seraient formés que de cristaux diaphanes de sucre candi. Comme aussi, si, dans la plaine, les végétaux fréquentés par les abeilles n'avaient pas d'autre sucre que le sucre fluide, on y récolterait des miels liquides. Ces observations expliquent les différences de consistance qu'on remarque dans les miels. Le fait de fluidité du célèbre miel du mont Hymette, comparable, pour l'aspect, au plus beau sirop de guimauve, qu'on ne parvenait pas à expliquer parce que, en général, les miels sont consistants, n'a pas d'autre cause.

Il suit de ces observations qu'on peut, par l'état des miels de telle ou telle région, juger des espèces de sucre qui y sont élaborés électivement par les végétaux. L'industrie des sucres indigènes, qui cherche

une plus grande richesse de sucre de canne dans nos végétaux saccharifères, trop pauvres pour soutenir, sans protection, une concurrence avec la canne des colonies, devra en tirer son profit (1).

PRÉPARATION ET ANALYSE.

Les rayons de miel, déchirés avec une spatule d'argent, ont été coulés dans des vases de porcelaine à travers un tamis de crin lavé à plusieurs reprises à l'eau distillée et desséché. Cette précaution est nécessaire, car j'ai observé qu'en me servant d'un linge blanchi à la lessive et lavé à l'eau naturelle calcaire et alcaline, pour passer le miel, celui-ci se colorait sensiblement. Le coulage a été opéré à la seule chaleur solaire en plein midi, et les rayons n'ont subi aucune expression. Le miel coulé était clair, de consistance sirupeuse, filante, avec une teinte citrine plus ou moins accentuée, suivant les provenances. Examiné à la loupe et au microscope, je n'y ai observé qu'une masse homogène, diaphane, et aucune parcelle des lames alvéolaires. Je fis deux parts du miel écoulé, l'une, pour être soumise immédiatement à des recherches qualitatives ou d'indication; l'autre, pour être analysée, à l'état de miel solidifié, après deux mois de repos pour les opérations de dosage. Tous les miels ont eu, séparément, un traitement uniforme par l'eau, par l'alcool et par l'éther.

Traitement par l'eau.

La solution des miels dans l'eau distillée était claire, mais non limpide, un peu opaline, *jaune verdâtre* pour les miels de la plaine et des côtes sous-alpins, *citrine* pour ceux des localités alpines. Toutes ces solutions ont rougi très nettement le papier de tournesol. Toutefois, ce caractère normal d'acidité a été imperceptible au goût et s'est fait à peine remarquer par une action chimique sensible sur une plaque polie de marbre blanc. Après avoir été filtrées au papier lavé, elles ont conservé une opacité plus prononcée avec les miels de la plaine qu'avec ceux des hautes terres. Elles ont été essayées successivement par la potasse caustique, l'azotate neutre d'argent, l'acétate de bi-oxyde de cuivre, le perchlorure de fer neutre, l'acide tannique et le bi-iodure de potassium.

Potasse caustique. Les solutions des miels de la plaine et des côtes sous-alpins se sont fortement colorées en *brun*, celles des miels alpins en *jaune brunâtre foncé*. Saturées par l'acide chlorhydrique, toutes sont devenues limpides et incolores avec séparation de flocons de matière grasse. Les miels de la plaine ont produit une plus grande quantité de cette matière grasse que ceux des montagnes alpines. Les solutions, après ce traitement, ont perdu l'odeur du miel. La potasse caustique a, dans cette réaction, amené l'oxydation de la matière

colorante aromatique jaune et l'acide chlorhydrique l'a isolée à l'état d'acide gras dépourvu d'odeur et de couleur.

Azotate neutre d'argent. Toutes les solutions ont *bruni* immédiatement avec trouble; la précipitation argentique s'est fait attendre plusieurs jours.

Acétate de bi-oxyde de cuivre. N'a amené aucune réaction sensible. Après quelques jours, il s'est formé dans les solutions un très léger dépôt floconneux blanc de nature muqueuse, ne contenant aucune parcelle d'oxyde de cuivre.

Le perchlorure de fer, l'acide tannique et le bi-iodure de potassium n'ont produit aucune réaction appréciable (1). Il en a été de même avec des solutés alcooliques de miel. L'action négative de ces réactifs sur les huit échantillons de miel que j'ai analysés démontrent suffisamment qu'il ne contenait ni tannin, ni acide gallique, ni quelque base organique. Ce fait seul contredit les arguments de quelques auteurs qui ont émis une opinion sur la production possible des miels vénéneux. Car, comme je l'ai dit, la flore des plantes amères, âcres, tannifères, se trouve dans toutes les régions de nos Alpes. Une multitude de ces sortes de plantes est fréquentée par les abeilles; s'il y avait dans ces plantes suspectes un mélange de la sève vitale, chargée de principes organiques divers, avec le sucre exsudé dont se saturent ces hyménoptères, on ne manquerait pas d'en trouver quelques parcelles dans le miel. En considérant encore que le miel ne fût qu'un départ choisi de substances mixtes par le jeu d'une action physiologique, il s'y mêlerait toujours quelques matières réfractaires qui décèleraient une origine connue. Mais il serait fastidieux d'argumenter avec des subtilités. Admettons ce qui est vrai et logique; le miel est un produit des exsudations sucrées simples des végétaux. Pourquoi ne pas admettre qu'il se forme dans les plantes des exsudations sucrées simples, comme il se forme des exsudations résineuses, gommeuses, féculentes simples? La résine des pins, la gomme des *mimosa*, la fécule du *jatropha manihot* participent-elles des sucres mixtes des végétaux d'où elles proviennent? On n'a jamais trouvé dans la gomme du *mimosa nilotica*, dans la térébenthine de l'*abies pectinata* ou du *pinus larix*, le tannin dont la sève de ces végétaux abonde. On n'a jamais trouvé non plus dans le tapioka, fécule alimentaire du *jatropha manihot*, le poison contenu dans le suc âcre de cette plante euphorbiacée. On peut multiplier ces exemples à l'infini, parce qu'ils découlent d'une loi invariable que je formulerais ainsi : *La vie organique isole ses sécrétions*. Le sucre est une sécrétion végétale simple comme la manne, les gommages, les résines, les féculs. De même que le foie, traversé par une multitude de vaisseaux sanguins, sécrète la bile sans mélange de sang; de même qu'il se forme dans les interstices ou à la surface des muscles des amas adipeux sans mélange de cruor ou de lymphes, du sein des végétaux exsudent distinctement des principes spécialisés qui procèdent mais ne participent pas de la sève. Admirable économie que le Créateur a mise dans les fonctions organiques des êtres, par laquelle se séparent, avec des caractères

(1) A ce sujet, ne devrais-je point conseiller l'acclimatation de l'*érable à sucre* du Canada dans nos forêts alpines? La culture de la betterave dans les altitudes alpines ne donnerait-elle pas une plus grande richesse de sucre que celle de la plaine? Ce sont des observations à traduire en pratique. De fait, les légumes de la plaine, choux, raves, carottes, sont moins doux, moins sucrés que ceux des hautes terres. J'ajouterai, à cette observation, que j'ai souvent remarqué des cristaux de candi dans les extraits aqueux de plantes tirées des terres alpines, jusquiame, aconit, belladone, fait que je n'ai jamais rencontré avec ceux obtenus des mêmes plantes de la plaine.

(1) L'acide tannique a séparé seulement une minime quantité de matière muqueuse, insoluble dans l'acide acétique et dans l'alcool.

distincts, des principes d'une commune origine, et qui, divisant mystérieusement la substance de la sève sans l'amoinrir dans son essence, permet à l'abeille de tirer même d'un milieu vénéneux où plane la menace de la mort, un aliment plein de suavité !

L'abeille est donc uniquement l'habile collecteur des sucres des végétaux naturellement préparés, localisés, accumulés. Son miel n'est pas un résultat d'opérations chimico-physiologiques avec séparation de principes hétérogènes, mais une simple collection des sucres tout préparés par les végétaux. Ce qui le prouve, c'est la différence de consistance remarquée dans les miels, différence évidemment due à la variété des sucres solides et fluides. Si le miel était un résultat d'élaboration chimico-physiologique opérée par l'abeille, il serait partout identique, comme l'est, par exemple, le sucre de lait (Lactine) des mammifères herbivores qui, avec les sucres solides et fluides, consomment et digèrent simultanément tous les principes complexes des plantes fourragères.

Transportée sur ce terrain, la question des miels vénéneux se trouve résolue négativement de la manière la plus satisfaisante. L'analyse dit : non ; l'observation dit : non. Cette erreur ne devra plus revenir. Il m'a fallu épuiser le raisonnement pour la réduire, parce que le maintien de cette erreur nous cachait cette admirable vérité philosophique de la *spécialisation des humeurs par les organes*, de l'*isolement naturel des sucres sécrétés*, qu'on peut extraire sans mélange et sans nuire à la vie du végétal. Cette vérité scientifique, l'abeille l'avait révélée elle-même par l'innocuité constante de son produit extrait de mille plantes diverses, et les naturels du Canada et du Mexique l'avaient résolue pratiquement dans leurs solitudes. Une tarière plongée habilement par eux au sein de l'érable à sucre et de l'agave, extrait de ces végétaux précieux un suc très sucré, pur de tout mélange avec leur sève vitale.

Distillation des solutés aqueux de miel. Pour reconnaître les principes volatils des miels divers soumis à l'analyse, j'ai distillé dans une cornue de verre, au bain de sable, leurs solutés aqueux. Le produit distillé a été, en général, légèrement citrin, lactescent, un peu âcre et amer et doué de tout l'arôme du miel. Ces caractères ont été constamment plus tranchés dans le produit distillé des miels de la plaine. Tous les liquides distillés se sont montrés *parfaitement neutres* aux papiers réactifs. Ils ont *bruni* immédiatement par l'azotate d'argent avec une prompte précipitation argentique. Les sels de cuivre et de fer au *maximum* n'y ont produit aucune réaction, mais la potasse caustique les a *éclaircis* complètement. Par la saturation de la potasse, à l'aide de l'acide chlorhydrique pur, il s'est formé des flocons légers de matière grasse qui ont surnagé et adhéré aux parois supérieures des verres. Cette réaction a fait disparaître l'odeur de miel dont les liquides distillés étaient pourvus.

C'est en examinant ces produits distillés que j'ai pu reconnaître la nature de l'arôme du miel et me convaincre qu'il ne possède aucun caractère qui puisse être rapporté à quelque essence de plantes fréquentées par les abeilles. La matière de cet arôme est plus abondante dans les miels de la plaine que dans ceux des hautes localités montueuses qui, pour ce fait, exhalent un parfum plus fin et suave. Car c'est à l'abondance de

leur arôme que les miels de la plaine doivent leur odeur forte et nauséuse, en tout identique à celle que possède la cire jaune qu'on en extrait. J'ai reconnu que ce principe aromatique n'était pas azoté, car en concentrant l'hydrolat lactescent de miel éclairci par la potasse et calcinant le produit de la concentration, je n'ai remarqué aucun dégagement d'odeur animale et d'ammoniacale. C'est le même principe qui donne à la cire jaune son odeur et sa couleur. Ce principe aromatique n'est pas dissipé par la chaleur ; il est persistant. Ce caractère de persistance vient confirmer qu'il est analogue aux corps gras odorants d'origine animale. Mais s'il a ce degré de persistance à l'action de la chaleur, il ne possède pas une grande stabilité, car sous l'influence des corps oxydants, tels que l'azotate d'argent et la potasse, il est atténué au point d'être à peine sensible. Ce fait de la modification et même de la disparition de l'arôme du miel par l'oxygénation, rapproché du fait bien connu de la destruction de l'odeur et de la couleur de la cire jaune exposée à l'action oxydante du serein et de la rosée (très riches en ozone soit bi-oxyde d'hydrogène), jette le plus grand jour sur la cause du peu d'odeur et de couleur des miels alpins. A mon avis, la rosée et le serein, très abondants dans les hautes localités alpines, épurent les sucres sucrés des végétaux et de là vient que les miels de ces provenances sont toujours plus blancs et d'un goût plus exquis que ceux de la plaine.

Chambéry, 31 mai 1861.

CH. CALLOUD.

(La suite prochainement.)

ARCHÉOLOGIE

VOIES ROMAINES

(Suite)

En partant de la station romaine, l'ancienne voie fléchit tout-à-coup de la ligne droite, comme devant un obstacle insurmontable, et cependant elle quitte un terrain de niveau pour prendre une direction légèrement ascensionnelle. Or, cet obstacle, c'est tout simplement le *cromlech* qu'elle contourne à droite, au lieu de le traverser, comme le fait la route actuelle, quelque peu sceptique à l'endroit du culte de nos ancêtres gaulois. Dans ce détour respectueux d'une voie prétorienne à côté d'un monument celtique, entouré lui-même d'édifices romains, on ne peut voir qu'un témoignage authentique de l'ancienneté du *cromlech* et de sa destination religieuse. Car, de quelque manière que les Centrons aient accédé à l'empire, les conquérants n'auront pas ménagé la susceptibilité nationale au point de sacrifier le principe de la ligne droite dans leurs voies militaires pour laisser subsister un monument d'autonomie politique sur le théâtre même de la lutte. Mais, sans conviction profonde sur leur propre mythologie, ils donnaient volontiers le droit de bourgeoisie aux divinités des peuples soumis.

Il est possible que les *peulvans* atteignent à cette époque la hauteur qu'ils ont encore dans l'enceinte de Gellainville et dans toutes celles de la Bretagne, de l'Angleterre et des îles de la Méditerranée (1). Et l'on peut

(1) Batissier, *Histoire de l'art monumental*. Ernest Breton, *Monuments de tous les peuples*, II.

même conjecturer la cause de leur dépression. Les Druides, déchus de leur influence sous la centralisation romaine, réchauffaient les souvenirs de l'indépendance primitive, et les Césars, souverains pontifes d'un polythéisme de marbre et de métal, ne pouvaient atteindre les abstractions du monothéisme druidique. Il n'est donc pas étonnant de voir l'empereur Claude multiplier les supplices contre leur corporation et leurs affiliés, jusqu'à punir de mort un chevalier romain du pays des Voconces qui portait un talisman de leur culte, l'*ovum anguinum*, le diamant de la givre ou vouivre (1). Les menhirs auront été brisés sur un passage aussi fréquenté des légions romaines, peut-être au retour de l'empereur de l'expédition de Bretagne, lorsqu'il donna le droit du *latium* et le titre de *forum Claudii* à la cité des Centrons (2). Après le moment de la persécution, les zéloteurs auront rétabli le cercle avec les débris, qui n'ont plus qu'un mètre de hauteur. — N'oublions pas que la tradition locale l'appelle le *cirque d'Annibal*.

La voie laisse encore à gauche le temple et la colonne Jou, à droite le premier édifice dont j'ai donné la figure, puis elle tend à l'ouest vers l'aiguille de Belle-Face, contourne le petit lac de l'hospice actuel, vers des ruines qui mériteraient aussi d'être étudiées, et prend enfin la descente.

Ici deux séries de vestiges se disputent l'honneur d'avoir été la *via strata prætorial*. Pour éclairer mes recherches et faciliter ce travail auquel il s'intéressait tout particulièrement, M. Bergoën, alors intendant de la province, m'avait autorisé à réclamer l'aide des employés de la route du Petit-Saint-Bernard. M. Messelod, chargé du tracé de cette nouvelle route, outre les géomètres qu'il mit à mon service, voulut bien aussi recueillir les traditions locales, parcourir ces vestiges et m'assurer qu'ils étaient une œuvre d'ingénieur, sauf à l'archéologie à décider si elle était romaine ou autre.

La première série longe la gauche du Reclus jusqu'au *Traverset*, et dans la direction de Mont-Valesan, passe un ruisseau, une autre crête et de là forme quatre grands tournants à travers les forêts, les prés, les champs, depuis le Gouty jusqu'au Villard-Dessous, à Séiez, et repasse le torrent du Reclus pour arriver au Bourg-Saint-Maurice.

Plusieurs traits de cette route ont encore trois à quatre mètres de largeur. Dans les prés et les champs le nivellement de l'agriculture n'a pu en effacer toutes les traces. L'usage n'a pu conserver qu'un sentier dans les ravins où la pente arrive trois fois au douze pour cent. Ailleurs elle est en moyenne du sept au huit, et dans les plateaux du trois au quatre. Les vieilles ornières, aujourd'hui couvertes de gazon, datent probablement de l'exploitation minière du *Traverset*. Mais lorsque l'ingénieur dont j'ai parlé m'eut appris plus tard que la section de cette route comprise entre le Jultieux et les Têpes-de-l'Envers, avait été exécutée ou réparée en 1814 par Radetzki, alors capitaine du génie autrichien, cette révélation me fit soupçonner que l'ensemble de la route n'eût été ouvert pour desservir le fort Mont-Valesan, avec lequel elle communiquait depuis le mur d'arrêt flanqué de deux petits redans et faisant pont sur le Reclus. Les convois militaires devaient être bien

abrités dans cette trouée au milieu des forêts, et leur marche pouvait être surveillée par le poste du *Mas-Gouvert*, encore plus à l'abri d'un coup de main. C'est du même côté que le génie civil a commencé la nouvelle route du Petit-Saint-Bernard. Elle a l'avantage d'éviter un pont dans une crêpe dangereuse, d'être préservée des avalanches par les forêts supérieures et de donner un grand développement aux courbes.

L'autre série de vestiges longe les hauts coteaux de la rive droite, et, par de nombreux lacets ménagés dans une pente qui ne dépasse pas le dix pour cent dans les traits les plus rapides, elle vient contourner le village de Saint-Germain et descend au pont sur le Reclus pour rejoindre la première série au Villard-Dessous. Il est possible cependant qu'autrefois elle n'ait pas quitté la rive droite jusqu'au torrent de Bonneval. Mais les ravins de la *Parai-Blanche*, au bas du village du Mont, n'y ont laissé qu'un sentier presque impraticable.

Indépendamment d'une pente moins rapide et d'une exposition solaire plus conforme aux préférences romaines, cette voie présente à l'appui de son ancienneté un document : c'est la vie de saint Germain, d'abord gouverneur, puis évêque d'Auxerre, qui a dû la suivre en 448, lorsqu'il allait à Ravenne plaider la cause des Armoricains auprès de l'empereur Valentinien III (4). Il paraît que les éboulements avaient lieu précisément à cette époque. Les circonstances de son passage ont été assez éclatantes pour motiver l'érection d'une chapelle non seulement dans le village qui a gardé son nom, mais dans plusieurs autres du diocèse, qui sont devenus des lieux de pèlerinage en l'honneur du patron des voyageurs.

Des personnes dignes de foi m'ont assuré avoir vu assez longtemps sur cette ligne deux colonnes de granit, qui ont fini par rouler dans les abîmes du Reclus. Si c'étaient des pierres milliaires, leur découverte trancherait la question. Elle n'est plus fréquentée aujourd'hui. Comme près de toutes les routes à lacet, les piétons se sont fait un chemin raccourci, les habitants l'ont accommodé à la desserte de leurs chalets, et, seul pratiqué depuis longtemps, il a usurpé le titre de route du Petit-Saint-Bernard.

Ici je ne me suis pas contenté d'évaluer les distances en parcours. La mesure géométrique, que j'ai prise moi-même sur les vestiges, donne pour chaque ligne 18 kilomètres depuis les ruines du Petit-Saint-Bernard jusqu'au Bourg-Saint-Maurice. On peut donc fixer en deça de la Borgeat la station de *Bergintrum*, distante de XII milles de l'*Alpis graia*, soit 17,772 mètres. Le nant de la Borgeat, appelé plus anciennement *Bergenta*, concourt aussi à fixer l'emplacement de *Bergintrum* qu'il divisait autrefois en deux quartiers (2). C'est probablement à la mansion romaine qu'il a dû son extension vers le sud-ouest, où l'église de Saint-Maurice lui a laissé son nom. Mais toute cette partie, déjà bien maltraitée au deuxième siècle de notre ère, a été de nouveau ensablée de 1630 à 1636 par le torrent de l'Arbonne (3). La plupart des anciens monuments ont péri, à part une chapelle conventuelle qui est devenue paroissiale.

(1) Suétone, *Claude*, Tacite, *Annal*, XIV. Plinie, XXIX. 3.

(2) *Trebonius Rufinus*, V, 5. Plinie, III, 20.

(4) Bolland. *Acta sanct*, 31 juillet. Lib. II, 66.

(5) Roche. *Notice historique sur les Centrons*, 60.

(6) Mémoires sur les inondations en Savoie, par Mgr Billiet.

siale et dans les murs de laquelle on a trouvé une inscription romaine. Elle rappelle les digues élevées contre la violence des torrents par l'ordre de l'empereur Lucius Verus, collègue de Marc-Aurèle. Un autre débris où on lit HERCVLI, peut se rapporter à ces travaux, exécutés sous le patronage d'Hercule, ou à la tradition de son passage à travers les Alpes graies. Je les ai communiquées, lors de leur découverte, à l'Académie royale de Savoie.

Le moyen-âge y a laissé les deux tours de Rochefort, et au-dessus celle du Châtelard, qui défendait le débouché de Bonneval, d'où l'on passe par le Cormet à Beaufort, et par le Bonhomme en Faucigny.

Sur vingt copies de l'Itinéraire d'Antonin, les deux manuscrits d'Orléans du XVI^e siècle portent xxiii entre *Arebrigium* et *Bergintrum*; celui de Paris n° 7230 du X^e siècle porte xviii. Il est évident que le x mal achevé est resté en v, il se rattache donc aux deux précédents. Celui de Vienne, n° 181, qui porte xii, devient intelligible, à moins qu'on ne prenne v pour x, comme en grec. Ces variantes, dues aux différentes écritures du moyen-âge, et qui arrivent à un ou deux milles de différence, ne constituent pas une difficulté sérieuse et ne peuvent du reste faire autorité contre les seize autres copies qui portent xxiii.

En résumé, les mesures prises d'après les itinéraires fixent ainsi les stations :

Itinéraire d'Antonin.	Table de Théodose.	Noms modernes.
<i>Arebrigium</i> .	<i>Arebrigium</i> .	Pré-S'-Didier.
	<i>Ariolicas VI</i> (Corr.)	La Thuile.
	<i>In alpe graia VI</i> .	Petit-S'-Bernard (ruines).
<i>Bergintrum MPXXIII</i> .	<i>Bergintrum XII</i> .	Bourg-S'-Maurice (Borgeat).

(Sera continué.)

DUCIS.

NOTES GÉOLOGIQUES SUR LA SAVOIE

IV

RÉUNIONS DE SOCIÉTÉS SAVANTES — CARTE GÉOLOGIQUE

Mon cher directeur,

Permettez-moi de signaler aux lecteurs de la *Revue savoissienne* quelques nouvelles scientifiques qui peuvent les intéresser.

1^o La Société géologique de France a décidé que sa réunion extraordinaire pour 1864 aurait lieu le dimanche 1^{er} septembre, à Saint-Jean-de-Maurienne. Cette décision a été prise sur la demande de M. Lory, professeur de géologie à la faculté des sciences de Grenoble. M. Chamousset, qui se trouvait à Paris au moment où la proposition a été discutée, l'a fortement appuyée. Si je ne me trompe, M. Hébert, ce savant professeur de géologie de la Sorbonne, a aussi été un des défenseurs de la proposition. Je dis *défenseur*, car il y a eu hésitation, ballottage : il a fallu lutter contre deux autres propositions.

La ville de Nantes qui a, cette année, une Exposition générale, avait sollicité la Société pour qu'elle se réunît dans ses murs. Aux attrait de la géologie locale elle avait joint les attrait des fêtes et des banquets qu'on

laissait adroitement entrevoir. Mais nos géologues sont restés insensibles à toutes les séductions de la grande ville et ils ont préféré les rudes fatigues et les modestes repas des belles montagnes de la Savoie. Coïncidence curieuse, M. Lory a eu à lutter contre sa véritable patrie pour faire choisir sa patrie d'adoption, les Alpes de la Savoie et du Dauphiné qu'il étudie avec tant de succès.

Une question des plus importantes attire la Société géologique en Savoie. La question du terrain anthracifère, depuis si longtemps débattue et qui n'a pu encore être résolue.

Grâce aux beaux travaux de M. Lory et à ses infatigables recherches, grâce à une découverte qu'il a faite avec M. Louis Pillet, de Chambéry, la question entre dans une phase toute nouvelle, qui semble devoir amener une solution définitive. Cette découverte de messieurs Pillet et Lory a été faite près de Saint-Jean-de-Maurienne ; c'est pour cela que la Société géologique a pris rendez-vous dans cette ville.

Mais la solution de la question anthracifère semble devoir renverser d'anciennes théories émises par des géologues du plus haut mérite, par les sommités de la science ; de là certaine opposition contre la proposition de se réunir en Savoie.

Pour lutter contre la demande de M. Lory par une autre proposition plus scientifique que les fêtes de Nantes, l'opposition a mis en avant les Corbières. C'est une chaîne de montagnes qui offre le plus grand intérêt, qui a été étudiée par plusieurs géologues très distingués, entre lesquels il faut surtout citer M. d'Archiac, et qui pourtant n'a jamais été visitée par la Société géologique. Heureusement cette proposition d'opposition ne l'a pas emporté. Saint-Jean a prévalu.

A Saint-Jean donc, au 1^{er} septembre.

Vous savez que tout le monde peut assister aux séances et aux courses. Il n'est pas nécessaire d'être membre de la Société.

Les courses seront :

Une visite à l'Echaillon, pour voir les roches cristallines ou métamorphiques, les grès alternant avec des schistes, les calcaires inférieurs, les gypses et les schistes noirs ;

La reconnaissance des terrains qui existent entre Saint-Jean et Saint-Michel, et qui, d'après les nouvelles observations, présentent une intercalation de roches nummulitiques au milieu de deux puissantes assises liasiques. On s'arrêtera surtout aux carrières qui sont au-dessous de Montricher, dans lesquelles M. Louis Pillet, le premier, sur les indications de M. l'agent-voyer de Saint-Jean, a constaté la présence des nummulites. Et au Pas du Roc dont les calcaires, correspondant à ceux des Encombres, contiennent quelques fossiles liasiques ;

L'examen des grès anthracifères entre Saint-Michel et Modane, savoir s'ils forment un *fond de bateau*, comme on le croyait autrefois, ou s'ils affectent la *forme en éventail*, comme le prétendent les nouveaux observateurs. Voir si la montagne entre Saint-André et Modane est composée de grès anthracifère métamorphosé ou bien si elle est vraiment cristalline ;

Visite des travaux pour la percée dite du Mont-Cenis ;

Course au fort de l'Esseillon et à Bramans. Etude des quartzites, des calcaires superposés dans lesquels MM. de Vignet et Louis Pillet ont trouvé des débris de fossiles,

des gypses et cargneules, enfin de l'euphotide de Villardrodin ;

Passage des Alpes pour se rendre de Modane à Bardonnèche et reconnaissance des diverses roches que doit traverser le tunnel en voie d'exécution.

Puis ?....

Puis, suivant l'ardeur des membres présents, on se séparera, ou bien, avec l'infatigable M. Lovy, on continuera les courses en se rendant, par le Mont-Genèvre, dans le Briançonnais.

2° La Société helvétique des sciences naturelles tiendra, cette année, sa réunion générale à Lausanne, sous la présidence de M. le docteur de La Harpe père. Cette réunion dure trois jours. Pour qu'on puisse assister facilement à cette réunion et à celle de la Société géologique de France, il a été décidé qu'elle commencerait le mardi matin 20 août.

Nous connaissons de longue date la bonne et cordiale hospitalité de nos voisins. Nous savons tous comment ils nous reçoivent au milieu de leurs réunions scientifiques où nous avons tant à apprendre. Plusieurs d'entre nous se feront certainement un plaisir d'aller assister à la réunion de Lausanne, qui s'annonce comme devant être très nombreuse. D'autant plus nombreuse que la Société helvétique des sciences naturelles se compose non seulement des naturalistes proprement dits (minéralogistes, géologues, botanistes, zoologues), mais encore des astronomes, des physiciens, des chimistes et des médecins. Les hommes les plus distingués de la Suisse, dans toutes ces branches des sciences, se sont donné rendez-vous dans la capitale du canton de Vaud et y ont appelé leurs amis de divers pays.

Plusieurs membres de la Société géologique de France comptent y aller. Puis, en compagnie de divers géologues suisses, ils emploieront les huit ou neuf jours qui séparent le 23 ou le 24 août du 1^{er} septembre, à parcourir le nord et le centre de la Savoie. Les collections et les musées d'histoire naturelle de Genève, d'Annecy et de Chambéry auront donc alors de nombreuses visites.

3° Troisième et dernière nouvelle d'un grand intérêt pour la Savoie. M. le professeur Angelo Sismonda, de Turin, qui a étudié les Alpes avec tant de patience et de persévérance, vient de terminer sa magnifique carte géologique des anciens Etats de terre-ferme du royaume de Sardaigne, contenant, outre le Piémont, la Savoie et Nice. C'est un excellent travail qui rendra de grands services à tous ceux qui s'occupent de la géologie des Alpes. Je ne partage point toutes les idées théoriques de M. Angelo Sismonda; mais je suis forcé de reconnaître que son œuvre est consciencieuse, pleine d'érudition, qu'elle a nécessité les recherches les plus minutieuses et les courses les plus fatigantes. Rien n'a arrêté l'ardeur de l'illustre professeur de Turin. C'est vers le milieu du mois de mai qu'il m'a montré la première épreuve de sa carte. Je suis, m'a-t-il dit, le premier géologue qui l'ait vue.

Pourtant, malgré l'achèvement de son travail, M. Sismonda n'a pas hésité à se rendre, pendant une huitaine de jours, en Maurienne, vers la fin de mai, pour voir la localité où ont été trouvés les nummulites et mettre ainsi sa carte au niveau des découvertes nouvelles.

Cette belle carte, entièrement terminée, doit, je crois, être soumise au public à l'exposition italienne de l'in-

dustrie et des beaux-arts qui s'ouvrira à Florence le 1^{er} septembre de cette année.

Agréez, etc.

GABRIEL DE MORTILLET.

QUELQUES INSCRIPTIONS RECUEILLIES EN SAVOIE

(Suite) (1)

CHAMBERY

I

J'ai reproduit, en commençant cette série d'inscriptions inédites, une note de Grillet dans laquelle il dit, en parlant de Chambéry, que jamais peut-être il n'y a eu aucune ville dont les magistrats aient pris autant de précautions pour transmettre par des inscriptions le souvenir et l'époque des réparations et des améliorations publiques. Il ajoute qu'elles ont toutes été mutilées pendant la révolution.

Quelques-unes ont pourtant survécu à cet événement auquel on a la coutume d'attribuer toutes les pertes de ce genre et elles existent encore aujourd'hui; je les ai copiées et je vais les faire connaître. Mais auparavant je veux en donner une qui a disparu, mais qui a été recueillie en 1794 par C.-M. Pillet, le collaborateur de la *Biographie universelle*. Il l'a consignée dans un recueil manuscrit de notes sur la Savoie que m'a communiqué son neveu, l'avocat Louis Pillet.

Elle était gravée sur un pilier carré dont elle occupait trois faces, et se trouvait sur la digue du torrent la Leisse, entre la rivière et le chemin qui mène de Chambéry au hameau de Leisse. La voici telle que l'a transcrite C.-M. Pillet :

1° Sur la face sud-ouest :

NICOLAO
DINERIO
IVRECOS
IOHANNE
DE CALCIBVS
PATRICIO
PETRO
PILLETO
PROCVRATORE
GVILLO
MOIONE
MERCATORE
SCIDICIS

2° Face sud-est :

D

ADVERS LESSIAE
FLVMIS VIM ET
CREBROS IPETUS
COEPTVM OPVS

(1) V. la *Revue savoisienne*, première année, pages 50, 64, 85. et deuxième année, page 29.

MOX CHAMBER
IACENSIVM
ACC SVO
IMPENSO PER
FECTVM ATQ
VE ABSOLV
TUM.

Ici se trouvent les armes de la ville de Chambéry.

3° Face nord-est :

. TAP
MVM FVN
DAMENTA
VI IDVS
FEBRVARI
ANNO
A CHRI
STO NATO
MDLII
MONTO
SOTVR NO
ME GEBEN
ARGINI
TECTO

Il y a dans cette inscription quelques lettres liées et quelques abréviations.

Voici comment je pense qu'il faut la lire :

Nicolao Danerio Jureconsulto, Johanne de Calcibus patricio, Petro Pilleto procuratore Guillelmo Mojono mercatore, scindicis. Posita primum fundamenda VI° idus februarii anno à christo nato 1552 Moneto Sotur nomine, gebennensi, architecto. (Ici il manque la date de l'époque où l'œuvre a été achevée.) *Adversus Lessue fluminis vim et crebros impetus ceptum opus mox Chamberiacensium accolarum sommo impenso perfectum atque absolutum.*

On voit par cette inscription que la digue élevée contre le torrent de Leisse avait été commencée en 1552, par l'architecte Monet du Seytour, sous le syndicat des sieurs Danières, de Leschaux, Pillet et Mojon, mais il manque la date de l'achèvement de cette digue.

Tout cela est conforme aux documents qui nous restent de cette époque aux archives de la ville. Il y avait en 1552 pour syndics l'avocat Nicolas Danières, noble Jehan de Leschaux, le procureur Pierre Pillet et le marchand Guillaume Mojon (1). C'était la règle de prendre un des quatre syndics dans le corps des avocats, un autre dans la noblesse, le troisième parmi les procureurs et le quatrième parmi les marchands. On trouve aussi dans les registres de la ville un Monet du Seytour ou du Seyteur, maître maçon de Genève.

On dépensa en effet beaucoup pour cette digue. Une grande inondation avait eu lieu le 21 février de l'année précédente (1551) et avait ruiné la digue. Le surlendemain le Conseil général de la ville décide qu'on fera les réparations nécessaires et qu'on fera une cotisation *tant sur l'esglise noblesse qu'aultres estats* de 2000 escus.

(1) J'ai publié dans les mémoires de l'Académie de Savoie, 2^e série, tome I, l'inscription funéraire de ce marchand qui est sur une dalle de l'église de Lémenc: *Ici est la sepulture de sieur Guill. Mojon marchand. décédé le XXIII août M. V. LV. (1555).*

Mais cela ne suffit pas, et par lettres du 19 septembre 1551, Henri II, qui occupait alors la Savoie, autorise la ville d'imposer les villages et les propriétaires circumvoisins de six mille livres pour faire face à la dépense. Le 5 février 1552, les syndics dont les noms se trouvent sur notre inscription font un prix fait pour les travaux qui ont commencé trois jours après, suivant le document que je publie. On peut combler en partie la lacune relative à l'époque où fut achevé ce travail, en ajoutant qu'on y travaillait encore en 1555 et en 1557, ce que nous apprennent les registres de l'hôtel-de-ville.

(Sera continué.)

F. RABUT.

BULLETIN SCIENTIFIQUE

Genève, 40 juillet 1864.

Analyse chimique du spectre solaire, par Kirchhoff. Se basant sur des considérations astronomiques, M. Leverrier, contrairement à la théorie d'Arago, soutient que le soleil est lumineux par incandescence de son noyau, et que ce corps est entouré d'au moins deux atmosphères, de densité et de composition différentes. L'étude des lignes noires du spectre solaire avait amené MM. Kirchhoff et Bunsen à reconnaître la présence des métaux alcalins (potassium, sodium, calcium, etc.) à l'état de vapeurs, dans l'atmosphère solaire. (4) D'après une communication plus récente (2) de M. Kirchhoff, le magnésium, le chrome, le nickel et le fer (ce dernier surtout) existent dans l'atmosphère du soleil. Par contre, l'argent, le cuivre, le zinc, l'aluminium, le cobalt, l'antimoine, paraissent ne pas s'y trouver. Nous ajouterons que les procédés des deux savants ci-dessus nommés leur permettent de reconnaître dans une flamme quelconque, pourvu qu'elle soit assez intense, la présence des composés volatils renfermant un métal quelconque. Il y a là, on le sent bien, les bases de toute une nouvelle chimie analytique qualitative.

Sur l'unité des phénomènes géologiques dans le système planétaire du soleil, par Louis Sæmann. (3) Il est généralement admis, depuis les travaux de Laplace, que tous les corps formant le système planétaire duquel nous faisons partie se sont formés aux dépens d'une même substance primitive, ou, en d'autres termes, qu'ils ont une composition chimique analogue, et qu'ils ont tous passé successivement par les diverses phases de l'état gazeux, liquide, puis solide par suite d'un refroidissement graduel. La lenteur de ce refroidissement aura dépendu et dépend en grande partie, mais non uniquement, du volume des astres dont nous parlons.

Cette unité d'origine et cette analogie de mode de formation, les travaux des géologues, des chimistes (voir plus haut) et des astronomes s'accordent généralement pour en démontrer la très grande probabilité, nous allons dire la réalité. Cet accord sur un même sujet de sciences dont les procédés sont si différents, ont suggéré à M. Sæmann quelques réflexions dont nos lecteurs nous sauront gré de les entretenir.

La terre est couverte de montagnes, et il en est de même de la lune; mais celle-ci manque d'eau et d'air, ces deux agents qui ont dû certainement contribuer si puissamment au soulèvement des montagnes terrestres. Dès lors les phénomènes géologiques lunaires ne sont pas comparables à ceux dont notre globe a été le théâtre, et, par suite, la conception de l'unité de formation des corps planétaires est contestable.

Voilà une objection embarrassante, et M. Sæmann s'attache à la résoudre à l'aide de considérations qui méritent certainement d'être examinées de près. Nous allons en faire une analyse telle que la comportent les limites de notre cadre.

Le volume de la lune étant des 2/100^e de celui de la terre, on conçoit qu'en admettant un point de départ identique pour les deux corps, la température de la première doit avoir baissé cinquante fois plus vite que celle de la terre; et les époques géologiques de la lune comparées à celles correspondantes de notre planète doivent avoir présenté une durée d'autant moins longue. Pour bien

(1) Voy. *Bibl. univ. de Genève* (bullet. scient.) septembre 1860.

(2) Voy. *Bibl. univ. de Genève* (bullet. scient.) mars 1861.

(3) *Bull. soc. géologique de France*, 2^e série, t. XVIII (4 février 1861).

rendre la pensée de M. Sæmann, et s'il nous était permis de nous exprimer ainsi, nous dirions que la lune a déjà *énormément vécu*, plus *vécue*, à âge égal, que la terre. Il est logique de supposer que celle-ci présentera un jour les principaux traits qui caractérisent actuellement son satellite. La terre verra donc disparaître à la longue l'eau de ses mers et l'air de son atmosphère. Mais cette eau et cet air que deviendront-ils ?

Les roches, même les plus compactes, contiennent un nombre considérable de petites vacuoles et leur cristallisation y produit des retraits. Ces vacuoles et ces retraits se remplissent d'eau, et des expériences directes le prouvent. Quand, par suite du refroidissement, la terre se sera complètement solidifiée, c'est-à-dire aura passé tout entière à l'état de roche, l'eau et l'air s'introduiront dans les vides qui y existeront, pour les remplir, et ils n'y suffiront pas. Alors le contenu des mers disparaîtra, et notre globe présentera la même absence d'atmosphère que nous nous étonnons de voir chez la lune. Au reste, la marche des eaux vers l'intérieur de la terre doit évidemment s'opérer depuis longtemps. Telle est en substance l'opinion de M. Sæmann, et nous devons ajouter qu'il l'établit par des données et des calculs qui lui impriment un grand caractère de probabilité. Une discussion sur un sujet si intéressant serait assurément fort désirable, et nous espérons que M. Sæmann cherchera des faits nouveaux en corroboration de ceux contenus dans la note dont nous venons de rendre compte.

M. DELAFONTAINE.

CORRESPONDANCE

Nous recevons de M. Martin, curé de Courtes (Ain), une lettre contenant diverses rectifications relatives aux articles que le directeur de la *Revue savoissienne* a publiés sous le titre de *Gloires de la Savoie*. Les objections de M. Martin ne détruisent en aucune manière la thèse que nous soutenons, et elles ne portent que sur quelques appréciations de détail. Voici la première partie de la lettre de notre honorable correspondant ; l'abondance des matières nous force à renvoyer à notre prochain numéro la publication de la dernière partie, exclusivement consacrée à la biographie de Saint-Anthelme :

Monsieur le Directeur,

Mû par un sentiment patriotique auquel je m'associe de grand cœur, vous venez de grouper dans quelques articles de la *Revue savoissienne*, les illustrations de votre pays. A ce sujet, permettez-moi quelques observations dans l'intérêt de l'histoire.

Vous faites naître Vaugelas à Chambéry, et le cardinal Allemand, à Saint-Jeoire en Faucigny : c'est là une double erreur.

Vaugelas est né à Meximieux (Ain), où son père avait une résidence. M. Ruivet, ancien curé et supérieur du petit-séminaire de cette ville, ne manquait jamais de relever l'erreur des biographes, lorsqu'il avait à parler à ses élèves de cet illustre grammairien. J'ai voulu vérifier son assertion, et l'ai trouvée exacte. Voici son extrait de naissance et de baptême, copié textuellement sur les registres de la paroisse.

« Année 1585. — Le 6 du dict mois, (janvier) a esté baptizé Clavde, fils de spectable Anthoyne Favre, juge mage de Bresse, et Damoysselle Benoiste Favre (sa femme). Et a esté parrein Clavde Favre, et marreyne Damoysselle Bonna vesve de noble Philibert Favre. — Et a esté baptizé par Loys Estien. »

On montre encore à Meximieux l'emplacement où s'élevait la maison Favre, démolie seulement depuis quelques années, et qui a conservé le nom de place Vaugelas.

Le cardinal Louis Allemand n'est pas originaire du Faucigny, comme le répète encore après vous l'auteur des *Variétés historiques*, mais du Bugey. Indépendamment du témoignage de plusieurs écrivains français et italiens, j'invoque, pour le prouver, deux titres qui me paraissent incontestables. C'est d'abord un portrait du bienheureux, peint de son vivant, portant cette inscription : « Véritable portrait du B. Louis Allemand, cardinal archevêque d'Arles, né au château d'Arbent en Bugey en 1590. »

Dans le rescrit de la Sainte Congrégation des Rites, obtenu par Mgr l'évêque de Belley, portant permission de faire l'office du bienheureux dans son diocèse, on lit ces mots : In castro Arben-

tio, diocesis Bellicensis in Galliâ, ubi ejus virtutum memoria adhuc extat. natus fuit (1).

Vous savez combien est minutieux l'examen de la béatification d'un saint : on ne peut pas supposer la moindre inexactitude dans les actes authentiques qui le concernent.

CHRONIQUE

ASSOCIATION FLORIMONTANE

Séance du 11 juillet 1861

PRÉSIDENCE DE M. REPLAT

Dans cette séance, M. le docteur Bouvier a donné communication d'une note sur le père Baranzan, professeur de philosophie à Annecy en 1615. Le père Baranzan fut un des premiers à reconnaître les idées de Bacon et entra en correspondance avec ce célèbre philosophe. « Je dois l'avouer, a dit M. Bouvier, en lisant, il y a quelques jours, le remarquable ouvrage de M. Rémusat sur Bacon, j'ai éprouvé un vrai plaisir en voyant consigné à la page 412, qu'un simple professeur de philosophie dans la petite ville d'Annecy (en Savoie), vers l'année 1615, avait pris parti pour les nouvelles idées du chancelier d'Angleterre, alors que cette dernière semblait à peine reconnaître son génie. — J'ai pensé que c'était là un titre nouveau dans la vieille histoire de notre ville et qui était assez digne d'intérêt pour ne pas être oublié. »

M. Bouvier a ensuite communiqué à l'assemblée une étude biographique sur le docteur Baud, de Rumilly, recteur de l'Université de Louvain, par le docteur Brunier, d'Aiguebelle.

M. Replat a lu un fragment très intéressant d'un nouvel ouvrage qu'il prépare et qui est intitulé : *Bois et vallons des environs d'Annecy*.

M. Ducis a présenté quelques considérations sur les voies romaines qui paraissent avoir existé près d'Annecy. Il a signalé aussi avec regret la légèreté d'un membre de l'Association qui a cru devoir porter au dehors une fausse interprétation d'une communication qu'il avait faite dans la dernière séance.

Le Président déclare que l'Association est au-dessus de pareils procédés, qui ne peuvent être commis que par un homme à l'esprit étroit.

M. Revon a déposé le plan d'une villa romaine qui vient d'être découverte à Gévrier, près d'Annecy, ainsi que plusieurs objets antiques trouvés dans cette localité.

L'assemblée a entendu ensuite la lecture de la seconde partie d'un mémoire scientifique de M. Charles Calloud, de Chambéry, sur les miels de la Savoie. Acte a été donné du dépôt de ce travail intéressant à plus d'un titre, et qui est en voie de publication dans la *Revue*.

Une commission a été nommée pour préparer le programme d'une course scientifique dans les environs d'Annecy. Les membres de cette commission sont : M. Bouvier, Ducis et Dunant Camille. Le rapport devra être prêt pour la prochaine séance, qui aura lieu dans quinze jours.

Des remerciements ont été votés à M. Joseph Ferrand, préfet de la Haute-Savoie, qui a bien voulu faire hommage à la Société de deux ouvrages dont il est l'auteur.

A la fin de la séance ont été déposés des dons et des échanges de la part de la Société des sciences naturelles de Milan ; de la Société pour l'encouragement des sciences de Dunkerque ; de la Société d'agriculture de Chambéry ; de l'Institut genevois ; de la bibliothèque universelle de Genève ; de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans ; de Mgr Magnin, évêque d'Annecy ; de MM. F.-J. Piclet, de Genève ; Antoine Stoppani, de Milan ; Lecoy de La Marche, archiviste de la Haute-Savoie ; Gabriel de Mortillet ; F.-J. Bebert, de Chambéry ; Constant Despine, d'Aix ; B. Poulet et Ch. Burdet, d'Annecy.

Pour la chronique, J. Philippe.

(1) Au bas du rescrit : Pro gratia — Die 7^o Aprilis 1852. C. M. Episc. — Præn. — Cardin. — Pedicini, S. C. R. præfectus. — J. C. Fanti, S. C. R. secretarius. — (Locus sigilli).

Le Directeur-gérant, J. PHILIPPE.

Annecy, typ. L. Thésis.

ON S'ABONNE

—
EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

—
La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR L'ASSOCIATION FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

—
L'ASSOCIATION laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

—
France. . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

—
On ne reçoit que des abonnements annuels.—
Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.SOMMAIRE — *Les Gloires de la Savoie* : IV. Hommes de guerre (suite), par M. J. Philippe. — Notes géologiques sur la Savoie (suite) : V. Questions soumises à la Société géologique de France, par M. G. de Mortillet. — Quelques inscriptions recueillies en Savoie (suite) : Chambéry, par M. F. Rabut. — Bulletin scientifique, par M. M. Delafontaine. — Chronique.

LES GLOIRES DE LA SAVOIE

HOMMES DE GUERRE

(Cinquième article — suite)

Quelque temps après que la Révolution française eût commencé à ébranler le monde, les Alpes devinrent un des remparts de la jeune république; la vieille Allobrogie retourna à la Gaule et toutes deux marchèrent unies dans la victoire comme dans les revers. Le sang savoyard arrosa tous les champs de bataille de la République et de l'Empire, et partout nos robustes montagnards se montrèrent jaloux de conserver la réputation de bravoure que leurs ancêtres s'étaient acquise.

Le premier capitaine que fournit la Savoie dans cette époque mémorable fut le général Doppet, né à Chambéry en 1753. Après s'être engagé dans un régiment de cavalerie française, Doppet, dégoûté du service militaire, alla à Turin où il fit son cours de médecine. Établi ensuite à Paris, il prit une part active à la grande question qui agita alors les savants et soulevée par Mesmer, celle du magnétisme animal. La révolution éclata, et Doppet, qui avait fixé sa résidence à Grenoble, embrassa avec ardeur les principes démocratiques; il partit pour Paris avec Aubert-du-Bayet, et bientôt il devint un des membres les plus actifs du club des Jacobins qu'il présida plusieurs fois.

Doppet travailla plus que tout autre à amener la réunion de la Savoie à la France, et lorsque l'assemblée nationale décréta la formation de la *légion franche des Allobroges*, il fut nommé lieutenant-colonel de cette troupe que Bonaparte eut plus d'une fois sous les yeux et qu'il qualifia souvent du titre d'*excellente*. Protégé par son parti politique alors à la tête du gouvernement, et grâce aussi à sa bravoure éprouvée, notre jeune compatriote franchit avec rapidité les degrés de la hiérarchie militaire, et il assista, en qualité de général de

brigade, au siège de Toulon. Puis il passa au commandement de l'armée des Alpes et fut chargé de faire le siège de Lyon comme général en chef.

On connaît le sort de cette malheureuse ville, dit un biographe de Doppet, mais ce que l'on ignore, c'est que Doppet, ardent sans culotte, loin de prendre part aux atrocités commises par les Couthon, les Collot-d'Herbois et autres, contre les Lyonnais, sauva la vie à plusieurs de ces derniers au péril même de la sienne.

Doppet se vit ensuite investi du commandement en chef de l'armée des Alpes, et successivement de celle de Toulon et de celle des Pyrénées-Orientales; enfin la chute des jacobins le surprit dans les deux Cerdagnes, où il était allé remplacer le général Dagobert et où il avait obtenu quelques succès; il tomba avec son parti; ardent républicain, il ne voulut pas pactiser avec ceux qu'il regardait comme réactionnaires; il se retira de la scène politique et mourut à Aix en 1800. Doppet brilla plus par sa bravoure que par ses talents militaires, mais il n'en doit pas moins être compté au nombre des hommes remarquables qu'enfanta la Révolution; au nombre de tous ces jeunes généraux, la plupart improvisés, qui montrèrent au premier jour de bataille autant de sang-froid, de courage et d'expérience que des chefs vieillards dans les camps.

Doppet a publié une assez grande quantité d'ouvrages scientifiques ou politiques. Ses *Mémoires politiques et militaires*, qu'il fit imprimer en 1797, ont été reproduits dans la *Collection des mémoires de la Révolution française*, en 1824.

À côté de Doppet et à la même époque, vient se placer l'une de nos plus grandes illustrations militaires : le lieutenant-général Dessaix, comte de l'Empire. Comme le colonel des Allobroges, Dessaix était médecin; lorsque la Révolution éclata, il habitait Paris, et, le 12 juillet 1789, il entra comme volontaire dans la garde nationale parisienne. En 1792, il s'aïda à organiser la légion des Allobroges dont il fut un des capitaines; il prit part avec une portion de cette légion, à la journée du 10 août, et à la fin de la même année, il fut envoyé avec les troupes chargées de s'emparer de la Savoie. Dans cette campagne Dessaix se distingua plus d'une fois, surtout à Lanslebourg, où, à la tête de vingt-cinq cavaliers, il entra au galop et épouvanta les troupes piémontaises démoralisées. Son intrépidité et ses talents lui valurent le grade de chef de bataillon; il avait alors 28 ans.

Envoyé ensuite contre les Marseillais, Dessaix entra à Marseille avec le grade de chef de brigade qui lui avait été donné le 17 août 1793. Puis nous le voyons, toujours à la tête de ses intrépides Allobroges, au siège de Toulon, où il refusa le grade de général de brigade. En 1794, il passa à l'armée des Pyrénées, et avec seize cents hommes, trois pièces de canon et un obusier, il défit huit mille Espagnols devant Oms ; il décida la victoire, par un mouvement habile, dans la bataille de Saint-Laurent de la Mouga ; peu après, cerné par quatre mille hommes, il se précipita sur l'ennemi à la tête d'un bataillon d'Allobroges, culbuta tout sur son passage et fit sept cents prisonniers ! Les Allobroges étaient des *rustres* courageux, il faut l'avouer !

Et lorsque Dessaix passa ensuite à l'armée d'Italie, quels prodiges de valeur ne fit-il pas ? A Saint-Jean, en 1796, où malgré un coup de baïonnette qu'il avait reçu à la tête, il se battit jusqu'à onze heures du soir ; à Lodi, où par son impétuosité il rompit une charge de la cavalerie autrichienne ; à la prise de Salo, de la Rocca d'Anfo, de Storo et de Riva ; près de Lavis, où par un heureux stratagème, avec sept chasseurs seulement, il fit poser les armes à deux cents Autrichiens !

En novembre 1797, après avoir combattu comme un lion et reçu deux blessures dans les environs de Vérone, Dessaix fut fait prisonnier avec cinquante officiers de sa division, et envoyé en Styrie et en Hongrie.

Remis en liberté après le traité de Léoben, il reprit son commandement, et fut nommé député au conseil des Cinq-Cents par le département du Mont-Blanc, en 1798. Après le 18 brumaire, il fut envoyé d'abord à l'armée du Rhin et ensuite en Hollande, où il commanda les places de Nimègue, Berg-op-Zoom et Rotterdam. Plus tard, il fut investi du commandement supérieur de Francfort, de La Haye, de Bréda et des duchés de Lunembourg et de Lawembourg ; partout il s'attira la reconnaissance des populations.

Nommé général de brigade en 1803, Dessaix fut envoyé au camp d'Utrecht, et lorsque Napoléon I^{er} lui confia la 1^{re} brigade de la 2^{me} division de l'armée d'Italie, notre compatriote était chef d'état-major du 2^{me} corps de la Grande-Armée.

En 1809, il se couvrit de gloire en Italie, et à Wagram, il fut nommé général de division ; ce fut à la même époque que Napoléon I^{er}, qui le surnommait l'*intrépide*, le créa comte de l'Empire.

Dans la campagne de Russie, Dessaix cueillit de nouveaux lauriers ; à la bataille de la Moscowa, un biscaien lui fracassa l'avant-bras droit et il fut transporté à Moscou, où il reçut l'ordre d'aller prendre le commandement de Berlin. Obligé de se retirer à Thonon à cause de ses blessures, notre intrépide compatriote reprit son épée en 1814, pour défendre le sol de la France. Bien que ses blessures se fussent rouvertes, il soutint avec son courage et son énergie ordinaires, une lutte inégale, et avec quelques conscrits ou volontaires, il reconquit sur les Autrichiens une grande partie du département du Mont-Blanc : ses nouveaux exploits le firent surnommer le *Bayard de la Savoie*.

En 1815, Dessaix fut appelé par Napoléon au commandement de la 19^{me} division militaire ; passé ensuite à l'armée des Alpes, il en prit le commandement après le départ du maréchal Grouchy ; enfin il fut placé à l'armée du Nord jusqu'à l'arrivée du maréchal Suchet, et

revint défendre la Savoie, sa patrie. Mais l'heure des revers ayant sonné, Dessaix déposa son épée ; il crut pouvoir se soustraire à toute persécution en ne rentrant pas en Savoie et en se retirant à Saint-Etienne ; là on chercha à le compromettre ; chassé du pays de Gex, qu'il avait choisi pour lieu de refuge, il alla à Thonon, sa ville natale, où il fut arrêté dans le mois de mai 1816. Emprisonné dans le fort de Fénestrelles, ce brave soldat dont le sang avait coulé vingt fois pour la France, ce général qui partout, dans les revers comme dans la victoire, s'était montré honnête homme et avait attiré le respect sur le nom français, ne vit s'ouvrir la lourde porte de son cachot que lorsqu'il eut obtenu des lettres de naturalisation, dans le mois de septembre suivant : et cependant M^{me} de Staël elle-même avait intercédé pour lui !

Outre les talents militaires, le général Dessaix possédait d'autres qualités éminentes qui le firent aimer et respecter des ennemis mêmes de la France. Partout où il exerça un commandement, il reçut des populations et des autorités étrangères les plus grandes marques de sympathies. Le roi de Prusse rendit un témoignage honorable de la bonne conduite et de la discipline des troupes confiées à notre compatriote pendant leur séjour dans son royaume. En 1815, dit un biographe, lors de la suspension d'armes convenue avec le feld-maréchal Crenneville qui commandait en Savoie, Dessaix reçut une preuve de l'estime que lui portaient les généraux ennemis, pour sa noble et belle conduite à la guerre. Le général Crenneville lui dit en présence d'un grand nombre d'officiers des deux armées : « Nous avons donné, « général, les ordres les plus précis pour que vos propriétés et celles de votre famille fussent respectées ; « c'est un devoir que nous remplissons à votre égard et « que vous a mérité votre conduite franche, loyale et « désintéressée dans notre pays et dans tous ceux que « vous avez parcourus, où vous avez toujours maintenu « la plus grande discipline, en protégeant les personnes « et les propriétés. »

C'est avec bonheur que nous reproduisons ce témoignage éclatant de loyauté et d'honnêteté adressé à notre compatriote ; la guerre est chose cruelle, et l'homme qui, au milieu des maux qu'elle engendre, s'efforce de la ramener autant que possible vers les principes humanitaires, mérite les applaudissements de tous les peuples. Malheureusement, les exemples de cette vertu sont rares, et c'est pourquoi nous sommes fiers de proclamer un nom savoisien au nombre des exceptions.

(Sera continué.)

JULES PHILIPPE.

NOTES GÉOLOGIQUES SUR LA SAVOIE

V

QUESTIONS SOUMISES A LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE

Les questions dont doit s'occuper la Société géologique de France, pendant sa réunion extraordinaire en Maurienne, sont des plus importantes. Il s'agit de résoudre la difficulté qui a le plus embrouillé la géologie des Alpes, le problème anthracifère.

Sous le nom d'anthracifère on a confondu généralement tous les terrains qui se trouvent dans l'intérieur

des Alpes de la Savoie, du Dauphiné, du Piémont et d'une partie de la Suisse. Puis chaque géologue a subdivisé ces terrains d'une manière plus ou moins arbitraire, souvent, trop souvent, en désaccord avec toutes les lois géologiques et paléontologiques reconnues partout ailleurs.

Il s'agit maintenant d'établir une subdivision rationnelle, vraie, basée non seulement sur des observations stratigraphiques faites avec le plus grand soin, mais encore sur des données paléontologiques positives, rigoureuses. Il s'agit de démontrer que les terrains des Alpes, au lieu de se trouver dans des conditions anormales, exceptionnelles, ont été soumis aux mêmes lois que tous les autres; qu'ils ont été seulement plus profondément altérés, plus violemment bouleversés. Il s'agit de prouver que ces terrains contiennent les mêmes flores et les mêmes faunes distinctes que les terrains qui se trouvent en dehors des Alpes, et que ces faunes et ces flores caractérisent les mêmes époques diverses.

Tel est le but que se propose la Société géologique en venant en Maurienne, au centre des Alpes; but qui sera d'autant plus facilement atteint que les questions ont été déjà étudiées, depuis longtemps, avec ardeur, persévérance et talent, par les géologues que j'ai désignés dans un précédent article (1) sous le nom de *révolutionnaires*: la jeune école française et l'école suisse.

1° Cristallin.

La première course de la Société sera consacrée à étudier le terrain cristallin des environs de St-Jean.

Les roches cristallines, — Granite, Protogine ou granite talqueux, Gneiss, Micaschiste et Talschiste, — forment la base sur laquelle reposent, contre laquelle s'appuient toutes les autres roches.

Les roches de sédiment se sont d'abord déposées d'une manière horizontale sur les roches cristallines qu'elles ont recouvert. Mais, plus tard, par suite de violents soulèvements, les roches cristallines trouant les roches de sédiment, ont formé, au milieu de ces dernières, de vastes *BOUTONNIÈRES*, suivant l'expression si pittoresque et si heureuse de M. Elie de Beaumont, et se sont fait jour à travers ces *bouttonnières*.

Ces *TROUÉES* de roches cristallines au milieu de roches de sédiment s'observent sur toute la longueur de la chaîne des Alpes, et leur ensemble forme, à peu près, l'axe central de cette chaîne.

Une belle *trouée* cristalline, partant de Flumet et de la vallée de Beaufort, traverse la Tarentaise ou vallée de l'Isère, entre Albertville et Petit-Cœur, la Maurienne ou vallée de l'Arc entre Aiguebelle et La Chambre, et, passant dans le Dauphiné, va se terminer en Oisans dans la vallée de la Romanche. Les bords de la *bouttonnière* qui enferme cette *trouée* sont formés par les grès carbonifères, les grès supérieurs et cargneules, et surtout par les calcaires et schistes ardoisiers, si développés, du lias.

Tout près de St-Jean-de-Maurienne, entre cette ville et La Chambre, la grande *trouée* est flanquée d'une autre *trouée* de roches cristallines, beaucoup plus petite, qui forme le massif de Rocherai et à laquelle appartiennent les roches de l'Echaillon.

C'est un fait très fréquent de voir les grandes *trouées* cristallines des Alpes ainsi accompagnées de *trouées* beaucoup plus petites, de *trouées* accessoires.

Les roches cristallines ont ouvert les *bouttonnières* à travers lesquelles elles se sont fait jour par une action de soulèvement.

Lorsque la poussée n'a pas été suffisante pour rompre les roches de sédiment, ces roches forment voûte au-dessus des roches cristallines. Dans la petite *trouée* voisine de St-Jean, les parois qui dominent Pontamafay et la source de l'Echaillon montrent les grès altérés, les schistes bariolés, les cargneules et gypses, enfin les schistes ardoisiers formant ainsi voûte sur le cristallin.

Mais lorsque la *trouée* est complète, lorsque la *bouttonnière* est entièrement ouverte, les couches sédimentaires entourent tout le massif cristallin.

Si la poussée qui a mis à jour les roches cristallines s'est faite verticalement, les couches sédimentaires formant les bords de la *bouttonnière* viennent s'appuyer des deux côtés sur le massif cristallin, suivant une inclinaison plus ou moins forte, mais dans leur ordre naturel de superposition; c'est ce qui a généralement lieu pour la *trouée* qui traverse la Maurienne.

Mais au contraire, si la poussée s'est faite obliquement, les roches cristallines, en ouvrant la *bouttonnière*, se sont rejetées sur les couches de sédiment qui forment l'un des côtés et les ont renversées. Dans ce cas, d'une part les couches sédimentaires s'appuient bien régulièrement sur le massif cristallin, en conservant leur ordre normal de superposition, mais de l'autre part, du côté opposé, les roches cristallines recouvrent les couches sédimentaires qui se trouvent, par suite du renversement, dans un ordre inverse, les plus récentes supportant les plus anciennes et paraissant ainsi plus vieilles. Cette poussée oblique s'observe très bien dans le massif du Mont-Blanc. Du côté de Courmayeur, les roches sédimentaires ont conservé leur ordre normal, tandis que du côté de Chamonix elles sont renversées, le cristallin s'appuyant sur elles, comme on l'a signalé depuis longtemps.

Les roches cristallines, en trouant les roches sédimentaires, ont, suivant l'expression de Dolomieu (1), *déchiré le manteau qu'elles portaient sur leurs épaules en en conservant des lambeaux*. C'est ainsi qu'il cite les Aiguilles-Rouges, près du Mont-Blanc, où M. Favre (2) a en effet reconnu, sur le sommet d'une pyramide cristalline, le grès carbonifère, les cargneules et les schistes calcaires du lias.

Sur la croupe du Grammont, entre la vallée de Beaufort et celle de l'Isère, j'ai signalé (3) des grès blancs et des cargneules isolés au milieu des roches cristallines qui composent la montagne.

Vers le sommet de la Belledonne, entre Allemont et Domène, près Grenoble, M. Lory (4) indique un lambeau de grès carboniférien, etc., etc.

Mais ce n'est pas seulement sur les sommets que se trouvent ces lambeaux, ils sont parfois contenus dans

(1) Rapport fait à l'Institut national par le citoyen Dolomieu, p. 427.

(2) Bull. Soc. géol. France, sér. II, vol. 5, 1847-48, p. 269, fig.

(3) Géologie et min. Savoie, 1858, p. 161, fig. 5.

(4) Carte géologique du Dauphiné, 1858.

(1) Note III. Le terrain anthracifère, dans la Revue savoisienne du 15 mars 1861.

les dépressions, les plissements des roches cristallines. C'est ainsi que, dans la *trouée* qui va de la vallée de Beaufort en Oisans, on trouve les grès carbonifériens et les schistes du lias entre la Dent du Corbeau et le mont Bellachat, au col de Basmont, passage entre la Tarentaise et la Maurienne.

Ces lambeaux de terrain, entourés de toute part d'un autre terrain au milieu duquel ils gisent, ressemblent beaucoup à ces petites portions de territoire que les anciens Etats possédaient au milieu d'un autre Etat et qu'on désigne sous le nom d'ENCLAVES ; c'est ce qui m'a fait leur donner le même nom. L'analogie entre l'enclave politique et l'enclave géologique est surtout frappante sur les cartes. Toutes les deux, du reste, sont presque toujours le produit de révolutions et de bouleversements.

2° Métamorphique.

Outre le terrain cristallin de l'Echaillon, la Société géologique visitera un petit massif de roches cristallines qui se trouve entre St-André et Modane.

Ces roches sont-elles de vraies roches d'origine cristalline ?

Ou bien des roches ayant pris l'aspect cristallin par suite d'actions métamorphiques ?

Les opinions sont très partagées à ce sujet, et la solution du problème paraît difficile.

Si l'on se contente d'examiner l'aspect minéralogique des roches du seul massif de St-André, on est porté à admettre l'hypothèse de l'origine cristalline, surtout en voyant ces roches contenir de larges cristaux de feldspath.

Si l'on compare ces roches avec celles qui ont été colorées en cristallin dans la belle *Carte géologique de France*, avec celles, par exemple, des environs de Pesey, en Tarentaise, on trouve entre elles une entière analogie. Les roches de Pesey sont pourtant, au moins en partie, indubitablement métamorphiques, puisqu'elles contiennent parmi elles des poudingues encore très reconnaissables.

Le caractère cristallin des roches du massif de Saint-André n'est point tellement tranché qu'on puisse nettement déterminer la limite de ces roches. M. Lory lui-même (1) avait cru les reconnaître sur le chemin qui conduit de Modane à Notre-Dame-du-Charmet, et M. Delesse, dans des échantillons provenant de la galerie dite du Mont-Cenis. Depuis, M. Lory a vu qu'il était dans l'erreur. Ce passage des grès carbonifères aux roches du massif de Saint-André tendrait à faire admettre l'hypothèse du métamorphisme, d'autant qu'en supposant une *trouée* cristalline en ce point, on ne voit pas bien comment les roches de sédiment peuvent former *boutonnière* autour du massif cristallin.

3° Carboniférien.

De Saint-Michel à Modane, la Société traversera une longue série de couches de grès talqueux contenant de l'antracite, des schistes à empreintes végétales et des assises de poudingue.

Ces grès, du côté de Modane, s'enfoncent sous les assises de cargneule, de gypse, de calcaire et de schistes ardoisiers.

Mais du côté de St-Michel, comme au Pas du Roc et au col des Encombres, ils reposent d'une manière très claire et très évidente sur des calcaires et des schistes contenant des fossiles liasiques.

La zone de ces grès talqueux à anthracite, partant du Piémont au-delà du Petit-Saint-Bernard, traverse la Tarentaise et la Maurienne et va se terminer en Dauphiné, vers Briançon.

Lorsqu'on examine avec soin les empreintes de plantes renfermées dans les schistes de cette zone de grès à anthracite, on reconnaît que ces empreintes appartiennent toutes, sans exception et sans aucun mélange, aux plantes de la période carbonifère. Ces grès sont donc carbonifériens. Si, du côté de Saint-Michel, ils reposent sur des couches à fossiles animaux de l'époque liasique, c'est qu'il y a eu renversement.

Ce qui vient confirmer cette conclusion et prouver que les grès à anthracite sont plus anciens que les calcaires et les schistes ardoisiers, c'est que les poudingues des grès, comme je l'ai établi en 1855 (1), ne contiennent aucun caillou de calcaire, de schiste ardoisier, de cargneule ou de gypse. Ils sont composés uniquement de débris de roches cristallines, tout comme les grès à anthracite qui reposent directement sur le cristallin et qui sont, de l'avis général, incontestablement inférieurs aux calcaires et schistes ardoisiers liasiques. Du reste, la flore de ces grès reposant sur le cristallin, est la même que celle des grès de la zone qui traverse la Maurienne entre Saint-Michel et Modane. Ces grès constituent donc une seule et même formation appartenant à l'époque carbonifère.

On a objecté que la puissance des deux dépôts est bien différente. Ainsi, sur les bords de la grande *boutonnière* qui entoure la *trouée* cristalline qui va de Beaufort en Oisans, les grès à anthracite n'ont en général que peu de mètres de puissance, tandis qu'ils atteignent jusqu'à plusieurs centaines de mètres dans la zone qui s'étend du Petit-Saint-Bernard à Briançon. Cette objection tombe d'elle-même devant l'observation directe des faits. Dans la vallée de Vallorcine, aux Cèblancs, la formation à anthracite a plus de 200 mètres de puissance, tandis que de l'autre côté de la vallée, au Buet, seulement à 11 kilomètres en ligne directe, elle n'atteint que 5 à 6 mètres (2). C'est pourtant bien là une seule et même formation, pourquoi n'en serait-il pas de même en Tarentaise et en Maurienne ?

La grande zone des grès à anthracite qui, du Petit-Saint-Bernard, s'étend jusqu'à Briançon en traversant la Tarentaise et la Maurienne, est tout simplement une immense *trouée* carboniférienne ayant formé une vaste *boutonnière* dans les quartzites, les gypses, les cargneules, les calcaires et les schistes ardoisiers.

Je suis étonné que M. Elie de Beaumont, qui a si bien décrit la *boutonnière* qui encoint la *trouée* cristalline parallèle qui va de Beaufort dans l'Oisans, en traversant aussi la Tarentaise et la Maurienne, n'ait pas reconnu la *boutonnière* qui a donné passage à la *trouée* carboniférienne voisine.

Ces deux vastes *boutonnières* sont à peu près semblables, seulement les *boutons* sont d'âge tout-à-fait différent.

(1) *Prodrome d'une géologie de la Savoie*, p. 37.

(2) *Géol. et min. de la Savoie*, p. 148.

(1) *Bull. Soc. géol. France*, 1860-61, sér. II, vol. 18, p. 36.

Les deux grandes *trouées*, la cristalline et la carboniférienne, présentent les mêmes phénomènes.

Nous avons vu la grande *trouée* cristalline flanquée de petites *trouées* accessoires, comme le massif de Rocherai. La grande *trouée* carboniférienne est aussi flanquée sur plusieurs points de petites *trouées* accessoires. Je me contenterai de citer le petit massif de grès à anthracite qui se trouve à Salins, en Tarentaise, à la jonction des deux Doron, et celui plus circonscrit encore qui se voit dans la plaine même où est bâtie la ville de Moûtiers, à Chandanne, sur la gauche de la route, en arrivant du côté d'Aigueblanche.

La grande *trouée* carboniférienne, comme la cristalline, contient dans son intérieur des *enclaves* de roches plus récentes, lambeaux arrachés aux bords de la *boutonnière* au moment de la rupture des couches. Je me contenterai de citer le lambeau calcaire qui couronne le Mont-Thabor, vers la chapelle, signalé depuis longtemps par M. Angelo Sismonda, et la crête calcaire qui, partant du sud-est de Valloires, en Maurienne, va jusqu'au-delà du col de Buffier, dans le Briançonnais.

La poussée qui a produit la *trouée* carboniférienne s'est faite très obliquement de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, de sorte que les couches des terrains supérieurs qui forment le bord ouest-nord-ouest de la *boutonnière* ont été renversées et que les couches de grès à anthracite viennent reposer sur elles.

Cette poussée violente a rompu les couches carbonifériennes et leur a donné une *disposition en éventail*, comme on peut très bien le reconnaître en traversant le massif, surtout dans les parties élevées, au sommet de la vallée de Belleville et dans celles de Bissorte et de Valménier.

Les *trouées* avec leurs *boutonnières* sont des phénomènes qui ne sont pas seulement propres aux roches cristallines. On en trouve à peu près de toutes les époques. Les Alpes de Savoie en offrent plusieurs exemples d'âge très divers.

Entre les vallées du Grand-Bornand et du Reposoir il y a, au milieu de couches crétacées et nummulitiques qui semblent former un *fond de bateau* (1), une *trouée* qui, d'après les fossiles recueillis par M. Vallet, est infraliasienne.

Aux Voirons, montagne de Savoie, près de Genève, existe un *trouée* de calcaires oxfordiens et de marnes néocomiennes (2), au milieu de grès tertiaires.

A plus forte raison donc peut-il exister des *trouées* carbonifériennes au milieu des couches liasiques.

4° Trias et lias.

Entre les grès à anthracite contenant des empreintes de plantes carbonifériennes et les calcaires et schistes ardoisiers à fossiles liasiques, il y a généralement, en allant de bas en haut :

Des grès presque toujours blancs, lustrés, parfois bigarrés, habituellement très compacts, désignés généralement sous le nom de quartzites ;

Puis des schistes bariolés, des gypses, des cargneules, des calcaires plus ou moins magnésiens.

(1) Signalé par M. Favre, *Bull. soc. géologique*, 1843-49, sér. II, vol. 6, p. 476.

(2) *Description foss. néocomiens des Voirons*, par Pictet, 1838, fig.

Ces deux assises occupent la place du Trias.

Mais appartiennent-elles bien à l'époque triasique ?

Aucun fossile animal ou végétal n'est encore venu le prouver.

Dans cet ensemble de couches on a seulement trouvé des fossiles, à la partie supérieure, dans les calcaires, et ces fossiles appartiennent à l'infralias, aux schistes de Kossen, les Kossener-Schichten des géologues allemands.

L'existence de l'infralias, étage qui vient d'être parfaitement déterminé par M. Stoppani (1), qui a pris pour point de départ l'étude des Alpes lombardes, est incontestable dans les Alpes de Savoie.

Il a été indiqué, depuis longtemps, par MM. Escher de la Linth et Studer (2), dans le Chablais, au bord du lac de Genève et le long de la Drance, au-dessus de Thonon.

Il a été étendu en Faucigny, à Matringe, entre Saint-Jeoire et Taninges, et au Môle près Bonneville, par M. Favre (3).

Il a été reconnu par M. Vallet (4), dans l'ancienne province du Genevois, à la montagne de Châtillon, entre le Reposoir et le Grand-Bornand, et à la montagne de Sullens, près Serraval, entre la Tournette et le Mont-Charvin.

Les fossiles découverts au fort de l'Esseillon, en Maurienne, par MM. de Vignet et Pillet (5); ceux que j'ai trouvés au-dessus des granges du Galibier, vers les frontières de la Savoie et du Dauphiné (6), appartiennent aussi très probablement à l'infralias dont la puissance, d'après M. Stoppani, atteint en Lombardie jusqu'à 400 mètres.

Puis au-dessus des couches infraliasiques viennent les calcaires et les schistes ardoisiers à fossiles liasiques, fossiles signalés depuis bien longtemps par Messieurs Elie de Beaumont et Angelo Sismonda.

Le gisement le plus abondant et le plus connu est celui du col des Encombres dont les fossiles appartiennent au lias moyen et au lias supérieur. Les roches qui contiennent ces fossiles descendent du col dans la vallée de l'Arc, et forment, près de Saint-Michel, un étroit défilé nommé le Pas-du-Roc, que visitera la Société. Les fossiles y sont plus rares qu'aux Encombres, pourtant on en rencontre encore quelques-uns.

5° Nummulitique.

Jusqu'à ces derniers temps tous les fossiles animaux déterminables trouvés dans l'intérieur des Alpes de Savoie, appartenait aux divers étages du lias. On ne pouvait donc établir d'une manière certaine l'existence de terrains d'époque plus récente.

Cependant, en 1856, après avoir étudié les cailloux de grès à anthracite pour prouver que tous ces grès sont antérieurs aux dépôts calcaires et ardoisiers, j'étudiai aussi les cailloux qui composent un poudingue qui se

(1) *Essai sur les conditions générales des couches à avicula contorta*, 1861, et *Paléontologie lombarde*.

(2) *Carte géologique de la Suisse*, t. IV.

(3) *Mémoire sur les terrains liasiques et keupériens de Savoie*, 1859.

(4) *Essai* de Stoppani, p. 46.

(5) *Etudes géologiques sur les Alpes de Maurienne*, 1860.

(6) *Essai* de Stoppani, p. 46.

trouve sur les roches liasiques de la vallée de Beaufort et de la Tarentaise. A la suite de ces études, j'écrivais dans ma *Géologie de la Savoie*, page 201 :

« Dans les parties supérieures de la zone liasique, « au-dessus de Granier en allant au Cormet, au-dessus « du Bourg dans le haut du vallon du Charbonnet, et « surtout dans la vallée de Roselin, se trouve un pou-
dingue composé de cailloux de toutes grosseurs.

« Parmi ces cailloux, il y en a beaucoup de calcaires, « même de calcaires déjà altérés, de calcaires magné- « siens, de calcaires cristallins, de cipolins. Il y a aussi « beaucoup de fragments de roches talqueuses. On voit « que ce poudingue s'est formé après la première al- « tération d'une partie des roches liasiques. Il est donc, « suivant toutes les probabilités, postérieur à l'époque « liasique elle-même; mais à quelle époque appar- « tient-il? Je n'y ai trouvé aucune fosse.

« Ce terrain doit être antérieur au grand soulève- « ment qui a mis à jour les grandes zones de terrain « anthracifère; en effet, on n'y trouve pas ou très peu « de fragments de roches se rapportant à celles de « ces zones (1). »

Peu après, en 1859 (2), M. Lory étudiant aussi le poudingue des Aiguilles d'Arve, au-dessus de Saint-Jean-de-Maurienne, reconnaissait que ce poudingue contient des cailloux de calcaires pétris d'Encrines, de granite et de porphyre quartzifère, ce qui n'existe pas dans les poudingues des vrais grès à anthracite. Ce poudingue et les grès qui lui sont associés se prolongent jusqu'à Bonnenuit, alternant parfois avec des schistes calcaires et même de vrais calcaires. Ils ne contiennent que des indices de charbon non exploitables et n'ont pas fourni de plantes houillères. Ils sont évidemment supérieurs aux couches à Bélemnites et Ammonites. A la suite de cet examen, M. Lory rapproche ces diverses couches de poudingue et de grès d'un dépôt nummulitique qui se trouve dans le Dauphiné, du côté des Trois-Evêchés.

Deux ou trois mois après (3), ce rapprochement s'est trouvé confirmé d'une manière éclatante par la découverte faite par M. Pillet, sur l'indication de l'agent-voyer de Saint-Jean, de vraies nummulites, au bord de l'Arc, dans une carrière qui se trouve sous le village de Montricher, dans le prolongement des roches de Bonnenuit et des Aiguilles d'Arves.

Le terrain nummulitique, signalé déjà depuis longtemps dans l'intérieur des Alpes du Dauphiné, se trouve donc aussi dans l'intérieur des Alpes de Savoie.

Mais dans la vallée de l'Arc, en Maurienne, sa position est tout-à-fait anormale, il se trouve *intercalé* entre deux assises liasiques.

Les couches nummulitiques se sont déposées sur le lias avant la formation de la grande *trouée* carboniférienne qui va du Petit-Saint-Bernard à Briançon. Puis quand elle s'est faite, cette *trouée*, par suite d'une vigoureuse poussée oblique, les roches liasiques formant le bord de la *boutonnière* se sont trouvées renversées et se sont ainsi repliées sur les couches nummulitiques, les *intercalant* entre elles et les couches liasiques inférieures qui, du côté de Saint-Jean, ont conservé leur position normale.

(1) *Géologie et minéralogie de la Savoie*, 1858, p. 201.

(2) *Bull. soc. géol. France*, 1859-60, sér. II, vol. 17, p. 21.

(3) *Bull. soc. géol. France* 1859-60, sér. II, vol. 17, p. 177.

Si on compare les poudingues de Granier et de Charbonnet, en Tarentaise, et de Roselin dans la vallée de Beaufort et des Aiguilles d'Arves, on est disposé à les synchroniser. En effet, ces deux dépôts de poudingue contiennent non seulement des calcaires, mais des débris de roches relativement récentes. Ces dépôts sont pourtant tous les deux antérieurs à la grande *trouée* carboniférienne qui traverse la Tarentaise et la Maurienne. Tous les deux aussi reposent sur le lias. Il y a complète analogie de gisement et de composition. La mer nummulitique se serait donc étendue jusque dans le haut de la vallée de Beaufort et près du Petit-Bornand où elle aurait formé une espèce de golfe assez circonscrit. En effet, le poudingue de ces localités renferme de très gros blocs qui n'ont pu être charriés bien loin. Il en contient beaucoup d'autres qui sont mal arrondis, ce qui prouve qu'ils proviennent du voisinage. Dans tout son ensemble, c'est un dépôt éminemment cotier.

Tels sont à peu près les questions dont la Société géologique aura à s'occuper en Maurienne. Ce simple exposé, tout en montrant leur intérêt et leur importance, prouve aussi qu'avec un esprit droit et non prévenu, on peut facilement arriver à une solution et que ce qui apparaissait tout d'abord comme des difficultés très grandes, s'est beaucoup simplifié, grâce aux infatigables recherches des nombreux géologues qui se sont voués à l'étude des Alpes. G. DE MORTILLET.

QUELQUES INSCRIPTIONS RECUEILLIES EN SAVOIE

(Suite) (1)

CHAMBÉRY

II

L'ancien pavé de la cathédrale de Chambéry, que l'on vient de refaire, contenait dans le prolongement des nefs latérales autour du chœur, plusieurs dalles portant des inscriptions funéraires. J'ai publié les plus anciennes dans le I^{er} volume de la seconde série des *Mémoires de l'Académie de Savoie*. En voici encore quelques-unes des dix-septième et dix-huitième siècles. Les pierres où elles sont gravées ont été placées depuis quelque temps sous les cloîtres de l'évêché; une tradition rapporte qu'elles ont été apportées d'une autre église dans la cathédrale au commencement de ce siècle :

SEPULCRUM COMEND. GULLIELMI CHARROCT
CUST. MONETAR. SABAUDIE ET EX NOB.
CONS. CIVITATIS CAMB. ET EJUS FAMILIÆ
ANNO SALUT. M. D. C. LI.

Cette inscription, qui était derrière le chœur en face de l'autel privilégié, est gravée en caractères romains autour d'une dalle où l'on aperçoit les traces d'un écu armorié sur lequel apparaît encore un chef avec un lion issant.

C'étaient sans doute les armes de la famille noble des *Charroct*, *Charrot* ou *Charros*, (car on trouve ce nom écrit de ces différentes manières), qui portent d'or à un

(1) Voir la *Revue savoissienne* : table de la première année et pag. 29 et 58 de la deuxième année.

palmier de sinople au chef de gueules à un lion naissant ou issant, suivant les uns ; ou, suivant d'autres, au chef cousu d'argent à un lion naissant de sable. La pierre recouvrait le sépulcre de Guillaume Charroct, garde des monnaies de Savoie et l'un des conseillers nobles de Chambéry, et de sa famille.

III

D. O. M.
PIIS QUE MANIBUS
NOBILIS..... IMI D. JOANNIS
JACOBI VULLIET IN SUPREMA
SABAUDIÆ CURIA SENATORIS
PIETATE IN SUPEROS AMORE IN SUOS
LIBERALITATE IN EGENOS
JUSTITIA IN OMNES SPECTABILISSIMI
UXOR DOMIC^{us}. FRANCIS. LANGLOIS
AMORIS ET MÆRORIS
H. M. P. C. (hoc monumentum ponendum curavit)
OBIIT. AN. ÆTATIS SUÆ 57
A PARTU VIRGINIS 1678
NON. NOVEMB.

La pierre où est gravée cette inscription d'un bon style était voisine de la précédente. L'inscription est surmontée d'un écu aux armes des Vulliet avec casque, lambrequins et collier de l'Annonciade. Les Vulliet, marquis d'Yenne, famille éteinte, portaient : *de gueules au chef d'argent au levrier naissant de sable.* Besson l'a vu : *de gueules au chef d'or au levrier issant d'azur accolé d'argent.* Quelques héraldistes ont vu un *coupé* au lieu d'un *chef*. Cela vient peut-être de ce que l'on a exagéré la largeur du chef pour y placer plus aisément le levrier. Il y a d'autres exemples semblables.

IV

Voici pour exercer les Œdipes de la localité :

TOMBEAU POUR
I. C. M. L.
1685.

Au-dessus de la date est gravé l'outil tranchant et arrondi dont se servent les selliers pour couper le cuir. La dalle où ces objets sont gravés était devant la chapelle de Notre-Dame-du-Pilier, appelée vulgairement *la chapelle du curé*, parce que le curé y a son confessionnal.

V

Celle-ci était dans le pourtour du chœur, comme les autres, et devant la chapelle de St-François de Sales ; elle a été gravée sur une pierre où l'on aperçoit les traces d'une inscription plus ancienne. C'est une sorte de palimpseste.

CHARLE
DE LABEY
BOURGEOIS
DE
CHAMBERY
1687
H (Ici une tête de mort
posée sur deux os
en sautoir.) I
1687.

Elle offre cette particularité que la date est repro-

duite deux fois, au-dessus et au-dessous d'une tête de mort avec deux os en sautoir. De chaque côté de la tête de mort se trouvent les exclamations *ha ! hi !*

VI

Tout auprès se trouvait la suivante :

SÉPULTURE
DE SIEUR
LOUIS PAVY
MARCHAND BOURGEOIS
DE CHAMBERY
ET DE CLAUDINE
BOUVIER
SON ÉPOUSE
ET DES LEURS
1704
REQUEScant
IN PACE

VII

SÉPULTURE
D'HONORABLE
JACQUES
BOUCHARD
MARCHAND
ET LES SIENS
1711

Entre l'inscription et la date a été gravée la marque qui servait sans doute de cachet à cet honorable marchand ; un cœur surmonté d'une croix à deux branches et accosté de ses initiales I. B., le tout dans un ovale.

VIII

HIC JACET
DOMINA GABRIELA MARIA
VICTORIA DE BIEU DE FLUMET
CONJUX NOBILIS CAROLI
BAZIN DOMINI DE CHANETI
OBIIT DIE 24 JULII ANNO
DOMINI
1740.

Ceci est écrit au-dessous d'un grand médaillon renfermant deux écus ovales accolés, aux armes de Bazin et de Bieu, surmontés d'une couronne de marquis et entourés de deux palmes. Les Bazin du Chanet avaient pour armes : *d'azur à la bande de gueules bordée d'argent et chargée de trois étoiles de même.* Les Bieu, comtes de Flumet : *Parti d'or et de gueules à la boulée (arbre) de sinople brochant sur le tout.*

IX

HIC JACENT OSSA ILLU.....
QUONDAM DOMINI CH..... (risto)
PHORI D'ALEXANDRI
D'ORENGIANI.... (obiit)
DIE QUINTA FEBRUARII
ANNO MDCCXIX
SALUTIS LXIV ÆTATIS SUÆ
IN HOC TUMULO ILLUSTRIS
FAMILIÆ DE ALEXANDRI DE
ORENGIANI SEPULTUM EST

CORPUS ILLUSTRIS PARITER
DOMINÆ MARGARITÆ ADRIAN
DE MENTHON UXORIS DICTI
DOMINI CHRISTOPHORI DE
ALEXANDRI QUÆ VIDUA OBIIT
DIE XXVII APRILIS ANNO
SALUTIS 1752 ÆTATIS SUÆ

Cette pierre était derrière le chœur, presque sur le prolongement de son axe; on y aperçoit à peine les armes des d'Alexandri et des Menthon. Celles des Menthon sont très connues. Celles d'Alexandri, famille originaire du Piémont, étaient : écartelé aux 1 et 4 d'azur à trois soleils d'or posés deux, un; et aux 2 et 3 d'argent à un oranger de sinople.

X

D. O. M.
HIC JACET NOBILIS
PETRUS FRANCOIS
PRESES SENATUS
SABAUDIE DOMINUS
DAYGUEBELLETE (une petite rose)
ÆTATIS SUÆ 82
OBIIT DIE B.
DECEMBRIS 1775
REQUIESCAT IN
PACE

On aperçoit au-dessus de cette inscription un écu mutilé avec un chef d'azur chargé de.....

F. RABUT.

BULLETIN SCIENTIFIQUE

Genève, le 10 août 1861.

Affinités zoologiques du dinotherium. M. Goudry, envoyé par l'Académie des sciences de Paris, en expédition scientifique à Pirkermi (Grèce), en a rapporté, entre autres ossements fossiles, un membre postérieur de *dinotherium* qui prouve que ce mammifère appartient non pas à l'ordre des cétacés, mais bien à celui des pachydermes et doit être classé auprès des éléphants et des mastodontes (1).

Le venin des serpents exerce-t-il sur eux-mêmes l'action qu'il exerce sur les autres animaux ? D'après Fontana, le venin de la vipère aspic (*Vipera aspis*) est sans action sur l'animal qui l'a secrété et sur d'autres de la même espèce.

M. Guyon a fait des expériences analogues à celles de Fontana, en opérant sur des vipères fer-de-lance (*Bothrops lanceolatus*), des Antilles, des vipères cornues (*Cerastes ægyptiacus*), des échidnées mauritiennes et à queue noire (*Echidne mauritanica* et *E. atricauda*). M. Vallée et M. Duméril ont eu l'occasion d'observer, au Jardin des Plantes, des cas où des *Frigono cephalus piscivorus*, des *Echidne arietens*, etc., se battaient et se mordaient sans que la mort des blessés s'en suivît (sauf quand une lésion d'un organe important avait eu lieu, bien entendu).

Les expériences ci-dessus mentionnées conduisent M. Guyon à généraliser de la manière suivante la loi de Fontana : *Le venin des serpents n'en est point un pour eux-mêmes, ni pour l'individu qui le fournit, ni pour celui à qui il est transmis, dans aucune espèce, soit d'une espèce à une autre* (2).

Découverte de deux nouveaux métaux. La même méthode d'expérimentation qui a amené MM Hirschhoff et Bunsen à reconnaître l'existence du fer, du calcium, etc., dans l'atmosphère solaire, leur a fait découvrir deux métaux nouveaux dans les

eaux de la source minérale de Pflerzheim en Bohême et dans le lépidolithe du même pays.

Ces deux corps, sur lesquels les renseignements nous manquent d'ailleurs, paraissent excessivement disséminés, puisque, pour en obtenir une quantité bien petite, il a fallu traiter 44,000 litres d'eau minérale et 150 kilog. de lépidolithe. L'un de ces métaux a reçu le nom de *Cæsium*, et l'autre, celui de *Rubidium*; leurs propriétés les placent auprès des métaux alcalins (potassium, sodium, etc.). En se combinant avec l'oxygène, ils donnent naissance à des oxydes doués d'affinités et de propriétés très énergiques, et comparables à la potasse.

Le poids du cæsium étant, approximativement, égal à 124 fois celui de l'hydrogène, est un des plus élevés que nous connaissons.

S'il y a lieu, nous nous empresserons de compléter ces quelques détails sur les métaux de MM. Hirschhoff et Bunsen.

M. DELAFONTAINE.

CHRONIQUE

L'Association Florimontane a tenu deux séances dans la ville de Thônes, le 28 juillet. — La première séance a été consacrée à l'examen des archives de la localité, la seconde aux faits archéologiques que possède la vallée.

Deux nouvelles séances se tiendront prochainement, l'une au Grand-Bornand et l'autre à Manigod, au pied du Mont-Charvin.

Le compte-rendu de l'exploration que l'Association a jugé à propos de faire cette année dans cette belle partie de nos montagnes, paraîtra dans le prochain numéro de la *Revue*.

M. Ducis a visité, à Bluffy, un sarcophage ancien qui sert aujourd'hui d'auge. Treize lignes de lettres couvrent presque la moitié des bords. La difficulté d'en tirer une interprétation, à cause du petit nombre de lettres que comporte l'étroitesse de chaque bande, et surtout leur position en sens inverse de celle qu'occupait le corps du défunt font présupposer que l'inscription couvrait toute la largeur de la pierre, qui plus tard fut creusée pour un tombeau.

Il a visité aussi les tombes trouvées à Annemasse tout près du parcours de la voie romaine; mais elles sont probablement Burgondes. Elles paraissent avoir été ensablées par le ruisseau du Foron.

De semblables découvertes ont été faites au tertre de Monthoux, vers les ruines de l'ancien château et dans le cimetière actuel de la paroisse.

Dans un champ voisin on a trouvé tout dernièrement cette inscription :

FIRMVS · HILARI · F ·
MARTI · PRO · MEI

C. ATEIO. CAPITONE. G. VIBIO POSTVM
COS

C'est un votif au Dieu Mars par Firmus, fils d'Hilaire, sous le consulat de C. Ateius Capito et de G. Vibius posthumus. Ces deux consuls ne se trouvent dans aucun des fastes consulaires les plus complets.

A l'inspection de la forme des lettres, M. Ducis pense qu'elles peuvent être de la fin du III^e au commencement du IV^e siècle. C'est du reste à cette époque que l'élection simultanée de plusieurs empereurs par différents corps d'armée, peut avoir aussi amené celle des consuls dans chaque parti, de même qu'on a vu quelquefois plusieurs sénats.

Dans l'inscription tombale du pied droit de la porte de l'église, assez mal copiée par Grillet, notre infatigable collaborateur a remarqué aux ailes du Dé, d'un côté une *ascia*, et de l'autre un niveau à perpendiculaire. Ce niveau marque-t-il l'égalité que la mort établit entre ses victimes, ou doit-il être rangé, ainsi que l'*ascia*, dans le mobilier de l'artiste qui a fait le tombeau? Dans ce dernier cas, il viendrait en preuve d'une des nombreuses interprétations encore si controversées de l'*ascia* sépulcrale.

A notre grand regret le manque d'espace nous force de renvoyer au prochain numéro la suite de la communication de M. l'abbé Martin, curé de Courtes (Ain).

Pour la chronique, J. Philippe.

Annecy, typ. Thésio.

(1) Comp. rend. Ac. scienc., t. LI, p. 4293 (Juin 1860).

(2) Id. (Juin 1861).

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur,

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Anney.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR L'ASSOCIATION FLORIMONTANE D'ANNEY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

L'ASSOCIATION laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la Revue savoissienne doivent être affranchies.

SOMMAIRE — Note sur l'origine du nom d'Anney, par M. A. Lecoy de la Marche. — Archéologie : voies romaines (suite), par M. Ducis. — Le Père Baranzan à Anney, en 1615, par M. le D^r Bouvier. — Histoire naturelle : note sur les étiquettes, par M. G. de Mortillet. — Le contre et le pour... à propos des Revues littéraires, par M. Antony Dessaix. — Chronique.

NOTE SUR L'ORIGINE DU NOM D'ANNEY

Grande est la foule des chercheurs d'étymologies. Mais peu d'entre eux se préoccupent des lois philologiques qui sont la clef du dédale où ils s'égarent. La langue des antiquités a engendré notre langue par une suite de transformations insensibles, mais régulières, et entre les deux termes extrêmes de la lignée dorment superposées bien des générations de mots : dans de pareilles catacombes, il est dangereux de s'aventurer sans tenir le fil conducteur. Les noms de lieu, en particulier, ont suivi dans leurs modifications successives une marche reconnaissable et à peu près uniforme. Aussi la recherche de l'étymologie a-t-elle, pour cette catégorie de mots, un précieux avantage : elle nous révèle non seulement le mode, mais encore l'époque de la formation du vocable géographique, et par là, bien souvent, l'âge de la ville ou du bourg auquel ce vocable a été appliqué. Peu servirait, en effet, de s'évertuer à tirer telle ou telle racine, s'il n'en devait pas résulter d'autre enseignement historique. Ce serait faire de l'art pour l'art ; bon tout au plus pour ceux qui en ont la passion. Mais n'est-il pas plus utile, et en même temps plus piquant, de chercher dans la forme primitive du nom l'acte de naissance de la localité qui le porte ? C'est ce que l'on peut très bien entreprendre, sans qu'il faille toutefois ériger en système cette méthode d'investigation, car la philologie n'admet rien d'absolu.

Tels sont les principes avec lesquels nous voudrions jeter quelque lumière sur l'origine du nom d'Anney. Question controversée ! Ne serons-nous pas téméraire en y revenant, et en marchant sur les brisées des érudits savoisiens, nouveau venu que nous sommes parmi eux ? Espérons que leur courtoisie éprouvée nous excusera, et qu'ils montreront un peu de ce faible attribué à la fortune : *Audaces juvat*.

La plus ancienne mention que l'on connaisse de la ville d'Anney se trouve dans une charte de l'empereur

Lothaire, de l'an 867 (1), et le nom du lieu s'y présente sous ce type : *Annessiacum*. Décomposons le mot : nous avons la désinence *iacum*, qui se reproduit dans un très grand nombre de vocables géographiques. Cette désinence est un élément celtique, ou plutôt la traduction latine d'un son guttural de la langue celtique, entendu par les Romains *iac*. Mise à la suite d'un radical, elle avait en quelque sorte la valeur de *locus* ; par exemple, *Camill-iacum* équivalait à : lieu ou ville de *Camull* (divinité gauloise). C'est la même idée qui a créé les noms plus modernes de *Strasbourg*, *Albertville*, et autres du même genre. *Iacum* s'est contracté à l'origine de la langue française, et a pris des formes variées dans les diverses régions : de sorte que le même nom latin a produit plusieurs noms français, quelquefois très différents. Voici le *Camilliacum* de tout-à-l'heure qui devient en Gascogne *Camillac*, en Anjou *Chemillé*, en Bourgogne *Chemilly*, en Gévaudan *Chamblas* (prononcé *Chamblâ*) ; *Victoriacum* donne *Vitré* en Bretagne, *Vitry* en Champagne, *Vitrac* en Languedoc ; *Aureliacum* se transforme ici en *Aurillac*, là en *Orly*. On pourrait multiplier les exemples : mais ceux-là suffisent pour démontrer que la désinence *iacum* a été généralement rendue par *ac* dans le midi (où l'accent romain était moins altéré), par *ai* ou *é* dans l'ouest, enfin par *i* ou *y* dans l'est. Il est donc naturel que le nom de lieu *Annessiacum* ait produit *Annessi* (forme encore usitée du temps de saint François de Sales), puis *Anney*, l'*y* n'étant du reste qu'un double *i* ou un *i* long. En mouillant légèrement cet *y*, on a encore un son quelque peu guttural, conformément à l'antique désinence gauloise.

Ainsi, la fin du mot nous indique qu'*Annessiacum* était le lieu ou la ville de quelqu'un ou de quelque chose. Reste à demander à la première partie ce terme inconnu du problème. Mais le radical *Anness*, tel qu'il est, ne signifie pas grand chose, pour ne pas dire moins. Il n'est évidemment qu'une altération opérée par la langue vulgaire, qui naissait au moment même où nous le rencontrons, au milieu du neuvième siècle. Pour savoir ce qu'il représente, procédons par analogie : parcourons du regard la famille des noms de lieu en *iacum*. Quelle espèce de mots se trouve d'ordinaire, comme radical, en tête de cette désinence ? Le plus souvent

(1) Voyez l'intéressant travail de M. Jules Philippe sur *Anney et ses environs*, page 21.

des noms de personnages, et parmi eux, principalement, des noms d'officiers ou de gouverneurs romains. *Camiliacum*, *Aureliacum*, *Victoriacum*, pour en revenir aux exemples déjà cités, sont les villes de Camull, d'Aurélius, de Victor; *Juliacum* (Juliac, Juilly), *Albiniacum* (Aubigné, Albigny) sont les villes de Jules, d'Albinus. Dans une famille voisine et de formation identique, celle des noms en *dunum* (du celtique *dun*, éminence), voici *Augustodunum*, *Cæsarodunum*, *Verodunum*, etc., les collines ou les montagnes d'Auguste, de César, de Verus. Assurément nous trouvons accolés à ces désinences des mots d'une autre catégorie, mais en moins grand nombre. L'opinion d'Albanis Beaumont, suivant laquelle la ville d'Annecy aurait été ainsi appelée en mémoire d'un général romain du nom d'*Annicus*, est donc vraisemblable et paraît avoir été rejetée trop légèrement de nos jours. Quand cet *Annicus*, qui sans doute gouverna à une certaine époque la province, n'eût pas mérité un tel honneur, quand même il n'eût pas brillé parmi ses contemporains plus qu'il ne brille dans l'histoire, on n'en pourrait tirer une induction contraire. Si les premiers personnages de l'Etat, comme Auguste ou César, se faisaient les parrains d'une ou de plusieurs villes, c'en était assez pour que leurs subordonnés ambitionnassent le même privilège. Ce n'est pas d'aujourd'hui, ce n'est pas seulement depuis le siècle du bon Lafontaine que

« Tout marquis veut avoir des pages. »

Mais, dit-on, le nom d'*Annecy* eût dû alors appartenir à l'ancienne colonie romaine établie sur la colline d'Annecy-le-Vieux, et non à la nouvelle ville qui s'éleva plus tard sur un emplacement différent. Néanmoins la première s'appelait *Binia* ou *Civitas Bovis*. — Nous répondrons d'abord que ces deux dernières dénominations (dont, au reste, on gratifie aujourd'hui la localité en question faute d'avoir une meilleure place à leur assigner sur la carte), n'excluent nullement la possibilité d'un autre nom, soit postérieur, soit simultané, soit plutôt antérieur, comme l'indique la physionomie d'*Annessiacum*. Et la meilleure preuve, c'est ce terme même d'*Annecy-le-Vieux*, resté comme un argument vivant à l'endroit où l'on découvre tous les jours de nouveaux vestiges de la ville romaine : les vocalles géographiques se sont en effet maintenus presque partout, et donnent des indications sûres. Un jour les habitants, dépossédés par une invasion barbare ou séduits par les rivages que le lac leur abandonnait en se retirant, transportèrent leurs pénates sur l'emplacement de la ville actuelle : ils conservèrent naturellement le nom d'Annecy, et employèrent, pour distinguer la localité qu'ils venaient de quitter, la qualification de *vieux*. Voilà comment s'explique fort bien que la nouvelle ville, bâtie assez longtemps après la domination romaine, porte le nom d'un gouverneur romain ou d'un de ses homonymes quelconque.

On sait que l'*e* et l'*i* sont sans cesse confondus dans le latin barbare : *Annicus* s'est prononcé et s'est écrit *Annecius* sans difficulté aucune ; de même le type originel *Anniciacum* a fait place à *Anneciacum*, ou *Annessiacum*. Mais ce qui nous fait surtout pencher en faveur de cette étymologie, c'est l'invraisemblance et la nullité de celles qu'on a été chercher ailleurs. Les auteurs qui, comme Fodéré, tirent Annecy du grec *Nessy* ou *Nissy*, si-

gnifiant une île, n'entendent rien aux règles de la formation des mots ; de plus, les noms de lieu qui gardent des traces d'origine grecque ne se rencontrent guère, en Gaule, que dans le voisinage de la Méditerranée, et enfin il est fort douteux qu'Annecy ait jamais été entouré d'eau au point de figurer une île. Quant à la version naïve « *Annexum aquis*, » due sans doute à quelque génie poursuivi par l'idée des lacustres, elle repose sur une pure consonnance, assez faible même, avec la forme *Annessiacum*. Vouloir changer *aquis* en *acum*, c'est torturer affreusement l'usage et la grammaire. Jamais *aqua*, *aquis*, ne se serait contracté en *y* dans la langue française. Cette manière d'analyser les mots, en tenant compte simplement de la ressemblance des sons, me rappelle ces bons clercs du onzième siècle qui, ayant à remettre en latin, dans les actes qu'ils rédigeaient, des noms de lieu francisés d'une origine déjà oubliée, rendaient, par exemple, *Boneuil* (*Bonogilum*) par *Bonus oculus*, ou *Saint-Mars* (*Sanctus Medardus*), par *Quinque-Martes*. Heureux temps où la philologie n'excluait pas le jeu de mots !

On peut donc justement ranger *Annessiacum* dans la grande classe des *hybrides*, c'est-à-dire des vocables formés d'un élément celtique et d'un élément romain. Ces noms-là datent des premiers temps de la conquête, alors que la langue des fiers vaincus, dernier rempart de leur nationalité, résistait encore à l'absorption romaine. Plus tard il en paraîtra de purement latins, quand la Gaule aura accepté non pas tant la domination que les habitudes de ses conquérants. Ainsi, l'origine du nom d'Annecy doit être reportée à une époque très ancienne, celle où commença la dépendance du pays des Allobroges ; et l'origine de la ville elle-même peut être reculée davantage encore. Car, tout en admettant qu'elle ait eu pour parrain un *Annicus*, on ne saurait affirmer que ce personnage en fût le fondateur. La plupart du temps, les Romains choisissaient pour l'établissement de leurs colonies des bourgs déjà existants, dont la position riante ou avantageuse les attirait : ils les agrandissaient, les *refondaient*, pour ainsi dire, et acquéraient par là le droit de leur donner un nom. Nous croyons que l'antique *Annessiacum*, qui engendra la ville d'Annecy, fut dans ce cas.

Définissons-nous en général des étymologies brusquées, et non conformes à la filière suivie par la langue dans le cours des siècles. Soyons difficiles, et demandons des preuves : il y en a en philologie comme ailleurs. C'est une science de raisonnement et d'analogie, non d'hypothèses. Il ne faudrait pas admettre que *Savoie*, par exemple, vient de *Sapaudia* sur le seul indice de la similitude des deux premières lettres. Mais on l'induit d'une manière certaine, parce que le *p* fléchit régulièrement en *b* ou en *v* (comme dans *sapere*, *savoir*) ; parce que l'*i*, étant autrefois indifféremment voyelle ou consonne, et s'écrivant *j* dans ce dernier cas, la finale *dia* a dû produire successivement les formes *Savaudja*, *Savaudja*, par adoucissement *Savojia* (et l'on trouve en effet, au onzième siècle, *ager savojiensis*), comme le mot de basse latinité *vadiare* a fait *gadger*, *gager* ; enfin parce que ces deux lettres pareilles, l'*i* et le *j*, se fondent en une seule qui est l'*i* long ou l'*y*, d'où la forme si longtemps usitée de *Savoie*.

Ajoutons, comme corollaire de cette démonstration, que l'adjectif moderne *Savoisien* n'a point de filiation

légitime. Il est issu, au commencement de ce siècle, du cerveau d'un poète de Chambéry qui s'imaginait avoir à rougir de l'antique dénomination de *Savoyard*. Celle-ci n'a peut-être pas non plus d'état civil bien régulier, mais au moins son âge respectable fait-il oublier la tache de sa naissance. La forme la moins hostile à la grammaire serait encore *Savoyen*, *Savoien*. Pourquoi, cependant, ne pas s'en tenir au langage de nos pères ? Si le nom de Savoyard a été pris quelquefois dans une acception défavorable, si l'on a été jusqu'à le faire synonyme d'épithètes peu bienveillantes, en est-il moins le représentant séculaire de la probité et du travail ?

De tels noms ne seront jamais une injure.

A. LECOY DE LA MARCHE,
Archiviste de la Haute-Savoie.

ARCHÉOLOGIE

VOIES ROMAINES

(Suite)

D'après le plus grand nombre des manuscrits de l'itinéraire d'Antonin, *Darentasia* se trouve à XIX milles de *Bergintrum*. Quelques autres ont XVIII. Le manuscrit de Paris du X^e siècle, n° 7230, porte XIII. Il est probable qu'une des branches de l'X formait un V avec le premier trait suivant pour marquer X/III — 18. Les manuscrits de Madrid et de Florence du XV^e siècle portent XXIII; le second X était sans doute un V dont les traits ont été trop prolongés. Celui de l'Escorial donne XXVIII. Je ferai sur le premier X la même observation que pour *Ariolicam*.

La carte de Théodose place entre ces deux stations celle d'*Axima*, à IX milles de *Bergintrum* et X milles de *Darentasia*; ce qui confirme le nombre XIX.

Nous avons vu que l'extrémité du Bourg-Saint-Maurice a été couverte par les alluvions d'Arbonne; on ne doit donc retrouver la voie romaine que vers Orbassin. Dès lors la route ne semble pas trop s'en écarter, si ce n'est qu'elle a perdu un peu le niveau, ensuite de la forte poussée de quelques bandes de terrain peu solides. Les IX milles soit 13,339 mètres se mesurent parfaitement bien entre la Borgeat et Aime ou Aixme, l'ancienne *Axima*.

Elle aussi a été en partie couverte des dépôts de l'Ormante. Les fouilles pour constructions modernes ont fait découvrir, depuis le torrent jusqu'au clos Bérard, un dallage formé de blocs dont quelques-uns avaient un mètre cube. Un souterrain dont il reste quelques traces traversait la ville entre les ruines de Saint-Sigismond et le château de Montmayeur. Le prieuré de Saint-Martin a été bâti avec des débris de constructions romaines, surtout dans la crypte. On en remarque aussi quelques fragments au plateau de Saint-Sigismond. J'y ai copié quatorze inscriptions romaines entières ou brisées; deux autres, reproduites par Guichenon et Albanis Beaumont, sont perdues. On y a trouvé des médailles, des vases antiques, des restes de statue en bronze doré, le piédestal d'un groupe en marbre, des colonnes, des sarcophages en tuf, des tombeaux maçonnés, contenant, outre les ossements, des soucoupes, des fioles en verre, etc.

Le pont romain devait être plus bas que celui d'au-

jourd'hui, et la voie passait près de l'église romane de Saint-Martin, vers la croix d'Aime, et de là par la route actuelle presque jusqu'au *nant de la Tour*, où elle prend à gauche pour entrer dans le bas de Villette, à côté de l'église. Tout près se voit encore une inscription romaine sépulcrale, avec les deux bustes en relief d'une mère et de son fils. Elle descend ensuite, entre le roc de Sainte-Anne et celui des Crêtes, par deux lacets jusqu'au plateau de Centron où elle a dû être couverte par un éboulement. On a trouvé dans les décombres un moulin en pierre portatif et plusieurs autres objets. Il y a dans le nouveau Centron les ruines d'un château et sur la rive gauche de l'Isère celles d'un couvent. J'ai toujours écrit *Centron*, comme l'usage l'a établi et comme les chartes du moyen âge reproduisent le nom du village qui rappelle ce peuple antique. Mais il paraît, par les anciens manuscrits de Strabon, de César, de Ptolémée, de Plinie, et par les inscriptions locales, que l'orthographe primitive était *Centron*. On peut voir là-dessus les dissertations de MM. Léon Rénier et Auguste Bernard dans la *Revue archéologique* (1). Je l'avais déjà fait observer au congrès de Grenoble (2) et dans les mémoires de l'Académie impériale de Savoie (3).

De Centron la voie suivait au bas de la côte la rive droite de l'Isère jusqu'au détroit du Saix, de *Saxo*. Ici se présente une difficulté; une route ancienne monte sur le plateau de Saint-Marcel au bas des ruines du château fort de Saint-Jaquemoz; on en trouve quelques traces taillées dans le roc au-dessus de la route actuelle, en face du lac de Saint-Marcel, à l'extrémité duquel elles continuent en coupant la nouvelle route à la descente, pour longer le village de la Pomblière, puis, vers la campagne d'Ador, continuer sur la rive gauche jusqu'à Moûtiers.

Mais il ne reste aucun vestige du pont, et la position ne paraît pas être de celles que choisissaient les Romains, dont un des premiers principes étaient la solidité. Une tradition, qui pouvait encore il y peu d'années s'appuyer sur les vestiges d'un pont, faisait passer l'ancienne voie sur la rive gauche de l'Isère, à la sortie du détroit du Saix, et de là jusqu'à Moûtiers. Il n'en reste plus aucune trace authentique, sauf, comme je l'ai dit, depuis la maison Ador. Du reste, la mesure géométrique est presque la même, car les détours des premiers vestiges sous Saint-Marcel et aux bords du lac, sont abondamment compensés par le contour de l'Isère derrière le roc Pupim et le roc de Bremont.

Les mesures géométriques prises sur la ligne de ces anciennes traces correspondent parfaitement avec les X milles romains, soit 14,810 mètres, pour placer *Darentasia* sur la rive gauche de l'Isère à Moûtiers, près du quartier Saint-Alban ou du collège. Les étymologies viennent encore ici appuyer les mesures pour l'emplacement de cette ancienne ville. *Darentasia* ou *Durantasia* (Tharentaise) comme l'a écrit un manuscrit du X^e siècle, vient évidemment de sa position au confluent du *Duron* (Thoron) dans l'Isère.

C'est ainsi que *Juncto durus* et par contraction *Octodurus* (Martigny en Valais) tire son nom de la jonction

(1) N° du 15 novembre 1857 — XIV^e année; page 496; du 15 juin 1859 — XVI^e année, page 353.

(2) 1857 — II, 397.

(3) IV.

de la Dranse, *Durantia*, avec le Rhône. C'est ainsi que *Bergintrum* tire le sien du confluent de la *Bergenta* dans l'Isère.

C'est toujours la petite rivière qui forme l'accident sur la plus grande et donne son nom au village établi à leur confluent. Citons encore *Durotiucum* sur les bords du Drac, et *Darentiaca* sur les bords de la *Druna* ou Drôme, etc.

La ville de Tarentaise a été ensablée à son tour par l'Isère et le Doron. Les rectifications et les nouvelles constructions ont amené la découverte, à quelques mètres de profondeur, d'une taillanderie, d'une collection de poteries vers la rue de la Marmora, d'un vivier près le théâtre, de constructions en pouzzolane chez les Sœurs de Saint-Joseph.

Deux débris d'inscriptions romaines ont été trouvés dans les maisons Duplan et Duverger et des médailles près de la brasserie. On a retrouvé à la Contamine un camée représentant Pompée et Cornélie, avec inscription grecque; il est postérieur à son expédition d'Orient. Il y avait un cimetière Burgonde au bas du mont Saint-Michel dans la route actuelle. Aymar du Rivail rapporte quatre inscriptions qu'on voyait encore à Salins, il y a trois siècles, et dont deux sont relatives au passage de Septime Sévère (1). Lors de la construction de l'établissement thermal, on a trouvé plusieurs monnaies, ainsi que d'anciennes murailles, un souterrain le long du roc de Melph. Le château fort ne présente plus que quelques ruines.

Comme le bassin de Moûtiers est très encaissé, la station romaine pouvait avoir une vigie à Versailles ou à Champoulet, d'où l'on découvre la haute et la basse Tarentaise. On y a trouvé aussi des médailles.

On a vu plus haut que la question n'était pas décidée entre les deux lignes de vestiges qui subsistent encore sur les rives droite et gauche du torrent du Reclus jusqu'à Séez. Elles ne doivent point être confondues avec les deux imaginées par Walckenoër; car chacune d'elles reproduit complètement la longueur du même itinéraire; ainsi l'adoption de l'une doit exclure l'autre. Il pouvait y avoir plusieurs routes; mais une seule était prétorienne, celle dont les itinéraires officiels donnent les stations et leurs distances. Walckenoër en a supposé deux simultanées pour absorber toute la distance qu'il ne parvenait jamais à compléter en mesurant en droite ligne sur les montagnes, comme on le ferait pour un tunnel. Il les prolonge jusqu'à Moûtiers à gauche et à droite de l'Isère, en confondant cette dernière avec le Reclus. Il s'est permis d'ailleurs de substituer à *Bergintrum*, tantôt *Axima*, tantôt *Ariolica*, distants l'un de l'autre de 27 milles. Il réunit des villages, la Thuile et Pont-Seran, distants de deux kilomètres et demi, Saint-Maurice et le Villaret (lequel des deux Villarets?), éloignés tous les deux de près de deux kilomètres, perchés au flanc de la montagne et en dehors d'un système possible de voie romaine. Il confond Centron et Bellentre, séparés par dix kilomètres, et les place à l'orient de l'Isère; ailleurs il met Centron à l'est de Bellentre, etc. (2) Je m'arrête: en voilà déjà assez pour qu'on ne m'accuse pas de contredire gratuitement un membre de l'Institut de France.

Ducis.

(Sera continué.)

(1) *De Allobrogibus*, III, 316.

(2) *Géographie ancienne historique et compassée des Gaules cisalpine et transalpine*, III, 26, 27.

LE PÈRE BARANZAN A ANNECY, EN 1615

Un fait digne de remarque et qui, à tous égards, mérite d'être signalé dans nos annales, d'autant plus que jusqu'ici il est complètement resté dans l'ombre, c'est le fait nouveau qui rattache la ville d'Annecy à la révolution philosophique opérée par Bacon au commencement du XVII^e siècle. Par suite de quelle circonstance une petite ville de la Savoie se trouve-t-elle mêlée à ce mouvement et a-t-elle l'honneur insigne d'une mention dans ce grand débat de l'histoire des sciences? C'est là l'objet de cette note.

A cette époque, un homme en Angleterre avait pensé qu'il fallait mettre un terme au despotisme scolastique et fonder à nouveau la science, qui ne devait plus être apprise de mémoire, mais augmentée par l'expérience et cherchée dans la nature et non dans la tradition. Bacon, se posant ainsi en adversaire déclaré de la doctrine aristotélicienne, avait pris à tâche de la renverser, mais comme Christophe Colomb, Bacon faisait de ses conjectures son espérance, et comme lui il trouvait des incrédules. Il était obligé d'expliquer que le trouble dans le monde savant n'était pas une perturbation dans la société civile, qu'une lumière nouvelle n'était pas un bouleversement nouveau. Il avait à lutter contre cette administration des doctrines, cette police des sciences qui en comprimait le progrès. Dans ses lettres aux universités, il les pressait de le suivre et leur disait: « Adonnez-vous vaillamment à l'accroissement des sciences. — Gardez dans la modestie de l'âme la liberté de l'esprit. — Ne croyez pas que les travaux des anciens ne soient rien ni tout. »

Bacon avait proclamé la vérité dans la république des lettres et plaidé sa cause au tribunal de la raison publique. A l'ascendant de la vérité et du talent il avait pu joindre l'autorité que lui donnaient sa réputation et son rang, et cependant il voyait avec douleur les hommes de science balancer à s'engager sur ses pas. Il fallut que la voix de la renommée vint du dehors et fit taire les clameurs qui s'élevaient contre lui. Tandis que l'Angleterre s'obstinait à méconnaître son génie, l'Italie lui venait en aide et lui envoyait des témoignages d'approbation. Le Père Baranzan, barnabite et professeur de philosophie à Annecy, et le P. Fulgence Micanzio, religieux servite et correspondant de Galilée, furent les premiers à reconnaître les idées du réformateur des sciences et à accepter la doctrine du *Novum Organum* comme la foi savante des esprits éclairés.

Baranzan, comme on le voit par les lettres de Bacon, était en correspondance avec lui et avait pénétré dans la confiance de sa pensée. Pendant cinq ans il professa la philosophie à Annecy, et pendant ces cinq années il prit à partie l'école d'Aristote dont il combattit l'autorité, et communiqua avec âme à ses élèves les principes de la nouvelle philosophie.

Je dois l'avouer, en lisant, il y a quelques jours, le remarquable ouvrage de M. de Rémusat sur Bacon, j'ai éprouvé un vrai plaisir en voyant consigné à la page 412 qu'un simple professeur de philosophie dans la petite ville d'Annecy (en Savoie), avait pris parti pour les nouvelles idées du chancelier d'Angleterre alors que cette dernière semblait à peine reconnaître son génie.

Dans l'histoire littéraire de notre pays, nous connaissons jusqu'ici deux faits honorables pour la ville d'An-

necy : c'est dans son sein qu'a pris naissance la première Société littéraire de la Savoie en 1607, sous le nom d'*Académie Florimontane*, et que s'est établie en 1747 la première bibliothèque publique qu'ait possédée la Savoie. A ces deux faits nous en ajouterons un troisième : *c'est d'Annecy qu'est partie en 1615 la première voix qui se soit déclarée sur le continent en faveur de Bacon.*

J'ai pensé que c'était là un titre nouveau dans la vieille histoire de notre ville et qui était assez digne d'intérêt pour ne pas rester oublié.

D^r BOUVIER.

HISTOIRE NATURELLE.

NOTE SUR LES ÉTIQUETTES.

Cher directeur,

Stimulé par la longue liste des dons faits au Musée d'Annecy, liste que vous avez insérée dans la *Revue savoisienne*, je prépare aussi mon envoi.

Je ne puis oublier que j'ai été un des conservateurs de ce Musée, position qui m'a procuré de douces jouissances, en me permettant de m'occuper exclusivement de mes études de prédilection, et qui, en même temps, m'a été des plus utiles, sous le rapport matériel, dans un moment difficile.

Tout en étiquetant des fossiles recueillis en Italie et quelques échantillons qui me restent encore de la Savoie et de la Suisse, je réfléchissais sur l'importance des étiquettes, importance telle qu'elle donne aux échantillons presque toute leur valeur. Un échantillon, quelque beau qu'il soit par lui-même, sans étiquette ne signifie à peu près plus rien.

Avant d'aller à Annecy, j'ai été chargé, grâce à la bienveillance des professeurs Vogt et Pictet, de classer les collections géologiques du Musée de Genève. Il y avait grand nombre de beaux et bons échantillons provenant des récoltes abondantes faites par Saussure. Mais Saussure, doué d'une mémoire prodigieuse, ne sentait pas le besoin d'étiquettes; aussi presque tous ses échantillons en étaient-ils dépourvus, et il a fallu les rejeter des collections.

Dernièrement, visitant Parme avec un de mes amis, B. Gastaldi, le professeur Strobel, directeur actuel du Musée, nous a montré de très nombreuses richesses minéralogiques et géologiques entassées dans plusieurs pièces, richesses qui ont perdu presque tout leur prix, faute d'étiquettes. Il y a entre autres une magnifique défense d'éléphant fossile, tout entière, avec pointe et alvéole, qui n'est plus qu'un simple objet de curiosité, faute d'indication de localité.

Je crois donc utile d'insister sur la nécessité non seulement d'étiqueter, mais encore de bien étiqueter les objets d'histoire naturelle; c'est ce qui me fait vous adresser quelques considérations sur ce sujet.

Sommet de l'étiquette.

En haut de l'étiquette, on met les noms et déterminations des objets.

Si ce sont des animaux, des végétaux ou des fossiles, on met le nom générique et le nom spécifique, en les faisant toujours suivre de l'indication de l'auteur, afin

d'éviter toute confusion, le même nom ayant parfois été donné à plusieurs êtres par des auteurs différents.

Si l'on est parfaitement sûr de la détermination, surtout dans les cas où elle est difficile et critique, on peut l'indiquer en faisant suivre le nom d'un point d'exclamation (!).

Si, au contraire, il reste quelques légères incertitudes sur la détermination, on met un point d'interrogation (?).

Dans les cas ordinaires, on ne met qu'un simple point.

Mais dans le doute il vaut beaucoup mieux s'abstenir et ne pas déterminer. Dans ce cas, on inscrit simplement le nom de genre, et même on laisse les deux noms générique et spécifique en blanc.

Rien n'est plus nuisible que les fausses déterminations; elles induisent en erreur les personnes qui se livrent à l'étude et jettent la perturbation et le doute dans la science. Les véritables naturalistes, les véritables savants en sont tellement convaincus, qu'ils s'abstiennent avec soin de toute détermination qui n'est pas parfaitement sûre. Les débutants et les esprits faibles, qui croient tout savoir ou veulent en imposer par un faux étalage d'érudition, seuls déterminent tout avec aplomb, même les échantillons indéterminables.

Lorsqu'une espèce est critique ou en discussion, on peut faire suivre son nom d'une ou deux synonymies.

Lorsqu'une espèce est connue sous plusieurs noms qui sont admis dans divers pays ou par divers auteurs très répandus, on peut les rappeler tous.

Enfin, si l'échantillon vient de l'auteur qui a créé l'espèce, ou si cet auteur en a fait ou reconnu la détermination, il est bon de l'indiquer en faisant suivre les noms des mots : *Type d'auteur*, ou bien : *Détermination d'auteur*.

Milieu de l'étiquette.

Le milieu de l'étiquette doit être occupé par :

Des détails sur l'habitat, si c'est un être vivant, animal ou plante;

L'indication du terrain, très circonstanciée, avec noms locaux et les particularités les plus précises possible, si c'est une roche ou un fossile;

L'indication exacte du gisement, si c'est un minéral.

Ces indications, ces détails doivent pécher plutôt par leur prolixité que par leur trop de concision.

C'est pour ainsi dire l'âme de l'étiquette. C'est la partie qui lui donne de la vie, de l'intérêt.

Bas de l'étiquette.

Le bas de l'étiquette est réservé aux indications de localité.

Ces indications doivent être le plus précises possible. Il faut les donner de manière à ce qu'il ne puisse pas y avoir équivoque, et en indiquant suffisamment le pays pour qu'en aucun cas l'esprit ait à se préoccuper d'un problème de géographie.

Les indications de localité sont de la plus haute importance.

On peut toujours, ayant l'échantillon, rétablir la détermination.

Au moyen de la détermination et surtout de l'indication de localité, on peut souvent rétablir d'une manière suffisamment exacte les indications d'habitat et de gisement.

Mais rien ne peut remplacer d'une manière sûre et utile les indications de localité.

Ces indications sont d'autant plus indispensables qu'actuellement la science a abandonné la voie aride de la simple nomenclature, pour entrer dans la voie bien plus fertile et plus intéressante de la philosophie naturelle. Ce que l'on étudie maintenant, c'est le rapport des êtres entre eux, c'est leur distribution, soit dans le sein du globe, soit à sa surface; mais pour alimenter cette étude, afin de lui fournir les données nécessaires, il faut que les collections soient riches de détails sûrs et précis. Ces détails ne peuvent être fournis que par les étiquettes qui accompagnent les échantillons.

Ces étiquettes doivent porter, tout-à-fait en bas, le nom de la personne qui les a faites; renseignement utile.

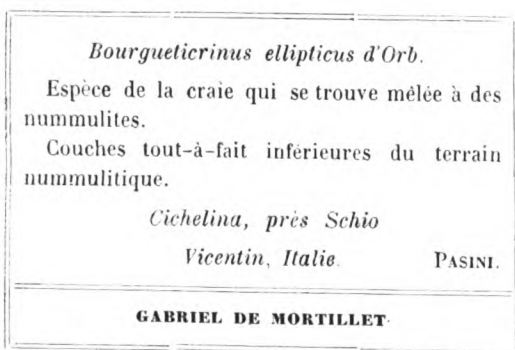
Lorsque cette personne a recueilli elle-même l'échantillon et que, par conséquent, elle est parfaitement sûre de la localité, elle fait suivre le nom de cette localité d'un point d'exclamation (!).

Dans le cas où l'échantillon lui vient d'une autre personne, elle doit, au coin de l'étiquette, à droite, après le nom de la localité, indiquer le nom de cette personne.

En agissant ainsi on fait un acte de justice, laissant à chacun la responsabilité et le mérite de ses œuvres.

Telles sont les règles que j'observe dans l'exécution de mes étiquettes. Ce sont, je crois, les meilleures.

Voici un exemple à l'appui :



GABRIEL DE MORTILLET.

LE CONTRE ET LE POUR... A PROPOS DES REVUES LITTÉRAIRES

I

LE CONTRE.

Que de gens à lorgnons, que de gens à binocles !

Que de livres qui ont les yeux ouverts sur les autres livres !

Que de parasites littéraires qui grimpent le long de l'écorce des véritables écrivains !

D'où vient cette avalanche de brochures de quinzaine qui s'écroule sur tout ce qui se hasarde dans les sentiers difficiles du Parnasse moderne, sur les flancs escarpés de la véritable science ?

Pourquoi tant de livres qui parlent des autres livres, si ce n'est pour donner le change et attirer le regard du côté de la planète au préjudice du soleil, dans cette

idée que le soleil éblouit le regard et que la planète est plus facile à contempler ?

Il en paraît des Revues, il en naît tous les jours. On a raison de traiter le monde écrivain de phalange littéraire. La phalange macédonienne qui a conquis les Indes n'a jamais autant que la phalange littéraire, étalé sur les champs de fête les armes qui ne lui sont confiées que pour briller aux champs des combats.

La *Revue de Paris* avait ouvert le cortège; la *Revue des Deux-Mondes* semblait être digne de le terminer. Mais il s'en est trouvé d'autres qui, comme des masques à la barrière, escortent le boeuf gras, sans prendre garde que le *crescendo* nécessaire à la circonstance est interrompu. Brutus accompagne César, le char de triomphe de l'empereur est le plus haut degré de sublimité que la mascarade puisse atteindre, et l'on croirait que tout est dit quand César a passé. Mais point, les masques qui n'ont pas trouvé place au milieu des lieuteurs ou des gladiateurs, se ruent en désordre sur les pas du char triomphal, qui en arlequin dépareillé, qui en pierrot dégingandé, qui en paillasse dépaycé, qui en cassandra rafraîchi.

Et c'est ainsi qu'on s'y prend quand on ne trouve pas place au soleil des deux Mondes : on se fait un soleil en fer blanc.

Oh ! combien j'en ai vu naître de ces Revues !

On a frappé à la porte du sanctuaire de Bulloz, Bulloz a fait la sourde oreille.... On s'en venge et.... l'on crée une Revue. On l'appelle nationale, générale, impériale, royale.... tout comme une diligence. Le catalogue des titres n'est jamais épuisé.

S'il s'en trouve qui sortent de l'ornière, elles font trop d'efforts. Elles ne se débarrassent à la gauche que pour se rembourber à la droite du chemin. On croit être original, fantaisiste, en disant qu'on l'est. On en donne à croire au public, et on ne parvient pas à s'en contenter à soi-même, — différant en cela de ce bon baron de Crac qui avait fini par se croire sur parole. On met sur son chapeau : *C'est moi qui suis Guillot*.... et les moutons ne s'y laissent plus prendre. Aussi, combien en verra-t-on mourir de ces Revues.... et si elles meurent.... qui aura la charge de les regretter et de pleurer sur leur tombe ?

II

LE POUR.

Moi.... moi qui n'ai pas assez d'yeux pour les lire, et de temps pour les apprécier ;

Moi qui en ai reçu un ballot ces jours derniers, et qui ne sais par laquelle commencer ;

Moi qui, au fond, suis le premier à reconnaître que lorsque la finance est l'arbitre de la publication, les hommes d'un talent vrai sont obligés de se cotiser pour mettre au jour les idées saines et généreuses que la finance répudie et voudrait anéantir ;

Moi qui ferais volontiers partie de tous les régiments qui s'organisent autour d'un drapeau quelconque, au risque d'être enseveli avec tous ces vaillants champions de l'idée dans les plis mêmes de ce drapeau, avant d'avoir été porté à l'ordre du jour ;

Moi qui retrouve en tête ou en queue de chacune de ces livraisons des noms connus d'abord et amis ensuite, près desquels j'aimerais à voir figurer le mien ;

Moi qui viens de me décider en faveur de la *Revue fantaisiste* (1), et d'en lire les premiers numéros d'un bout à l'autre, plein d'espérance et de curiosité pour ceux qui suivront ;

Moi qui, bien que le titre me paraisse un peu Guillot, ai vu avec plaisir la fantaisie se rangeant au joug de la raison et ne dépassant jamais les bornes de la sainte littérature, — semblable en cela à ce qu'elle n'est pas et qui est le sublime de ce qu'elle doit être ;

Moi qui aime la *Revue savoissienne*, parce qu'elle jette sur mon pays — mon pays que j'aime — une lueur qui éclairera bientôt tous les touristes qui le visitent sans chandelle, et qui finira par dessiller les yeux de ces bons Parisiens si enclins à parler à tâton ;

Moi.....

J'allais dire : moi, dis-je, et c'est assez.

Oui, que la *Revue fantaisiste* vive plus ou moins de fois ce que vivent les roses, elle n'en renferme pas moins le germe d'une plante qu'on aimerait à voir grandir, et d'un fruit qu'on serait heureux de voir éclore.

Oui, que la *Revue savoissienne* continue son petit chemin ; que l'Association florimontane prenne garde à l'œil jaloux qui la guette : que son journal paraisse bientôt deux fois par mois, et l'on verra à la marge des journaux de Paris que la Savoie n'est pas ce que l'on pense et que sur ce chapitre-là comme sur bien d'autres, un amour de parler,

Des auteurs de Paris fait toute la science.

ANTONY DESSAIX.

Chambéry, 40 septembre 1861.

CHRONIQUE

Une nouvelle Société, appelée à rendre de grands services à Annecy, vient d'être fondée sous le nom de *Société des Arts*. Son but est de répandre et d'encourager, par des réunions artistiques ou des expositions, le goût des arts libéraux, soit de la musique, de la sculpture, de la peinture et de l'architecture.

Le 8 septembre, cette Société a célébré son inauguration en donnant une petite fête de nuit sur le lac, avec le concours de la musique municipale et de la Société chorale.

Un nouveau journal vient d'être fondé à Thonon, par M. J. Dessaix, sous ce titre : *Le Léman*. Cette publication, destinée à faire connaître les établissements de bains de la Haute-Savoie, remplace avantageusement la *Nymphe des eaux*, que publiait l'année dernière le même publiciste à Thonon. Nous nous empressons de souhaiter la bienvenue à notre nouveau confrère.

La *Revue savoissienne* a publié dans son numéro du 15 août une inscription, qui date du consulat de C. Ateius Capito et de C. Vibius Postumus. L'auteur de la note qui accompagnait cette inscription s'était trompé en disant que ces deux consuls ne se trouvaient dans aucun des fastes consulaires ; M. Hisely, secrétaire de la Société d'histoire de la Suisse romande, nous adresse la rectification suivante :

« J'ai dans ma bibliothèque trois fastes consulaires, et tous les trois mentionnent les deux consuls dont il s'agit.

1° Dans l'ouvrage intitulé : *Theodori Iansonii ab Almelooven*

(1) Bureau de la *Revue fantaisiste*, passage Mirès, escalier C, — et Librairie nouvelle.

Fastorum romanorum consularium libri duo.... Amstel. 1740 ; page 110, on lit :

A. V. C. | P. C. N.
759. | 6.

Suffecti C. Ateius (sic) Capito.
C. Vibius Postumus (sic).

Ibid. page 239 :

A. U. C. 759 T. C. Ateio Capitone
T. ** Vibio Postumo.

Ibid. page 393 :

759. C. Vibio Postumo } *Suff.*
T. C. Ateio Capitone }
D'après Gruter *Inscript.*

2° *Fasti consulares triumphalesque Romanorum* — recognovit. — Io. Georg. Baiterus. Zurich 1858 ; p. LXI :

A. C. N. U. C.
5. 757.

Ex Kal. Jul. C. Ateius C. f. Capito
C. Vibius Postumus.

Ibid., p. CLXX :

C. Ateius C. f. Capito Cos. suff. 757.

Ibid., p. CCXXXVI :

C. Vibius C. f. Postumus. Cos. suff. 757.

3° *Römische Zeittafeln*. — Von Dr E. W. Fischer. Altona 1846 : page 433 :

A. U. C. P. C. N.
758. 4.

Ex Kal. Jul. C. Ateius C. f. Capito
C. Vibius C. f. Postumus.

Ibid., page 452 :

C. Ateius Capito. Cos. suff. 758.

Ibid., page 461 :

C. Vibius Postumus. Cos. 758.

Votre inscription serait donc de l'an 4, 5 ou 6 de notre ère (suivant le système chronologique qu'on adoptera), et non de la fin du III^e siècle ou du commencement du IV^e.

Voici la seconde partie de la lettre de M. l'abbé Martin, curé de Courtes (Ain) :

Un mot sur votre biographie de saint Anthelme. Nous sommes tellement habitués à vénérer ce saint évêque, en deçà du Rhône, qu'il n'est pas possible de ne pas protester contre vos appréciations inexactes. C'est Moreri qui vous a servi de guide ; mais, vous ne pouvez l'ignorer, l'érudition de cet auteur est souvent en défaut. La science historique a du reste poussé les investigations beaucoup plus loin qu'il ne pouvait le faire de son temps, et fait jaillir des lumières dont l'éclat nous met à même de mieux approfondir l'histoire du siècle dans lequel vécut notre saint.

Selon vous, ou plutôt selon Moreri, l'évêché de Belley aurait été donné à saint Anthelme en récompense du dévouement qu'il avait montré pour faire reconnaître le Pape Alexandre III. — Aucuns en lisant votre article, seront peut-être tentés de penser que saint Anthelme n'avait favorisé le parti d'Alexandre contre Octavien que dans une pensée d'ambition. — Rien n'est moins vrai cependant. Sa conduite ultérieure ne permet pas d'en douter.

Ce fut sur la demande du peuple et du clergé que le Pape le nomma, et notre saint avait si peu convoité cette haute dignité, qu'il la refusa et fit immédiatement le voyage de Bourges, où se trouvait alors Alexandre, afin de lui faire agréer son refus. Mais ce fut en vain. Le Souverain-Pontife, en l'entendant parler avec tant de science et de sagesse, s'affermit de plus en plus dans la résolution de maintenir son choix. — Il le sacra lui-même le jour de la Nativité de la Sainte Vierge. 1463. Si saint Anthelme, de retour dans son diocèse montra de l'ambition, ce fut celle de sauver les âmes qui lui étaient confiées et de défendre la liberté et l'indépendance de son saint ministère. Fleury lui-même lui rend cette justice. C'est à ce sujet qu'on a laissé le plus d'ombres sur saint Anthelme. D'après les récits de tous les historiens du temps, nous voyons l'illustre évêque de Belley et Humbert III comte de Savoie vivre en mésintelligence et se poursuivre dans d'interminables querelles, qui finissent par attirer sur le comte les foudres de l'excommunication, et la désapprobation implicite de l'évêque par le Souverain-Pontife. — Les historiens qui ont

rapporté leurs débats n'étant pas remontés jusqu'à leur source, n'ont pu porter un jugement impartial, et ont faussé leur caractère, devant lequel le lecteur se scandalise, avec quelque raison.

C'était l'époque à laquelle Frédéric Barberousse, revenu de la croisade et trouvant tous ses Etats insurgés contre son pouvoir, voulut les soumettre par la force des armes. Ayant mis le siège devant Alexandrie, il nomma, dans une pensée plutôt politique que religieuse, — comme le fait très bien remarquer M. J. Baux, — les évêques de Savoie, parmi lesquels se trouvait alors l'évêque de Belley, princes du Saint-Empire. — A ce titre étaient attachés, on le sait, les droits régaliens, c'est-à-dire la puissance absolue (Bulle d'or).

Les évêques qui avaient déjà joui de ces droits sous les rois de Bourgogne et les empereurs carolingiens, les reçurent comme une institution de leur ancien pouvoir, d'une autorité qu'ils devaient regarder à bon droit comme légitime, la souveraineté des empereurs n'ayant été ni abolie ni abandonnée. Humbert, dont les ancêtres avaient cherché à s'affranchir de cette suzeraineté, se croyait de son côté indépendant dans ses Etats, et ne voulait pas consentir à partager son autorité avec les évêques.

On le voit, à ce temps de composition et de décomposition, il était facile de se faire illusion sur ses droits et de contester ceux des autres. Il ne faut donc pas s'étonner de ces conflits, mais plutôt admirer les hautes vertus de ces deux illustres adversaires, dont l'un, pour ne pas perpétuer des querelles, quitte son diocèse et va se préparer à la mort dans une cellule de la Grande-Chartreuse, et l'autre, ne se croyant pas tout-à-fait innocent, vient se jeter aux pieds de son évêque pour lui demander son pardon.

Ces éclaircissements me paraissent suffire pour dissiper les nuages au milieu desquels sont demeurées obscurcies, jusqu'à ce jour, ces deux belles figures de saints. — Veuillez, monsieur, les accueillir avec bienveillance ; votre véracité pas plus que votre amour-propre n'ont à en souffrir : dans la recherche loyale de la vérité il ne peut y avoir ni blessé ni vaincu. L. MARTIN.

Le 15 août 1861, un guide de Chamonix a rapporté des débris humains qu'il avait trouvés sur le glacier des Bossons. On a acquis la certitude que ces restes avaient appartenu aux victimes de la catastrophe du 20 août 1821.

Le docteur Forbès, savant géologue anglais, auteur d'importantes études sur les glaciers et leur marche declinante continue, avait dit à son dernier voyage à Chamonix (1858) qu'il ne serait point étonnant qu'au bout de 35 à 40 ans les victimes de ce terrible événement fussent déposées par le glacier à ses dernières bases dans la vallée. En effet, à quarante et un an de distance presque jour pour jour, le gouffre a rendu sa proie.

Les débris humains retrouvés consistent en deux crânes avec leurs téguments. Toute la partie maxillaire garnie de belles et blanches dents ; plusieurs touffes de chevelure blonde et noire adhérentes au cuir chevelu recouvrent les fragments de crânes ; un avant-bras et la main adhérente à laquelle il ne manque qu'un doigt, ce bras et cette main revêtus de leurs chairs, portant les traces sanguinolantes de la coupure d'un des doigts et conservant une certaine flexibilité dans les articulations.

A côté de ces restes, on a ramassé de larges morceaux d'étoffes de drap ou de velours indiquant les premiers la forme d'une veste, les seconds celle d'un collet de gilet ; une mitaine de peau chamossée, des fragments de deux sacs de peau de diverses nuances, un chapeau de feutre noir, un crampon en fer à quatre dents et à charnières pour attacher des patins sous la chaussure, une lanterne de fer blanc écrasée et aplatie, mais laissant très bien deviner sa forme primitive des lanternes rondes du pays.

Des trois guides de la caravane du docteur Hamel qui périrent si tragiquement en 1820, l'un, Pierre Balmat, était blond, et le premier crâne retrouvé porte plusieurs touffes de cheveux de cette nuance. Il y avait déjà peu de doutes sur l'identité de ces premiers débris, quand on a pu obtenir du guide chef de la caravane, Joseph-Marie Couttet, septuagénaire vivant et encore plein de raison et de santé, l'attestation que Pierre Balmat, qui ouvrait la marche des excursionnistes, était porteur de la lanterne qui servait à constater le phénomène de la raréfaction de l'air dans les régions élevées où se produisit l'épouvantable accident.

Il résulte encore des renseignements de Couttet et de plusieurs contemporains survivants que Pierre Balmat portait un chapeau de paille ; or, à côté du crâne garni encore de cheveux blonds, on a recueilli un fragment de tresse de paille.

Un chapeau de feutre noir presque entier a été ramassé à côté de l'autre crâne que plusieurs indices ont fait reconnaître pour celui de Pierre Carrier.

Toutes ces dépouilles ont été inventoriées minutieusement dans un procès-verbal dressé par M. le commissaire spécial de Chamonix, assisté d'un médecin, le docteur Million, qui a pu constater la nature des diverses parties anatomiques comprimées et déformées par ce séjour de près d'un demi-siècle sous la glace.

Ce fait vient en aide à la science pour confirmer sans réplique la théorie, déjà peu contestée, de la marche constante des glaciers par leur force d'expansion ou leur dilatation. Agassiz, Escher de la Linth, Charpentier, Forbès, Mgr Rendu, admettent unanimement le principe, en variant sur la donnée des périodes de progression. Ces débris humains viennent d'être rejetés par une fissure à près de trois mille mètres au-dessous du lieu de la chute des corps en 1820.

L'Académie de législation de Toulouse rappelle qu'elle a proposé pour le concours de 1862 le sujet suivant :

Etude sur la vie et les travaux d'Antoine Favre, premier président du Sénat de Chambéry.

Programme : « L'Académie désire qu'après avoir retracé les phases principales de la vie du savant et du magistrat, les concurrents se livrent à une appréciation critique de ses œuvres, en signalant celles que l'admiration des jurisconsultes a placées à côté des plus fameux monuments de la science du droit ; qu'ils en caractérisent la méthode et qu'ils marquent leur part spéciale d'influence sur la pratique des tribunaux, notamment dans les pays qui obéissaient au droit écrit. »

Le prix consistera en une médaille d'or de la valeur de 300 fr. Les conditions du concours sont indiquées dans le *Journal de l'instruction publique*, numéro du 7 septembre 1861.

La Société d'histoire de la Suisse romande vient d'avoir sa deuxième assemblée générale annuelle à Sion.

M. Vuy y a donné lecture d'une partie d'un travail qu'il prépare sur un *bail du XIV^e siècle, relatif à la châtellenie de Ville-la-Grand*. Il a parlé de la guerre civile de 1507 et du rôle que joua le château de Ville-la-Grand dans les guerres acharnées du XIV^e siècle entre les comtes de Genève et les comtes de Savoie. Il a prouvé qu'en 1597, les seigneuries de Rolle, de Grilly (pays de Gex) et de Ville-la-Grand, appartenant à la famille de Grailly, qui, originaire du pays de Gex, est devenue souveraine dans le midi de la France. Il a parlé, d'après les chroniqueurs contemporains, du *chaptal de Buch*, le chef du parti anglais dans la Gascogne, et qui, fait prisonnier, préféra se laisser mourir de faim plutôt que de trahir son drapeau et d'obtenir sa délivrance au prix de son honneur.

Presque chaque année de hardis voyageurs gravissent le Mont-Blanc ; mais pour la plupart d'entre eux cette pénible ascension n'a d'autre objet que de jouir de la vue magnifique qui s'offre du sommet de ce roi des montagnes de l'Europe. Le docteur Wilhelm Pitschner, de Berlin, a fait, la semaine dernière, par ordre du gouvernement prussien, une ascension dans un but purement scientifique.

Sa mission a ce triple but : constater d'abord, par la comparaison du résultat des mesurages actuels avec celui des précédents, jusqu'à quel point la quantité des plus hautes masses de neige et de glace, et par conséquent aussi l'élévation du Mont-Blanc, peuvent, par suite de chargement de température, de nouvelle chute de neige et de la fonte des glaciers, s'augmenter ou diminuer. Ensuite, étudier la vie microscopique des hauteurs, les plantes phanérogames et cryptogames, ainsi que les infusoires qui donnent souvent à des masses entières de neige une teinte rougeâtre ; enfin, faire des observations astronomiques qui, au-dessus du voile de l'atmosphère, sont naturellement plus faciles et plus abondantes. Le docteur Pitschner doit consigner dans un grand ouvrage le résultat de sa pénible expédition, qui a duré plusieurs jours, passés au milieu des glaciers.

On a découvert à Prague, il y a quelque temps, un manuscrit inconnu de Jean Huss.

Pour la chronique, J. Philippe.

JULES PHILIPPE, directeur-gérant.

Annecy, typ. Thésis.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR L'ASSOCIATION FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

L'ASSOCIATION laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Fragments de la chronique du comte Rouge, par Perrinet Dupin (suite), de M. J. Replat. — Deux chartes de l'abbaye de Vallon, en Chablais, par M. A. Lecoy de la Marche. — Mémoire sur les miels de la Savoie (suite), par M. Ch. Calloud. — Chronique : le nouveau cardinal de Chambéry, par M. le Dr Bouvier.

FRAGMENTS DE LA CHRONIQUE DU COMTE-ROUGE

(AMÉ VII COMTE DE SAVOIE)

(Suite)

CHAPITRE XIII

Les louanges et grand honneur que le roi attribua à son beau cousin de Savoie pour le haut devoir qu'il avait accompli.

Nous avons ci-dessus dit qu'après avoir pris le sire de Ponnins, le comte de Savoie voulut en faire présent au père de sa femme ; mais Berry, au lieu de l'accepter pour lui-même, alla l'offrir au roi au nom de son beau-fils ; et le roi, prisant fort celui qui l'envoyait, dit en présence de tous : « Gloire, louange avec honneur perpétuel et perdurable soit imparti par notre rédempteur à beau cousin de Savoie ! Par sa haute valeur, vertu et prouesse, pour porter bonheur à notre entreprise, dans le premier assaut que les ennemis ont osé tenter, il a mis Anglais en tel malheur qu'il leur a fait perdre environ deux cents combattants, les meilleurs de toute leur compagnie, et avec eux celui qui est le meilleur de leurs capitaines après messire Thomas. Nous remercions notre beau cousin du très haut service et beau présent qu'il nous a fait offrir par vous en témoignage du commencement de ses hauts faits. » — « Monseigneur, dit alors le duc de Berry, si le commencement de beau fils de Savoie a été bon, j'espère, Dieu aidant, que la conclusion de ses services sera encore meilleure. Suivant les traces de ses pères anciens, qui en affaires de vous et des vôtres se sont toujours moult et vertueusement comportés, il acquerra louange telle que, bien qu'il ne soit pas votre sujet, vous le tiendrez en grand amour ; et par vos doux traitements, vous obtiendrez de son libre arbitre qu'il ne s'éloigne jamais de vous pour suivre un autre parti. » — « Bel oncle, dit alors le roi, je veux bien que chacun sache que ma personne et celle de beau cousin sont une seule et même chose ; celui qui ai-

mera notre germain sera notre ami ; celui qui le haïra sera de nous haï, fût-il notre propre frère. » De ce langage tous furent ébahis ; et Berry retourna tout joyeux dans sa bastille où, de la part du roi, il remercia le comte Noir du présent qu'il avait envoyé au seigneur des fleurs de lys.

CHAPITRE XIV

Le prince de la Morée donne au roi le conseil de ne pas assaillir Bourbourg.

Après la capture du sire de Ponnins, et messire Thomas étant blessé comme nous l'avons dit, les Anglais, redoutant le comte Noir, n'osèrent plus s'aventurer sur le quartier du siège que Berry gardait ; toutefois, avant que la clôture du parc fût complète, ils firent des sorties sur les Guyennois, Normands, Manceaux, Poitevins, Angevins, Lorrains, Orléanais, Tourançais, Bourguignons, Bourbonnais, Picards, Lombards, Germains, Ecossais, Espagnols et Siciliens. Là, de part et d'autre, furent faites armes vives et prouesses, dont je n'ai à parler parce qu'elles ne concernent pas les gestes de Messseigneurs de Savoie. Pour retourner à eux, je dis qu'après le parachèvement de la clôture du parc, les Anglais se tinrent cois et menèrent si peu de bruit qu'on pouvait croire qu'il n'y avait dans la place aucun homme en vie. Les choses étant restées en cet état le nombre de trois jours entiers, le roi fit par ses hérauts crier aux ennemis qu'ils eussent à se rendre. Il fit aussi apprêter ses engins, *coillars* et grosses bombardes pour battre les murs ; mais ayant tenu conseil touchant le fait de l'assaut, messire Amé de Savoie, alors prince de Morée, donnant son opinion au roi qui l'avait demandée, discrètement parlant, dit :

« Sire, quand par vos engins voudrez abattre ces murs, ils coûteront gros argent à détruire et démolir ce que plus tard faudra refaire, si l'on ne veut pas que Bourbourg soit pour toujours abandonné et désert. Ce serait grand dommage pour vous et les vôtres, point pour vos ennemis ; ils voudraient que déjà vous eussiez rué bas les murs de toutes vos villes et cités, de tous vos châteaux et autres places fortes ; ils auraient moins de peine à soumettre vos pays. D'autre part, Sire, je n'approuve pas l'assaut, car il est prouvé et connu que messire Thomas n'a pas là dedans un homme avec lui qui ne soit vaillant, vigoureux, assuré et éprouvé de sa personne. C'est pourquoi je

« dis, considérez qu'ils sont tous gens de haut cœur, et que ceux qui sont chargés de défendre une place, étant sur les murs, jetant pierres et cailloux sur ceux qui du pied prétendent vers eux monter contremont, ont trop plus d'avantages que ceux qui s'aventurent d'assaillir la place. Or grand merveille sera si à cet assaut vous ne perdez aucun des vôtres ; et vous serez de leur mort à cent doubles plus courroucés que vous ne l'êtes de l'occupation de Bourbourg par les Anglais. Il me semble donc que sans assaillir ni abattre guérites, créneaux et murs, vous pouvez les mettre hors de la place, en faisant deux choses que vous êtes puissants de faire sans dégarnir votre siège. Vous pouvez faire garder vos hâvres par ceux de vos bonnes villes, en telle manière que les Anglais ne reçoivent aucun secours par mer. Secondement, vous pouvez leur couper les vivres ; et vu qu'ils sont très nombreux, qu'ils ont peu de victuailles, il faudra qu'ils meurent de faim, ou bien que les genoux fléchis, le chef découvert, les mains jointes, ils viennent requérir miséricorde avec grâce et pardon de l'offense qu'ils ont commise en cuidant soumettre vos pays. Qu'ils veuillent ou non, dans le brief temps ils seront forcés de se rendre. »

Ce parlement du prince de la Morée fut bien ouï, bien noté, clairement entendu par le roi de Germanie, les ducs de Berry, d'Orléans, de Tourraine, de Bourgogne, d'Anjou, de Bourbon, d'Alençon et autres là présents ; tous se rangèrent à cette opinion du prince, et par ainsi le roi à son tour sans difficulté s'y tint. Il fit garder ses ports de mer, et empêcha les vivres d'entrer dans la place. Il fit si bonne garde et tint conduite si discrète que les Anglais perdirent l'habitude de faire des sorties. Ceux du siège, malcontents de la défense d'assaillir la place, allaient sans cesse devant les portes de Bourbourg chercher la façon de faire à l'escarmouche sortir et venir les Anglais. Ceux-ci, animés de haut vouloir pour défendre leurs barrières sans les dépasser, venaient à pointe de lance, coups de hache et d'épée, résister aux Français. A ceux qui les voyaient et les coups ne recevaient, il était plaisant regarder les armes que faisaient de part et d'autre les chevaliers et écuyers de valeur.

Réédité par J. REPLAT.

DEUX CHARTES

DU PRIEURÉ DE VALLON EN CHABLAIS.

Vous connaissez ce joli coin de terre qui s'étend comme une bordure fleurie tout le long du Léman, sur la rive de Savoie. La nature l'a traité en enfant gâté, les poètes y sont venus chercher des inspirations, et aujourd'hui qu'il n'y a plus de poètes, les touristes vont y dépenser une part de leurs loisirs. La route ombragée s'écarte à peine du lac, dont elle enchâsse le capricieux contour : à gauche, l'eau bleue et limpide conduit l'œil jusqu'à la côte suisse, qui surgit dans un horizon lumineux ; à droite, les vergers et les châtaigneraies masquent le sévère panorama des montagnes, pour ne laisser entrevoir, au milieu de la verdure, que la blanche habitation du châtelain bourgeois, ou le débris noirci de quelque vieille construction féodale. C'est une

petite Touraine, c'est le jardin de la Savoie. Sur cette terre, riche aussi en souvenirs, s'élevaient jadis en foule les monastères et les manoirs, ces deux symboles qui résument les deux sociétés du moyen-âge. Autour de l'antique château et du bourg florissant d'Allinges, alors chef-lieu d'un doyenné qui embrassait soixante-quatre paroisses du Chablais, s'étaient groupées les abbayes de Filly, d'Aulph, d'Abondance, du Lieu, et plusieurs prieurés de différents ordres. Le plus ancien, parmi ces derniers, était la Chartreuse de Vallon, fondée au XII^e siècle à côté de la ville de Thonon. Enrichi successivement par les largesses des princes et des particuliers, ce prieuré subsista jusqu'en 1536, époque où il fut saccagé et détruit, avec plusieurs autres, par une bande de protestants bernois. Dans le commencement du siècle suivant, lorsque le pape Paul V supprima les chanoines réguliers de saint Augustin établis depuis 1410 au village voisin de Ripaille, la Chartreuse de Vallon fut restaurée en leur lieu et place. Ses archives furent transférées avec elle, et lui survivant encore au moment de sa destruction définitive, se conservèrent jusqu'à nos jours assez intactes pour permettre de reconstituer l'histoire du prieuré depuis sa fondation.

Il a fallu que la meilleure partie de cette précieuse collection tombât dans les mains de vandales du XIX^e siècle, pour être dilapidée et jetée aux vents, ou bien enfouie, trésor inutile, par quelque détenteur égoïste ! C'est ce dont nous avons pu nous convaincre dans le cours de la mission que nous avons rempli dernièrement aux archives de la sous-préfecture de Thonon. Dans un inventaire qui y est déposé, nous avons retrouvé l'indication des principaux documents qui composaient le fond des Chartreux de Vallon et de Ripaille. Or, cet inventaire a été dressé en 1820, et prouve qu'à cette époque les pièces en question existaient encore, au nombre de 379, dans les archives de l'intendance du Chablais : elles ont donc été détournées depuis, sans doute par ceux qui avaient le libre accès du dépôt, mais à coup sûr par des gens à la conscience large. Nous avons lieu d'espérer que des mesures vont être prises pour aviser à leur recherche et à leur réintégration dans les archives de la Haute-Savoie, ce qui sera un acte de justice non moins qu'un service rendu à la science.

Pour donner une idée de la valeur de ces documents, il suffit de reproduire un ou deux articles de l'inventaire :

« Fondation de la maison de Vallon ; 1138.

« Privilèges et donations accordés par des princes et des particuliers à la Chartreuse de Vallon ; même année.

« Donation faite à la dite Chartreuse par Aimé de Fulciniaco (Fancigny) ; même année.

« Donations diverses au même couvent ; années 1208, 1221, 1222, etc.

« Fondation de la maison de Ripaille ; 1410. »

Ces simples indications nous fournissent déjà la date exacte de la fondation du prieuré de Vallon. C'est sans doute par erreur que Besson, dans ses *Mémoires pour l'histoire des diocèses de Genève, Tarentaise, etc.*, l'a reportée deux ans plus haut. « Ce fut, dit-il, en 1136 que les frères seigneurs de Ballaison firent donation des fonds qui leur appartenaient dans la terre de Vallon, pour y bâtir une Chartreuse, es-mains d'Hugues, qui

en fut le premier prieur. Huit ans après, Rodolphe, seigneur de Faucigny, acheva cette fondation. » Quoi qu'il en soit sur ce dernier point, l'inventaire nous montre que le prieuré, dès la première année de son existence, fut enrichi par plusieurs nobles personnages, notamment par Aimé de Faucigny (1), et probablement aussi par le duc de Savoie qui régnait alors, c'est-à-dire par Amédée III, le brave et le pieux, qui relevait le célèbre monastère d'Agaune ou de Saint-Maurice et prenait la croix, bientôt après, avec Louis VII de France.

La fondation de la maison des Augustins de Ripaille, que nous venons de voir mentionnée également par l'inventaire, est due, comme on le sait, au fameux Amédée VIII, qui s'y retira lui-même avec six chevaliers « pour bien prier et bien vivre. » La manière dont le joyeux prince entendait le bien-vivre donna naissance, paraît-il, à la locution proverbiale *faire ripaille*; et c'est ainsi qu'un nom de lieu n'exprimant pas autre chose que le voisinage du lac (*ripalia*) devint synonyme de bonne chère. Aujourd'hui tout le passé de Vallon et de Ripaille n'est plus représenté que par des restes de monuments de pierre et par de trop rares monuments écrits.

Mais si les archives des Chartreux ont été dilapidées, les pillards n'ont pas eu la main assez heureuse pour en soustraire toutes les pièces dignes d'intérêt. A partir du VI^e siècle, le fonds subsiste presque en entier, tel qu'il est détaillé dans l'inventaire. Quant à la période antérieure, il nous a été donné d'en retrouver quelques débris, perdus et oubliés dans des liasses de papiers plus modernes. Tous ces documents, précieux à divers titres, vont être prochainement transférés aux archives départementales, mesure dictée par l'intérêt de leur conservation aussi bien que par les règlements.

Nous prenons parmi eux deux chartes, dont la valeur s'accroît encore par la rareté des pièces de cette provenance, et nous les publions pour la première fois, avec une traduction littérale.

La plus ancienne est la vente, faite en 1274 à la maison des Chartreux par les frères Desgyez, des terres que ceux-ci possédaient dans le territoire de Vallon. Cette famille Desgyez, dont nous ne retrouvons plus la trace, était riche et nombreuse, à en juger par la propriété qu'aliénent deux de ses membres, et par les témoins de même nom dont la souscription figure au bas de l'acte. Le contrat de vente est passé, comme il arrivait souvent dans les petites localités, par des notaires ecclésiastiques, les deux desservants de Bonne et de Lucinge, châtellenies comprises dans la baronnie de Faucigny.

Nos, Nadorns et Jor., de Bona, de Lucingio incurati, Notum facimus universis presentes litteras inspecturis quod in nostra presencia constituti Lambertus et Pe. dicti Desgyez filii quondam R. Desgyez, non vi, non dolo inducti, sed spontanei vendunt, quitant et remittunt, et titulo pure et perfecte vendicionis tradunt reli-

Nous, Nadorns et Jor., curés de Bonne et de Lucinge, savoir faisons à tous ceux qui les présentes verront que, par devant nous comparaissant, Lambert et Pierre Desgyez, fils de feu R(aymond) Desgyez, sans y être déterminés par violence ni par fraude, mais agissant spontanément, vendent, cèdent, remettent, et à titre de pure et parfaite

gioso viro fratri P. priori de Valuns ordinis Cartusienis (1) presenti et recipienti nomine suo et dicte domus de Valuns, omnia que sui juris erant vel esse poterant in terris cultis et incultis, nemoribus, in loco qui dicitur *Melly*, sitis infra terminos de Valuns ubicumque sint, pro septem libris, quam summam pecunie conflentur se habuisse et recepissemus a dicto priore in bona pecunia numerata; Devestientes supradicti Lam. et Pe. de predictis omnibus et singulis, et dictum priorem recipientem nomine suo et domus supradicte investiant corporaliter de eisdem, Ipeum in possessionem corporalem inducendo; Promittentes per juramentum super sancta dei evangelia prestitum coram nobis (2), et sub obligatione omnium bonorum suorum mobilium et immobilium, se contra dictas vendiciones, quitaciones, verbo, facto vel opere in iudicio et extra non venire nec alicui contravenire volenti consentire; Supponentes se predicti Lam. et P. certificati de jure suo, jurisdictioni et potestati omnium ecclesiasticarum secularium personarum que ipsos possent compellere si aliquo modo venirent contra predicta per se vel per interpositam personam; renunciantes in hoc facto exceptioni doli, metus in factum supradicti venditores pro se et suis, exceptioni non numerate pecunie, deceptioni ultra dimidium justici precii, et legi Julie de beneficio minorum, etiam et restitutionis in integrum jura danti mulieri in rebus maritorum, etiam et omni juri canonico et civili per quod possent venire contra predicta vel aliquid de predictis. Actum anno domini M^o CC^o LXX^o quarto, apud Valuns in presen-

vente livrent à religieux homme frère P(ierre), prieur de Vallon, de l'ordre des Chartreux, présent et acceptant en son nom et en celui de la dite maison de Vallon, tout ce qui était ou pouvait être de leur domaine, en terres cultivées ou non cultivées et en bois, au lieu dit *Melly*, dans l'enceinte du territoire de Vallon, pour le prix de sept livres (3), laquelle somme ils déclarent avoir tenue et reçue du dit prieur en bon argent comptant. Les susdits Lambert et Pierre, se dévêtissant de tous et de chacun des biens susdits, en investissent matériellement le dit prieur, acceptant en son nom et en celui de la susdite maison, et le mettent en possession effective (4); promettant, par serment prêté devant nous sur les saints évangiles de Dieu, et sous l'obligation de tous leurs biens meubles et immeubles, qu'à l'encontre des dites vente et cession ils ne viendront ni ne laisseront venir, ni en paroles ni de fait, ni en action judiciaire ou autrement (5); se soumettant les susdits Lambert et Pierre, après s'être assuré de leurs droits, à la juridiction et au pouvoir de toutes personnes ecclésiastiques ou séculières qui pourraient exercer contraintes sur eux dans le cas où ils viendraient à l'encontre des clauses susdites par eux-mêmes ou par un tiers; Renonçant, sur ce point les dits vendeurs, pour eux et les leurs, aux réserves faites pour les cas de surprise ou de crainte, de non-livraison de la somme, de perte dépassant la moitié du juste prix (6), et au bénéfice de la loi Julia sur le bien des mineurs, de la loi qui accorde à la femme des droits de restitution intégrale sur les biens du mari, enfin de tout droit ecclésiastique ou civil par le moyen duquel on pourrait venir à l'encontre des conventions susdites

(1) La forme ordinaire est *Cartusianus*.

(2) Ici se trouve un renvoi reporté en haut de l'acte, où on lit ces mots, sans liaison avec la phrase et ajoutés après coup : « *Juravit coram testibus super altare Valonis se contra non venire, sed defendere et manuleneri omnes res et bona Valonis.* » Il s'agit sans doute du prieur, et c'est alors la contre-partie du serment des vendeurs. Remarquons que la locution *de Valuns*, employée dans l'acte, est remplacée ici par le génitif *Valonis*. La forme *Valuns* est, du reste, née elle-même de ce génitif, comme d'autres sont issues du nominatif ou de l'accusatif.

(3) Sept livres de monnaie genevoise.

(4) C'est là le *vest* et le *dévest*, ou la mise en possession, qui s'effectuait, comme nous le verrons dans la chartre suivante, par la remise d'un objet symbolique.

(5) Ajoutons ici le renvoi : « Il a juré, en présence des témoins, sur l'autel de Vallon, qu'il ne viendrait point à l'encontre, mais qu'il défendrait et garderait tous les biens et intérêts de Vallon. »

(6) D'après une disposition du droit romain due à Dioclétien, la vente pouvait être annulée lorsque le vendeur perdait plus de moitié sur la valeur réelle de l'immeuble vendu. Dans le droit moderne, il faut que le vendeur soit lésé de plus des sept douzièmes.

(1) Ce prince ne se trouve pas dans la généalogie de la maison de Faucigny tracée par Grillet; peut-être s'agit-il d'*Aimon*, à qui la baronnie appartenait vers cette époque, et qui fonda l'abbaye du Reposoir.

cia procuratoris de Valuns, fratri Jo., fratri Ay., R. Loston, A. Sadet, P. de Vart, Jo. Tissot, Vi. Degyez, R. Desgyez, et plurium aliorum. Datum eodem anno, mense novembri. In cujus rei testimonium nos predicti incurati, ad preces et instantiam predictorum L. et P. sigilla nostra presentibus duximus apponenda.

ou de quelqu'une d'elles (1). Fait l'an du Seigneur mil deux cent soixante-quatorze, à Vallon (2), en présence du procureur de Vallon, de frère Jean, de frère Ay(mard), de R. Loston, A. Sadet, P. de Vart, Jean Tissot, Vi. Degyez, R. Desgyez, et de plusieurs autres. Donné en l'an susdit au mois de novembre. En foi de quoi nous, susdits desservants, à la requête et sur les instances des dits Lambert et Pierre, avons fait apposer nos sceaux à ces présentes.

Cette pièce est encore munie des attaches du sceau, consistant en deux petites bandes de parchemin taillées dans le bas de la charte, comme cela se pratiquait souvent; mais le sceau lui-même a entièrement disparu.

Le second document que nous publions, plus intéressant peut-être que le premier, date de 1305. C'est à la fois une vente de terres passée entre deux hommes-liges de la Chartreuse de Vallon, et l'investiture donnée à l'acquéreur par le prieur de la même maison.

L'acte est écrit au nom de ce dernier, et scellé de son sceau. La maison des Chartreux jouissait donc à cette époque du privilège, réservé antérieurement aux seules grandes abbayes, de valider elle-même ses contrats particuliers.

— Nos frater P. humilis prior Valonis, ordinis cartusiani. Notum facimus universis quod in nostra presentia constitutus Johannes dictus Salatz filius P. Delamole noster legius, non vi, non dolo, non metu inductus, pro se et heredibus suis, vendit, quitat et remittit, et titulo pure venditionis tradit Johanni Delarmant, filio quondam Nicholay de Exerto (3) Armant homini nostro legio et heredibus ejus, perpetue possidendum, quidquid habebat vel habere videbatur in terra de larta plane et de l'oversint, culta et inculta, pratis et nemoribus, videlicet quartam partem dicte terre, que terra sita est inter terram Johannis Delessert ex parte inferiori et protenditur usque ad cacumen montis, pretio duodecim librarum et quinque solidorum, et quatuor ulnarum boni panni nigri, et quatuor solidis et vi

Nous, frère Pierre (4), humble prieur de Vallon, de l'ordre des Chartreux, savoir faisons à tous que, comparissant par-devant nous, Jean dit Salatz, fils de P. Delamole, et notre homme-lige, sans y être amené par violence, par ruse ou par crainte, en son nom et en celui de ses héritiers, vend, cède, remet et à titre de pure vente livre à Jean Delarmant, fils de feu Nicolas de l'Es-sert Armant, notre homme-lige, et à ses hoirs, en perpétuelle propriété, tout ce qu'il avait ou devait avoir dans la terre de l'Art-Plain et de l'Enversint, lieux cultivés et non cultivés, en prés ou en bois, c'est à savoir le quart de ladite terre, qui est sise contre la terre de Jean Delessert par en bas et s'étend jusqu'au sommet de la montagne, pour le prix de douze livres et cinq sous, et de quatre aunes de bonne étoffe noire, avec la charge de payer chaque année quatre sous

denariis domui Valonis annuatim persolvendis. Quam pecunie quantitatem dictus Johannes confitetur et recognoscit se habuisse et recepisse a dicto Johanne in bona pecunia numerata; Devestiens se supradictus venditor pro se et heredibus suis, et etiam per juramentum suum super sancta dei evangelia prestitum contra dictam venditionem, quitationem, verbo, facto, vel opere in judicio vel extra de cetero non venire nec alicui contra venire volenti consentire, sed pro posse suo defendere et omnia supradicta garentire. Nos vero supradictus prior, de consilio et voluntate conventus nostri, dictum Johannem acejus heredes de predicta terra cum suis pertinentiis traditione cujusdam baculi investimus presentem et recipientem pro se et heredibus suis perpetuo possidendam, concedentes dicto Johanni, laudantes et ratificantes omnia et singula pro ut superius sunt expressa. Pro qua laude et ratificatione con-fitemur habuisse et recepisse viginti solidos bonorum geben-nensium. In cujus rei testimonium, nos predictus prior sigillum nostrum duximus apponendum. Actum in domo Valonis, circa festum omnium sanctorum, anno domini m^occc^o quinto.

et dix deniers à la maison de Vallon. Laquelle somme ledit Jean confesse et reconnaît avoir tenue et reçue dudit Jean, en bon argent comptant; le susdit vendeur se devêtissant pour lui et ses héritiers de ladite terre, et nous en investissant, nous, susdit prieur et notre couvent, par la remise d'un bâton, également en son nom et en celui de ses héritiers; et promettant en outre, par serment prêté sur les saints évangiles de Dieu, qu'à l'encontre de ladite vente et cession il ne viendra ni ne laissera venir en parole ou de fait, en action judiciaire ou autrement, mais qu'il défendra selon son pouvoir et garantira lesdites conventions. De notre côté, nous, susdit prieur, sur l'avis et d'après la volonté de notre couvent, nous investissons de ladite terre, par la remise d'un bâton (1) ledit Jean et ses héritiers, lui présent et l'acceptant en son nom et au leur en perpétuelle propriété; accordant au susdit Jean, approuvant et ratifiant toutes et chacune des choses ci-dessus stipulées. Pour laquelle approbation et ratification nous déclarons avoir eu et reçu vingt sous de bonne monnaie genevoise. En foi de quoi, nous, susdit prieur, avons fait apposer notre sceau aux présentes. Fait à la maison de Vallon, à la fête de tous les saints, l'an du Seigneur mil trois cent cinq.

Le sceau du prieur de Vallon est demeuré appendu à cette charte, sur double queue de parchemin, et dans un état de conservation assez remarquable. Il est petit, et sa forme est l'ovale brisé appelé anciennement *cornu*. La cire en est brune, comme celle de la plupart des sceaux ecclésiastiques, mais noircie par le temps. Autour de la croix pattée qui forme toute l'empreinte, on lit encore ces deux mots : CARTUSIANE VALLON.

A. LECOY DE LA MARCHE,

Archiviste de la Haute-Savoie.

MÉMOIRE SUR LES MIELS DE LA SAVOIE

(Suite)

TRAITEMENT PAR L'ALCOOL ABSOLU

Détermination des principes sucrés. — Les échantillons de miel soumis à l'analyse se sont dissous, à froid et à chaud, complètement, sauf une petite quantité de matière muqueuse, dans l'alcool à 50° et même dans l'alcool à 80° centésimaux. Comme pour les solutés par l'eau, les solutés alcooliques de miel avaient une teinte citrine plus ou moins accentuée suivant les provenances, et ont gardé, après la filtration au papier lavé, une opalinité due à la présence de la matière colorante aro-

(4) C'est habituellement *festuca*, ou le fétu de paille, dont la remise, réelle ou fictive, constitue la mise en possession; le bâton est plus rare. Par cette cérémonie, le bien vendu passe dans les mains du prieur, qui en a la suzeraineté, et celui-ci le cède à son tour au nouveau vassal, en percevant un droit de relief ou de mutation.

(1) Ces formules se retrouvent dans la plupart des contrats anciens, et souvent les scribes les allongeaient à plaisir. Cependant ces mots « sur le bien des mineurs » ne sont pas fréquents, et leur adjonction nous autorise à conjecturer que les deux frères vendeurs n'avaient pas atteint la majorité.

(2) *Apud*, comme *infra*, dans les chartes, signifie toujours à ou dans. C'est pourquoi, dans la charte qui suit, nous traduisons de même « circa festum omnium sanctorum » par « à la fête de la Toussaint », et non vers la fête.

(3) Ce nom se trouve deux lignes plus bas sous sa forme française, *Delessert*, de même que celui de Vallon, dans la première charte, se présente à la fois en latin et en langue vulgaire.

(4) Bien que cet acte soit de trente ans postérieur au précédent, on peut croire que le prieur de Vallon, désigné pareillement dans les deux, est un seul et même personnage.

matique à l'état d'émulsion. Ils se sont comportés avec les réactifs comme les solutés aqueux, *rougissant* le tournesol, *brunissant* par la potasse caustique, et *réduisant*, à froid, les sels solubles argentiques. Il n'en a pas été de même avec l'alcool absolu qui, à froid, n'a dissout que le sucre fluide, incristallisable (mellose) et l'acide libre. Aussi les dissolutions du miel dans l'alcool fort n'ont jamais réduit les sels d'argent, mais seulement les ont précipités en blanc, en combinaison insoluble avec l'acide libre particulier au miel. Les autres parties, le sucre solide (glycose et sucre candi), la matière muqueuse, la mannite et le principe colorant aromatique, sont restées sur le filtre. L'alcool absolu m'a donc fourni le moyen de séparer les parties solides et fluides du miel sur lesquelles j'avais des recherches spéciales à faire. Ainsi, j'ai traité directement chaque échantillon de miel par l'alcool absolu ; le sucre fluide s'y est dissout en entier, les sucres solides sont restés sans dissolution. Après deux et quelquefois trois traitements successifs, la séparation du sucre solide et du fluide a été complète. En défalquant ensuite le poids des matières organiques étrangères restées en mélange dans la masse du sucre solide et que j'ai séparées (1), j'ai obtenu, d'une manière précise, celui du sucre solide. De même, par une évaporation ménagée de l'alcool qui tenait en dissolution le sucre fluide, j'ai connu le poids de ce dernier dans les essais de chacun des échantillons de miel.

On sait par les travaux de Proust, Guibourt, Soubeiran, Clerget et de plusieurs autres observateurs, que le miel se compose principalement de deux sortes de sucre, d'un sucre grenu, à cristallisation granulaire, conforme au sucre de raisin et de fécule (glycose), et d'un sucre fluide, complètement incristallisable. Le premier, représenté par la formule ($C^{12} \cdot H^{14} \cdot O^{11}$), diffère chimiquement du sucre fluide noté ainsi ($C^{12} \cdot H^{12} \cdot O^{11}$) par la copule de deux molécules d'eau en plus. Il en diffère aussi essentiellement par son caractère optique, en déviant à droite les rayons de la lumière polarisée, tandis que le sucre fluide, incristallisable, les dévie à gauche. Le sucre fluide du miel est de beaucoup plus lévogyre que le sucre fluide des fruits. Sa saveur paraît être aussi plus sucrée et sa nature incristallisable est plus tranchée. Pour simplifier la désignation de ces deux sortes de sucre, j'ai appelé *mellose* le sucre fluide du miel, bien qu'il soit en tout identique, dans ses réactions chimiques, avec celui des fruits, de la mélasse, enfin avec celui qui naît de l'action des acides sur le candi.

Outre le sucre grenu *dextrogyre*, *Glycose*, et le sucre fluide *lévogyre*, *Mellose*, le miel contient quelquefois aussi du sucre candi, *sucre de canne*, dont la notation élémentaire est ($C^{12} \cdot H^{11} \cdot O^{11}$) et dont la forme de cristallisation polyédrique est parfaitement définie. De même que le sucre fluide du miel (*mellose*) dévie le plus à gauche le plan de polarisation de la lumière, le sucre de canne est celui de tous les sucres solides qui est le plus *dextrogyre*. L'état opposé de ces deux sucres, dans leurs caractères physico-chimiques, offre des con-

trastes d'autant plus remarquables que ce sont les deux espèces les plus sucrantes, soit celles dont la saveur est la plus douce. Ils sont aussi très rapprochés l'un de l'autre par leur notation élémentaire. Il semble que leur différence d'état physique et de propriété optique, rapprochée de l'identité de leur pouvoir sucrant, ne tient qu'à une action électrique exercée en plus ou en moins sur les molécules saccharines. Deux remarques semblent appuyer ces vues : l'une porte sur le fait de la conversion immédiate du sucre candi en sucre fluide, au contact de l'eau acidulée ; l'autre sur la nature différente du sucre des fruits des climats tropicaux, ananas, coco, bananes, dattes, etc., riches en sucre candi, de celui des fruits des régions tempérées, prunes, pêches, mûres, poires, etc., qui est incristallisable. Cela ne tiendrait-il pas à la différence de l'état électrique de ces deux climats ? Peut-être n'est-il pas téméraire de compter que le but vers lequel tend l'industrie des sucres indigènes, la conversion du sucre incristallisable en sucre candi sera atteint un jour ?

Mais il est une autre observation dont les déductions intéressent plus directement le miel. Le dédoublement des molécules élémentaires des trois espèces de sucre, opéré, par la fermentation, en alcool et en acide carbonique ou en acide lactique, est commun à toutes ; mais l'espèce incristallisable, *lévogyre*, est la seule qui soit apte à entrer directement en fermentation, celle enfin dont la condition moléculaire est indispensable pour que le sucre acquière la propriété fermentescible. Il s'en suit que plus le miel contient de *mellose*, et plus il est susceptible d'altération. Les miels fermes, riches en glycose et en sucre candi, sont les moins altérables et se conservent bien. Leur altération commence avec la conversion de leur sucre candi et de leur glycose en *mellose*, condition moléculaire du sucre directement fermentescible. Dès lors, ils se fluidifient et fermentent.

Cette remarque est essentielle pour la détermination de la valeur des miels, non au point de vue de leur pouvoir sucrant, mais à celui de leur conservation. Ce fait a, du reste, une démonstration bien sensible par l'exemple de nos fruits sucrés, mûres, figues, poires beurrées, etc., dont l'élément sucrant est exclusivement le sucre incristallisable et qui ne peuvent être conservés longtemps sans subir une fermentation qui les altère profondément, tandis que les fruits sucrés par le glycose et surtout par le sucre candi se conservent, au contraire, très bien. On voit, de suite, de quelle propriété conservatrice jouissent les sucres cristallisables, notamment le sucre de canne, et que si le miel peut être employé comme condiment, c'est à la condition qu'il contienne le moins de sucre fluide (*mellose*) et le plus de glycose et de sucre candi. Nos beaux miels alpins, comme tous les miels grenus, fermes, des Corbières, en Languedoc, et des montagnes de l'Espagne, sont dans cette condition avantageuse.

La constatation du sucre de canne dans les miels est donc un titre de faveur.

MM. Soubeiran et Clerget (*Journal de Pharmacie et de Chimie*, 1849), en soumettant du miel de Gâtinais à l'analyse par la sacharimétrie optique, y ont reconnu, outre le glycose et le *mellose*, un troisième sucre qui se comportait comme la solution de sucre de canne, déviant fortement à droite les rayons de la lumière pola-

(1) Pour les séparer, j'ai traité le sucre solide, soit la masse que n'avait pas attaquée l'alcool absolu, par l'éther pur qui a dissout seulement la matière colorante jaune aromatique, et par l'alcool à 80° bouillant, qui, par le refroidissement, a laissé précipiter la mannite. La matière muqueuse, seulement soluble dans l'eau, est restée indissoute.

risée et susceptible de subir l'inversion à gauche, après l'action des acides. Ces caractères sont bien ceux du sucre cristallisable de canne. Tout en notant ce troisième sucre dans le miel, M. Soubeiran a fait observer qu'il y existe en petite quantité et que même on ne l'y trouve pas constamment. Ce fait est vrai pour les miels mous, pâteux de la plaine; mais j'ai observé constamment la présence du sucre de canne dans les miels grenus et fermes de nos hautes localités alpines, Les Houches, Mégève, Flumet, Longefoy.

Pour cette révélation, j'ai procédé différemment que MM. Clerget et Soubeiran, aussi habiles physiciens que savants chimistes. Peu exercé aux procédés optiques qui exigent surtout, pour leur réussite, de l'habitude et une certaine habileté pratique, j'ai cherché un procédé de laboratoire d'une exécution plus facile.

La jolie découverte du glyco-chlorure de sodium (glycosate de chlorure de sodium de Péligré), par mon oncle et mon maître Fabien Calloud, de vénérée mémoire, combinaison cristalline très curieuse que Liebig appelle *admirable* (1) et qu'on rencontre souvent en concentrant les urines des diabétiques soumis au régime d'une alimentation salée, m'a fourni le moyen de la constatation du sucre de canne dans les miels alpins. On sait que le sucre de raisin se sépare sous la forme de gros rhombes, diaphanes comme du quartz hyalin, au contact d'une solution de sel marin avec lequel il contracte une combinaison cristalline, tandis que le sucre de canne affecte, dans la même circonstance, un état déliquescence. En mêlant le sucre solide resté indissous par le traitement des miels alpins par l'alcool absolu à une solution concentrée de sel marin, à la chaleur du bain-marie, j'ai obtenu d'abord, par le refroidissement, les cristaux rhomboédriques de glycochlorure; ensuite, après un nouveau traitement des eaux mères par la solution de sel marin et par l'addition de l'hydrate de chaux en excès, j'ai retiré du sucrate de chaux d'où une solution d'acide borique, ou un fort courant de gaz carbonique, a séparé le sucre candi, reconnaissable à sa saveur, à sa cristallisation et en ce qu'il ne réduisait pas le bi-oxyde de cuivre en présence de la potasse. Ce procédé, inférieur certainement, pour un dosage exact, au procédé optique, remplit parfaitement le but de l'indication du sucre candi mélangé au glycose.

Avant d'avoir trouvé ce procédé, j'en avais essayé un autre fondé sur l'insolubilité complète du sucre de canne dans l'alcool absolu, même à chaud, tandis que le glycore s'y maintient dissous. J'avais fait, à chaud, une solution concentrée d'un échantillon de chacun des miels alpins, jusqu'à saturation, dans l'alcool à 55° centésimaux et j'ai versé cette solution dans vingt fois son volume d'alcool absolu bouillant, comptant sur une précipitation de sucre de canne. Mais au lieu d'obtenir du sucre candi, j'eus une précipitation de mannite en quantité assez notable. Pour réussir, il faut procéder à chaud, car, par le refroidissement de la liqueur, il se précipite aussi du glycose, d'une blancheur presque aussi brillante que celle de la mannite. J'ai reconnu ainsi la mannite en petites paillettes blanches nacrées dans tous les miels alpins. Entre tous, celui de Longefoy contient le plus de cette intéressante substance qui donne même au miel vierge et frais de ces provenances des propriétés

lénitives et laxatives qu'on retrouve aussi dans les miels communs et cuits de la plaine, mais par une autre cause, par exemple, par suite d'une altération des principes sucrés et de la formation d'un principe âcre. Toutefois je n'ai pas observé la mannite dans les miels vierges et récents de la plaine et des localités sous-alpines. Je l'ai trouvée dans le miel de Longefoy dans la proportion de 1 1/2 à 2 1/2 pour cent. Il est hors de doute que ce principe doux, particulier à la manne, provient des exsudations sucrées des pins, des mélèzes et des frênes qui contiennent, comme on le sait, de la mannite. Or, le mélèze est assez commun dans les forêts élevées des Alpes de Savoie. A Longefoy, il y est abondant et de la plus remarquable vigueur. J'en dirai autant du frêne qui acquiert une force particulière jusque dans les plus hauts étages des grandes végétations alpines.

TRAITEMENT PAR L'ÉTHER RECTIFIÉ.

Détermination de la matière colorante aromatique, (mélischroïne). — L'éther pur, rectifié, mis en contact avec chacun des échantillons de miel analysés, en a séparé la matière grasse colorante jaune. Ici, l'action dissolvante de l'éther s'est exercée uniquement sur cette matière. Après deux et quelquefois trois lixiviations éthérées successives, le miel, complètement blanchi, a été privé de sa matière colorante entraînée par l'éther. Par l'évaporation spontanée de l'éther, la matière colorante grasse est restée isolée. Elle s'est montrée avec les mêmes caractères physiques et chimiques que dans les produits entraînés par la distillation des solutés aqueux du miel. L'éther pur, la benzine, l'essence de térébenthine rectifiées, qui la dissolvent également bien, l'ont laissée, par évaporation du menstrue, sous forme d'une substance *butyreuse jaune rougeâtre* à forte odeur de miel, insoluble dans l'eau et dans l'alcool, indifférente aux papiers réactifs. Elle s'est montrée plus abondante dans les miels colorés de la plaine. Exposée à l'air, elle s'est décolorée avec la plus grande facilité et a fini par perdre l'odeur de miel et par blanchir, sous la forme d'une matière grasse, concrète, ne tachant pas le papier. Elle s'est montrée très oxydable; ainsi, elle a réduit instantanément une solution de permanganate de potasse et de nitrate d'argent. Elle s'est dissoute dans la potasse caustique et n'a pas tardé à s'y décolorer. En saturant sa dissolution potassique par l'acide chlorhydrique, elle est revenue à la surface sous forme de *pellicules blanches nacrées* qui, déposées sur la porcelaine, ont pris un aspect radié. Nous avons vu, en traitant des produits de la distillation aqueuse du miel, que cette matière colorante et aromatique était susceptible de se volatiliser avec les vapeurs aqueuses; mais sa volatilisation paraît être toute mécanique, car lorsqu'on la chauffe mélangée à un corps gras fixe, comme dans la cire jaune, elle ne se dissipe pas. C'est évidemment là le principe colorant et aromatique qui, suivant sa plus ou moins grande proportion dans les miels, les jaunit plus ou moins. C'est aussi le même principe qui donne à la cire jaune sa couleur et son odeur de miel, et ce principe n'est pas inhérent à la cire mais bien au miel qui le lui cède. J'ai observé du moins le fait suivant sur lequel je base ma proposition. J'ai retiré d'un beau gâteau de miel de montagne des lames alvéolaires diapha-

(1) *Nouvelle lettre sur la Chimie*, lettre XXXIV.

nes et presque incolores; je les ai lavées à l'eau distillée pour les débarrasser de toute trace de miel. Après ce traitement, je les ai fondues en une plaque. La cire était blanche, soit d'une blancheur verdâtre, telle que l'est la cire blanchie à la rosée. L'autre portion du gâteau, foulée et exprimée à chaud par l'écoulement du miel, a donné, après l'ébullition du marc miellé dans l'eau, de la cire jaune à forte odeur de miel. Le même fait est observé en faisant digérer du miel dans de l'axonge; celle-ci devient jaune et aromatique.

Cette matière colorante et aromatique du miel et de la cire vierge a beaucoup d'analogie avec la matière colorante grasse du pollen, mais elle en diffère par l'acide gras qu'elle forme après sa dissolution dans la potasse qui la saponifie. Celui qui provient de l'oxydation de la matière colorante grasse du pollen est liquide comme l'acide oléique, tandis que celui formé par l'oxydation de la matière colorante du miel est solide et cristallisable. Néanmoins, on ne peut pas méconnaître la source de la matière colorante grasse du miel et de la cire; elle est évidemment dans le pollen que charient les abeilles pollinières qui lui font subir ensuite une modification moléculaire dépendant de l'organisme animal.

A ce principe colorant et aromatique du miel et de la cire vierge, intéressant sous plus d'un rapport, dont il n'a pas été que je sache encore fait d'autre étude que celle que je présente, il faut un nom simple indiquant son origine; je l'appellerai *Mélichroïne*.

Il reste à déterminer si la mélichroïne, soit le principe gras colorant du miel et de la cire vierge qui, par sa dissolution dans la potasse, se décolore et se saponifie, forme un acide gras différent ou non de ceux de la cire, acides cérinique, cérotique, mélissique, désignés par les analystes Lewy, Ettling, Brodie, etc. La quantité limitée de cette substance que j'ai retirée dans mes opérations et que j'ai toute consacrée à l'étude la plus importante, savoir, celle de ses propriétés, ne m'a pas permis d'en compléter l'analyse au point de vue élémentaire. Je me suis assuré cependant qu'elle n'est pas azotée mais seulement oxyhydro-carbonée, car elle s'est réduite simplement en eau et en acide carbonique par sa combustion au contact du chlorate de potasse. Mais on peut établir par induction que l'acide gras qui se produit par l'oxydation du principe colorant du miel (*mélichroïne*), ne diffère pas de la nature de ceux de la cire blanchie que quelques observateurs résument en un seul.

Les propriétés désoxygénantes de la mélichroïne, son peu de fixité, comme couleur, ne lui vaudront jamais aucun intérêt dans les arts, sinon peut-être dans la photographie, comme agent réducteur. Mais je crois devoir lui en assigner un dans la matière médicale. La propriété désoxygénante lui en attribue une autre antiphlogistique, cicatrisante. L'antique préparation du cérat, si utile dans les inflammations cutanées et pour la résolution des plaies, telle que l'avait formulée Galien, avec la cire vierge *désoxygénante*, telle qu'elle se fait encore dans certains hôpitaux, a sa raison d'être, bien mieux certainement que cette autre préparation de pure mode, faite avec la cire blanchie, c'est-à-dire la cire acide, oxygénée. La matière médicale, éclairée, à cet égard, par les observations que je viens de signaler sur la nature de la matière colorante aromatique du miel et

de la cire vierge, devrait désormais fixer la préparation si répandue du cérat avec la cire jaune, la seule qui atteint utilement le but de son emploi.

(*La fin prochainement.*)

CH. CALLOUD.

Chambéry, septembre 1861.

CHRONIQUE

LE NOUVEAU CARDINAL DE CHAMBERY

Nous savions depuis longtemps qu'il était question de conférer le cardinalat au vénérable archevêque de Chambéry, et si la confirmation de cette nouvelle que le télégraphe nous a apportée le 28 septembre dernier n'a surpris personne en Savoie, nous pouvons tout au moins assurer qu'elle a rencontré un accueil sympathique auprès de tous les amis de la science. Et pourquoi en serait-il autrement? Et pourquoi, dans un recueil qui est ouvert à toutes les illustrations de notre commune patrie, ne nous serait-il pas permis de rappeler quelques traits de la vie du nouveau cardinal? — Toujours simple, toujours modeste, S. Em. a voué une notable part de son existence laborieuse au culte de la science, toujours disposée à accorder une estime particulière aux membres divers de la savante famille, toujours heureuse de les admettre en toute occasion à sa table frugale. Ses premières publications datent de quarante ans bientôt et n'ont jamais porté que sur des objets du pays: aussi aimons-nous à le regarder comme un observateur national précis, vigoureux et méthodique, et à le considérer comme le nestor de la science savoissienne.

Mgr Billiet tiendra noblement sa place dans les rangs du Sacré-Collège; son nom figurera avec honneur sur la liste glorieuse qui comprend le cardinal d'Arles, de Brogny et Gerdil. Les souvenirs impérissables que ces trois illustres compatriotes ont laissés, les généreuses traditions qui s'attachent à leur mémoire seront dignement perpétuées entre les mains du président honoraire de l'Académie de Savoie.

Pourvu de bonne heure de l'évêché de Maurienne, Mgr Billiet consacra à la science tous les loisirs que lui laissait l'administration de son diocèse. Laissant de côté le domaine des faits généraux, il se renferma dans le champ de l'observation pure et simple et concentra toute son attention sur la province arrosée par les eaux de l'Arc.

Tous les phénomènes de cette contrée furent étudiés et élucidés par lui, recherchés dans leurs causes et poursuivis dans leurs effets. C'est ainsi que nous pouvons citer comme ayant été l'objet d'autant de monographies spéciales, la météorologie, les brises périodiques des hautes vallées, les différentes productions du sol, le mouvement de la population de la Maurienne pendant près de trente ans, les causes et la prophylaxie des infirmités qui sévissent plus particulièrement sur elle.

De son humble résidence il entretint une correspondance très active avec l'Académie des sciences de Paris et celle de Turin, mais à St-Jean, ce fut surtout la botanique qui eut pour lui un attrait tout particulier et qui entra bien avant dans ses affections. — Lié avec Colla, il a fourni à ce dernier des documents précieux et nouveaux sur la lichenographie de la Maurienne. Voici du reste la mention qu'en a laissée le botaniste piémontais dans son ouvrage: « *Ad lichenes sabaudos quod spectet, plurima specimina ac nova mihi humaniter exhibita fuerunt à Rev. diœcesis Maurianensis Episcopo A. Billiet de Botanicâ et cryptogamiâ præsertim optimè merito.* » (Herb. pedemontanum juxta methodum naturalem dispositum, curante Aloysio Colla. Taur. 1836 — vol. VI, p. 414.) — Au surplus, si nous avons quelque chose à regretter, c'est que Mgr n'ait encore rien publié sur cette science qu'il a cultivée avec tant de prédilection. Nous savons qu'il lui reste en portefeuille de belles et nombreuses observations: ce qui nous donne l'espoir de ne pas en être privé indéfiniment.

Il est une particularité de la vie de Mgr Billiet qui se rattache à son séjour à St-Jean et que nous devons faire connaître.

En 1816, l'administration de l'hospice et la direction de la paroisse du Mont-Cenis furent données aux moines bénédictins de la Novalaise, sous la juridiction de l'évêque de Maurienne. Mgr Billiet, n'ayant pas à se louer de leur conduite, voulut leur retirer la direction des pouvoirs spirituels et prit à tâche d'en informer la cour de Rome. Le cardinal Lambruschini lui répondit que son refus de confier le salut des âmes aux bénédictins

était une humiliation pour cette congrégation, d'ailleurs si méritante et si distinguée, et que la persistance qu'il mettait en cette affaire l'exposait, lui évêque de Maurienne, à encourir la disgrâce du St-Siège. Mgr Billiet nese tint pas pour battu, il répliqua par un mémoire très explicite qu'il adressa au même cardinal le 24 décembre 1832, et après un échange de notes et de contre-notes, après mille difficultés sans cesse renaissantes, il eut la légitime satisfaction d'aboutir à la solution qu'il poursuivait depuis cinq ans. En effet, le 10 janvier 1837, Grégoire XVI rendit un décret qui déterminait que l'hospice du Mont-Cenis serait cédé par les pères bénédictins et confié à l'administration de l'évêque de Maurienne.

En 1840, Mgr Billiet quitta son diocèse de Maurienne qu'il avait étudié sous toutes les faces, ses chères vallées qu'il avait aimées, ses chers disciples qu'il avait formés, et vint s'asseoir sur le siège métropolitain de Chambéry. Dans cette nouvelle position, l'archevêque de Chambéry a continué les études de l'évêque de Maurienne, approfondissant les unes et donnant aux autres un plus grand champ d'observation. Et au milieu de tout cela, l'œil toujours fixé sur sa chère Maurienne (comme le prouve le dernier travail qu'il vient de faire paraître conjointement avec M. le chanoine Albrieux) : si c'est là sa joie, sa joie des premières années, des premières émotions scientifiques, c'est aussi son plus beau titre que nous voulons lui conserver sous la pourpre romaine.

Aussi lui appliquerons-nous en toute justesse ce vers si connu :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

Voici les différentes publications auxquelles Mgr Billiet a attaché son nom :

Histoire et archéologie.

1. Lettre de Mgr Billiet au président de la société académique de Savoie, au sujet de tombeaux et de monuments découverts en 1827 au col de la Magdeleine en Maurienne. — *Mém. de l'Ac. de Savoie*, tome III, 1828.
2. Dissertation sur les diptyques, suivie de la description d'un diptyque grec trouvé en Savoie. — *Id.*, XII, 1846.
3. Notice historique sur quelques inondations qui ont eu lieu en Savoie. — *Id.*, III, 2^e série, 1859.
4. Chartes du diocèse de Maurienne. Documents recueillis par Mgr Billiet et l'abbé Albrieux, chanoine de St-Jean, avec un glossaire des mots de la basse latinité le plus ordinairement employés dans les chartes de la Savoie. — *Id.*, IV, 2^e série, 1861.

Statistique.

5. Mémoire sur le mouvement de la population dans le diocèse de Maurienne, de 1810 à 1830. — *Id.*, V, 1851.
6. Mouvement de la population de la Maurienne. — *Id.*, I, 2^e série, 1851.
7. De l'instruction primaire dans le duché de Savoie. — *Id.*, I, 2^e série, 1851.
8. Recensement des aliénés existant en Savoie en 1850. — *Id.*, II, 2^e série, 1851.

On voit, d'après cette monographie, que la Savoie comptait 447 aliénés en 1850. Le recensement de la population en 1839 ayant été de 565,138 habitants, ce qui donnerait un aliéné pour 1,264 habitants. — Le nombre des aliénés est proportionnellement le même dans les montagnes et les vallées exposées au goître et au crétinisme que dans le reste de la Savoie. Il est sensiblement plus grand dans les villes que partout ailleurs.

Physique et météorologie.

9. Résumé des observations météorologiques faites en 1822, par le chanoine Billiet. — *Id.*, I, 1825.
10. Résumé des observations météorologiques faites à Chambéry en 1823, par le chanoine Billiet, aujourd'hui évêque de Maurienne. — *Id.*, I, 1825.
11. Des brises périodiques dans les vallées des Alpes. — *Id.*, XI, 1845.

Géologie.

12. Mémoire sur les tremblements de terre ressentis en Savoie. — *Id.*, XIII, 1854.

Médecine.

13. Notice sur la peste qui a affligé le diocèse de Maurienne en 1660. — *Id.*, V, 1837.
14. Observations sur le recensement des personnes atteintes

de goître et de crétinisme dans les diocèses de Chambéry et de Maurienne. — *Id.*, I, 2^e série, 1851.

Dans le diocèse de Chambéry, sur une population de 176,145 individus, le nombre des personnes atteintes de goître ou de crétinisme s'élève à 1,187. Le nombre des personnes affectées dans le diocèse de Maurienne est de 5,587, sur un chiffre de 63,156. Tandis que dans le premier de ces diocèses on ne trouve que 6,73 goitreux ou crétins sur 1000 habitants, on en trouve dans le dernier 88,46 sur la même proportion. Ces chiffres démontrent surabondamment la grande part d'influence exercée par les airs et les lieux dans la production de cette fâcheuse affection.

Les causes du goître et du crétinisme ont été, il y a quelques années, le sujet d'interminables discussions qui, comme toujours, n'ont pas abouti à de grands résultats, et si, malgré de persévérantes recherches, les causes générales de ces maladies restent dans une flagrante incertitude, nous ne sommes pas mieux renseignés à l'endroit des causes prochaines. Le principe de perversion qui survient dans la nutrition et par suite dans la composition des organes affectés est peu ou mal connu ; la question est posée, mais elle n'est pas résolue.

Mgr Billiet, sans se prononcer formellement sur la cause pathogénique, paraît disposé à rattacher ces infirmités à l'action nuisible de certaines eaux de source contenant en dissolution de la chaux ou de la magnésie. Il incline à croire qu'elles tiennent à certaines localités, qu'elles sont comme inhérentes à certaines vallées et qu'elles ont eu de temps immémorial leur domicile fixe dans les mêmes endroits où elles sévissent encore aujourd'hui. — Cette manière de voir, étayée sur une statistique très complète avec une parfaite connaissance des localités, range l'archevêque de Chambéry dans la catégorie des savants qui ont pensé trouver dans la composition géologique du sol l'étiologie du goître et du crétinisme, opinion généralement admise dans le dernier siècle et qui a été récemment soutenue par MM. Grange et Bouchardat.

Dr BOUVIER.

Nous apprenons avec une vive satisfaction que l'éminent historien suisse, M. Daguet, de Fribourg, membre agrégé de l'Association Florimontaine, vient d'être décoré de la croix des SS. Maurice et Lazare.

M. Daguet a publié un grand nombre de travaux, dans lesquels l'histoire de la Maison de Savoie occupe une large place.

On assure qu'il n'y a pas moins de douze mille ouvriers employés en ce moment aux travaux de l'isthme de Suez.

Tout récemment les fouilles ont mis au jour à Gizeli un édifice religieux vaste comme le Louvre et dont la construction remonte à plus de cinq mille ans. A Karnali, on a trouvé un temple d'une lieue de circuit et un autre à Edfou qui renferme vingt salles. Les revêtements sont partout couverts de sculptures, de maximes renfermées dans des cartouches, d'hiéroglyphes et de peintures d'une incroyable fraîcheur.

M. Paul Cabaud vient d'être nommé professeur de dessin au Collège communal d'Annecy.

Nous croyons savoir que M. Cabaud ouvrira aussi un cours public de dessin et de peinture.

Notre collaborateur, M. Louis Revon, conservateur du musée d'histoire naturelle d'Annecy, est en ce moment en exploration scientifique en Algérie. Son voyage aura pour résultat d'enrichir nos collections d'un grand nombre de spécimens des produits indigènes de l'Afrique.

Un nouvel envoi d'ouvrages d'histoire et de statistique, édités par les soins du gouvernement, vient d'être fait à la bibliothèque de la ville d'Annecy par S. Exc. le Ministre de l'instruction publique et des cultes.

Pour la chronique, J. Philippe.

JULES PHILIPPE, directeur-gérant.

ANNECY, TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR L'ASSOCIATION FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

L'ASSOCIATION laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . . . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Les gloires de la Savoie (6^e article) : le lieutenant-général Chastel, par M. J. Philippe. — Eaux salines froides de la vallée de Pontamafrey en Maurienne, par M. C.-G. Forey. — Quelques inscriptions recueillies en Savoie (suite), par M. F. Rabut. — Mémoire sur les miels de la Savoie (suite et fin), par M. Ch. Calloud. — Archéologie : voies romaines (suite), par M. Ducis. — Bibliographie : *Annuaire de la noblesse*; nobiliaire de la Savoie, de M. Borel d'Hauterive, par M. A. Lecoy de la Marche. — Chronique.

LES GLOIRES DE LA SAVOIE

(Sixième article — suite)

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL CHASTEL

Après Dessaix vient se placer par ordre de date l'homme de guerre le plus remarquable qu'ait fourni la Savoie aux armées françaises, dans le commencement du siècle : Chastel, baron de l'Empire, lieutenant-général, etc., né à Veigy en Chablais, le 29 avril 1774, fit ses premières armes dans la légion des Allobroges, sous les ordres de son parent Dessaix. Il prit part à la campagne du Midi, et après la prise de Toulon il passa à l'armée des Pyrénées-Orientales, puis revint dans les Alpes. Il fit partie de l'armée d'Italie; combattit glorieusement à Dego, à Mondovi et au passage du Tagliamento où il reçut une blessure très grave; cette campagne lui valut le grade de capitaine.

Appelé à faire partie de l'armée d'Egypte, Chastel se distingua dans toutes les rencontres avec l'ennemi; il se montra ardent et intrépide sous ce ciel brûlant qui éprouvait les plus fermes; à la bataille de Canope, il prit part à cette charge extraordinaire de la cavalerie française qui, sous les ordres du général Roize, traversa les masses anglaises. On sait quelle part importante eurent les découvertes scientifiques dans l'expédition d'Egypte; Chastel, là encore, cueillit de nouveaux lauriers. Il avait suivi le général Dessaix qui poursuivait le fameux Mourad-Bey; après une rude journée, l'armée avait fait halte près du Temple de Denderah, et Dessaix voulut visiter les ruines de ce monument célèbre; il invita ses officiers à le suivre dans cette excursion; mais deux seulement répondirent à son appel : le général Belliard et Chastel. Ce dernier parcourut toutes les salles, examinant chaque chose avec attention; il découvrit un signe, puis un second, un troisième... il avait trouvé le fameux Zodiaque de Denderah qui fut ensuite transporté en France.

Chastel revint en France avec le grade de chef d'escadron; après avoir servi sur les côtes et au camp de Boulogne, il entra en Allemagne avec la grande armée, et, à la suite de la bataille d'Austerlitz, passa dans la garde avec le grade de major en second des grenadiers à cheval. Ce fut en cette qualité qu'il fit les campagnes de Prusse et de Pologne, pendant lesquelles il conquist le grade de colonel. Il fut appelé ensuite en Espagne, où son intrépidité lui valut d'être nommé général de brigade.

Chastel ne resta pas longtemps en Espagne; il rejoignit bientôt la grande armée et prit part à toutes ces luttes de géants qui ensanglantèrent le nord de l'Europe. Le 26 août 1812, il fut nommé lieutenant-général et l'Empereur le plaça à la tête d'une division de cavalerie forte de quatre mille hommes. A la bataille de la Moskowa, il exécuta plusieurs charges hardies qui ébranlèrent le corps d'armée de Doklorow; à Gœrlitz, il se montra d'une grande habileté, en contribuant à soutenir cette lutte, où le corps de Murat avait à résister à vingt-cinq mille hommes de cavalerie et quarante mille d'infanterie.

Dans la campagne de 1814, Chastel combattit encore en héros; il disputa pied à pied le terrain de la patrie. « Sa division et celle du général Bordesoulle, dit un biographe, faisant partie du corps du duc de Raguse, furent repoussées jusqu'à la barrière de Mémilmontant. Le duc de Raguse avait une si grande estime pour le caractère du baron Chastel, et il redoutait tellement l'ascendant que cet officier général pouvait exercer sur l'armée, qu'il crut devoir, au moment où il traitait avec le prince de Schwartzemberg, non seulement lui laisser ignorer ses négociations, mais encore lui retirer le commandement de ses troupes. Dans ce jour d'une honteuse défection, ce ne fut pas sur le général Chastel et sur le brave Lucotte que tombèrent les malédictions des soldats. Ils savaient aussi bien que leur chef que ce général n'aurait pas oublié ses serments et trahi sa patrie malheureuse, et qu'il n'aurait pas voulu entraîner à la défection ceux qu'il avait conduit à la victoire. »

Dans la campagne de 1815, Chastel fit partie du 2^e corps; il fut un des officiers généraux dont les conseils n'eurent aucun poids pour faire changer de malheureuses combinaisons sans lesquelles la France n'aurait probablement pas subi l'affront de Waterloo.

A la Restauration, Chastel abandonna la carrière militaire et se livra exclusivement aux belles-lettres et aux

beaux-arts ; il fixa sa résidence à Ferney (Ain). Comme la plupart des généraux de l'Empire qui ne conservèrent pas leur emploi sous les Bourbons, il fut en butte à des dénonciations réactionnaires et accusé, en 1820, de vouloir tenter d'enlever le duc d'Angoulême, à son passage près de Lons-le-Saulnier. Il sortit victorieux de cette épreuve et fit condamner le fameux journal *Le Drapeau Blanc* qui l'avait accusé.

Chastel mourut à Genève le 16 octobre 1826. Une foule immense l'accompagna au champ du repos. Français, Suisses, Savoisien, tous s'étaient donné rendez-vous pour suivre les restes d'un homme qui avait réussi à ne faire naître que des sympathies. Le général Dessaix conduisait le deuil, et on remarquait dans le cortège plusieurs conseillers d'Etat genevois en costume.

Chastel était favorisé par la nature : grand, bien fait, ayant un aspect imposant, il réunissait toutes les qualités nécessaires pour le commandement. Aussi Napoléon lui marquait-il une grande estime ; il avait bien vite reconnu en lui l'homme de guerre hardi, au coup d'œil prompt, qui formait avec raison à ses yeux le type de l'officier supérieur. Chastel, de son côté, ne négligea rien pour justifier cette marque de haute confiance ; homme d'une intelligence supérieure, littérateur, artiste même, il ne se borna pas à conduire sur les champs de bataille ses fougueux escadrons, il fit encore de *l'art pour l'art*. Le champ de bataille était aussi pour lui un champ d'étude, et au milieu de la mêlée il trouvait assez de sang-froid pour prendre, dans sa mémoire, des notes sur la stratégie ; recueillies plus tard, ces notes ont formé des études militaires très remarquables, appréciées par plusieurs généraux de mérite ; elles avaient principalement rapport à l'arme de la cavalerie.

Chastel n'a pas seulement laissé la réputation d'un des meilleurs officiers de cavalerie de l'Empire ; nous avons dit qu'il était artiste et littérateur, et le monde des lettres et des arts le regardait comme un juge compétent ; sa bibliothèque se composait des meilleurs ouvrages français qu'il savait presque par cœur, car il était doué d'une mémoire prodigieuse ; ses collections d'objets rares et précieux faisaient l'admiration des amateurs, et ses tableaux, qu'il donna à la ville de Genève, furent évalués à la somme de 100,000 fr.

(Sera continué.)

JULES PHILIPPE.

EAUX SALINES FROIDES DE LA VALLÉE DE PONTAMAFREY EN MAURIENNE

Au commencement du XVII^e siècle (1634), des sources d'eau salée furent reconnues au pied des rocs dans la vallée de Pontamafrey en Maurienne. En 1855, en amont du tunnel, les ouvriers terrassiers du chemin de fer ont trouvé des débris de tuyaux de plomb, près des rocs éboulés dans la falaise de Mont-Vernier.

Les travaux qui furent pratiqués en 1663 et les premiers essais d'exploitation donnèrent d'heureux résultats. Un marquis de Fleury obtint l'inféodation de cette exploitation. Elle dura peu de temps, car Fleury ne put pas même tirer parti d'un salinage.

Le duc Charles-Emmanuel II et son successeur Amédée firent continuer l'exploitation des sources salines tant sous Mont-Vernier que sous le Sapey, à droite et à gauche

de la rivière d'Arc, en 1664, après la cessation de celle du marquis de Fleury. Les travaux que les princes de Savoie firent exécuter pendant plus de douze ans, en plusieurs fois (1664, 1669, 1677), n'entraînèrent que d'énormes dépenses (*enormi spese*). Des éboulements extraordinaires (*scoscendimenti straordinarii*) détruisirent en entier les édifices construits en 1664, et les sommes que l'on destinait dès lors à de nouvelles constructions furent enfin jugées trop considérables, pour l'exploitation d'une saline sans cesse exposée aux éboulements des rochers voisins.

Ce marquis de Fleury était apparemment d'une famille originaire du Hainaut, transplantée en Savoie vers 1600, fondue ensuite dans celle de Barol ; car en 1742 (*Costa, 1742*), un nommé Louis-Joseph Wilcardel, marquis de Fleury, homme instruit qui contribua à répandre le goût des sciences à Turin et à jeter les fondements de l'Académie des sciences de cette ville, fut choisi pour diriger les études du prince royal Victor-Amédée III et ensuite chargé des fonctions de ministre d'Etat, après avoir exercé divers emplois de cour. (*Bulletin de la Société savoisienne, 1859, p. xxxvi. — Mémoires historiques, de Costa, 3^e vol. — Raccolta de l'avocat. Duboin, tome XXI, v^e, xxiii.*)

Charles-Emmanuel et Victor-Amédée avaient accordé de grands privilèges aux exploitants et aux fermiers des salines de Savoie. En même temps, pour sauvegarder leurs intérêts, ils avaient ordonné des peines très rigoureuses contre ceux qui faisaient la contrebande du sel, entre autres la fustigation jusqu'au sang et l'exposition au pilori, parce que l'importation clandestine du sel avait dès lors pris une extension rapide et considérable, tandis que de nobles seigneurs s'occupaient de plusieurs industries lucratives au détriment du pays.

Par bail à ferme de la gabelle générale du sel en Savoie, renouvelé pour six ans le 23 juin 1663, par le duc Charles-Emmanuel à sieur Louis Deschamps, conseiller ducal, ce *gabellier*, dit le texte, fut tenu de s'entendre avec le marquis de Fleury en ce qui concernait les droits et les privilèges de celui-ci en Maurienne. De fait, Louis Deschamps resta le seul et dernier exploitant. Il fut obligé de se soumettre à ne vendre le sel que quatre sous la livre (20 cent. le demi-kilogr.). Quand le gouvernement jugea prudent de ménager les populations de la Savoie par des faveurs, en 1790, à la veille de cette révolution qui produisit d'autres plus épouvantables éboulements que ceux de Pontamafrey en 1665, il abaissa le prix du sel à *deux sous la livre*.

On voit encore aujourd'hui, sur la rive gauche de l'Arc, en face de l'entrée-sud du tunnel, au pied de la berge boisée formant angle, une espèce de dé en maçonnerie de dix mètres de côté sur trois de hauteur à sa partie extérieure. Au milieu du périmètre existe un vide circulaire comme un puits, de deux mètres de profondeur. Ce réservoir, dont le diamètre porte environ deux mètres et demi, est formé par des pierres grossièrement taillées au ciseau et soigneusement jointes l'une à l'autre. Le puits a une bordure qui dépasse un peu la hauteur du terre-plein. Là, dit-on, aboutissait un ancien pont qui reliait les deux berges de la rivière, le long duquel on avait fait tenir les tuyaux en plomb qui de la rive droite conduisaient les eaux salines à ce réservoir, dit *Bordeneau*, où probablement se réunissaient aussi celles de la rive gauche pour la salification.

Je n'ai pu trouver aucune trace de canal ni de bâtiment sur les deux rives dont la droite est maintenant occupée par la route impériale et par la voie ferrée en ligne parallèle, sous laquelle sont enfouies les trois premières sources découvertes en 1634 et où furent anéantis les premiers bâtiments destinés aux salines.

Cette vallée, qui est en effet une des plus pittoresques, fournit un autre phénomène géologique qui doit attirer l'attention des hydrologues.

Sous un roc au bord du chemin de Mont-Vernier, à la base du château des seigneurs de La Balme, à cent mètres d'élévation au-dessus des sources, existe une cavité d'où sort, en hiver, une vapeur dont le degré d'intensité calorifique et l'odeur peuvent être assimilées à la chaleur et à l'odeur qui sortent d'une écurie remplie d'un nombreux bétail. C'est la même effluve continue. Il serait à désirer qu'un chimiste vint y faire une étude spéciale. La couche de vert jaunâtre (1) qui s'y voit ressemble à la gelée verte, gluante et membraneuse que les chimistes, je crois, désignent sous le nom de *nosthoc*, et que j'ai plusieurs fois aperçue dans les corridors des bains de soufre, contre les murs sous les fenêtres des bains, notamment à Aix.

Je présume que ces gaz et ces eaux ont une relation naturelle entre eux dans les flancs de cette vallée, distante à peine de six kilomètres des eaux thermales d'Echaillon. Les gisements des rochers qui entourent ces divers récipients d'eaux minérales me paraissent d'une nature homogène, sauf quelques mélanges dans de rares stratifications de schiste et de gypse. D'ailleurs, les sources de Brides, de Salins, en Tarentaise, n'appartiennent-elles pas au même massif des Alpes cottiennes?

Je suis persuadé que l'hydrologie bien étudiée dans le val de Pontamafrey fera découvrir quelques secrets dont les abîmes de la nature ne sont pas souvent prodiges envers les chimistes et les géologues. Que les touristes se le disent ! On pourrait consulter à ce sujet, dans les archives des finances à Turin, un *Mémoire* adressé par le comte de Megève, sénateur à Chambéry, le 6 décembre 1724, sur le sel indigène, mémoire extrait en grande partie d'une notice faite par un moine, franciscain à la Chambre probablement (*Strate peritissimo di mineralogia*), sur les sources et les minières de la Tarentaise et de la Maurienne. Le moine l'avait envoyé à Don Félix de Savoie, gouverneur deçà les Alpes dès 1634 à 1643.

C.-G. FORAY.

(1) La *couche de vert jaunâtre* dont il est ici question n'est point du domaine de la chimie mais bien du ressort de l'algologie. *Suum cuique!*

Elle n'appartient pas au genre *nostoc* dont les espèces, remplies d'une gelée très peu consistante, sont toutes plus ou moins de forme vésiculeuse et n'apparaissent à la surface de la terre qu'après la pluie. C'est tout simplement une espèce de *conferva*. C'est ainsi qu'à Lons-le-Saulnier, dans des conditions identiques, on trouve le *vaucheria appendiculata* DC ; à Aix les-Bains sur la partie inférieure et humide des murs de l'établissement thermal, *conferva capillaris* L. ; et dans le bassin des eaux d'alun, au moins deux espèces d'oscillaires, *oscillaria major* et *oscillaria nigra*. Ces êtres oscillent sur leur base en produisant des mouvements angulaires plus ou moins marqués. Plus tard, à un âge avancé, ils perdent leurs mouvements, se rapprochent entre eux et forment des plaques feuilletées d'une certaine épaisseur.

D^r BOUVIER.

QUELQUES INSCRIPTIONS RECUEILLIES EN SAVOIE

(Suite)

CHAMBÉRY

XI

Voici encore des inscriptions copiées sur les anciennes dalles du prolongement des collatéraux de la cathédrale de Chambéry. Elles sont placées aujourd'hui sous les cloîtres de l'archevêché. A celle-ci il manque la première ligne :

*Anthnie de Mar
me vx Claudii
Vallerii*

Anthonie de Marme ux. Claudii, etc.

XII

La suivante est accompagnée d'un écu de forme ogivale contenant trois étoiles à huit rais, posées 2,1 :

*Cy : git : noble : My
chel : Solu : garde
de : la . . . are.*

XIII

La troisième est celle d'un boucher :

*Jaqueme tallam
ont bochier.*

XIV

Celle-ci, qui appartient comme les trois précédentes au xv^e siècle et qui est comme elles gravée en caractères gothiques, n'a pu être mieux lue :

Hic. é (est) sepult. n. (nobilis) Dall..yt

Au-dessous, deux écus effacés. Elle était devant la porte de la salle du chapitre.

XV

J'arrive à ces inscriptions qui rappellent les travaux des syndics de la ville de Chambéry et qui subsistent encore aujourd'hui sur les constructions dont elles donnent la date. On y trouve les noms de plusieurs de nos administrateurs communaux.

En voici d'abord quelques-unes relatives à l'hôtel-de-ville. Il faut mettre en première ligne l'inscription qui rappelle l'acquisition du bâtiment. Elle est tracée en gros caractères sur une pierre de très grande dimension qui n'a peut-être jamais été mise à la place qui lui était destinée ; elle était depuis fort longtemps derrière un tas de pierres amoncelées dans la cour de l'hôtel-de-ville quand elle a été transportée, il y a une dizaine d'années, au jardin des plantes, derrière le musée. La voici :

DIVI. CAR. EM. S. P. FEL. AVSP.

QVÆ VRB. DIGN. RESPOND. HAS

ÆDES PVB. REI. CIVILIS COMMODO

QVESIERVNT DEDICARVNT

CONS.

L. DE BVETET EQ. F. RVFFIN DE BIGVERNE

ALEX. DVCREST CL. TIOLLIER

DAN IACQUES P. DVCREST

IAC. APRIN NAT. GAVD

On a fait mention de cette inscription comme ayant été gravée sur une belle inscription romaine. C'est une erreur.

XVI

La plus ancienne avec une date est sur les latrines, une des premières choses dont se sont préoccupés les syndics de Chambéry après l'acquisition de la maison dont ils ont fait l'hôtel-de-ville actuel. On peut la lire depuis la fenêtre du bureau où était, il y a quelques années, l'architecte de la ville.

†

CONSS (consules).

MAXIMIL. FAVERIUS.

CLAVD. DELALE.

MELCHIOR. BATAGLINO.

CAROLVS. LA BREVILLE.

ANNO M. DCXIII.

CONSTRVI CURARUNT.

Tout cela est conforme aux registres.

XVII

La maison achetée par les syndics ayant une entrée d'assez mauvaise apparence, ils songèrent à lui en donner une plus convenable et ils firent faire la porte et le vestibule qui existent encore. Au fond du vestibule se trouve une autre porte par laquelle on passe pour gagner l'escalier qui mène aux étages supérieurs.

C'est au-dessus de cette porte que se lit l'inscription suivante dans un fronton qui la surmonte :

1615.

ÆDIVM. AMPL. RESPOND.

HANC ALTERAMQ. ADITVS

PORTAM POSVERE

CONSS. CL.

ANT. RUFFIN S. MARESCHAL

CL. GINET ANT. BONAVID.

Ædium amplitudini respondentem, etc. C'est facile à comprendre : on voit qu'il s'agit des deux portes situées à l'extrémité du vestibule. Celle qui est sur la rue a conservé son ancienne porte en bois sculptée où est gravée la date : 1616.

XVIII

Avant de quitter l'hôtel-de-ville il faut transcrire les lignes suivantes tracées au pinceau au bas des portraits du duc Charles-Emmanuel II et de sa femme Anne d'Orléans :

D. LVD. GARNERIVS

PREFECTVS MILITARIS VRBIS

D. IGN. PASQUIER

D. GEO. ROSSIAVD

D. JOAN. ANT. MAR. TONCE

NOBIL COSS. PINGI

CVRAVERVNT. A CIA

CHARLES. 1688.

XIX

Voici maintenant celles qui existent encore dans les murs de l'ancien Jeu de Paume, aujourd'hui maison de M. Termier. La première est dans le vestibule de l'escalier de l'imprimerie Puthod. Elle est surmontée d'un écu aux armes de la ville de Chambéry :

AN° DO' 1638

HVNC PILÆ LVDVM

FOELICIBVS COEPTVM

AVSPICIIS

FOELICISSIMIS PERFECTVM

TANDEM VOBIS

RELINQVNT

NOBILISSIMI CONSVLES

CAMBERIENSES.

N.° JO GASPARD FAVIER

ANTONIVS GAVD

PETRVS DOLIN

IO. BONAVENTA PLANCHE.

XX

La seconde est sur la façade orientale de la maison Termier, au-dessus de la treille du café. Elle est également surmontée des armes de la ville :

ANNO DOM MDCXLI

REGNANTE CAROLO EMANVELE CAMB. RESIDENTE

REGENTE CRISTINA

GVBERNANTE D. FOELICE A SABAYD.

CONSS NOBIL GASPARD GRASSVS GASPARD DE MOZ

GVIDO LA BREVILLIE JOANN DVNANT CAMB

POSVERVNT

AD LVDENTES

LVDITE FELICES CRASSO PONENTE CORONAS

HOC PILA FLECTENTI NVMINE FAVSTA CADET

SPHINX LVDIT

VENTRI CARCER OVIS STARDVM FIT VENTER ARACHNES
PLANVM ANGIT PVNCTIS SPHERA LIGATA T...VS (tribus?)

Elle se termine, comme on voit, par un distique adressé aux joueurs et par un autre distique qui contient une sorte d'énigme ou de jeu de mot sur les instruments du Jeu de Paume, qui témoigne de la gaité de nos ancêtres.

XXI

Je termine la série des inscriptions relatives aux syndics par la suivante, copiée sur l'escalier nord-ouest du grand-séminaire, qui était alors le collège :

BALT. DVPRA

JOAN. FORESTIER

CLA. GANIERE

RAYM. LAGASSE

(Sera continué.)

F. RABOT.

MÉMOIRE SUR LES MIELS DE LA SAVOIE

(Suite et fin)

Eau d'hydratation, eau hydrosopique. — Quand on mêle avec le miel des fragments d'un sel neutre, déliquescent ou avide d'eau, tel que le chlorure de

calcium anhydre, l'iodure de potassium, l'acétate de potasse, l'acétate de chaux, etc., on ne tarde pas à voir ces sels tomber en *deliquium*. D'autre part, en desséchant le miel, par son exposition pendant plusieurs heures à la chaleur d'un bain de vapeur d'eau, on reconnaît qu'il a perdu notablement du poids après cette opération. Mes expériences pour le dosage de l'eau des huit échantillons de miel que j'ai analysés, comme on le verra par le tableau de l'analyse de chacun d'eux, établissent la proportion d'eau de 6,50 à 8,50, en moyenne 7,50 pour cent de miel.

Ces faits démontrent matériellement la présence de l'eau dans le miel, mais l'esprit philosophique n'est pas satisfait de ce résultat simple, prévu du reste. La question est donc de savoir si cette eau y est simplement à l'état de *mélange* ou à l'état d'*hydratation*.

A la sortie des alvéoles, le miel est liquide et transparent; si on l'étend sur un verre à vitre, on voit, bientôt après son exposition à l'air, s'y former des cristaux granulaires blancs et la masse devient opaque et s'épaissit. En exposant le miel liquide, fraîchement extrait des alvéoles, à un froid de plusieurs degrés au-dessous de zéro, on n'y voit pas de cristaux de glace, mais une multitude de cristaux granulaires, brillants, fixes à $+15^{\circ}$, d'une blancheur de pain. En même temps, le miel est raffermi et son volume s'est accru. On observe ce fait quand on a coulé le miel de montagne dans des vases de terre qu'on a laissés exposés au froid pendant l'hiver; les vases éclatent. Si alors, on ouvre la masse du miel cristallisé, solidifié par le froid, on y aperçoit des crevasses et des petites cavités remplies par du sucre fluide dont la dessiccation, opérée au bain de vapeur, accuse une déperdition d'eau qui n'est pas en rapport avec celle trouvée dans une même quantité de la masse solidifiée. La déperdition d'eau du sucre fluide, dans cette circonstance, est moindre d'un tiers environ. Que sont devenus les deux autres tiers de l'eau? Ils ont été absorbés par la cristallisation des sucres solides, ou peut-être encore, par la matière muqueuse jouant ici le rôle d'un *mucilage gommeux ou pectique*. Dès lors, c'est par mode d'*hydratation* que la majeure partie de l'eau entre dans la constitution du miel fait; l'autre partie, retenue par l'hygroscopicité du sucre fluide, y est à l'état de mélange.

Il est vrai, en présentant une alternative dans l'absorption de la majeure partie de l'eau constituante du miel par le sucre cristallisable ou par la matière muqueuse, je ne précise pas. Mais il m'a paru difficile d'élucider ce fait philosophique qui demande d'autres études. Je me bornerai aux remarques suivantes. Lorsqu'on expose directement, à une légère chaleur, la masse de miel solidifiée par le froid et pressée ensuite pour en séparer le sucre fluide, elle se ramollit et se liquéfie. C'est là une preuve que l'eau n'y existe pas à l'état d'hydrate, bien qu'elle y soit par voie d'absorption chimique, puisque par une solidification brusque du miel opérée par le froid, la masse augmente de volume au point d'occasionner la rupture des vases où il est tenu renfermé. On interpréterait mal ce fait en l'attribuant à une congélation de la masse aqueuse du miel par le froid, car alors l'eau retenue par le sucre fluide serait aussi à l'état de glace, et la distillation du miel simulerait, dans cette circonstance, celle d'un sorbet congelé, ce qui n'est pas. J'ai dit plus haut que le miel solidifié

par le froid se maintenait également ferme à une température de plus de 15° au-dessus de zéro.

A cette observation intéressante sur l'état double de l'eau dans le miel, il faut ajouter qu'avant sa solidification, il possède une saveur plus sucrée et plus moelleuse. La cristallisation, soit la solidification du miel, lui fait perdre notablement le moelleux de sa saveur première. N'y a-t-il pas lieu d'attribuer ce fait à une fixation d'eau par les sucres solides dont la constitution et la saveur seraient ainsi modifiées?

Dois-je oublier de noter que la solidification des miels par le froid les blanchit considérablement? Pour réussir, il convient de diviser la masse du miel et d'en multiplier les surfaces. Le blanchiment du miel à l'air, par abaissement brusque de température, s'effectue beaucoup mieux dans des fûts que dans des vases de terre, ce qui est dû à une plus grande facilité donnée à l'accès de l'air par les pores du bois. Cet effet est produit par la facile décoloration de la matière colorante jaune du miel (*mélischroïne*) qui, comme je l'ai dit, est très oxydable.

Acide libre du miel. — La petite quantité du principe acide particulier au miel vierge, n'a pas été, que je sache, l'objet de recherches précises. Quelques observateurs ont jugé qu'il était dû à l'acide acétique. Mes expériences m'ont confirmé que l'acide acétique n'existe jamais dans le miel récent. Dans les miels gardés depuis un certain temps, l'acidité est augmentée; elle est sensible comme dans une crème sure. Alors seulement on y constate la présence de l'acide acétique et même celle de l'acide lactique; mais ces deux acides sont évidemment le produit de l'altération des principes sucrés du miel. L'acide libre du miel frais n'est pas volatil et n'a pas d'odeur; ce n'est donc ni de l'acide acétique, ni de l'acide formique, ni aucun acide odorant de la série organique. En distillant le miel étendu d'eau dans une cornue de verre, au bain de sable, il passe des vapeurs aromatiques complètement dépourvues d'acidité, tandis que le liquide resté dans la cornue en accuse notablement. Les diverses réactions qu'il a manifestées au contact de l'eau de chaux, de baryte, de l'acétate de cuivre, du perchlorure de fer et du nitrate d'argent ne permettent pas de le confondre avec les acides organiques connus. De tous les réactifs que je viens de dénommer il n'y a que les sels solubles de plomb et d'argent qui le précipitent. Le précipité qu'il forme avec le nitrate d'argent est *blanc*, soluble également dans l'acide nitrique et dans l'ammoniaque. Cet acide est très soluble dans l'eau et même dans l'alcool absolu. Les difficultés de son extraction et surtout sa minime proportion ne m'ont pas permis de le déterminer avec assez de précision. Voici comment je l'ai observé.

J'ai dit précédemment que le soluté de miel dans l'eau brunissait immédiatement par le nitrate d'argent et que ce fait était dû à l'action réductrice de la matière colorante et aromatique du miel (*mélischroïne*). On ne peut donc pas capter, par le nitrate d'argent, l'acide libre du miel dans le soluté aqueux. On ne peut pas non plus, dans aucun cas, employer l'oxyde de plomb, car il forme une combinaison insoluble avec les principes sucrés. Pour le capter par l'azotate d'argent, le seul des agents essayés qui le précipite par exception, il faut isoler préalablement la matière colorante. Sachant que la *mélischroïne* ne se dissout pas dans l'alcool, tan-

dis que l'acide libre du miel s'y dissout bien, j'ai employé ce moyen pour isoler la matière colorante. Ainsi j'ai traité le miel par l'alcool absolu; le soluté alcoolique a été évaporé au bain-marie; j'ai redissous le résidu dans l'eau distillée et j'ai filtré pour séparer jusqu'à la moindre parcelle de la matière colorante grasse restante. J'ai traité ce soluté contenant uniquement le sucre fluide et l'acide par l'azotate d'argent qui l'a troublé immédiatement sans aucune apparence de réduction. Il s'y est formé un précipité blanc, soluble dans l'acide nitrique et dans l'ammoniaque. En traitant le précipité argentique par un courant de gaz sulphydrique, j'ai isolé l'acide du miel, mais en si petite quantité, que je n'ai pu l'étudier que dans quelques réactions dont les caractères me l'ont fait considérer comme différent des acides organiques connus. Je le crois particulier au miel; il est indépendant des acides divers contenus dans les sucs sucrés des végétaux, car il s'est trouvé le même dans les huit échantillons de miel tirés des trois régions des Alpes de Savoie. Il est sans doute le produit d'une sécrétion physiologique de l'abeille même.

Après avoir décrit toutes les opérations auxquelles j'ai soumis ces miels divers et exposé toutes les observations et réflexions que leur étude a fait surgir dans mon esprit, il me reste à dresser le tableau des analyses.

Pour abréger ce travail déjà assez long et dans le but de le rendre aussi complet que possible, j'ai cru devoir y joindre une note descriptive de la nature de chacun de ces miels, avec l'indication sommaire de l'hypsométrie, du terrain géologique, du sol meuble, des cultures, du site et de l'état de l'industrie apicole, du lieu de sa provenance.

MIELS DE LA PLAINE.

Miel de Saint-Genix; — septembre 1854.

DOCUMENTS. — *Hypsométrie* : 230 mètres. — *Terrain* : molasse. — *Sol meuble* : arénacé léger, pauvre en calcaire. — *Exposition des terres* : au couchant. Horizon limité au levant et au nord par une montagne, illimité au couchant et au midi. — *Cultures* : toutes celles de la plaine en céréales et en légumes, prairies artificielles, mûriers, vignes, châtaigniers, etc.; pas de mélèzes ni d'érables. — *Industrie apicole* : produits en miel et en cire limités aux besoins de leur consommation dans le canton, peu d'exportation.

Caractères de ce miel.

Consistance : Pâteuse, molle.
Couleur : Rousse.
Odeur : Un peu nauséuse, indéfinie de miel et de pollen n'affectant aucune odeur propre à une plante.
Saveur : Sucrée, balsamique, suivie d'une sensation d'astringence à la gorge.

La solution aqueuse a une teinte *jaune roussâtre*, légèrement louche, rougit très sensiblement le tournesol; convertie en sirop à 50° par concentration à feu nu, elle se colore facilement et devient *brun clair*.

Proportions :

Sucre solide (glycose),	45,10
Sucre fluide (méllose),	43,95
Eau d'hydratation,	7,70
Matière colorante aromatique (mélischroïne),	1,15
Matière muqueuse, acide libre.	2,10
	100,00

Miel de Rumilly; — septembre 1854.

DOCUMENTS. — *Hypsométrie* : 330 mètres. — *Terrain* :

mollasse et argiles. — *Sol meuble* : siliceux-argileux calcaire. — *Direction de la vallée* : du nord-ouest au sud-est; vallée la plus ouverte de toute la Savoie; centre d'une multitude de collines bien cultivées et bien boisées, rangées en amphithéâtre, qui donnent à la campagne de Rumilly l'aspect riant d'un immense jardin anglais. — Longue exposition solaire. — *Cultures* : toutes celles de la plaine en céréales et en légumes; prairies naturelles et artificielles; châtaigniers, mûriers, vignes; pas de mélèzes ni d'érables. — *Industrie apicole* : limitée; peu d'exportation en miel et en cire.

Caractères de ce miel.

Les mêmes que ceux trouvés au miel de Saint-Genix.

Proportions.

Sucre solide (glycose),	45,90
Sucre fluide (méllose),	42,00
Eau d'hydratation,	8,00
Matière colorante grasse (mélischroïne),	1,20
Matière muqueuse, acide libre.	2,90
	100,00

MIELS DE LA RÉGION SOUS-ALPINE.

Miel de Montcel; — octobre 1857-58.

DOCUMENTS. — *Hypsométrie* : 650 mètres. — *Terrains* : calcaire urgonien et mollasse. — *Sol meuble* : argilo-calcaire, marneux. — *Cultures* : toutes celles de la plaine en céréales et légumes, tous les arbres fruitiers, moins le mûrier et la vigne, prairies sèches. — *Horizon* : limité au levant par une ligne non interrompue de montagnes, très ouvert au midi, au couchant et au nord. — *Industrie apicole* : limitée, peu d'exportation.

Caractères de ce miel.

Consistance : Pâteuse, demi-solide.
Couleur : Jaune roussâtre.
Odeur : Spéciale au miel et au pollen, tout-à-fait distincte de l'arôme des plantes.
Saveur : Sucrée, balsamique, suivie d'une légère sensation d'astringence à la gorge.

La solution aqueuse de ce miel a une teinte *jaune-roussâtre*, légèrement opaline, une réaction acide et fournit par concentration à feu nu un sirop cuit à 30°, coloré en *brun clair*.

Les proportions relatives de sucre solide, de sucre fluide, d'eau hygroscopique et de principe colorant ont été, à très peu de différence près, les mêmes que dans le miel de Rumilly.

Miel de Jarsy; — octobre 1856.

DOCUMENTS. — *Hypsométrie* : 790 mètres. — *Terrains* : nummulitique et urgonien. — *Sol meuble* : siliceux, argileux, calcaire. — *Exposition des terres* : au midi, centre d'un enchevêtrement de petites vallées à quatorze communes et d'un massif de belles montagnes calcaires tapissées de prairies et de bois, appelées Bauges (Bovilla). — *Cultures* : toutes celles de la plaine, tous les arbres fruitiers, moins le châtaignier, le mûrier et la vigne. — *Prairies* : à châteaux abondantes. — *Bois* : hêtres, érables et sapins, pas de mélèzes. — *Industrie apicole* : produits en miel et en cire en quantité excédente aux besoins de la localité. Les terres des Bauges fournissent une notable partie de la cire et du miel du commerce de Chambéry. On manque de documents précis sur la quotité du produit exporté. En évaluant la production totale à 10,000 kilogrammes de miel et 400 kilogrammes de cire, d'après une moyenne établie sur la production d'une des plus petites communes des

Bauges, Ste-Reine, on est près de la vérité. Cette quantité est minime, vu l'étendue et la condition éminemment favorable de ces terres montueuses, si vertes et si boisées; elle deviendrait dix fois plus forte si l'élève des abeilles était conduite avec habileté.

Caractères de ce miel.

Consistance : Péteuse, assez grenue, demi-solide pendant l'été, ferme pendant l'hiver, sans séparation de sucre fluide.

Couleur : Citrine.

Odeur : Agréable, spéciale au miel.

Saveur : Sucrée, balsamique, douce.

La solution aqueuse a une teinte citrine, légèrement opaline, rougit le tournesol et donne par concentration à feu nu un beau sirop à 30° *jaune-citrin clair*. Ce miel convient parfaitement à la préparation des mellites des officines.

Proportions.

Sucré solide, (glycose et sucre candi),	54,00
Sucre fluide (mellose),	34,30
Eau hygroscopique,	7,80
Mélichroïne,	0,80
Matière muqueuse, acide libre,	3,70
	100,00

On le voit, ce miel est déjà supérieur en qualité à celui de la plaine. Il est d'une consistance plus ferme, moins coloré. Il contient du sucre de canne, ce qui indique l'avantage qu'il y a de mettre à la portée des abeilles des arbres saccharifères, tels que l'érable et le mélèze, pour améliorer le miel.

MIELS DU GRAND MASSIF ALPIN.

** Miel des Houches (vallée de Chamonix); — sept. 1855.*

DOCUMENTS. — *Hypsométrie* : 1,000 mètres. — Vallée très encaissée, à la base du Mont-Blanc. — *Terrains* : granit et gneiss. — *Sol meuble* : très léger, micacé, arénacé. — *Horizon* : ouvert du nord-est au sud-ouest, fermé au levant par le point culminant du Mont-Blanc et au couchant par le Brévent. — Dans toute la vallée, coulées d'énormes glaciers enclavés dans les prairies et les champs cultivés. — *Cultures* : orge, avoine, seigle, gesse, légumes, crucifères; — prairies sèches et arrosées à petits chalets. — *Bois* : sapins, pins, bouleaux, cerisiers, pruniers, mélèzes, érables peu. — Toute la vallée de l'Arve supérieure, toutes les terres adossées au versant de la ligne du Mont-Blanc, de Vallorcine à Notre-Dame de la Gorge, produisent le miel si renommé de Chamonix dont il se fait une exportation évaluée en moyenne, par saison, à 28,000 kilog. et 1,000 kilog. de cire, et susceptible d'être triplée si l'industrie apicole y était dans tous ses perfectionnements.

Caractères de ce miel.

Consistance. Ferme, grenue, à petits grains brillants avec séparation partielle de sucre fluide.

Couleur : Citrine pâle, passant au *blanc de pain*.

Odeur : Peu accentuée, fine,

Saveur : Sucrée, douce, ne laisse pas d'âcreté sensible à la gorge.

La solution aqueuse a une teinte citrine légère, rougit le tournesol et se colore à peine en la convertissant en sirop à 30° par concentration à feu nu. Ce miel blanchit tout-à-fait et perd complètement son odeur *sui generis* en l'exposant par couches à l'air froid, procédé que suivent, dit-on, les industriels apiculteurs qui ont à leur portée les glaciers du Mont-Blanc.

Proportions.

Sucre solide (glycose et sucre de canne),	55,35
Sucre fluide (mellose),	33,00
Eau d'hydratation,	8,00
Matière colorante (mélichroïne),	0,60
Mannite, matière muqueuse, acide libre,	3,05
	100,00

Miel de Megève (Mont-Joly); — septembre 1855.

DOCUMENTS. — *Altitude* : 1,400 mètres. — *Terrains* : granit et lias. — *Sol meuble* : micacé, argileux, calcaire, ferrugineux. — Plateau bien ouvert. — Exposition solaire plus longue que dans la vallée de Chamonix. — *Cultures* : les mêmes que celles des terres des Houches, mais beaucoup plus de bois en sapins, pins, mélèzes, frênes; grandes prairies à chalets. — Produit en miel et en cire, en quantité excédente à la consommation locale. Ce miel entre en concurrence avec le plus beau de Chamonix et est exporté dans des petits barils de bois de sapin, de même forme et de même capacité.

Caractères de ce miel.

Semblable, pour l'aspect et pour la condition, au miel des Houches. Il est tout aussi blanc et même un peu plus ferme. Le sirop fait avec ce miel est légèrement citrin, très beau et d'une saveur sucrée agréable.

Proportions.

Sucre solide (glycose et sucre candi),	55,30
Sucre fluide (mellose),	32,00
Eau d'hydratation,	8,30
Mannite,	1,40
Mélichroïne,	0,70
Matière muqueuse, acide libre.	2,60
	100,00

Miel de Flumet (à l'extrémité sud du plateau de Megève); — septembre 1855.

DOCUMENTS. — *Altitude* : 920 mètres. *Terrain* : Calcaire jurassique et lias. *Sol meuble* : argilo-calcaire ferrugineux. — Vallée encaissée allant du nord au midi, centre de communes très élevées où l'apiculture est en voie de prospérité, Bellecombe, Saint-Nicolas, Chaucisse, La Giettaz, Crest-Voland. — Les mêmes cultures et les mêmes essences ligneuses saccharifères qu'à Megève, mais en plus grande quantité. — Belles prairies montagneuses à chalets. — Produits en miel et en cire, en quantité excédente aux besoins du canton. — Exportation encore peu importante. — Cette contrée, très verte et très boisée, dont l'altitude est toute alpine, est une des plus favorisées de la Savoie pour la prospérité de l'industrie apicole.

Caractères de ce miel.

Consistance : Très ferme, à gros grains avec séparation partielle de sucre fluide.

Couleur : Citrine, passant au *blanc de pain* après l'exposition du miel à l'air froid.

Odeur : Fine, spéciale au miel.

Saveur : Très sucrée, balsamique.

La solution aqueuse est légèrement citrine, rougit sensiblement le tournesol et donne par la concentration à feu nu un sirop citrin clair, d'un goût agréable.

Proportions.

Glycose et sucre candi,	56,00
Mellose (sucre fluide),	32,00
Mélichroïne,	0,75
Eau,	7,90
Mannite, matière muqueuse, acide libre.	3,35
	100,00

Miel de Longefoy (Tarentaise); — septembre 1860.

DOCUMENTS. — *Altitude* : 1,200 mètres. — *Terrain* : Lias métamorphique, anthracifère. — *Sol meuble* : siliceux, argileux, gypseux. — *Direction du plateau* : de l'est à l'ouest. — *Horizon* : étendu, limité seulement au midi. — *Exposition solaire*, très longue. — *Cultures* : seigle, orge, avoine, fève, crucifères. — Grande étendue de prairies sèches et arrosées, et de beaux bois saccharifères, mélèzes, pins, érables, cerisiers, bouleaux, frênes. — Produits en miel et en cire, en quantité excédente aux besoins de la consommation dans le canton. — Exportation encore peu importante. Ce miel, malgré sa qualité excellente, est peu connu. Celui des communes voisines à Longefoy, Champagny, Notre-Dame-du-Pré, Fesson, Montagny, est de la même qualité. Le plateau de Longefoy et de Notre-Dame-du-Pré possède les meilleures conditions pour la production du miel de qualité supérieure.

Caractères de ce miel.

Consistance : Très ferme, grenu, à gros grains craquant sous la dent.
Couleur : Citrine, passant aisément au blanc de pain par son exposition à l'air froid, comme le miel de Chamonix.
Saveur : Très sucrée, ne laisse pas d'acreté sensible à la gorge.

La solution aqueuse offre les mêmes caractères que celle des beaux miels alpins. Ce miel jouit d'une propriété lenitive et laxative due à une notable proportion de mannite.

Proportions.

Sucre solide (glycose et sucre candi),	56,00
Sucre fluide (mellose),	50,40
Eau,	8,50
Mannite,	1,90
Mélicroïne,	0,60
Matière muqueuse, acide libre,	2,60
	100,00

On voit par ces tableaux d'analyse quelle différence en qualité les miels de la Savoie présentent entre eux, selon l'étagage hypsométrique et la condition climatérique du lieu où ils ont été récoltés. L'abeille, n'ayant à butiner, en plaine, que sur des fleurs, ne donne qu'un miel généralement moux et coloré. Dès qu'elle a le choix d'une abondante provision saccharine dans les plantes des prairies et dans les arbres saccharifères des bois qui couvrent les montagnes, son miel est plus ferme, plus riche en sucre et moins coloré. Cette remarque, qui paraît être toute en faveur des hautes terres, n'offrirait-elle pas la perspective d'une amélioration dans les produits de l'industrie apicole de la plaine, en y acclimatant des plantes saccharifères de la montagne et des régions froides, telles que l'érable et le mélèze (1) ? Mon opinion, à cet égard, est toute favorable. C'est, au reste, une question tendant à être résolue par les soins de l'administration forestière et des comices agricoles, qui poussent, par décision gouvernementale et par des encouragements, au reboisement général des forêts, des terres incultes et des ravins dénudés, par le mélèze, ce précieux arbre, précieux autant par l'incorruptibilité de sa fibre qui en fait un bois de service de premier

(1) Voir l'intéressant ouvrage qu'a publié récemment M. Du-four, de Rumilly, ancien Avocat Général (Procureur Général) à la Cour d'appel de Savoie, sur les avantages de la propagation du mélèze.

ordre, que par les produits de sa sève sucrée et balsamique.

Il y a lieu de promettre un résultat favorable à l'industrie apicole par la propagation générale du mélèze, car partout, dans les localités alpines où ce bel arbre végète naturellement, l'élève des abeilles donne un produit avantageux sous tous les rapports. Si toutefois, comme il résulte de mes observations, la condition climatérique de l'air et de la lumière, telle qu'elle est dans les sommets alpins, points de réunion des vapeurs électrisées, vrais aimants de la foudre, influe particulièrement sur les sécrétions saccharines des végétaux, sur l'épuration des sucres, ce qui n'est pas obtenu également du climat de la plaine, le miel n'en serait pas moins amélioré par l'introduction des principes saccharins solides sécrétés par l'écorce, par les feuilles et les fleurs du mélèze, et c'est là un avantage dont il faut tenir compte. D'ailleurs, la réussite dans l'élève des abeilles dépend de ce principe fondamental, *multiplier les sources saccharines* ; et ce but sera atteint partout en mettant à la portée de ces précieux insectes les fortes végétations saccharifères.

J'avais entrepris ce travail dans le but restreint d'une étude pratique tendant à appeler dans mon pays les progrès de l'industrie apicole, cet important accessoire de l'agriculture. Il m'avait paru que ce simple accessoire, augmenté en vue d'une plus grande collection de matière sucrée qui, si elle n'est pas consommée en nature, peut devenir une source lucrative d'alcool, augmenté aussi proportionnellement au besoin intarissable qu'on a de la cire, la plus pure, la plus belle, la plus noble substance éclairante, consacrée presque exclusivement à l'éclairage des églises, pour les magnificences du culte, pour les cérémonies funèbres ; il m'avait paru, dis-je, que ce simple accessoire devait ajouter quelque chose au bien-être de l'homme des champs. Par exemple, dans les huit cents églises de la Savoie, il se consomme annuellement, en adoptant, en moyenne, pour chacune d'elles, 35 kilogrammes — $800 + 35 = 28,000$ kilogrammes de cierges. Or, d'après les documents que j'ai recueillis, la production annuelle totale en cire de tout le pays s'élève à peine à 6,000 kilogrammes. Le déficit serait énorme, et il faudrait onéreusement recourir à la production étrangère, si le fabricant et la *fabrique* ne pouvaient pas s'arranger d'un mélange, quelque grossier qu'il soit...

Il m'avait semblé aussi que l'élève des abeilles devait être encouragée par elle-même, en la représentant comme une bonification ménagée au pauvre par la Providence, comme une bonification prélevée sur le bien d'autrui, comme une charmante réalisation du communisme. En effet, l'élève des abeilles par le pauvre qui n'a pour toute propriété qu'une maison et un abeiller situés près des champs, ne constitue-t-elle pas en sa faveur l'exercice d'un simulacre de droit de chasse et de colombier dont se prévalait le seigneur de la féodalité ? Oui : et tout l'invite, son intérêt comme l'intérêt général de l'économie publique, à user largement de ce droit. Qu'il en use donc et tout le monde applaudira à ce touchant tableau représentant une république d'abeilles apportant à ses maîtres déshérités de la fortune un tribut recueilli en pleine mesure sur les terres du riche, qui seul en a les charges et en paie seul l'impôt.

Je pensais donc, par des images simples et par des notes exclusivement pratiques, encourager l'apiculture, sans m'attendre à ce que l'étude du miel devait m'offrir un sujet plus attrayant encore et des révélations non sans importance pour la science.

Ainsi, j'ai cru reconnaître et établir d'après cette étude :

1° Que le miel varie de l'état solide, mou et liquide, par le seul fait de la sécrétion prédominante en sucre solide ou liquide, par les végétaux de telle ou telle région ; que là est la cause du fait de fluidité exclusive de certains miels, inexpliqué jusqu'ici ;

2° Que le sucre sécrété par les végétaux rentre dans l'ordre des sécrétions végétales simples, isolées des substances mixtes de la sève, telles que la gomme, la manne, les résines, etc., d'après cette loi naturelle : *La vie organique isole ses sécrétions* ;

3° Que ce fait, soit l'isolement naturel du sucre dans les végétaux, dément la formation d'un miel vénéneux par la fréquentation des plantes vénéneuses par les abeilles, erreur accréditée par tous les auteurs qui ont tracé l'histoire du miel ;

4° Que l'arôme du miel est indépendant des essences aromatiques spéciales des plantes, mais seulement lié à la plus ou moins forte proportion d'une substance grasse jaune provenant du pollen des fleurs, animalisé par l'abeille et que j'ai appelée *mélischroïne* ;

5° Que cette substance colorante jaune se décolore facilement à l'air (d'où le secret du blanchiment des miels) ; qu'elle est très oxydable et se résume, par l'oxydation, en un acide gras de la nature de ceux de la cire blanchie ;

6° Enfin, par les réactions que j'ai obtenues, j'ai cru devoir interpréter que l'acide libre du miel lui est particulier.

Chambéry, octobre 1861.

CH. CALLOUD.

ARCHÉOLOGIE

VOIES ROMAINES

(Suite)

Il y a peu d'années on voyait encore une pile formée de gros blocs dans le Doron, presque en face du cimetière de Moûtiers ; c'était le reste d'un pont construit dans le milieu du siècle dernier pour le transport de l'eau des salines à Conflans. Ce pont avait succédé à celui que l'archevêque de Chalançat avait fait construire un peu plus haut, en 1848, sur les ruines d'un pont romain.

Depuis le rocher qui servait de culée, l'ancienne route se voit encore presque partout sur la rive gauche du Doron et de l'Isère. Le pont dont on aperçoit les restes au bout du défilé portait le canal des eaux salées sur la rive droite. Mais la voie continuait sur la rive gauche, puisque en allant vers la chapelle de Ste-Hélène on trouve encore un tronçon taillé dans le roc à 16 pieds romains de largeur.

Le château d'Aigueblanche communiquait avec cette voie par le pont du Borgeaillet dont on aperçoit encore la porte ogivale. Près de l'église romane de Bellecombe la route longeait un cimetière dont les tombes, tour-

nées dans la direction du cours solaire et formées de trois dalles du schiste ardoisier de Doucy, renfermaient des corps repliés sur eux-mêmes, la tête dans les jambes, et sans aucun autre objet que des fers de chevaux. Les vides étaient remplis de sable du Morel. Au-delà des dépôts de ce torrent, le nom d'*Estrat* est resté comme pour marquer la reprise des vestiges de la *strata* qu'on peut suivre jusqu'à Briançon.

Le château-fort, occupé longtemps par une famille de Sarrasins, a laissé de terribles souvenirs du moyen-âge (1). Les constructions enfermaient la route sur une longueur de près de cent mètres avant d'arriver au pont.

Quelques-uns ont cru que le *Brigantio* mentionné dans l'inscription romaine de Villette se rapportait à ce Briançon. Mais il pouvait tout aussi bien convenir au roc de Sainte-Anne sur lequel s'élevait autrefois le château-fort de Villette. Car *Brig* signifie *hauteur*, quelquefois relative ; ainsi l'élévation sur un cours d'eau devient un pont : *Artobriga*, *Samarobriga*, *Briva Isaræ*, sont de la même famille celto-kimrique que *Brigantia* du lac Constance et *Brigantium* du Mont-Genève.

Cette *hauteur* ou ce *pont fortifié* de Briançon était une des clefs du pays des Centrons. Car bien qu'on ne sache pas encore précisément jusqu'où s'étendaient leurs limites sur l'Isère, les confins de l'ancienne province de Tarantaise qui, avant le XVIII^e siècle, ne dépassaient pas la cascade des Champs, formeraient déjà une présomption avec la configuration locale de Briançon ou même de la Roche-Cevins, pour servir de base à des recherches ultérieures.

Quoi qu'il en soit, les vestiges de l'ancienne route s'arrêtent là pour continuer sur la rive droite, au bas du château de Fessons et probablement aussi de celui de Cevins ; car les traces du vieux chemin qui passait derrière la Roche ne sont guère carrossables.

Le village d'Albine, ou, comme on l'écrivait autrefois, *Ablène*, est évidemment la station de *Obilunum*, *Obelenon*, selon l'anonyme de Ravenne. Le torrent y a détruit l'ancienne église paroissiale ; transportée au bas du château-fort de la Bâthie sous l'influence féodale, elle vient d'être construite aujourd'hui entre les deux extrémités au village de Gubigny. C'est précisément près de là qu'arrive la mesure des XIII milles, soit 19,253 mètres, entre *Darentasia* et *Obilunum*. On m'a signalé un peu au-dessus un hameau appelé les *Roumains*. On voit encore au cimetière de la Bâthie une pierre sépulchrable avec les deux initiales DM du votif et une *ascia*. Le château est évidemment de l'époque romane. La tour, l'enceinte et les divisions intérieures présentent trois caractères bien différents. Des meurtrières, des corniches et le revêtement d'un mur sont en briques.

D'*Obilunum*, la plupart des copies de l'itinéraire d'Antonin placent *Ad Publicanos* à III milles, puis *Mantala* et *Lemencum*, chacun à XVI milles. Le même itinéraire donne, pour l'embranchement sur Genève, *Casearia* à XXIV milles de *Darentasia* et *Bautas* à XVII et XVIII. Mais il y a entre ces itinéraires, ainsi que la table de Théodose, et les mesures locales, surtout dans le bassin d'Albertville, de telles différences, que j'ai douté un instant si les chiffres ne représenteraient pas des lieues gauloises de deux kilomètres au lieu de milles

(1) *Esquisse du comté de Savoie au XI^e siècle*, par J. Replat.

romains (1). Ce changement vers les limites des Alpes graies et pennines, pouvait être motivé dans ce fait que cette dernière province a appartenu plus longtemps à l'Italie que la Viennoise et le reste de l'ancienne Narbonnoise.

Dans cette hypothèse, on parvient d'abord à fixer, d'une manière satisfaisante, les deux stations de *Ad Publicanos* et de *Casuaria*; mais le système est inapplicable au reste de la voie; car il déplace *Genaba* et *Lemencum*, deux stations sur la position desquelles il n'y a aucun doute.

Force est donc de reconnaître avec Ammien Marcelin (xv. II.) que les voies qui traversaient le pays des Allobroges avaient été tracées d'après les mesures italiennes, à une époque où les traditions de la conquête se substituaient volontiers à l'exactitude géographique, et où le nom de *provincia* sans addition rejetait jusqu'au Rhône les confins politiques et administratifs de l'Italie.

Une seule leçon de l'Itinéraire d'Antonin s'accorde avec la position de *Lemencum*, celle donnée par les manuscrits de Madrid du xiv^e ou xv^e siècle. Nous allons la suivre. Le résultat nous permettra d'apprécier et de remplir les lacunes des autres.

(Sera continué.)

DUCIS.

BIBLIOGRAPHIE

ANNUAIRE DE LA NOBLESSE, par M. Borel d'Hauterive.
— NOBILIAIRE DE SAVOIE (2).

Une des publications les plus importantes pour l'histoire des familles nobles est sans contredit celle que nous devons à M. Borel d'Hauterive, secrétaire de l'Ecole impériale des Chartes. Sous le titre d'*Annuaire*, qu'il ne faut pas prendre ici dans sa sèche et rigoureuse acception, le laborieux érudit nous tient au courant, depuis dix-huit ans, de tous les faits intéressants au point de vue nobiliaire et héraldique. En outre, des notices historiques puisées aux meilleures sources font revivre tour à tour, dans ce recueil, les vieilles et glorieuses maisons de la France, depuis leur origine jusqu'à nos jours. Mais cette fois un intérêt particulier s'y ajoute pour les habitants de la Savoie. Aucun livre spécial n'avait été consacré encore aux annales de la noblesse savoisienne, que des alliances et des sympathies réciproques unissaient depuis longtemps à la patrie française. L'auteur a rassemblé des matériaux épars pour combler cette lacune : son *Annuaire* de 1861 contient un nobiliaire de Savoie assez détaillé, qui retrace le passé et décrit le blason de chaque ancienne famille.

Ce travail, sans doute, n'est pas encore complet : mais le sillon est ouvert, espérons qu'il sera continué et creusé dans les années suivantes. Tel qu'il est, le Nobiliaire de Savoie peut déjà être d'une grande utilité pour les recherches historiques, en même temps qu'il fait connaître à la France entière les illustrations d'un pays plus riche sous ce rapport que beaucoup d'autres.

(1) C'est par erreur que la lieue gauloise a été fixée à 2.218 mètres, page 8 de la *Revue* (1861). Elle vaut 1.999 mètres, soit un mille et demi gaulois. Ce mille de 1,500 pas vaut 1,333 mètres.

(2) Paris, au bureau de la publication, rue Richer, 50, et chez les libraires Dentu, Diard et Lemoine. — Un fort vol. in-12.

Voici les noms des familles anciennes sur lesquelles M. Borel d'Hauterive a donné une notice spéciale :

Allinges, Andrevet, Angeville, Balaison, Ballan, Balon, Bellegarde, Berliet, Berthollet, Bertrand, Bertrier, Blonay, Boigne, Bolomier, Buttet, Candie, Capré de Mègeve, La Chambre, Chevron, Chignin, Chissé, Constantin, Contamine, Conzié, Corgenon, Costa de Beauregard, Croyson, Escrivieux, Faucigny, Favre, La Fléchère, Foncet de Montailleur, Foraz, Garnerin de Montgelaz, Genève ou Genevois, Hauteville, Ivoley, Jaillet de Saint-Cergues, Laforest, Lazary, Lescheraine, Leuctre, Lucinge, Maillard de Tournon, Maistre, Mareschal, Mareste, Mellarède, Menthon, Millet, Monet, Montbel, Montfort, Monthoux, Morand, Motz, Mouxy, Muffat de Saint-Amour, Oncieux, Orly, Passier, Perret d'Hauteville, Pillet-Will, Pignon, Pobel, Du Port, Portier, Rochette, Sacconay, Sales, Sallier de la Tour, Salteur, Seyssel, Sonnaz, Tamisier, Thiollaz, Thoire, Viallet de Montbel, Vichard de Saint-Réal, Villette, Viry.

Nous ne dirons rien de l'élégante exécution typographique du texte et des planches où sont représentés les blasons. C'est un agrément que le lecteur appréciera : car les avantages extérieurs ne nuisent jamais, pas plus aux bons livres qu'aux honnêtes gens.

A. LECOY DE LA MARCHÉ.

CHRONIQUE

ASSOCIATION FLORIMONTANE

Séance du 7 novembre 1861

PRÉSIDENCE DE M. J. REPLAT

M. le docteur *Bouvier*, vice-président de la Société, a ouvert la séance par la lecture d'une charmante poésie, due à une jeune personne de seize ans, sur une herborisation dans le Salève, à la recherche du Sabot de Vénus (*Cypripedium calceolus*, L.).

M. *Lecoy de la Marche*, archiviste de la Haute-Savoie, a donné lecture de plusieurs passages d'un *Mystère* manuscrit qui a pour sujet la vie de saint Bernard de Menthon. Cette lecture a captivé l'attention de l'assemblée par les détails curieux qu'elle a fait connaître sur les mœurs du moyen-âge en Savoie.

M. *J. Replat*, président de la Société, a lu ensuite un fragment intéressant d'un ouvrage en préparation.

M. *J. Philippe*, secrétaire, a fait le dépouillement de la correspondance. Sur sa proposition, l'assemblée a nommé une commission chargée de rechercher le lieu de naissance de Henri Murger; tous les biographes sérieux s'accordent à dire que cet écrivain, de regrettable mémoire, est originaire de la Savoie, mais aucun ne cite sa ville natale.

A la fin de la séance, les dons ou échanges suivants ont été déposés sur le bureau :

1° *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*; don de S. Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique;

2° *Cartulaire de Savigny*; id;

3° *L'éclaircissement de la langue française*, par Jean Palsgrave; id.

4° *Comptes et dépenses de la construction du château de Gaillon*; id.

5° *Journal d'Olivier Lefèvre d'Ormesson*, t. I; id.

6° 55 ouvrages sur différentes matières; id.

7° *Mémoires* de l'Académie impériale de Dijon; 2^e série, t. VIII; année 1860;

8° *Bulletin* de l'Académie delphinale; 2^e série, t. I, 1836-1860;

9° *Mémoires de la Société dunkerquoise, pour l'encouragement des sciences, etc.*, 1860-1861.

10° *Mémoires de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève*; t. XVI, 1^{re} partie;

11° *Atti della Società italiana di scienze naturali*, vol. III, fasc. II, f. 6 à 41. Milan;

12° *Mémoires et documents de la Société d'histoire de la Suisse romande*, t. XVIII, 1^{re} liv. Lausanne.

13° *Bulletin de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie*, 1861-1862, 1^{er} numéro.

14° *Travaux de la Société d'histoire et d'archéologie de la Maurienne*, 2^e bulletin, 1860;

15° *Bulletin mensuel de la Société d'agriculture de la Savoie*; n° 9;

16° *Le mouvement littéraire dans l'Académie de Grenoble, depuis le 1^{er} janvier 1858*, par M. Antonin Macé, professeur d'histoire à la faculté de Grenoble. Don de l'auteur;

17° *Lettres rogatoires en France et dans les Etats sardes*, par M. L.-A. Eyssautier, de Grenoble. Don de l'auteur;

18° *Bulletin bibliographique de la Savoie*, 5^e année, 1860; par M. F. Rabut. Don de l'auteur;

19° *Numismatique valaisanne; époque mérovingienne*, par M. J.-E. d'Angreville. Don de l'auteur;

20° *Chants prosaïques*, par M. Paul-Ernest de Rattier; Paris 1861. Don de l'auteur;

21° *Description du pays des Ségusiaves*, avec le supplément, par M. A. Bernard; Paris, 1850. Don de l'auteur;

22° *Ortografia sarda*, etc., 2 vol., par le professeur Giovanni Spano, bibliothécaire de l'université de Cagliari. Don de l'auteur;

23° *Projet d'histoire universelle*, etc., par le baron Ernest Roguet, député de la Gironde; Paris, 1861. Don de M. le général comte Roguet;

24° *Cours élémentaire d'Agriculture*, par M. Fleury Lacoste; 1861. Don de l'auteur;

25° *Carte des anciens glaciers du versant italien des Alpes*, par M. G. de Mortillet. Don de l'auteur;

26° *Erminia Buniva-Cambieri*. Don de M. F. Delachenal, conseiller à la Cour d'appel de Cagliari (Sardaigne);

27° *Bibliothèque universelle* de Genève, 1861; n° 43, 44, 45, 46;

28° Deux brochures. Don de M. J. Replat;

29° *Notre-Dame de Savoie*, etc.; par M. l'abbé Grobel, 1864. Don de M. C. Burdet.

30° *La Gazette de Savoie*; Chambéry.

31° *Le Léman*; Evian.

32° *Journal des connaissances médicales et pharmaceutiques*, du docteur Caffé; Paris.

L'assemblée a voté des remerciements à tous les donateurs;

Le 7 septembre 1861 a été un jour de fête pour la Société d'histoire et d'archéologie de Chambéry; elle se trouvait réunie sous la présidence de M. Rabut François, éloigné de sa ville natale depuis plus d'une année. L'assemblée était nombreuse; chacun avait eu à cœur de donner un nouveau témoignage de son affection et de son dévouement au savant modeste qui a consacré son intelligence et ses lumières à faire connaître la Savoie.

On sait que M. F. Rabut est l'âme de la Société d'histoire et d'archéologie de Chambéry; et bien qu'il soit aujourd'hui séparé de ses collègues, son influence contribue puissamment à maintenir la Société dans la voie excellente qu'elle a suivie jusqu'à ce jour.

M. Croisollet, notaire à Rumilly, nous écrit qu'on a découvert, le 19 octobre dernier, dans le Val-de-Fier, ancienne voie romaine près de Rumilly, en creusant pour les fondations d'un mur de soutènement, plusieurs rouleaux de pièces romaines. Les ouvriers, en faisant cette découverte, ont crié *au trésor*! Il y en

avait, assurent-ils, de quoi remplir un double-décaltre. Malheureusement, l'endroit où travaillaient les ouvriers se trouvant d'une pente rapide et dominant le Fier, le précieux trésor a roulé dans la rivière.

Les quelques médailles qu'on a pu atteindre dans leur chute sont à l'effigie des empereurs Constantin et Licinius. M. Croisollet en possède deux qui sont assez bien conservées. Elles sont en cuivre et du diamètre d'une pièce de cinquante centimes.

Trente-sept ascensions au Mont-Blanc ont été accomplies l'été dernier. On en a compté trente-six depuis 1786 jusqu'en 1850 inclusivement. — Ainsi en une seule année il en a été fait plus que dans le cours de soixante-quatre ans.

On a tout récemment découvert, dans la plaine des Fins, voisine d'Annecy, une matrice de sceau remontant au quatorzième siècle environ, et en état de conservation parfaite. Elle est en cuivre, d'une forme ovale brisée, de la grandeur d'un œuf, et munie d'une poignée. L'empreinte représente la Vierge debout sous un dais gothique, et tenant l'enfant Jésus dans ses bras; au-dessous est un écusson orné d'une croix épiscopale. La légende qui est autour est ainsi conçue :

S. r. p. d. jo. orioli, sedis ap. protho. vicarius habundancie.

C'est-à-dire : *Sigillum reverendi patris domini Johannis Orioli, sedis apostolicæ prothonotarius, vicarius Habundancie.*

Cet intéressant monument a été réuni par M. E. Serand aux collections de l'Association florimontane.

Volta, le grand physicien dont le merveilleux appareil destiné à la production de l'électricité a popularisé le nom et a puissamment contribué à l'invention de la télégraphie, a laissé en mourant des manuscrits et des instruments de physique.

L'institut scientifique de Milan, sachant que sa famille, tombée dans la détresse, cherchait à vendre le tout, a saisi cette occasion de montrer son attachement à la mémoire de Volta. Il a décidé que 100,000 francs seraient payés à la famille.

Des souscriptions ont été immédiatement ouvertes dans ce but. La municipalité de Como, la ville natale de Volta, a souscrit l'une des premières pour la somme de 20,000 francs.

Les sciences viennent de faire une perte immense : M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a succombé le lundi 11 du courant, à dix heures du matin, à une maladie qui le tenait, depuis peu de temps, éloigné de ses travaux.

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire était membre de l'Institut (Académie des Sciences), conseiller et inspecteur général honoraire de l'instruction publique, professeur administrateur au Muséum d'histoire naturelle (dont il était directeur au moment de sa mort), professeur de zoologie à la Faculté des Sciences, membre libre de l'Académie impériale de Médecine. C'est à ce savant qu'on doit la fondation de la Société zoologique d'acclimatation, dont la présidence, qu'il occupait encore, lui fut décernée dès 1854. M. Geoffroy Saint-Hilaire n'était âgé que de cinquante-six ans. Digne fils de l'illustre Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, mort en 1844, il était né le 16 décembre 1805, au Jardin des Plantes de Paris.

Ses obsèques ont eu lieu le 13. On remarquait dans l'assistance, M. le ministre de l'instruction publique, le maréchal Vaillant, le prince Lucien Napoléon, etc. Cinq discours ont été prononcés sur la tombe, par M. Milne-Edward, membre de l'Institut; par M. Robinet, président de l'Académie impériale de Médecine; par M. De Launay, de la Faculté des Sciences, par M. Drouyn de Lhuis, au nom de la Société générale d'acclimatation, et par M. Pasteur, au nom de la Société de secours des amis des sciences.

M. Perrot, ancien élève de l'école d'Athènes et chargé, comme on sait, par ordre de l'Empereur, d'une mission scientifique en Asie-Mineure, vient de faire une importante découverte épigraphique à Angora (l'ancienne Ancyre). — Il a trouvé une partie considérable du fameux monument connu dans la science sous le nom de *Testament d'Auguste*, dont on ne possédait que la fin. Toute la première partie de la traduction grecque de ce testament

existait dans un parfait état de conservation sur un mur en briques crues faisant partie de la maison d'un Turc. Ce fait vient jeter une nouvelle lumière sur la vie d'Auguste, sur les honneurs qu'il avait reçus pendant sa vie, etc. C'est ainsi qu'Auguste y parle du *pouvoir absolu* qu'il a refusé, de la *préfecture annuelle* qu'il a exercée, du *consulat à vie* dont il n'a pas voulu, de la *préfecture des mœurs*, de son titre de *prince du sénat*; il y donne même la date de son testament, toutes choses qui manquent dans le latin. — Voilà pour l'archéologie une de ces bonnes fortunes qui deviennent de plus en plus rares, et les nombreux adeptes qu'elle possède en tous lieux trouveront là une seconde matière pour piquer à la fois leur zèle et leur sagacité.

L'expédition anglaise entreprise sur le Niger était retournée, d'après les dernières nouvelles, à l'embouchure de la Rivière, où le navire l'*Espoir* l'avait accompagnée pour la protéger. Le docteur Baikie et son aide ont été trouvés vivants et en bonne santé après une résidence de deux années parmi les indigènes, pendant lesquelles ils furent sans communication avec des Européens.

Le docteur Baikie resta au confluent. L'*Espoir* fit voile pour Ascension après avoir quitté la Rivière.

Découverte d'un nouveau mammifère. — Un hardi baleinier, le capitaine Maclenchar, vient de découvrir dans la baie d'Hudson un mammifère nouveau qui avait échappé jusqu'ici à l'attention des naturalistes. Cet animal, qui rappelle un peu le Lamentin, mais qui est beaucoup plus gros, ne pèse pas moins de 3,222 livres. Il peut vivre dans l'air et dans l'eau, mais il ne supporte l'air que le jour et l'eau que la nuit, de telle sorte que durant les longues nuits de ces solitudes polaires, il est presque toujours caché dans les profondeurs de la mer. — Quand il est à terre, il a huit pattes armées chacune de cinq doigts assez semblables à des pattes d'ours; mais se plonge-t-il dans l'eau, ses doigts se dilatent et deviennent de véritables nageoires. L'animal saisi par le capitaine Maclenchar est une femelle qui possède tous les accessoires nécessaires pour allaiter ses petits. Comme les yeux du crocodile, ceux de cet amphibie ont une triple paupière. La nature ne lui a pas refusé le don de la voix et il pousse des cris plaintifs qui émeuvent les cœurs les moins sensibles. Il se nourrit d'algues marines et paraît inoffensif. On croit que c'est l'animal inconnu rencontré par sir John Franklin en 1847 et dont cet infortuné navigateur, surpris par les glaces, n'a pu donner qu'une relation fort incomplète.

Bien que sa place dans la série zoologique ne soit pas encore irrévocablement arrêtée, on peut dès à présent le ranger dans la famille des cétacés herbivores qui ont la faculté de ramper sur la terre et qui viennent, à la façon des ruminants, paître l'herbe sur le rivage de la mer. — Cette analogie de régime a valu à ces animaux de la part des voyageurs le nom de *veau marin* par lequel on les désigne souvent.

Le Pronostiqueur du temps. — L'amiral anglais Fitz-Roy, directeur du bureau des observations météorologiques, vient d'envoyer à l'Académie des sciences de Paris un petit appareil très simple, destiné, comme le baromètre, à indiquer les variations atmosphériques. Le baromètre est un instrument d'un prix élevé, les observations sont difficiles à faire, difficiles à interpréter. — Le nouveau *Pronostiqueur* du temps, au contraire, est d'un prix très modique et facile à construire et à observer. Nous croyons qu'il peut rendre de grands services aux agriculteurs.

La science de la connaissance du temps n'est pas encore constituée. On conçoit facilement son objet : connaître les lois qui régissent l'atmosphère, et prévoir au moyen de ces lois les variations du temps. Mais comment arriver aux lois, sinon par les faits bien interprétés et bien classés? Or ici les faits manquent et l'on n'a que des pronostics d'une valeur plus que douteuse. Ces pronostics toutefois, malgré leur insuffisance, doivent être pris en considération.

Quand les mouches piquent et que les abeilles sont méchantes, c'est un signe d'orage; quand les hirondelles volent en rasant la terre et les eaux, c'est un indice de pluie; lorsque les abeilles s'écartent peu de leur ruche, les pigeons reviennent tard au colombier, les poules se roulent dans la poussière plus que d'habitude, on peut prédire une pluie prochaine; de même si les grenouilles coassent longtemps, si les vers sortent de terre en grande quan-

tité, si les taupes fouillent plus que de coutume, quand la lune est environnée d'une lueur blanchâtre, la pluie est certaine, et lorsque les étoiles perdent de leur clarté, c'est un signe d'orage. La chouette qui crie pendant les mauvais temps, les nuages qui, après la pluie, roulent près de la terre, annoncent le retour du beau temps. Lorsque les corbeaux croassent le matin, lorsque l'horizon est sans nuage, ou que les nuages, le soir, se forment à l'ouest et se colorent en rouge, cela indique un temps sec.

La direction des vents peut donner aussi de précieuses indications pour un lieu déterminé, car le même vent n'indique pas toujours le même temps dans tous les pays : la latitude du lieu, son altitude, le voisinage des hautes montagnes, de la mer, peuvent changer la direction initiale des vents.

L'organisation des animaux, les phénomènes naturels peuvent donc donner des renseignements sur les variations du temps, mais l'agriculteur n'est pas tenu à tant de science, et lui demander toutes ces connaissances, ce serait lui demander l'impossible. Un instrument facile à observer qui lui donnerait toutes les indications dont il a besoin, ferait bien mieux son affaire. Le problème a souvent été abordé mais sans succès. Quoiqu'il en soit, l'instrument de l'amiral Fitz-Roy est un instrument très simple, que chacun peut construire, qui est d'une grande sensibilité et donne des indications très exactes. — Il se compose d'un tube en verre de 30 centimètres de hauteur sur 8 de circonférence, rempli aux trois quarts d'une dissolution dans de l'alcool pur de deux parties de camphre, d'une partie de nitrate de potasse et d'une partie de sel ammoniacal. On y verse de l'eau distillée jusqu'à ce que les sel tenus en dissolution apparaissent et se précipitent en partie; puis on ferme le tube et on le suspend le long d'un mur.

Si les particules solides reposent au fond du tube et si le liquide est parfaitement clair, le temps doit être beau. Les petits cristaux flottent dans le liquide lorsque le temps tourne à la pluie. Avant une tempête, les cristaux surnagent à la partie supérieure, s'y groupent en une sorte de rameau qui se forme du côté d'où viendra la tempête. Une cristallisation étoilée est un indice de neige et de gelée. — Un trouble dans le liquide pronostique une perturbation prochaine.

Un de nos amis se sert depuis quelque temps de ce petit instrument et n'a jusqu'ici qu'à s'en louer.

Nous lisons dans le *Courrier des Etats-Unis* que les habitants d'Hampsville, dans le Dacotah, s'apercevaient depuis quelque temps que d'épaisses colonnes de fumée s'exhalaient de la vallée de la Tête-Plate, non loin de la vallée des Nez-Percés. Plusieurs d'entre eux s'étaient rendus sur les lieux et n'avaient reconnu aucune trace d'incendie. Seulement la fumée semblait sortir des entrailles de la terre par plusieurs fissures. L'opinion générale voulait que ces symptômes fussent les précurseurs de l'éruption d'un nouveau volcan, mais les savants de l'endroit faisaient observer avec raison que le sol environnant était un terrain d'alluvion et n'avait rien de commun avec les territoires où se produisent d'ordinaire les phénomènes volcaniques. Enfin, le mystère s'est expliqué, et on a découvert que d'immenses forêts souterraines, recouvertes par de récentes alluvions, étaient en feu. L'air nécessaire à leur combustion pénétra par la caverne de Kinglake, au fond de laquelle personne n'est jamais allé. On ne sait au juste combien de temps pourra durer cet embrasement, qui gêne de plus en plus les citoyens d'Hampsville. De pareils incendies ont duré parfois des années, laissant après eux d'excellentes couches de tourbe et de charbon propres à être exploitées plus tard.

On annonce, pour le 1^{er} décembre prochain, l'apparition à Annecy d'un nouveau journal sous le titre : *Le Mont-Blanc*.

Notre dernier numéro contenait, à l'article intitulé : *Deux chartes du prieuré de Vallon*, une erreur typographique qu'il importe de corriger : c'est à partir du *seizième* siècle, et non du *sixième*, que les archives de l'ancienne chartreuse de Vallon subsistent à peu près en entier.

Pour la chronique, Jules Philippe.

JULES PHILIPPE, directeur-gérant.

ANNECY, TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un *bon postal* à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR L'ASSOCIATION FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

L'ASSOCIATION laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France 6 fr.
Italie et Suisse . . . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Du magnétisme, souvenirs, par M. Alph. Despine. — Les deux mansardes, par M. L. Macon. — Archéologie : voies romaines (suite), par M. Ducis. — Bulletin scientifique, par M. M. Delafontaine. — Chronique.

DU MAGNÉTISME

SOUVENIRS

Le magnétisme animal et le somnambulisme naturel ou artificiel présentent tant d'observations curieuses, même pour la personne qui n'admet pas leur réalité, qu'un vif intérêt s'éveille toujours à leur nom seul. Cette étude se rattache, en effet, aux phénomènes les plus élevés de la physiologie et du système nerveux. Longtemps on a nié l'existence du magnétisme ; — tantôt on a soutenu qu'il ne pouvait produire aucun résultat, et tantôt on a prétendu qu'il était très nuisible. Singularités contradictions devant lesquelles ne reculent pas des esprits prévenus ! Cependant, des preuves multipliées démontrent que le traitement magnétique augmente la force vitale des individus malades... Enfin, forcée dans ses derniers retranchements, la prévention a dû plier devant l'existence de cet agent qu'elle niait, parce qu'elle ne pouvait le saisir : mais, en admettant à regret cette existence, les mêmes hommes ont persisté à contester la sincérité de ses effets. Si des crises, disent-ils, si des guérisons, si des faits étranges se sont produits à l'ombre du magnétisme, n'est-ce pas un jeu de l'imagination, cette *folle du logis*, comme parle sainte Thérèse ? Ou bien, n'est-ce pas l'effet d'une honteuse charlatanerie ? Tout vrai magnétiseur, ajoute-t-on, est persuadé, mais il est dupe lui-même. Le magnétisme est réel pour ceux-là seulement qui y croient : or, qui a jamais osé dire dans aucune science, commencez par croire, afin que je vous prouve ensuite ma doctrine ? Si le magnétisme existe sans la croyance, montrez-le-nous séparé d'elle, afin que nous l'admettions !

Comme toute lutte, celle-ci a compté de nombreux athlètes ; parmi ceux qu'animait une profonde conviction, les uns, modestes et patients, ont poursuivi leur œuvre dans le silence du cabinet ; chaque jour leur apportait de nouveaux matériaux, dont par malheur la classification, toujours différée, n'a pu s'accomplir ; les autres, ardents, audacieux, impatients de la renommée, impru-

dents peut-être, ont affronté trop tôt la publicité ; armés à la légère, ils se sont présentés au combat, allant même jusqu'à ouvrir champ clos, où un succès incomplet, si ce n'est un échec, leur fut réservé. L'insuccès de la démonstration apportait alors un obstacle de plus à ce que la science nouvelle fût accueillie : pour une expérience manquée ou incomplète, on rejetait aveuglément tout un monde de faits ; comme si l'on eût été en droit d'exiger à heure fixe une épreuve décisive de ces capricieux phénomènes, à peine entrevus, et sur lesquels la moindre circonstance de temps, de lieu ou de personne, exerce presque toujours une influence que l'on ne peut mesurer ! Les affections bizarres, qui ordinairement rendent le *sujet* plus impressionnable au fluide magnétique, sont-elles donc les seules qui doivent rencontrer infaillibles les prévisions de nos modernes Esculapes ? On regarde en pitié les croyants, parce qu'ils sont persuadés que la volonté est le principal moyen d'accumuler l'influx vital et de le pousser dans un corps voisin, tout comme la volonté envoie dans nos muscles le pouvoir de les remuer... Mais si cette volonté pousse le fluide nerveux à l'extrémité de ma main ou de mon pied, serait-il absolument impossible qu'elle l'élancât au-delà de mes membres dans un individu voisin ? Si l'on peut jeter des regards ardents de colère ou d'amour, pourquoi ne transmettrions-nous pas aussi d'autres influences ? Si l'approche d'une personne aimée agit à distance même sur un aveugle, pouvons-nous nier l'existence d'effluves, insaisissables il est vrai, et néanmoins réelles et certaines ?

Dans le camp adverse on rencontrait une opposition systématique, un parti pris d'expliquer par d'autres causes connues ce que l'on ne pouvait plus nier ; et plus souvent encore, la persistance à employer cette espèce de force d'inertie qui consiste à tout nier ; ces différentes circonstances, dis-je, ont étouffé la lumière qui commençait à se faire.

Parfois aussi les esprits purement littéraires prirent part à la lutte, et plusieurs ont su trouver dans le magnétisme un nouvel élément de vie pour leurs conceptions. Là, aussi, les deux camps se sont retrouvés en présence, et nous devons le reconnaître, celui des *croyants* a triomphé du persiflage de ses adversaires.

Mon père se range parmi les hommes prudents et sérieux : convaincu lui-même, par une expérience constante de plus de quarante années, il ne crut toutefois devoir présenter l'ensemble de ses travaux qu'au mo-

ment où son œuvre aurait été rendue complète; mais le nombre de ses jours trop tôt comptés a laissé cette œuvre inachevée. Ses laborieuses observations sur le somnambulisme, la catalepsie et le magnétisme m'ont plusieurs fois appelé comme témoin de leurs surprenants effets, et cela me permet d'en présenter une rapide esquisse.

Etranger aux sciences médicales, je dois bannir toute discussion scientifique : je ne puis m'ériger en juge ; je resterai donc simple narrateur, mais consciencieux et digne de foi, parce que je puis dire : *j'ai vu* (1).

Vers la fin du mois d'août 1838, se trouvait à Aix-les-Bains une dame genevoise. Belle, bonne et gracieuse, tout paraissait lui sourire : son cœur de jeune épouse s'ouvrait aux douces émotions de l'amour maternel, lorsqu'une spéculation commerciale trop hasardée vint détruire ce bonheur. Son mari, M. Désiré S..., fut forcé de s'expatrier ; et son enfant, suçant un lait envenimé par le chagrin, s'envola bientôt après vers une autre patrie.

Des coups si rudes, frappant un tempéramment délicat, frêle et nerveux, hâtèrent l'explosion des prédispositions que M^{me} Eugénie S... avait à une maladie du cerveau. Longtemps suspendue entre la vie et la mort, la malade supporta pieusement sa destinée. Une heureuse réaction écarta enfin tout danger sérieux ; toutefois, d'atroces douleurs à la tête résistaient à la science médicale. Depuis trois mois, la paupière de M^{me} Eugénie n'avait accordé qu'à la fatigue de rares instants de sommeil. Des phénomènes étranges commençaient à se produire spontanément. Ce fut alors que je vins à Aix, et que je connus cette intéressante jeune femme.

Les circonstances qui avaient précédé le développement de la maladie et quelques autres observations de mon père lui firent pressentir que le magnétisme pourrait agir ici puissamment. Ses premiers essais procurèrent effectivement un sommeil plus prolongé et plus réparateur, néanmoins il restait presque toujours traversé par des songes pénibles.

Ce demi-succès était déjà beaucoup ; un incident particulier donna à mon père l'espérance d'obtenir davantage. Sortie de l'état de somnolence, la malade trouvait un vif plaisir dans la musique : ses contractions nerveuses en devenaient sensiblement moins fortes. Puisque la musique, par elle seule, calmait les souffrances de M^{me} Eugénie et puisque les *passes* magnétiques réussissaient à donner le sommeil, n'était-il pas naturel de réunir ces deux moyens ? Un jour donc que quelques instants avaient suffi pour endormir la malade, on mit en jeu une harmonie douce composée de flûte et guitare.

M^{me} Eugénie, jusqu'alors languissamment étendue sur un lit de repos, se leva brusquement, les yeux fermés. Elle appuya sa tête contre le mur opposé aux musiciens, prêta quelque temps l'oreille, puis, frappant des mains en mesure, elle s'avança vers nous. Sa démarche restait encore malade, hésitante : mais quel changement dans ses traits ! Un bien-être vivement senti était empreint sur son visage et dans tous ses mouvements. Ceux-ci obéissant avec docilité aux pensées de la musique, étaient

comme elle tour-à-tour souples, gracieux, rompus ou énergiques.

Sur le point de nous atteindre, la malade s'arrêta, promena son bras en cercle autour d'elle, le fixa vers un coin de la chambre et s'avança dans la direction toujours indiquée par son bras étendu. Nous étions impatients de deviner son projet, car de seconde en seconde, ses pas paraissaient plus fermes et plus pressés. Parvenue au but qu'elle indiquait, M^{me} Eugénie tourna avec précaution le bouton d'une armoire. Puis, avant de passer outre, se hâta de souffler sur ses doigts, à peu près comme l'aurait fait une personne touchée par un objet brûlant. Nous remarquâmes alors que le bouton était formé de deux métaux. Au point de leur jonction se développait sans doute un courant électrique insensible pour nous, mais que bien souvent, depuis lors, j'ai vu se révéler sous l'exquise sensibilité procurée par le sommeil magnétique.

L'armoire étant ouverte, la malade en tira une longue chaîne en or qu'elle posa sur son front, et sa démarche, auparavant chancelante, devint assurée et commelibre de tout effort.

De temps à autre, l'influence des passes magnétiques diminuait : du moins nous le présumâmes à l'expression de souffrance qui, pour quelques instants, semblable à un voile, couvrait les traits de M^{me} Eugénie. Alors celle-ci se rapprochait des musiciens ; elle s'appuyait avec délices contre les instruments pour en sentir plus entières toutes les vibrations : ses mains cherchaient à saisir les cordes sonores, à les rouler autour de sa tête ; quelquefois elles en formaient comme un invisible faisceau qu'elles déposaient sur la partie du corps la plus endolorie. Une des remarques qui caractérisèrent le mieux cette phase de la crise fut que la malade, musicienne fort ordinaire dans son état normal, nous signalait alors par ses gestes impatients et avec une justesse remarquable, le plus léger désaccord.

L'on n'avait encore joué que des morceaux d'harmonie : une valse se présenta ; c'était une composition de Strauss fort répandue. M^{me} Eugénie en écouta la première partie avec une singulière attention ; puis, sans doute un souvenir riant s'éveilla dans son cœur, car, le sourire aux lèvres, elle plia sa démarche au rythme musical, et détachant la chaîne d'or, son premier talisman, elle la balançait joyeusement devant elle et semblait l'offrir à quelqu'un. Je m'approchai, saisissant l'une des extrémités de la chaîne, et nous fîmes quelques tours de valse. Tout-à-coup ma danseuse s'arrêta, pousse un soupir et laisse peser sur mon bras le sien enroidi ; sa gaité avait fui comme un songe ; des pleurs inondaient son visage. C'était la première apparition des crises de catalepsie. Ayant assisté déjà plusieurs fois à des accidents de cette nature, il m'était facile de faire cesser celui-ci. La joie reparut aussitôt et M^{me} Eugénie, se livrant de nouveau au plaisir, reprit la valse commencée. Jusqu'alors le plus profond silence avait régné entre nous deux ; ma danseuse murmura enfin quelques mots ; je ne pus en saisir le sens ni répondre. Etonnée de ce silence, la malade passa lentement sa main à une faible distance de ma figure sans la toucher et s'écria d'un ton de dépit : « Ce n'est pas lui ! » Le mouvement qu'elle fit alors pour se séparer de moi fut si brusque, qu'elle oublia entre mes mains la chaîne d'or : sa démarche devint aussitôt faible et chancelante.

(1) Il est à remarquer que, pour apporter plus de rapidité à mon récit, j'ai groupé, dans une seule soirée, les faits dont je fus témoin, bien qu'ils ne se soient produits qu'à diverses époques, et pour quelques-uns même, chez des personnes différentes.

Ces hallucinations, cette exquise sensibilité pour l'harmonie musicale, le sens du toucher porté si rapidement à une perfection telle qu'il révélait à M^{me} Eugénie l'existence de l'or et la puissante influence de ce métal, voilà déjà des faits bien remarquables ! D'autres cependant vont leur succéder, plus intéressants encore, parce qu'ils démontreront l'influence du sommeil magnétique sur l'état moral du souffrant.

Les musiciens, fatigués, furent remplacés par une jeune personne, M^{lle} V. F. qui, s'accompagnant de la guitare, chanta la romance : *Vous souvient-il, Marie....* Le refrain si mélancolique de cette poésie : *Les rêves n'ont pas d'ombre alors qu'on a quinze ans*, reporta M^{me} Eugénie vers les jours où elle vivait heureuse.

« Oh oui ! dit-elle tristement, mes rêves d'alors étaient bien joyeux !... mais, ce bonheur, je ne l'ai vu qu'en songe... Le pain que mon cœur voulait porter aux malheureux, on l'a gardé pour moi. L'amour, la félicité que tu m'apportais, cher Désiré, où sont-ils aujourd'hui ? L'un a fui bien loin de moi, et l'autre... c'est un ferment de mort au fond de mon âme. Mon Dieu ! mon Dieu ! »

Lajeune V. F. chanta l'élégie de Jean Reboul : *Un ange au radieux visage...* La simplicité sublime dont le poète boulanger a su imprégner ses paroles, la douce mélancolie de la musique, cet enfant qui meurt, et cet ange de consolation qui veille auprès du berceau, tout impressionna profondément M^{me} Eugénie. Elle dit d'une voix étranglée par la douleur : *Mon fils !* Puis avec un soupir ajouta : *Dans le ciel !* Et sa tête s'affaissa sur sa poitrine. Mais, bientôt, elle la releva : le désespoir contractait tous les traits et la malade reprit sur l'air de l'élégie l'improvisation qui suit :

Oh ! toi qui connais ma faiblesse,
Toi qui veillais près du berceau,
Bon ange, encore toi tu me laisses !
Je souffre ; ouvre-moi le tombeau.

Effrayée de l'état où involontairement elle avait jeté la malade, M^{lle} V. F. essaya de la distraire en lui rappelant l'amitié de sa famille, les soins affectueux qui l'entouraient, et en lui montrant dans le lointain l'aurore de nouveaux beaux jours. D'abord insensible, M^{me} Eugénie entra peu à peu dans les idées nouvelles qu'on lui offrait, et cette voix, cette âme qui, parlant à son cœur semblait être celle d'un ange de consolation, devint pour elle un génie bienfaisant. Alors que les douleurs se faisaient sentir plus poignantes, alors qu'une pensée chagrine se présentait de nouveau à son imagination, la malade recourait à son ange tutélaire en chantant sur une modulation plaintive et suppliante : *Azaël, Azaël, Azaël, viens à moi !* S'identifiant avec lui, elle se nommait elle-même Azaëla. Avec lui elle parcourait des régions bienheureuses : elle voyait son époux, riche de fortune et d'estime, la conduire vers leurs bienfaiteurs. Oh ! combien, dans ces moments, les paroles de M^{me} Eugénie devenaient affectueuses. Alors elle se plaisait à revoir sa vie de souffrances ; mais, comme un mendiant devenu riche considère parfois sans amertume les haillons de sa misère, ainsi la malade rappelait avec calme et même avec joie ses malheurs passés. Et quand la place où son époux lui avait

dit adieu, quand le pain qu'ils avaient mouillé de leurs larmes, quand les jours où il fallut abandonner une maison qui n'était plus la leur se présentaient aux souvenirs de M^{me} Eugénie, celle-ci souriant devant ses tristes souvenirs, disait : *N'est-ce pas, Désiré, que tout redevient beau dans le bonheur ?*

Mais si, au milieu d'autres pensées, se glissait celle du fils unique, mort si jeune, la pauvre mère voyait son courage défaillir. Elle pleurait amèrement ; puis aussitôt, considérant les bontés de Dieu envers elle, elle s'indignait avec larmes de ce qu'elle appelait son oubliuse ingratitude ; elle implorait la miséricorde du Tout-Puissant ; elle implorait son assistance ; une fois entre autres elle improvisa les vers qui suivent :

Je suis faible dans ma carrière,
Je puis sans cesse m'égarer,
Seigneur, inspire ma prière !
Sans toi, Seigneur, puis-je prier !
L'infortune brisa mon âme :
Oh mon Dieu ! pardonne à mes pleurs !
Je suis faible et je suis femme...
Pauvre femme dans la douleur.

Des scènes d'une nature bien différente de celles que nous venons de voir se dérouler succédèrent brusquement : les crises de catalepsie devinrent plus fréquentes ; la malade cessa de parler ; elle était toutefois dans une agitation extraordinaire : ses gestes se prodiguaient rapides et violents ; elle essayait des tours d'équilibre (1) : tantôt elle s'élançait d'un siège sur un autre ; tantôt elle devenait immobile sur l'étroit dossier d'un fauteuil ou dans les attitudes les plus difficiles : tantôt encore elle entassait plusieurs objets fragiles, les tenant en équilibre sur une pointe aiguë. Cependant ses yeux restaient fermés (2) ; mais ses doigts, desquels s'échappait une lueur phosphorescente formant une aigrette lumineuse, paraissaient suppléer au sens de la vue. Par instants aussi, l'ouïe était déplacée et semblait errer sur tout le corps, se produisant sur divers points, bien qu'elle nous parut affectionner spécialement l'extrémité des doigts et le creux de l'épigastre.

(La suite prochainement.)

ALPH. DESPINE.

LES DEUX MANSARDES

FANTAISIE DÉDIÉE A MON AMI BENJAMIN DUFRNEX

Le printemps est revenu, le doux printemps qui fait ouvrir les corolles des fleurs, dans les champs, et les fenêtres des mansardes, dans les villes. Déjà les lilas et les oiseaux remplissent l'air de parfums et de chansons. La nature entière, dépouillée de ses habits de deuil, tressaille, et, confiante, livre ses épaules engourdies par l'hiver aux premières caresses du soleil d'avril.

(1) Le phénomène qui suit se rapporte à M^{lle} A. R.

(2) Le fait suivant se produisit chez M^{lle} M. V.

I

Elle a ouvert la fenêtre de sa mansarde, Louise, l'in-fatigable ouvrière, où, chaque jour, après son *Ave* du matin, elle vient travailler sans trêve, depuis l'aube jusqu'au soir. Son pur et noble visage est encadré de longs cheveux noirs, et, par intervalles, ses beaux yeux se tournent vers le ciel pour regarder le nuage qui fuit ou l'hirondelle qui passe.

La toilette de la pauvre fille est sombre, sombre comme sa vie ! Une robe de couleur brune lui monte jusqu'à la naissance du cou autour duquel s'arrondit un fichu bien blanc.

Parfois Louise suspend son ouvrage, et chante quelques couplets d'un air aimé au vallon natal. Mais, soudain, comme si elle avait honte de perdre ainsi son temps, elle se hâte de reprendre l'aiguille qu'elle fait courir alors entre ses doigts avec un redoublement de vitesse.

Un simple bouquet de violettes, enfoui dans un vase de faïence, remplit la mansarde de fraîches senteurs.

Assise dans un fauteuil délabré, une femme à cheveux blancs la regardait avec tristesse, et soupirait en voyant sa fille s'user à un si pénible travail. Elle était bien triste la bonne vieille, car de déchirantes pensées agitaient son esprit. C'est qu'elle songeait, en ce moment, que la fin de sa carrière rapprochait chaque jour l'heure fatale de la séparation, et qu'elle laisserait alors Louise, seule, orpheline, abandonnée au milieu des séductions d'une grande cité. Puis, en contemplant les traits amaigris de sa fille que minait un excès de fatigue, amicalement elle lui dit :

« Ecoute, Louise, le temps est si beau ce matin ! Si nous allions nous promener ensemble au Jardin du Luxembourg ? Le grand air nous fera du bien. »

La jeune ouvrière, dans la pensée de faire plaisir à sa mère, et dans l'espoir de rattraper le temps perdu en travaillant plus tard sur les heures de son sommeil, mit bien vite son châle et son chapeau.

Elle offrit son bras à la vieille infirme, et toutes deux descendirent lentement les cinq étages qui séparaient leur chambrette de la rue.

Un matin, Louise n'ouvrit pas, comme d'habitude, la fenêtre de sa mansarde, et déjà les voisins jasaient à l'envi en faisant mille conjectures. Si leurs regards curieux avaient pu pénétrer jusque dans l'intérieur, ils auraient vu la pauvre enfant tenant à sa main une lettre d'une écriture vulgaire, et de grosses larmes inonder son visage.

Pierre, appelé à la conscription, avait tiré un mauvais numéro, et devait partir pour l'armée. Or, le père du valet de ferme n'était pas riche, et, au village, tout le monde disait que Pierre était l'amoureux de Louise, et que cette bonne fille était bien digne de l'amour de ce brave garçon.

.....

Et, le soir, en achevant son ouvrage de la journée, Louise sanglotait !

II

L'amour est un jeu ...
— Aimons-nous, Ninette !
Eau, terre et ciel bleu,
Tout joue à ce jeu.
— L'amour est un jeu ? ...
Fort bien ! dit Ninette.
Mais, j'en fais l'aventure,
Moi, je triche au jeu.
L'hor. Noz.

Elle a ouvert la fenêtre de sa mansarde, Olympia, la joyeuse étudiante, où, chaque jour, après sa toilette du matin, elle vient fumer sa cigarette, depuis l'aube jusqu'au soir. Son frais et mignon visage est encadré de tresses blondes, et, par intervalles, ses yeux malins s'abaissent vers la rue pour regarder une voiture qui fuit ou un étudiant qui passe.

La toilette de l'opulente courtisane est frivole, frivole comme sa vie ! Une robe de gaze légère l'enveloppe de ses plis onduleux, et son corsage à demi entr'ouvert est plein des plus riantes promesses.

Parfois Olympia quitte sa cigarette et chante quelques couplets d'un air aimé au quartier latin. Mais, soudain, craignant que le feu ne vienne à s'éteindre, elle se hâte d'aspirer quelques bouffées qu'elle fait courir sur ses lèvres roses en tourbillonnantes spirales.

Un bouquet des fleurs les plus rares, coquettement placé dans un vase de Sèvres, remplit la chambrette d'exquises senteurs.

Assis dans un confortable fauteuil, un jeune homme regardait Olympia avec tristesse, et soupirait en la voyant si belle en sa nonchalance. Il était bien triste le vieil étudiant en droit, car de déchirantes pensées agitaient son esprit. C'est qu'il songeait, en ce moment, que la fin de ses études rapprochait chaque jour l'heure fatale de la séparation, et qu'il laisserait alors Olympia à Paris, pour retourner seul au fond de sa province. Puis, en contemplant les traits chéris de sa maîtresse, que rembrunissait une teinte de mélancolie, amicalement il lui dit :

« Ecoute, Olympia, le temps est si beau, ce matin. Si nous allions nous promener ensemble au Bois ? Je suis sûr que cette course te distrairait. »

La jeune étudiante, dans la pensée de ne pas déplaire à son amant, et dans l'espoir de rattraper ce moment d'ennui en s'échappant seule, plus tard, pendant qu'Alfred irait aux cours, mit sa mantille et son chapeau.

Elle accepta le bras de son cavalier, et tous les deux descendirent rapidement les cinq étages qui séparaient leur chambrette de la rue.

Un matin, Olympia n'ouvrit pas, comme d'habitude, la fenêtre de sa mansarde, et déjà les voisins jasaient à l'envi en faisant mille conjectures. Si leurs regards curieux avaient pu pénétrer jusque dans l'intérieur, ils auraient vu la belle enfant tenant à sa main une lettre d'une élégante écriture, et deux larmes glisser furtivement le long de son visage.

Alfred, rappelé dans sa famille, partait le lendemain pour Toulouse. Or, le père de l'étudiant en droit était fort riche, et, au quartier latin, tout le monde disait qu'Alfred était l'amant d'Olympia, qu'il se ruinait pour elle, mais que la drôlesse n'était pas digne de l'amour de ce brave garçon.

.....

Et, le soir, en fumant sa cigarette de tabac turc, Olympia chantait !

III

L'hiver est venu, et enveloppe déjà vallons et collines sous son manteau de neige. Une bise âpre souffle à travers la campagne, et les arbres, pareils à des squelettes, entrechoquent leurs branches couvertes de givre.

Devant l'église d'un village de Normandie, une bande de petits garçons donne l'assaut à une redoute de neige vaillamment défendue par une poignée de petites filles, dont les figures violettes et les nez rougis par le froid s'aperçoivent à travers les embrasures de la blanche citadelle. En peu d'instants, la mêlée est devenue générale. Quelques assaillants grimpent déjà sur les murs ; les plus heureux s'y maintiennent avec effort ; d'autres s'y cramponnent un moment de leurs mains bleues, mais vigoureusement repoussés, ils roulent pêle-mêle dans le fossé. Chaque défaite est aussitôt signalée par les cris de triomphe de la petite garnison féminine. Cependant la forteresse, attaquée de tous les côtés, va infailliblement capituler, quand le combat cesse tout-à-coup. Assiégeants et assiégés s'arrêtent d'un commun accord. La joie s'envole, les bouches restent muettes, la stupeur est générale !

Que s'est-il donc passé ?

Tenez ! regardez là-bas, sur la route, cette femme qui s'avance péniblement. Quelques méchantes guenilles la préservent à peine des rigueurs de la saison, et un foulard rouge enveloppe de ses lambeaux sa figure hâve et flétrie. Elle n'est pas vieille, cependant, et la débâche seule a courbé son dos et imprimé sur son front ces rides prématurées.

Quand la pauvre eut dépassé l'église, quelques-uns des plus mauvais sujets de la bande lui jetèrent des boules de neige en criant à plein gosier : « Ohé ! la sorcière ! ohé ! » Les plus poltrons s'abstinrent et firent un grand signe de croix. Quant aux petites filles, elles avaient toutes jeté leurs tabliers sur leurs têtes. Le premier moment de crainte passé, tous voulurent recommencer à jouer, mais l'entrain avait disparu. Adieu, donc, la petite guerre ! bruyants éclats de rire, adieu !

La sorcière avait semé la terreur sur son passage et répandu l'effroi dans ces âmes enfantines. C'est que la tireuse de cartes n'était pas aimée dans le pays : on disait partout qu'elle jetait de mauvais sorts aux enfants qu'elle touchait, et que, tous les soirs, elle rôdait, à minuit, sur les cimetières pour arracher les croix sur les tombes des jeunes filles.

Aussi, après sa funeste apparition, les petites paysannes refusèrent-elles à leurs frères de reprendre la défense de la forteresse, et toute la bande redescendit le village en s'égrenant à la porte de chaque chaumière.

Cependant, à l'extrémité du hameau, la bohémienne s'était arrêtée devant une maisonnette de construction récente. Là, transie de froid, ne sachant où chercher un refuge, elle frappa timidement à la porte. Une femme, qui tenait dans ses bras un enfant en bas âge, lui ouvrit.

L'intérieur du logis où elle venait d'être introduite, quoique très simple, se distinguait par sa remarquable propreté et par une légère coquetterie de décoration. Un grand buffet de noyer faisait resplendir trois rangées de vaisselle en étain, brillante comme la gamelle d'un soldat un jour de parade. En face, un yatagan algérien et un sabre de cavalerie croisaient leurs lames au milieu

desquelles s'épanouissaient deux épaulettes de laine rouge.

Tout respirait l'honnêteté et le bonheur dans cette modeste cuisine de campagne. Couple fortuné ! vous l'avez su trouver le bonheur, sans grands efforts et sans grands combats, dans un milieu paisible et raisonnable, dans une de ces bonnes et modestes existences d'autrefois. Affections saintes de la famille, cris joyeux de l'enfant qui grandit, consolantes pensées de l'hospitalité accordée aux malheureux, salutaire travail quotidien, honorable médiocrité passée entre la maison qui nous a vu naître et le cimetière où nous attendent ceux que nous avons aimés, n'êtes-vous pas seuls dignes d'occuper notre existence, seuls dignes d'occuper notre cœur ? Hors de là, hors de l'amour, hors du devoir, hors du travail, tout n'est-il pas que désenchantement, désordre ou folie ?

Ainsi l'avait compris le jeune ménage qui, dans un élan de cœur, venait d'accueillir la bohémienne, insultée par l'enfance et de tout le monde repoussée.

Le dîner chantait sur la braise, et, près du foyer, un homme aux vigoureuses épaules et au teint bruni par le soleil d'Afrique, tressait des corbeilles d'osier, en fredonnant une marche guerrière. Quand la tireuse de carte entra, il cessa son chant et jeta au feu un fagot de broussailles.

En voyant l'état de misère de la malheureuse et en sentant ses membres glacés, la maîtresse de la maison s'était empressée d'apporter une chaise près de la cheminée, et dit d'une voix bienveillante :

« Venez ici, ma bonne femme, vous vous réchaufferez, car vous devez avoir bien froid. Dans un instant notre dîner va être prêt, et, avant de continuer votre route, vous le partagerez avec nous. »

En s'approchant, la flamme vive des broussailles qui pétillaient dans l'âtre éclaira le visage de l'hospitalière paysanne.

La tireuse de cartes poussa un cri.

Olympia, l'étudiante, avait reconnu Louise, son ancienne voisine de mansarde !

LOUIS MACON.

ARCHÉOLOGIE

VOIES ROMAINES

(Suite)

La voie longeait le coteau de Tours, montait probablement à Conflans, à l'époque où l'Isère baignait le bas de la roche et venait ensuite traverser l'Arly au plus étroit de la vallée. L'Arly paraît d'abord avoir la même étymologie celtique qu'Arles : AR — *sur*, LAITH — *eau* ; *eau* qui vient *sur* ou de *haut*. Mais si on consulte l'ancien dialecte, on lira : *ar* — cours d'eau, *lai* ou *le* — étang, petit lac. Les deux étymologies peuvent s'accorder avec la nature des lieux, puisque cette rivière prend sa source dans les marais de Megève.

On a trouvé sur la rive droite une tête de bronze bien barbée avec les yeux en cuivre jaune. Sur les ruines du monument romain auquel elle appartenait, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem établirent plus tard un hôpital, et les comtes de Savoie un autre sur la rive gauche. Le nom de l'Hôpital est resté aux maisons qui se son

groupées auprès de cet établissement, et celui de *Jérusalem* au quartier de l'église de Saint-Jean-Baptiste. Le chœur et quelques ruines de cellules dans les jardins inférieurs passent encore pour remonter à la date de la fondation. La chapelle des comtes de Savoie, en face du vieux pont, est détruite ; mais le nom d'*Hospitales* est resté au quartier de la rive gauche, appelé aussi Adoubes. On sait qu'à son passage, en 1835, le roi Charles-Albert donna le nom d'Albertville aux deux villes de Conflans et de l'Hôpital, qui furent réunies administrativement l'année suivante.

De là, par Saint-Sigismond, la Croix-de-l'Orme, Aidi-Dessous, Gilly, Bornery, Saint-Vital, on arrive au ruisseau de Fermeux qui terminait autrefois le diocèse de Tarentaise. Nous reviendrons sur les antiquités que l'on trouve dans ce parcours, et nous continuons par-dessous Montailleur et Grézy. Le clos du vieux cimetière contient une pierre sépulcrale très intéressante. Le village de Fontaines a aussi plusieurs débris d'inscriptions, dont quelques-unes monumentales. Dans le cours de mes investigations, je montais un jour au château de Miolans avec M. l'ingénieur Clert-Biron. Au milieu du vaste panorama qui se déroulait à nos regards, j'appelai son attention sur l'espace que j'avais à explorer entre les Fontaines et Albigny, et lui soumis le tracé hypothétique que je me proposais de suivre pour abrégier mes recherches. Dès qu'il eut son approbation, nous descendîmes dans la plaine, et la première découverte que nous fîmes sur la ligne de ce tracé pas tout-à-fait imaginaire, ce fut celle d'une chaussée ancienne avec pavé, dans les marais, en bas de Fréterive. Les érosions de l'Isère en avaient détruit une portion, d'où peut-être *fracta ripa*. On nous montra ensuite, dans la campagne voisine, quatre inscriptions tumulaires appartenant à la même famille romaine.

La ligne était donc assurée, même dans l'endroit où les débordements de l'Isère la rendaient le plus douteuse. De là, il fut facile de la compléter par le Bourget, Chevillard et Albigny sous Saint-Pierre, Bourg-Evescal et Saint-Jean de la Porte. Je laisse aussi pour le moment les antiquités qui y abondent et suis les vestiges par-dessous Cruet, à la Chapelle, à Mérande, Arbin, où sont plusieurs tombeaux gallo-romains.

Quoi qu'il en soit du rôle qu'a pu jouer Montmélian à l'époque romaine (1), les traces de la voie me semblent se maintenir derrière, au bas des Caloudes, à la Maladière, et de là à droite de la route actuelle jusque vers Saint-Jeoire, où elle a dû tourner et monter le plateau. On en aperçoit encore un petit tronçon strié dans le roc au-dessus de Trivier. Tout près de l'église de la Ravoire, on a trouvé des restes de fortifications romaines avec aqueducs, colonnes, mosaïques, etc. De là, par la Peisse et Buisson-Rond, elle atteignait le château de Chambéry.

Je dirai ailleurs les raisons sur lesquelles je m'appuie pour y voir la station placée près de *Lemencum*. Qu'il me suffise à présent de l'indiquer, pour pouvoir mesurer de là xvi milles, 23,696 mètres, jusqu'à Saint-Jean-de-la-Porte. C'est la distance que donnent tous les itinéraires entre *Lemencum* et *Mantala*. Or, entre Saint-Jean-de-la-Porte et Saint-Pierre-d'Albigny, sur quatre kilomètres de longueur, on trouve une quantité de

constructions romaines, d'objets antiques, d'inscriptions, entr'autres celle d'un votif des décurions viennois. Deux villages jalonnent encore cette distance, Bourg-Evescal et Albigny, et semblent relier les deux extrémités, entre lesquelles on ne peut douter qu'il n'y ait eu autrefois un grand centre de population.

D'après la tradition, l'église de Saint-Jean n'était autrefois qu'une chapelle élevée à la porte de la ville, et Saint-Pierre, une dépendance d'Albigny. Si l'importance de cette ancienne ville peut se conjecturer d'après son étendue, il n'y a rien d'improbable dans l'assemblée des évêques de la Bourgogne à ce *Mantala*, en 879, pour donner le sceptre royal au comte Boson, beau-frère de Charles-le-Chauve et vice-roi de Lombardie (1). Le *territorium viennense* ne doit point s'entendre seulement du diocèse de Vienne ; il indiquait ici la province ecclésiastique pour marquer la préséance de l'archevêque de Vienne, primat des Gaules, en présence des métropolitains de Besançon, de Lyon, de Tarentaise, d'Aix et d'Arles. Le Mantalle de la Valloire n'était qu'un château appartenant à Boson, comme comte de Vienne (2), et on ne conçoit guère que les évêques s'y réunissent en son absence. Cet acte d'indépendance devait s'ourdir prudemment dans une vallée reculée des Alpes, pour se consommer au grand jour par la consécration du roi à Lyon. Et le nom de *Burgum episcoporum* qu'a conservé, après la destruction de la ville, au x^e siècle, le quartier qui leur a servi de centre, est un souvenir assez remarquable de ce *Mall* burgonde.

Entre *Mantala* et *Ad Publicanos*, les manuscrits de Florence et d'Orléans donnent xiii milles, soit 19,253 mètres ; et jusqu'à *Obilimum*, celui de Madrid donne la même distance, ce qui ferait 38 kilom. 1/2. Or, entre Saint-Jean-de-la-Porte et Arbin de la Bâthie, il n'y a que 35 kilomètres 1/2, par Conflans, ou 33, si l'on suppose que le pont ait été plus près de la jonction de l'Arly et de l'Isère.

La différence n'est pas très grande, surtout si on la divise encore pour en attribuer une part proportionnelle aux deux traits de route séparés par *Ad Publicanos*, dont la station se trouverait, d'après ce système, à Saint-Vital. La localité ne manque pas non plus d'inscriptions romaines ; il y en a à l'Etraz, à l'Epigny, à Tournon, dans les ruines du château. D'après cette dernière, un prêtre de Mercure (Mercury de Chevron ?) aurait élevé là un monument public à ses frais.

Mais un fait surtout motiverait peut-être ici la station des *Publicains* ; c'est la limite probable entre la province des Alpes graies et pennines et la Viennoise.

Les *Publicains*, presque tous chevaliers romains, étaient les fermiers des *Vectigalia* sous la République et les premiers empereurs. Les *tributa* étaient perçus par les agents des gouverneurs de province (3). A cause des énormes avances à faire à l'Etat, les *Publicains* s'associaient le plus souvent pour opérer ou comme *redemptores* ou comme *negociatores*. Avec la quantité de numéraire dont ils disposaient, ils faisaient la banque *mensarii*, et même d'autres négoce (4). Ils

(1) Labbe, *Coll. concil.*, IV.

(2) Mille, *Hist. de Bourgogne*, III ; notes et preuves.

(3) *In verr.*, III, 27.

(4) *Liv.* VII, *Valer. Max.*, v. 6.

(1) Ménabréa, *Montmélian et les Alpes*.

continuèrent à exercer ces dernières industries lorsque le recouvrement de tous les impôts fut confié aux *procuratores cæsaris* pour le fisc, et successivement aux *curiales* et aux employés de chaque spécialité pour l'*ærarium* (1).

Parmi les objets qui concouraient à grossir le Trésor, il faut bien compter l'impôt des ponts et des routes, appelé *portorium* (2). Mais les *portitores* n'étaient que des employés subalternes chargés de récupérer cet impôt pour le compte des Publicains, comme ailleurs les *pecuarii* et leurs variétés, les *oviarici*, les *boviarici*, etc.; comme aussi les *saltuarii*, les *sapinales*, etc., dans leur spécialité. Il y aura eu des *portitores* au ruisseau de Formeux, ou ailleurs, si la limite a été changée; mais l'expression générique *Ad Publicanos* indique plutôt une station centrale des chevaliers romains pour réunir non seulement le *portorium*, mais les *decumæ*, les *scripturæ*, les *pecuaria*, *salinaria*, *aquaria*, etc., et toute cette variété d'impôts qui écrasaient les provinces (3). Il n'y aurait donc rien d'étonnant de les voir changer de domicile, comme semblent l'indiquer les variantes des itinéraires.

Si toutefois leur présence tenait à la ligne de démarcation des deux provinces, leur déplacement trouverait encore ici sa justification. J'ai observé plus haut que l'ancien diocèse de Tarentaise se terminait au ruisseau de Formeux. Fondé au commencement du V^e siècle, il n'a dû avoir d'autres limites que celles de la cité de *Darentasia*, selon l'usage de l'Eglise, qui, surtout depuis Constantin, adopta les circonscriptions civiles.

Mais la division des cités de la Gaule, sous cet empereur et les suivants, était loin de représenter les anciennes agrégations gauloises, telles que nous les donnent César, Strabon, Pline et Ptolémée. Cantonnées sur les hauts plateaux des Alpes, le plus souvent sur les deux versants à la fois, la conquête en avait fait des municipes, des colonies, des commandements militaires, et les provinces se trouvèrent taillées sur l'étendue territoriale de ces peuples. Cette organisation, du reste, était dans les lois de la stratégie: tant que ces provinces alpines ressortirent du prétoire d'Italie, l'armée romaine devait être à cheval sur les Alpes pour les défendre.

Du moment que Constantin ne laissa aux *Recteurs* que le pouvoir civil, l'administration dut être plus facile avec les limites naturelles des crêtes et des eaux pendantes. Il y eut donc quelques déplacements dans les provinces appuyées aux deux flancs de la chaîne alpine; quelques-unes mêmes furent divisées, et chaque fraction, attribuée l'une au prétoire d'Italie, l'autre au prétoire des Gaules, dut acquérir dans la plaine ce qu'elle perdait sur les plateaux du versant opposé. Ce travail successif de réorganisation provinciale ressort évidemment de l'étude comparée du *libellus provinciarum romanarum*, de la *Notice des dignités de l'empire*, des différentes copies de la *Notice des Gaules* et des géographes et historiens de l'époque. Et pour ne parler que des provinces qui nous occupent ici, le transport de la limite de la Forclaz de Saint-Gervais (4) au

col du Bonhomme, entre les diocèses de Genève et de Tarentaise, expliquera peut-être le retrait de ce dernier au Petit-Bernard, et son extension vers ceux de Genève et de Grenoble jusqu'à Marthod, Tamié et Saint-Vital. Il semble, en effet, au premier coup d'œil, que dans l'occupation primitive, les familles échelonnées sur le cours inférieur de l'Isère, depuis le confluent d'Arly, n'ont pas dû avoir leur centre à Moûtiers, et que si la cité allobroge de Genève comprenait Ugines, qui ne paraît pas trop lui appartenir topographiquement, à plus forte raison la suite du cours de l'Arly et de l'Isère, qui ouvre la magnifique vallée du Grésivaudan, devait former l'extrême contour du territoire allobroge. Deux inscriptions viendront corroborer cette présomption; et si, comme on l'a dit quelque part, la position des Publicains y est intéressée, cette opinion acquerra un degré de plus de probabilité.

(Sera continué.)

DUCIS.

BULLETIN SCIENTIFIQUE

Sur l'ébullition des liquides. — Dans un précédent numéro de la *Revue* (1), j'ai dit quelques mots d'un travail de M. Dufour sur la congélation et l'ébullition des liquides. Le physicien de Lausanne a poursuivi et étendu ses recherches, et il vient de publier un mémoire sur l'ébullition des liquides, dans lequel il examine quelles causes font varier le point auquel cette ébullition a lieu. Ce mémoire a paru en extrait dans les comptes-rendus de l'Académie des Sciences (numéro du 11 novembre 1861) et *in extenso* dans la *Bibliothèque universelle* de Genève (numéro du 20 novembre 1861); comme il compte une soixantaine de pages, qui se prêtent mal à un résumé, je me bornerai à en reproduire textuellement les conclusions, qui intéresseront tous les curieux de la nature, renvoyant les hommes spéciaux au travail original.

M. Dufour resume donc son étude par les conclusions suivantes:

1^o Lorsque dans des capsules de platine, de cuivre, de porcelaine, de verre, on chauffe de l'huile de lin, puis que l'on y introduit, avec des précautions convenables, de petites quantités d'eau qui tombent au fond de la couche d'huile, cette eau peut arriver bien au-dessus de 100° avant de bouillir. Des gouttes aqueuses ont atteint ainsi plus de 150°.

2^o Lorsque l'eau ordinaire, non purgée d'air, est introduite dans un mélange convenable d'essence de girofle et d'huile de lin, elle flotte en équilibre dans ce milieu de même densité. Si on la chauffe dans ces conditions, sa température dépasse toujours 100° avant que l'ébullition ait lieu. Des sphères d'eau ont été amenées ainsi à 178°.

3^o Lorsque l'eau n'est pas placée dans un vase solide, mais qu'elle flotte dans un fluide de même densité, elle peut subsister à l'état liquide (sans changement de pression) jusqu'à — 20° d'une part et 178° d'une autre; c'est-à-dire durant 198° du thermomètre.

4^o Diverses dissolutions salines, chauffées sur un bain de soufre en fusion et sous une couche d'huile, peuvent atteindre des températures supérieures à celle de leur ébullition ordinaire sans changer d'état.

5^o Des sphères de chloroforme, flottant en équilibre dans une dissolution de chlorure de zinc de même densité, peuvent être chauffées jusqu'à 97 et 98° sans bouillir.

6^o L'acide sulfureux liquide, flottant en équilibre entre deux couches inégalement denses d'acide sulfurique convenablement étendu d'eau, a pu être conservé jusqu'à + 8° sans que l'état gazeux se produisît.

7^o Dans les conditions particulières de ces expériences, l'ébullition intervient tantôt spontanément, tantôt sous l'influence d'actions moléculaires étrangères.

8^o Le contact des corps solides, surtout des corps poreux, est très généralement une cause provocatrice de l'ébullition.

9^o L'électricité, comme agent spécial, ne paraît pas agir pour déterminer l'ébullition de l'eau surchauffée.

10^o La décomposition, par un courant électrique, de l'eau sur-

(1) *Petri Burmani, de vectigalibus populi romani.* — Guizot, *Essais sur le régime municipal romain.*

(2) Senec., *de Const. sapient.*, XIV.

(3) *Inverr.*, II. *Pro lege Manilia. Pro Fonteio. De lege Agraria.*

(4) Congrès de Grenoble, 1857; II, 395.

(1) Voy. *Revue savoissienne*, numéro de juin 1861.

chauffée, et le dégagement gazeux qui en résulte, sont une cause provocatrice de l'ébullition.

11° Les retards d'ébullition dans les liquides ne peuvent pas être attribués à une cohésion pour les parois des vases dans lesquels ils sont chauffés.

12° Les retards d'ébullition et toutes les irrégularités qui s'y rattachent, s'expliquent convenablement en les attribuant aux liaisons moléculaires, à la cohésion intérieure des liquides.

13° Les causes qui produisent l'ébullition sont celles qui viennent modifier ou détruire ces liaisons moléculaires.

14° Les retards d'ébullition et les retards de solidification des liquides se produisent dans des circonstances semblables et disparaissent sous des influences semblables également.

15° La chaleur seule, agissant dans les liquides sans le concours d'influences moléculaires étrangères, ne détermine pas leur ébullition à une température constante pour chaque pression.

16° L'ébullition d'un liquide, à une pression déterminée, peut se produire à des températures variables suivant les conditions physiques dans lesquelles il est placé; ces températures sont égales ou supérieures à celles où la force élastique de la vapeur du liquide fait équilibre à la pression extérieure.

Sur un nouveau corps simple. — M. Crookes a soumis à l'analyse spectrale un dépôt sélénifère provenant d'une fabrique d'acide sulfurique de Filkerode, au Hartz, et il a reconnu dans le spectre produit l'existence d'une raie verte très brillante, déterminée par la présence d'un élément probablement nouveau, appartenant au groupe du soufre. Ce corps simple est complètement volatilisable à une température inférieure au rouge; et ses autres propriétés sont encore très mal établies (1).

Eau oxygénée, sa préparation et ses emplois en thérapeutique, par M. Ozanam (2). — M. Ozanam désigne sous le nom d'eau oxygénée l'eau distillée que l'on a chargée ensuite d'oxygène sous l'influence d'une haute pression (8 à 15 atmosphères). L'eau absorbe ainsi environ un $\frac{1}{4}$ volume de gaz oxygène; exposée à l'air libre, elle n'en conserve plus que $\frac{1}{20}$ à $\frac{1}{4}$ de volume.

Les expériences faites sur ce médicament nouveau ont conduit M. Ozanam à lui reconnaître : 1° une action reconstituante sur le sang; 2° une action oxydante ou métamorphique; 3° une action excitante et régulatrice sur le cerveau et la glande thyroïde; — de là son importance dans le traitement du goitre et du crétinisme. Si l'eau de neige, en effet, prise en boisson, produit peu à peu ces graves états morbides, c'est parce qu'elle est entièrement privée d'air vital. M. Ozanam cite à l'appui de son assertion un exemple remarquable de goitre aigu survenu en pleine mer sur les gens de l'équipage de Cook, qui avaient bu de l'eau de glace pendant un voyage au pôle austral.

L'eau oxygénée, de même que les inhalations d'oxygène gazeux, a donné des résultats nuls contre les migraines, et défavorables dans les maladies inflammatoires (telles que le croup et le cancer ulcéré).

L'eau oxygénée est parfaitement limpide, peu savoureuse et un peu pesante pour l'estomac. Le gaz s'en dégage sous forme de bulles très fines et sans mousse persistante.

Genève, 7 décembre 1861. M. DELAFONTAINE.

CHRONIQUE

Acquisitions du Musée d'Annecy.

I. — ALGÉRIE.

Don de M. le docteur Bureau, maire à Kouba (Sahel). — Coton longue soie Géorgie, en capsules. égrené, non égrené, etc. — Goyaves, citrons, jujubes, pin d'Alep, oranger sauvage, grenades, fleur de bananier, rondelle et fibres d'opuntia.

Don de M. Charles C., à l'Haouch Mimouch. — 5 variétés de tabacs algériens, en maniques. — Palmes de dattier. — Papyrus. — Bambou.

Don du jardin impérial d'acclimatation, au Hamma (M. Hardy, directeur). — Rondelles de Caroubier, de jujubier, d'oranger. — Cotons nankin, Géorgie, Kiang-nan. — 25 espèces de fruits. — 50 espèces de plantes d'agrément. — Bambou. — Roseaux.

Don de M. Laffay, à Kouba. — 15 espèces de plantes d'orne-

Don de M. le colonel Mouton, au Hamma. — Détails de la fabrication du crin végétal: palmier nain demi-effilé, en flasse, tordu, teint. — Vin blanc et vin rouge de la Boudzareah.

Don de M. Vallier, à l'Agha. — Cotons longue soie de la Ras-sauta; courte soie de l'Agha; graines.

Don de L. R. — Palmier nain et son fruit. — Platydactyle. — 12 espèces de mollusques. — Plantes marines. — Minéraux et fossiles.

Achat d'objets algériens. — Panier et corbeille de nègre, cha-pelet, flûte, éventails, gibecière kabyle, flissa, plateau marocain, bracelet, collier, bourse, porte-monnaie, trébuchet, brûle-par-fums, couteau kabyle, babouches mauresques, miroir, flacon à koheul, peigne syrien, gant de bain maure, etc.

Achat d'objets d'histoire naturelle. — Patates, arbouses, glands doux, arachides, objets en palmier nain, etc.

II. — SUISSE ET SAVOIE.

Don de M. Duchosal, directeur de l'hospice des Vernets (Genève). — 124 flacons contenant 114 variétés de froment, 5 d'épeautre, 5 d'orge. — 124 variétés de froment en épis, 5 d'é-peautre, 7 d'orge.

Echange du jardin botanique de Genève. — Rondelle de Vernis du Japon. — 6 espèces de courge d'ornement. — Fruits.

Echange du musée de Porrentruy. — 21 espèces de fossiles du Kimmeridgien.

Achat. — 27 échantillons de minéraux. — Perdrix rouge. — Loriot femelle.

Don de M. le chanoine Favre. — Armoiries de Genevois-Ne-mours, sculptées sur pierre. — Statuette en bois, du moyen âge.

Don de M. Loppé. — Roches du dôme du Goûté, vitrifiées par la foudre.

Don de M. Radaz, à Albertville. — 6 espèces de minéraux de Savoie, représentées par 14 échantillons.

Dons de MM. Berthet, Poreaux, Cottin, Fivel, Paris. — Médailles, empreintes de sceaux, etc.

Avec le n° de janvier 1862, les membres de l'Association florimontane et les abonnés recevront la table, les titres et la couverture de l'année 1861.

L'éditeur Ballay aîné vient de publier un nouvel ouvrage de M. Arthur de Gravillon, *l'Histoire du feu par une bûche*. Au mois de mai dernier, la *Revue savoissienne* a rendu compte d'une œuvre du même auteur intitulée : *J'aime les morts!* Dans un de nos prochains numéros, nous parlerons du dernier livre de cet ingénieur et hardi fantaisiste: pour le moment, nous nous bornerons à signaler les succès qu'il obtient à Paris, et nous engageons à le lire tous ceux qui désirent passer quelques heures agréables, et abrégé ainsi les longues veillées de l'hiver.

Cet ouvrage est en vente, à Paris, à la Librairie nouvelle, 45, boulevard des Italiens, et à Genève, à la librairie Desrois, 43, rue du Rhône.

La fabrique belge de l'*Union des papeteries* a obtenu un assez bon papier avec du bois. Fendu à la scie en morceaux de même grandeur le bois est disposé à plat autour d'une meule verticale, sur laquelle tombe un courant d'eau. L'action de la vapeur pousse avec force les morceaux de bois contre la meule, qui les écrase et les réduit en miettes. La pulpe est entraînée par l'eau et dirigée dans un premier réservoir, où elle est tamisée et séparée des filaments trop longs qui ont échappé à l'action de la meule. Conduite dans un second réservoir, elle est ensuite séparée par le tamisage en deux catégories; la pulpe la plus grosse est dirigée sous une meule horizontale qui achève le broyage, et la plus menue est conduite vers un dernier réservoir où elle est passée sur un tamis cylindrique très fin. Lorsque cette pâte provient du bouleau et même du hêtre, elle est employée directement à la fabrication du papier, sans lessivage et même sans blanchiment. Voici la composition de la pâte: pulpe de bois $\frac{3}{4}$, chiffons $\frac{1}{4}$, kaolin $\frac{1}{4}$. La pulpe est versée dans la raffineuse; le kaolin est introduit dans la pâte en mélange intime avec la colle et la féculle. La pâte de ce papier étant plus transparente que celle des chiffons, le kaolin en remplit les pores et lui donne du corps. La forte proportion de matière minérale doit faire de ce papier un produit médiocre; aussi n'est-il destiné qu'à l'impression des journaux.

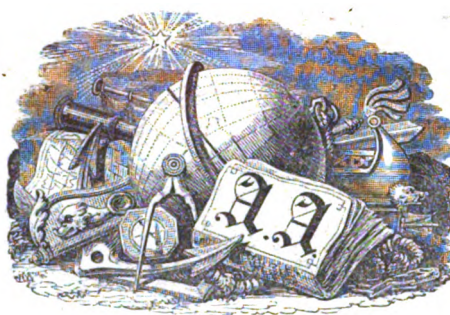
Pour la chronique, Jules Philippe.

JULES PHILIPPE, directeur-gérant.

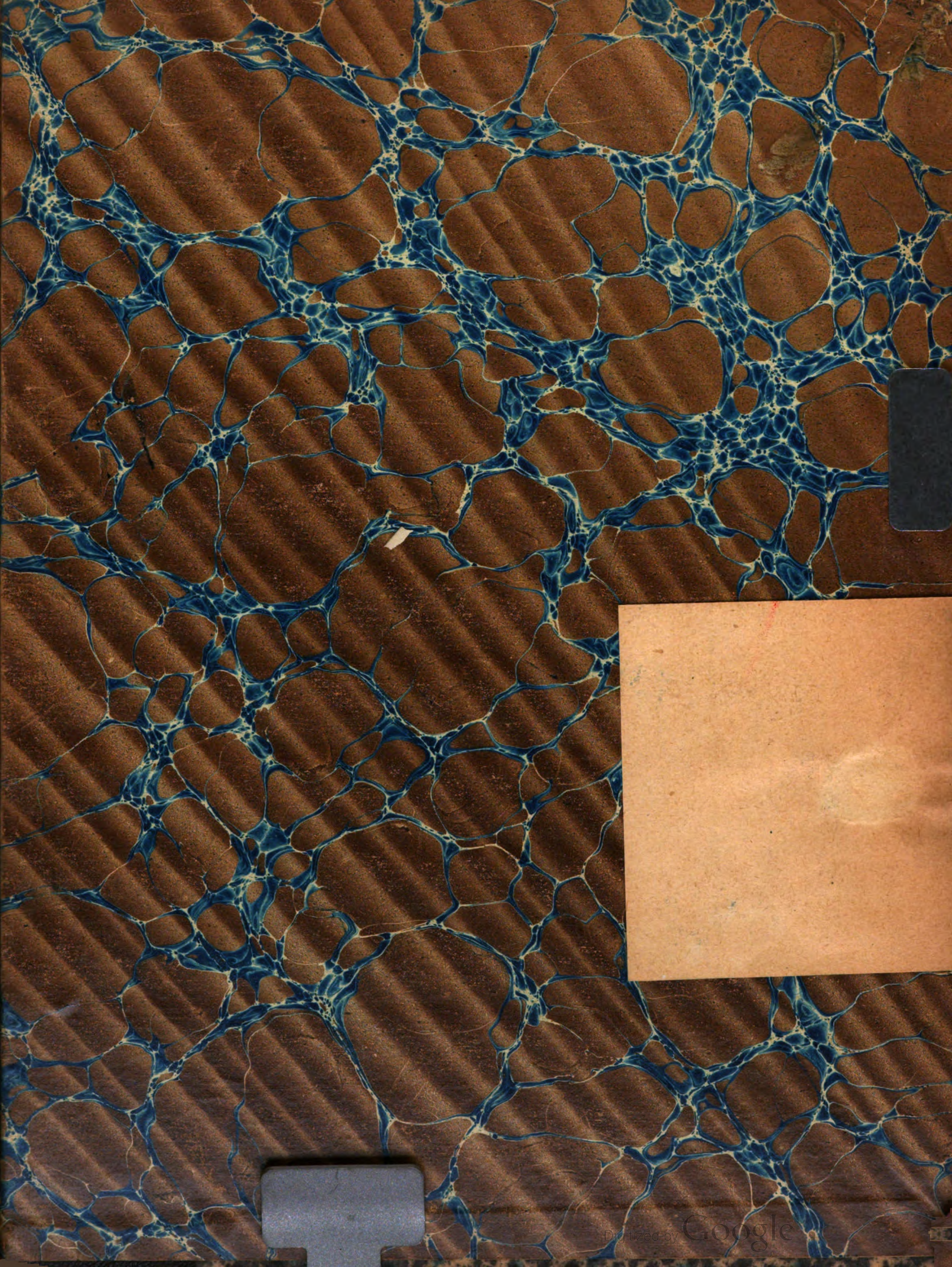
ANNECY, TYP. THÉSIO.

(1) Bibl. univ. de Genève, juin 1861.

(2) Comp. Rend. Ac. Scienc., t. LIII. (Séance du 4 nov. 1861.) ment. — Raquettes d'*Opuntia ferox* et *C. maxima*. — *Psidium*. — *Metrosideros* etc.







Widener Library



3 2044 105 520 696